

LA VIERGE MARIE

PRÉSENTÉE A L'AMOUR DU XX^e SIÈCLE

LA MÈRE DES CHRÉTIENS

ET LA

REINE DE L'ÉGLISE

PAR

L'ABBÉ JOSEPH LÉMANN

CHANOINE HONORAIRE DE LYON ET DE REIMS

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

VICTOR LECOFFRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

90, rue Bonaparte, 90

LYON

LIBRAIRIE A. NOUVELLET
Avenue de l'Archevêché, 3

LIBRAIRIE VITTE
3, place Bellecour

1900



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LA VIERGE MARIE
PRÉSENTÉE A L'AMOUR DU XX^e SIÈCLE

LA MÈRE DES CHRÉTIENS

ET LA

REINE DE L'ÉGLISE

HOMMAGE

AU PREMIER CONGRÈS MARIAL

TENU A LYON

En Septembre 1900

ARCHEVÊCHÉ

DE
LYON

†

Lyon, le 10 Août 1900.

MON CHER CHANOINE,

L'autorité des Théologiens qui ont examiné votre ouvrage LA MÈRE DES CHRÉTIENS ET LA REINE DE L'ÉGLISE et les expressions qu'ils emploient pour formuler leur jugement rendent facile l'IMPRIMATUR que vous désirez.

« Veuille la Sainte Vierge féconder de sa bénédiction les germes de grâce contenus dans votre livre ! » Ce vœu du R. Père Belon, je le forme à mon tour et j'accepte avec reconnaissance, au nom du Congrès Marial, l'offrande de ce beau et pieux travail.

Oui, ce beau et pieux travail « fera aimer la Sainte Vierge ; il la révélera dans ses maternelles et toutes-puissantes tendresses à ceux qui ne la connaissent pas encore ; il la

fera mieux connaître à ceux qui se disent ses enfants et qui, grâce à vous, pénétreront plus profondément et plus intimement dans l'abîme de ses perfections et de ses grandeurs.» Puis-je mieux faire que d'emprunter à M. le Chanoine de Bellune ses propres paroles. Elles disent si bien la vérité!

Vous désirez, mon cher Chanoine, une bénédiction paternelle, je vous l'envoie à vous et à votre si excellent frère comme gage de ma respectueuse affection.

† PIERRE Card. COULLIÉ,

ARCH. DE LYON ET DE VIENNE, PRIMAT DES GAULES.

MONSIEUR LE CHANOINE ET VÉNÉRÉ AMI,

J'ai terminé la lecture de votre second volume : « *Marie présentée à l'amour du xx^e siècle.* » Vous savez que j'y ai mis toute la conscience du théologien, et je suis heureux de vous apporter le témoignage de ma parfaite satisfaction. Que vous étudiez « *la Mère des chrétiens dans les commencements de l'Eglise au Cénacle* » ou que vous considériez « *Marie comme Reine de l'Eglise Universelle* », vous savez toujours appuyer vos pieuses méditations sur les données littérales ou figuratives que fournissent les deux Testaments, sur la tradition des Pères et le sentiment des auteurs mystiques autorisés. Votre amour si ardent pour l'auguste Fille de David a rendu votre parole bien souvent éloquente.

J'estime que les fidèles trouveront, à la lecture de votre livre, intérêt et profit. Veuille la Très Sainte Vierge féconder de sa bénédiction les germes de grâce contenus dans votre livre et faire briller dans l'âme des Protestants et des Israélites la lumière qui les gagnera à son culte et à son amour !

Je ne doute pas que Son Eminence n'accorde au second volume, comme au premier, son *Imprimatur*.

Veillez, Monsieur le Chanoine et vénéré Ami, agréer mes vœux pour le succès de l'ouvrage, avec l'expression de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur et en sa Très Sainte Mère.

FR.-MARIE-JOSEPH BELON,

*Professeur de dogme aux Facultés Catholiques
de Lyon.*

MON BIEN CHER AMI,

Je viens de terminer la lecture de votre second volume, qui continue si heureusement votre grand ouvrage sur la Sainte Vierge : *la Vierge Marie présentée à l'amour du xx^e siècle*, et j'ai hâte de vous dire quelles douces impressions vos pages m'ont fait éprouver. Elles sont, comme tout ce qui tombe de votre plume, pleines de suavité et d'onction. En présentant la Sainte Vierge au siècle qui va bientôt se lever, sous ses multiples aspects de son action sociale, vous touchez à mille sujets divers, et toujours avec la science du théologien, la délicatesse du moraliste et la pénétration de l'exégète ; mais votre théologie, votre morale et votre exégèse ont des ailes : ces ailes dont votre riche imagination leur a fait don les emportent sur des hauteurs où le lecteur charmé n'éprouve aucune fatigue à les suivre. Avec vous, on s'élève sans aucune crainte de tomber et on plane en toute assurance au dessus des réalités de la vie, dans une lumière poétique et douce qui embellit et qui colore toutes choses. Que vous dire, mon cher ami ? Votre livre fera aimer la

Sainte Vierge : il la révélera dans ses maternelles et toutes-puissantes tendresses à ceux qui ne la connaissent pas encore ; il la fera mieux connaître à ceux qui se disent ses enfants et qui, grâce à vous, pénétreront plus profondément et plus intimement dans l'abîme de ses perfections et de ses grandeurs. C'était votre but, et il sera atteint. La bénédiction de Marie et la reconnaissance des âmes seront votre très douce récompense.

En vous envoyant mes cordiales félicitations, je vous renouvelle, bien cher ami, l'expression de mon plus sincère attachement.

J. DE BELLUNE,

Chanoine de Tours.

PREMIÈRE PARTIE

LA MÈRE DES CHRÉTIENS

ET LES

COMMENCEMENTS DE L'ÉGLISE AU CÉNACLE

LA MÈRE DES CHRÉTIENS

ET LA REINE DE L'ÉGLISE

CHAPITRE PREMIER

DE L'INFLUENCE CONSTANTE DU CÉNACLE SUR LA DERNIÈRE PHASE DE LA VIE DE LA SAINTE VIERGE.

I. Combien il est profitable, pour mieux comprendre la dernière phase de la vie de Marie, de la rattacher constamment au Cénacle. Rôle important de ce centre religieux dans la primitive Église. — II. Description du local situé au mont Sion, de la *salle haute*, et de la *maison de Jean* qui formait une dépendance du Cénacle. — III. La Providence entoure ce lieu d'une protection manifeste, durant toute la vie de Marie.

I

On a généralement le tort de quitter trop tôt le Cénacle¹, dans l'explication des faits de la primitive Église. On s'occupe de cette salle célèbre quand il s'agit de l'institution du grand sacrement d'amour et de la descente du Saint-Esprit; puis

¹ Cénacle, du latin *CENARE*, souper, signifie la salle où le Christ prit son dernier repas pascal, et institua la sainte Cène.

l'attention s'en détourne, et le Cénacle demeure solitaire comme un monument historique. C'est là non seulement une lacune, mais encore un dommage dans la compréhension de l'unité : on perd un fil conducteur.

Il importe donc de déterminer, de préciser, à côté des faveurs et attributions conférées par l'Homme-Dieu et par le Saint-Esprit au Cénacle, l'*usage* que les Apôtres et les premiers chrétiens faisaient de ce local de grâces et d'honneur. L'usage qu'en faisait aussi la Vierge Marie viendra s'y enclaver et briller, comme un saphir dans un cercle d'or.

Le Cénacle est d'abord, pour le petit troupeau du Christ, *un lieu de prières et de retraite*. N'était-ce pas là que le Sauveur avait lavé les pieds à ses apôtres ? là qu'il avait institué le très saint sacrement de l'Eucharistie et le sacerdoce ? là aussi qu'il avait tenu les sublimes discours que Jean devait recueillir dans son Évangile ? là qu'il avait promis la venue du Consolateur ? là enfin que, le soir même de sa résurrection, il avait apparu à Pierre et à la famille apostolique, et que, huit jours après, il avait fait toucher ses plaies au disciple en retard ? Que de souvenirs précieux réunis dans cette demeure du mont Sion, hier encore ignorée ! Aussi, lorsque dans la soirée du jour où le Seigneur montant au ciel s'est dérobé à leurs regards, les apôtres rentrent à Jérusalem pour s'enfermer dans un lieu de retraite et de prières, ils vont droit au Cénacle. Désormais, le silence de ce lieu et le

charme de ses souvenirs prépareront plus dignement à la réception des grandes grâces. Il demeurera devant la postérité religieuse, comme le type de la retraite et de la rénovation de la vie. Quand on voudra rajeunir son âme et retremper son courage, on s'enfermera au Cénacle.

Mais les apôtres vont faire du Cénacle un autre usage. Il sera, dans la primitive Église, *centre de vie active* : siège de gouvernement pour Pierre, salle de conseil pour le collège apostolique, refuge pour les persécutés, phare pour les dispersés. Ce que la sainte liturgie chantera des effets du Saint-Esprit, nous allons le voir débiter et fleurir dans ce local aussitôt que le Consolateur en aura pris possession. *Venez, Père des pauvres, venez, source des dons, venez, lumière des cœurs* : *Consolateur plein de bonté, doux hôte de l'âme, agréable rafraîchissement, repos dans le travail, abri contre la chaleur, soulagement dans les larmes*¹. Toute la vie chrétienne et apostolique partait de ce lieu et revenait s'y fortifier. Le Cénacle était la citadelle de l'Esprit de force et de douceur. Cette divine forteresse sur la pente de la colline de Sion, groupait dans une sphère surnaturelle et pacifique les vies et les courages, comme le château fort, au moyen âge, bâti sur un sommet, protégera les chaumières et les moissons, tranquilles sous sa garde.

Or, si telle est l'influence du Cénacle sur la pri-

¹ Hymne du jour de la Pentecôte.

mitive Église, peut-on mettre en doute qu'elle ne s'étendait également à la dernière phase de l'existence de Marie, indissolublement liée à la jeune Église? L'usage que les apôtres font de ce lieu sanctifié implique celui qu'en fait leur sainte mère. C'est presque constamment à l'ombre du Cénacle qu'elle agit, qu'elle conseille, qu'elle réunit : suave échelle de Jacob entre la terre et le ciel. Le patriarche, son ancêtre, en se réveillant à l'endroit de la mystérieuse vision, avait dit : *Que ce lieu est terrible! c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel*; et prenant la pierre sur laquelle il avait reposé sa tête, il l'avait érigée comme un monument, en y répandant de l'huile dessus¹. La pierre du Cénacle va être baignée de l'onction de l'Esprit Saint, meilleure que celle de l'huile; moins de crainte et plus d'amour caractériseront cette définitive maison de Dieu; les apôtres, anges de la nouvelle alliance, en descendront porteurs des dons du ciel, et y feront remonter les actions de grâce de tous les peuples; mais cette splendide ordonnance ne s'accomplira que grâce à votre intermédiaire, ô bonne Vierge Marie, vous miséricordieusement établie entre la terre et le ciel, vous, dont les vertus et les bontés forment d'ineffables échelons, vous sur qui le Seigneur s'est appuyé, comme il se plaisait à s'appuyer déjà en haut de l'échelle de Jacob!

¹ *Genèse*, xxviii, 17, 18.

Le livre des Actes des apôtres autorise cette manière de voir. Il montre pour la dernière fois Marie dans le Cénacle¹ et la laisse là. Le livre de Dieu semble nous dire : Expliquez tout le reste de la vie de votre mère à cette place. Tel, encore, un beau térébinthe qui aurait été planté pour ombrager le Cénacle. C'est là, en effet, que Marie inaugure la gracieuse comparaison qui la concerne : *J'ai étendu mes branches comme un térébinthe, et mes branches présentent l'honneur et la grâce*². Saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes fait comprendre, mais bien imparfaitement, le prestige de Marie entourée, admirée, et écoutée à l'ombre du Cénacle. Également, le concert joyeux des oiseaux du ciel dans les branches n'exprime que faiblement les actions de grâces des premiers chrétiens pour le don d'une telle mère.

II

Une description topographique a maintenant son utilité. Outre qu'elle achèvera de montrer la mère des chrétiens et la jeune Église cohabitant ensemble au Cénacle, elle préparera l'attention du lecteur aux scènes si attrayantes qui vont s'y dérouler.

Description, d'abord, du Cénacle proprement dit :

¹ *Actes des Apôtres*, 1, 14.

² *Ecclésiastiq.*, xxiv, 22.

C'était un appartement au-dessus de terre, à l'étage supérieur, appelé communément « la salle haute ».

Voici ce que rapporte sur les salles hautes un savant exégète : « Aujourd'hui encore cet appartement d'honneur se trouve dans toutes les maisons un peu importantes de l'Orient. D'ordinaire il s'ouvre sur la terrasse, et on y aboutit par un escalier extérieur. C'est là qu'on reçoit les visiteurs, qu'on se recueille pour prier, qu'on se réunit pour converser, qu'on expose les morts avant la sépulture, qu'on donne les festins et les grands repas de famille¹. »

Il ressort de ces détails, et aussi de la lecture du livre des Actes, qu'un escalier extérieur permettait d'arriver à la chambre haute qui formait le Cénacle, sans entrer dans le reste de la maison.

Quelle était la conformation intérieure du Cénacle?

Cette salle vénérable avait, d'après des mesures qui paraissent exactes, cinquante pieds de long sur trente de large².

Nous ne savons rien de précis sur ses dispositions décoratives. Quand Jésus y célébra la dernière pâque, le texte évangélique nous apprend seulement qu'elle était vaste et convenablement meublée pour la circonstance. L'appartement était

¹ VIGOUROUX, *Dictionnaire de la Bible*, au mot Cénacle.

² TOBLER, *Topographie de Jérusalem*.

spacieux et bien disposé, puisque Pierre y haranguera cent vingt auditeurs; il avait des ouvertures sur la rue, puisque les passants entendront, au matin de la Pentecôte, les disciples parler les diverses langues de l'humanité. Enfin, il est certain que le Cénacle se rattachait à une série d'autres dépendances constituant une maison complète ¹.

Il n'est pas inutile de mentionner le nom du propriétaire.

La tradition prononce les noms de Joseph d'Arimathie, de Nicodème, de Marie, mère de Marc. On est porté à reconnaître dans Joseph d'Arimathie le propriétaire, non seulement parce qu'au rapport de l'Évangile il était riche et bienfaisant, mais surtout parce qu'il avait déjà cédé au corps inanimé de Jésus son propre sépulcre. Heureux Joseph d'Arimathie, si c'est lui qui était le propriétaire du Cénacle, car, après avoir abrité le divin Pasteur endormi, il allait fournir aux brebis leur premier bercail.

De la maison du Cénacle, passons à la description d'une de ses dépendances; elle est fortunée entre toutes les autres, car elle forme l'habitation où Jean a recueilli la très sainte Vierge.

Les historiens sont unanimes à placer la maison de Jean dans le voisinage du Cénacle. Elle en était fort rapprochée; et même, d'après plusieurs, elle lui

¹ *Diction. de la Bible*, loc. cit.

était attenante, constituant toutefois un logis à part. Demeure modeste, mais commode : Jésus savait bien que sous le toit de Jean sa mère n'aurait pas à souffrir.

De ce que la maison de Jean touche au Cénacle, on en tire de suite des conséquences heureuses. Marie n'a aucun pas à faire pour être au courant de tout. En vertu des hautes convenances, sa présence et, pour le moins, ses conseils et ses prières seront sollicités dans tous les événements réservés à l'enceinte du Cénacle. Il est remarquable que, dans la dernière phase de sa vie, la sainte Vierge retrouve la même situation providentielle qu'au début de ses jeunes années. A l'âge de trois ans, inspirée de se consacrer au Seigneur, elle s'était retirée au Temple, dont elle habitait la dépendance réservée aux jeunes vierges ; et maintenant, elle habite une dépendance du Cénacle. De même que, dans son premier séjour, elle avait suppléé aux devoirs incomplets de la Synagogue, en adorant et contemplant mieux que personne l'Emmanuel attendu dans toutes les figures et cérémonies du Temple : de même, dans son dernier séjour, elle va aider l'Église de son amour et de son expérience, et rendre aux Apôtres tous les services qu'elle rendait aux prêtres de l'ancienne alliance. C'est toujours la Vierge sacerdotale, inséparable de la Mère des chrétiens : Vierge sacerdotale commencée, lorsque ses petits pas lui ont fait gravir les degrés du Temple, achevée et parfaite depuis qu'elle s'est tenue debout au sacri-

ficé du Golgotha. Elle vient d'atteindre sa quarante-huitième année quand elle s'enferme au Cénacle et dans la maison de Jean.

III

Une objection que nous allons soulever, puis résoudre, achèvera de préciser, de fixer notre cadre historique et topographique.

L'existence honorée, prolongée de Marie à l'ombre du Cénacle suppose, ce semble, un temps de paix et de liberté. Or un tel état de choses n'est-il pas en désaccord avec la surveillance jalouse du Sanhédrin, et avec la persécution qui ne tardera guère à bouleverser l'Église de Jérusalem ?

Il faut répondre :

Une double protection enveloppe le Cénacle et la maison de Jean ; l'une, qui les soustrait un certain temps à la surveillance du Sanhédrin ; l'autre qui les préserve quand souffle et sévit la persécution.

La première est une protection de *droit commun*.

En effet, la faculté de se réunir et de former des communautés était reconnue, et largement mise à profit, à Jérusalem. « Le temps n'était plus, dit un savant critique, où Israël regardait le Temple comme le seul lieu de la prière : 480 synagogues élevées dans Jérusalem attiraient ici les cyrénéens, là les alexandrins, ailleurs les juifs de Cilicie, chacun d'eux recherchant avant tout une communauté d'origine, d'éducation, de langues et de coutumes...

Les scribes pharisiens avaient établi des confréries où l'on se réunissait chaque jour pour des repas que sanctifiaient de religieuses pratiques. Les esséniens poussaient encore plus loin la communauté de vie : chez eux tous les biens étaient confondus ; même demeure, même table où l'on s'asseyait en silence, même vestiaire fournissant à chacun l'habit blanc qui distinguait la secte. L'union des disciples n'eut donc rien de singulier, et n'attira pas plus l'attention que l'ouverture de quelque synagogue dans la ville ¹. » En vertu du droit commun, Marie est donc en lieu de sûreté dans une des dépendances du Cénacle, et cette maison du mont Sion continue pour elle les jours de paix que la maison de Béthanie offrit à son divin Fils jusqu'à sa mort.

Mais voici la persécution qui est déchaînée et, avec elle, les recherches et les rigueurs. Que va devenir le Cénacle ? Qu'en sera-t-il de la sécurité de Marie ?

Il est permis de répondre avec certitude qu'une protection *providentielle*, succédant à celle de droit commun, va envelopper et les personnes et le lieu lui-même.

En effet, il est remarquable que, lorsque au plus fort de la persécution Paul de Tarse, le meurtrier de saint Étienne, entre dans les maisons de Jérusalem pour y découvrir les disciples et en arracher

¹ L'abbé FOUARD, *Saint Pierre et les premières années du christianisme*, chap. 1^{er}.

jusqu'aux femmes, le récit détaillé de ces violences ne mentionne pas le nom de la maison du Cénacle qu'il avait tout intérêt, cependant, à perquisitionner du haut en bas. Les bons anges dépistant le loup furieux, l'auront-ils mis en défaut du côté des apôtres et du Cénacle? C'est probable, car le livre des Actes dit positivement que « dans la grande persécution qui s'élève à Jérusalem, tous, *excepté les Apôtres*, se dispersent en divers endroits de la Judée et de la Samarie¹ »; et les commentateurs sont d'accord pour reconnaître, dans cette exception, une protection spéciale du Tout-Puisant². Une autre hypothèse est aussi très admissible : à cette époque de persécution se placerait le voyage de Jean avec Marie à Éphèse. Héritier de la sollicitude du juste Joseph, Jean aurait mis en sûreté, au loin, le dernier trésor de la Sainte Famille; ce que l'Égypte avait été pour les persécutés d'Hérode, Éphèse le devenait pour l'auguste survivante, dépôt sacré au sujet duquel le cœur de Jean devait forcément trembler. Mais l'éloignement à Éphèse n'est que passager; car *res clamat domino*, le Cénacle réclame sa Reine.

Il est hors de doute que la Providence s'est complue à former une ceinture de garde autour du Cénacle. Le saint édifice n'aura même pas à souffrir

¹ *Actes*, VIII, 1.

² *Dei consilio et protectione manserunt Apostoli Hierosolymæ.* (CORNEL. A LAPIDE, *Comment. in Acta Apostol.*)

durant le siège de Jérusalem par Titus : l'effort de la lutte ne sera pas au midi de la ville, mais au nord. Après la punition des juifs déicides, la piété des fidèles n'ayant plus autant à redouter leurs vexations, transformera la blanche maison en église. Et lorsque Adrien entrera dans la ville assiégée pour la seconde fois et détruite, il ne trouvera que ce sanctuaire debout, comme une tente dans un vignoble dévasté¹.

De tous ces renseignements historiques et topographiques, on est donc en droit de conclure à une influence constante du Cénacle sur la dernière phase de la vie de Marie.

La description du lieu est achevée. Puisse-t-elle aider le lecteur à mieux suivre et admirer les scènes si captivantes qui vont se succéder dans l'intérieur du Cénacle, et à se faire une idée plus juste de la grande place que Marie occupe au sein de la primitive Église.

¹ C'est le témoignage de saint Épiphane.

CHAPITRE II

MARIE ET L'ÉGLISE REÇOIVENT ENSEMBLE LE SAINT-ESPRIT POUR ÊTRE LES DEUX MÈRES DES CHRÉTIENS

I. Marie survit à Jésus; à quelles fins : pour faire son glorieux apprentissage de Mère des chrétiens, et pour initier la jeune Église à cette même maternité. — II. Mais pourquoi deux mères autour du chrétien? On trouve l'explication dans l'importance du salut éternel, et dans la figure biblique des deux mères autour du berceau de Moïse sauvé des eaux. — III. Marie et l'Église ensemble au Cénacle, qui est le sanctuaire des noces de la nouvelle Alliance; prières préparatoires.— IV. Vent d'orage et langues de feu. Le Saint-Esprit descend et remplit le Cénacle. — V. Sous son action, la maternité de Marie se développe et celle de l'Église commence, toutes deux dignes du Dieu d'amour. — VI. Huit mille néophytes deviennent les enfants spirituels des deux mères. La Pentecôte réalise sa vraie signification de « fête de la moisson ». Le beau chant prophétique d'Isaïe sur « la fécondité dans la nouvelle alliance » trouve aussi son accomplissement.

I

Jésus était monté dans les cieux pour prendre possession de son trône immortel.

Il est permis de se demander et de rechercher pourquoi Marie allait, de son côté, prolonger son exil sur la terre. Ne semble-t-il pas que rien ne devait plus séparer leurs deux vies? Hénoch, parce qu'il marchait avec Dieu dans la pureté de son

cœur, avait été transporté en haut, pour une réserve mystérieuse ; Élie, parce qu'il brûlait d'amour et de zèle avait été enlevé sur un char de feu : est-ce que Marie ne surpassait pas en pureté et en amour Hénoch et Élie ? Pourquoi donc n'aurait-elle pas obtenu semblable récompense, en suivant Jésus quand il monta dans les cieux ? Il y a plus : Du jour où elle l'avait reçu du Père céleste, elle n'avait cessé de lui rester étroitement unie ; elle l'avait nourri de son lait, l'avait environné de ses bras dans les périls, l'avait possédé comme trésor à Nazareth, lui avait fait de doux reproches de ses trois jours passés au Temple sans Joseph et sans elle ; elle écoutait avec son cœur le bruit de ses pas sur les chemins de la Judée ; elle était montée avec lui au Calvaire, elle avait partagé toutes les douleurs de sa Passion ; comme morte avec lui, elle n'avait retrouvé la vie que lorsqu'il était sorti du sépulcre. Si, après une telle compénétration de leurs deux vies, elle le laisse remonter seul dans les cieux, si elle supporte que le temps et l'espace s'interposent entre lui et elle pour des jours et des jours, pour des années et des années, ne doit-on pas en inférer qu'une mère telle que Marie est retenue dans l'exil par des devoirs supérieurs à la jouissance de l'union ? Quels sont ces devoirs ?

Ils se résument dans cet apprentissage, utile pour elle, fortuné pour nous : apprendre à être Mère des hommes, et l'apprendre à la jeune Église.

Cette préparation lui est utile.

Ne faut-il pas en effet que Marie inaugure, pour elle même, dès cette vie, la qualité et la charge de nouvelle Mère du genre humain que le Sauveur lui a conférées du haut de sa croix ? Rien ne resplendira aux cieux qu'autant qu'il y aura eu début sur la terre. C'est la loi du germe et de la floraison. La gloire apparaîtra comme l'épanouissement de la grâce et de la nature. Les choses y seront d'autant mieux appréciées et savourées qu'elles auront été l'objet d'une préparation terrestre, en exigeant des labeurs et des épreuves, et qu'elles auront passé par les vicissitudes qui font aboutir les boutons de roses aux surprises de l'épanouissement. En un mot, ici-bas c'est le commencement, et là haut, la perfection. Or, pour Marie elle-même, sa préparation de mère des hommes était nécessaire, et le ciel n'avait garde de soustraire sa future Souveraine à cet honneur de l'apprentissage : inaugurée sur la terre, sa seconde maternité éclatera mieux dans la gloire. Nonobstant les ardeurs de son cœur, qui eussent enlevé sa Mère mieux que le char d'Élie, Jésus la laisse commencer sa seconde maternité, sachant bien que ses diadèmes en seront plus beaux; aussi, quoiqu'il en ait coûté à son amour, l'Ascension est de tous ses mystères, le seul qui demeure séparé de l'Assomption.

Marie, de son côté, après avoir vécu en mère de Dieu, accepte de revivre en mère des hommes : apprentissage fortuné pour nous. Qu'elle ait assisté, ou non, à la scène de l'Ascension, à la majestueuse

élévation de son Fils adoré, dans les airs, son cœur, à ce moment n'a point failli : elle continua simplement le *Stabat*. Au Calvaire, l'amour de Dieu l'attache à la croix ; à l'Ascension, l'amour des hommes la rattache à la terre.

Aussi bien, sur sa maternité, va s'appuyer et se modeler celle de l'Église : elle a compris qu'il est de son devoir d'initier la jeune épouse du Christ à la formation et au rassemblement des enfants de Dieu. N'était-ce pas elle qui l'avait accueillie dans une extase de foi et d'amour, quand, sur le Golgotha, cette mystique fiancée était sortie du côté entr'ouvert du nouvel Adam ? Or, qui mieux qu'elle semble désignée pour accompagner la sublime voyageuse dans la première étape de sa maternité ? Qui mieux qu'elle pourra lui apprendre ce qu'il lui en coûtera de fatigue, d'intrépidité et de patience ? Elle demeure donc et prolonge son exil pour lui aider dès cette terre, avant qu'il lui soit donné de l'assister du haut du ciel.

Ensemble, elles vont faire réussir un dessein du Sauveur, inaccompli malgré ses soupirs et ses tentatives. Il avait dit, en s'adressant à Jérusalem : « *Que de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes fils autour de moi comme la poule réunit ses petits sous ses ailes¹ !* » Le bon Sauveur avait accepté l'insuccès parce que sa délicatesse réservait le succès à sa chère Église et à sa divine Mère. La comparaison

¹ S. MATH., XXIII, 37.

de la poule qui attire et réunit sous ses ailes les petits êtres qui lui sont chers fait bien comprendre ce que va être la maternité de l'Église. Bossuet l'explique ainsi :

« L'Église est étrangère et comme errante sur la terre, où elle vient recueillir les enfants de Dieu sous ses ailes..... Mère toujours féconde des particuliers qui la composent, elle se les unit très intimement; en cela dissemblable des autres mères, qui mettent hors d'elles-mêmes les enfants qu'elles produisent. Au contraire, l'Église n'engendre les siens qu'en les recevant en son sein, qu'en les incorporant à son unité¹. »

Cette mère qui, comme parle encore Bossuet, se sent animée de l'esprit unissant, et qui va tirer un à un ses enfants du milieu des peuples pour les recevoir dans son sein et se les incorporer, n'est-ce point la parfaite réalisation de la poule de l'Évangile? de la poule qui, entourée de ses petits, va à l'un, va à l'autre, remuant la tête dans tous les sens comme pour les regarder tous à la fois; et qui, dans l'intempérie de la saison, ou devant la menace de l'oiseau de proie, attire et cache sous ses ailes sa chère couvée.

Le soin, l'honneur de ce rassemblement, Jésus, en remontant aux cieux, le laisse donc à Marie et à l'Église : deux mères qui seront les deux ailes de

¹ BOSSUET, Orais. fun. de Michel le Tellier; — Orais. fun. du R. P. Bourgoing.

son amour. C'est pour le commencer avec l'Église que Marie n'hésite pas à demeurer sur la terre. Heureuse Église, tu vas apprendre de la Mère de Dieu à étendre tes ailes sur le monde !

Le soir même de l'Ascension commençait le rassemblement ; et la Mère de Dieu, mère des hommes, en était le centre. Dans la chambre haute du Cénacle, dit le livre des Actes, les apôtres et les disciples « persévéraient unanimement dans la prière avec Marie, mère de Jésus¹ ».

II

Mais d'où vient que le Cénacle voit se présenter, autour du chrétien, deux mères ? Ne serait-ce pas plus régulier qu'il n'y en eût qu'une seule, ou Marie, ou l'Église ? Et même le Christianisme ne se passerait-il pas facilement de toutes deux ? Jésus, puisqu'il est Dieu, ne suffit-il pas ?

Ainsi raisonnera, hélas ! le système protestant.

Le besoin d'une mère dans la religion, nous l'avons démontré dans le tome premier, et surabondamment. Il est doux de rappeler que l'infini et éternel Amour, riche en inventions, avide de captiver les hommes par toutes les formes possibles, par les amours de père, d'époux, de frère, d'ami, a voulu aussi se *materniser*. Qui donc aurait le

¹ Actes, 1, 14.

cœur de blâmer dans l'amour cette forme ravissante?

C'est le besoin de deux mères qu'il faut justifier.

Quiconque prendra la peine de réfléchir sur l'emploi du nombre deux dans les œuvres de la Providence le trouvera comme l'expression de la vie pleine et secourue, de l'harmonie et de l'aide pour atteindre plus sûrement un but. Les œuvres du Très-Haut vont deux à deux¹, dit l'Écriture : nous avons deux yeux, deux oreilles, deux mains, deux pieds. Avec un seul œil la vision eût été défectueuse, avec un seul pied la marche n'eût pas été noble. Sur le dualisme sont basées la famille et la fécondité. Si de l'ordre physique nous passons à l'ordre moral et religieux où l'homme est en marche vers le ciel sa patrie et sa récompense, nous y rencontrons la continuation du dualisme dans la délicieuse présence de deux mères au Cénacle. Un charmant épisode de l'Ancien Testament en avait été la figure et la préparation :

Un petit enfant des Hébreux; couché dans une corbeille de joncs enduite de bitume et de poix, a été exposé sur le Nil, pour être soustrait à la mort. La fille de Pharaon, en marchant au bord de l'eau, a aperçu la corbeille parmi les roseaux et l'a recueillie : le petit sauvé est devenu son fils adoptif. Un touchant stratagème lui amène comme nourrice la mère même de l'enfant, et alors Moïse

¹ *Ecclésiastiq.*, xxxiii, 15.

reçoit les soins de deux mères. Il grandit entre celle qui lui a donné le jour et celle qui lui a sauvé la vie¹.

Mémorable rencontre que celle de ces deux femmes dans le palais de Pharaon, autour de l'enfant sauvé! et figure, déjà très merveilleuse, d'une réalité dont la merveille, commencée au Cénacle, va remplir l'histoire! Méditez ce qui suit, chers protestants :

D'une part, le but à atteindre est le ciel, la vie éternelle. Si le but est manqué, ce sera la mort éternelle, autrement redoutable que l'ensevelissement sous les eaux du Nil. Où l'arbre sera tombé, il restera : s'il tombe à droite, il restera à droite; s'il tombe à gauche, il restera à gauche. D'autre part, les obstacles, les dangers, les ennemis qui vont se dresser entre le chrétien et le but à atteindre sont innombrables : de toutes les formes, de toutes les heures, au dehors et au dedans de lui-même. Les passions l'entraînent et l'emportent, semblables à ces *coursiers noirs* dont Platon parle avec effroi, et qui menacent de briser le pauvre attelage humain à travers les précipices. Embusqué comme un fauve, Satan ne cesse de guetter sa proie. Le monde, avec sa malice et ses plaisirs, est rempli de pièges. Or, système protestant, tu ne veux, en faveur du but à atteindre et contre les obstacles qui en détournent, ni de Marie, ni de

¹ *Exode*, II, 3-9.

l'Église. Quand le chrétien aura le malheur de tomber, tu interduras à une mère de le relever. Avec toi, le déploiement des ailes de la poule, soupiré par le Sauveur, ne sera réalisé ni par Marie, ni par l'Église, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais. L'homme n'aurait pas même, sous la loi de grâce et d'amour, la bonne fortune du petit sauvé du Nil : il eut deux mères, et le chrétien n'en aurait aucune. Cruel système !... Marie et l'Église n'auraient-elles pas le droit d'envier à la mère de Moïse et à la fille de Pharaon les combinaisons de leur sollicitude et de leur tendresse ?

Mais non, l'ingrat système ne prévaudra point, et ces deux mères, Marie et l'Église, participeront à la supériorité de la loi d'amour : toutes deux seront reines, toutes deux seront nourrices, toutes deux seront guides sur le chemin qui mène aux cieux, toutes deux introduiront dans la vie éternelle.

O nombre deux, en honneur chez les hommes, tu n'auras jamais trouvé plus importante et plus précieuse application que dans l'alliance maternelle de Marie et de l'Église. Un rapprochement avec une grave sentence du Sauveur nous fait dire : il est indifférent d'entrer en paradis n'ayant qu'un pied ou qu'un œil, mais il est indispensable de s'y présenter entre Marie et l'Église.

Merci, mon Dieu, de ces deux ailes de votre amour, Marie et l'Église ! En priver un enfant de

Dieu, c'est replacer son berceau dans les roseaux du Nil.

III

Après ces préliminaires qui écartent des deux mères les outrages de la négation, approchons-nous du Cénacle où elles sont entrées le soir même du jour où Jésus montait aux cieux. Le livre des Actes s'exprime ainsi sur cette réunion :

Dans la chambre haute demeuraient Pierre, Jean, Jacques, André, Philippe, Thomas, Barthélemy, Mathieu, Jacques, fils d'Alphée, Simon, appelé le Zélé, et Jude, frère de Jacques ; ils persévéraient tous unanimement dans la prière avec les femmes et Marie, mère de Jésus, et ses frères... Ils étaient tous ensemble environ cent vingt¹.

Cette assemblée formait la jeune Église.

Nous connaissons l'Immaculée Vierge Marie, mère de Dieu : demandons avec révérence à la jeune et sainte Église de se faire connaître comme épouse du Fils de Dieu.

L'Église, considérée comme épouse, qui va devenir souveraine comme Sara, pudique et gracieuse comme Rébecca, féconde comme Lia, belle comme Rachel, l'Église est une société surnaturelle, une assemblée sainte, où les âmes rachetées par le sang de Jésus, lavées dans les eaux du baptême, ornées des vertus chrétiennes, sont dignes de

¹ Actes, 1, 13, 14, 15.

s'unir à Jésus dès ici-bas dans le divin Sacrement de l'autel, et sont préparées à l'union ineffable des cieux.

Cette union de toutes les âmes ou de l'Église avec Dieu n'annonçait rien qui heurtât la raison, le cœur, la tradition. Est-ce que Dieu n'est pas libre d'aimer comme il l'entend? Est-ce que le Cantique des cantiques, perle de l'Ancien Testament, n'avait pas chanté l'union du Bien-Aimé avec sa bien-aimée, ou de Dieu avec l'âme, sa fiancée, de Jésus avec l'Église, son épouse? Le luxe du langage oriental y était la preuve que Dieu saurait aimer avec *passion*. Est-ce que la plupart des Prophètes n'avaient pas eu des envolées, superbes d'inspiration divine, sur une union qui succéderait, en la dépassant, à celle de Jéhova avec la Synagogue? Cette union était la *nouvelle alliance* par laquelle le Fils de Dieu, déjà entré dans la famille humaine par l'Incarnation, allait encore s'unir, comme épouse, l'Église sortie de son côté entr'ouvert, lors du sommeil sur la Croix¹.

Telle est donc au Cénacle, sous l'égide de l'Immaculée Vierge Marie, la jeune et sainte Église, épouse du Christ : toutes deux disposées à devenir mères des hommes et à étendre sur eux les ailes du divin amour. Aussi le Cénacle était-il en toute vérité le sanctuaire des noces de la nouvelle Alliance.

¹ Voir tome I^{er}, pages 520-522.

Déjà cette chambre haute, choisie par Jésus selon la croyance commune, pour la salle où il avait institué la sainte Eucharistie, avait été, une première fois à ce moment, le lieu des noces mystiques de l'Époux céleste avec l'âme de chacun de ses disciples. Elle avait vu le vêtement des anges devenir la robe nuptiale de tous les communiants, à l'exception de Judas qui en était sorti. Cette salle privilégiée se réclame donc, en quelque sorte, de la première communion du Jeudi-Saint, pour être encore le sanctuaire de la Pentecôte où le Saint-Esprit va sceller l'œuvre d'amour.

A l'attrait que cette chambre haute présente au Saint-Esprit, par les parfums qu'y a laissés l'institution de la divine Eucharistie, se joint encore l'attraction qui provient de la double prière de Marie et de l'Église. Pierre, les apôtres, les disciples, les saintes femmes priaient ensemble pour faire au ciel une sainte violence. Depuis le soir de l'Ascension où ils étaient enfermés au Cénacle, leurs supplications étaient croissantes, comme si chaque jour dût être celui qui devait couronner leurs vœux : car le Sauveur leur avait recommandé « de ne point partir de Jérusalem, mais d'y attendre le don promis par le Père¹ ». Ils priaient avec l'auguste Vierge absorbée dans ses ravissements, et sur laquelle il suffisait de jeter les yeux pour être enflammé d'ardeur. De ses lèvres qu'elle

¹ Actes, I, 4. — S. LUC, XXIV, 44-49.

remue dans la prière et qui émeuvent le ciel, elle va, la première, obtenir ce succès : *J'ai ouvert la bouche et j'ai attiré l'Esprit*¹.

Ce n'est pas à dire que l'effusion divine sera une nouveauté pour elle. Depuis l'œuvre de l'Incarnation, le Saint-Esprit la possédait comme son temple, son arche de délices, au milieu du reste de la terre encore inhabitable. Elle avait acclimaté la Colombe d'amour. A cette heure du Cénacle, Marie est comme la capitale du royaume spirituel que Dieu est impatient d'acquérir. Maître de la belle capitale, le Saint-Esprit va s'élancer à la conquête du royaume.

D'après une tradition aussi suave que vénérable, les attraites de la divine Eucharistie se mêlèrent à ceux de la prière de Marie pour faire descendre l'Esprit d'amour. Sur le premier autel dressé dans le Cénacle, Pierre renouvelant pour lui-même et pour ses frères le bonheur de la Cène, aurait célébré la première messe. C'est le sentiment du vénérable Hésychius, patriarche de Jérusalem, et de saint Proclus, patriarche de Constantinople. Les disciples cherchaient des consolations dans la célébration des saints mystères et dans la communion du corps et du sang de Jésus, en même temps qu'ils appelaient par tous les soupirs de l'adorable Victime l'effusion du Saint-Esprit. Le divin Amour ne put résister à ces vives instances de la chair et

¹ Ps. cxviii, 131.

du sang immolés pour obtenir cette grande grâce. L'aigle immense se précipite du ciel, aussitôt qu'il a vu le corps de Jésus et senti l'ineffable parfum de cette chair immaculée. Il faut bien que l'Esprit descende : l'Église, Marie et l'Eucharistie ont tant prié!

IV

Soudain, un orage mystérieux enveloppe le Cénacle. Il se faisait, du haut du Ciel, un bruit pareil à celui d'un vent qui arrive avec véhémence¹.

L'orage est une grande loi, une loi divine. « C'est par l'orage que Dieu purifie et féconde la nature. L'homme a un secret pressentiment qu'au cœur même des lieux où se forme la foudre est la source et le foyer de la vie... Fécond d'une fécondité éternelle, le Père enfante le Verbe, et l'épanche comme un tonnerre, comme une voix qui remplit l'éternel silence des Cieux... Mais, il y a deux sortes d'orages : il y a les voix du ciel et le tourbillon de l'Esprit divin; il y a les voix de l'enfer et le tourbillon de l'esprit infernal². »

Quinze siècles avant le tourbillon qui venait envelopper le Cénacle, la Loi avait été donnée au peuple d'Israël, au milieu d'un orage. Les tonnerres

¹ *Actes*, II, 2.

² M^{gr} BAUDRY, *Pensées sur le Sacré-Cœur*, « l'orage ».

ébranlaient le Sinai, Moïse conférait avec le Seigneur derrière un rideau d'éclairs ; et de la montagne qui ressemblait à une fournaise, la fumée montait jusqu'au ciel. La Synagogue n'a jamais oublié l'orage qui accompagna son alliance. Celui qui vient annoncer au Cénacle la formation de la nouvelle alliance a un tout autre caractère : il rend attentif, sans effrayer ; il est précurseur à la façon de Jean-Baptiste.

Bientôt des langues « comme de feu » apparaissent et « se partagent ¹ ».

Ces langues qui se partagent conduisent à l'idée d'une unité primitive qui s'est divisée en parties. En effet, selon une croyance généralement acceptée, un globe de feu serait descendu au-dessus de Marie et, de son front auguste, se serait subdivisé et répandu vers chacun des membres du Cénacle.

Ces langues sont dites « comme de feu » parce qu'elles présentaient bien l'aspect du feu, mais n'en avaient pas la nature.

Tourbillon qui part du ciel semblable à un vent d'orage, langues de feu, n'étaient toutefois que des hérauts pour annoncer et glorifier la venue du Saint-Esprit. Le voici, le Don royal ² : ouvrez-vous, cœurs des apôtres !

¹ *Actes*, II, 3.

² La troisième personne de la très sainte Trinité, dit saint Thomas d'Aquin, est habituellement appelée dans la

Soupir éternel de l'amour du Père et du Fils, souffle divin et substantiel de leurs embrassements, lien ineffable qui unit indissolublement dans les profondeurs infinies de l'être le Père qui contemple ses perfections, le Fils qui réfléchit dans sa lumière les perfections du Père, le Saint-Esprit descend et remplit le Cénacle ; il le remplit de la fécondité et des richesses de son amour. Il justifie les magnifiques annonces que Jésus a faites de lui : il est le baptême de feu ; il est la lumière qui vient illuminer toutes les vérités déposées dans l'âme des apôtres ; il est la Vertu d'en haut qui vient les revêtir de force ; il est le Consolateur qui, jusqu'à la fin des siècles, demeurera avec eux et les empêchera d'être orphelins ; il est l'eau vive qui étanche

sainte Écriture, l'Esprit-Saint. Et voici la raison de convenance de cette appellation :

Le mot *Spiritus*, Esprit, qui signifie également vent et souffle, indique dans les choses corporelles une certaine impulsion, un certain principe de mouvement.

Or, ce mouvement, cette impulsion que le souffle des vents communique aux choses créées dans l'ordre matériel, l'amour l'imprime à la volonté pour la porter vers l'objet aimé. Il convenait donc que le nom d'Esprit fût spécialement attribué à la Personne divine qui est l'amour consubstantiel du Père et du Fils.

C'est ce même Esprit qui, dès le principe du monde, planait sur le chaos et le vivifiait de son souffle. C'est lui dont il est écrit qu'il souffle où il veut. C'est lui qui a inspiré les prophètes et les docteurs. C'est lui enfin qui anime l'Église, et qui, malgré les vents contraires, la pousse incessamment vers ses immortelles destinées. (S. THOMAS, *Somme théol.*, 1^{re} part, quest. xxxvi.)

la soif de la justice, l'eau dont il fut dit à la femme de Samarie : qu'elle jaillit jusqu'à la vie éternelle, l'eau qui après avoir inondé les cœurs, déborde et s'épanche au loin comme un fleuve. Le Saint-Esprit apportait donc la lumière, la consolation, le feu, la charité et l'onction. Il remplissait le Cénacle, et *tous étaient remplis de Lui*¹.

Pendant un instant, tous investis des rayons de la Divinité, pénétrés de sa présence, se sentirent comme perdus dans un abîme de clarté et d'amour.

V

Nous remettons à un des chapitres qui suivent ce qui concerne la transformation des Apôtres, pour mieux achever, dans celui-ci, ce qui regarde les deux mères des chrétiens.

En ce jour mémorable de la Pentecôte, sous l'effusion du Saint-Esprit, se développe la maternité de Marie et commence celle de l'Église, toutes deux dignes du Dieu d'amour.

Du haut de la Croix, Jésus avait dit à sa Mère, en désignant le disciple bien-aimé : *Voici votre fils*. Sa parole toute-puissante était tombée dans ce cœur si bien disposé comme une semence active et généreuse ; puis lui-même était mort, mais à la façon du grain de froment qui meurt pour produire beaucoup de fruits. Or, au jour de la Pentecôte, le

¹ Actes, II, 4.

Saint-Esprit en couvrant Marie, réalise le magnifique développement de la semence confiée à son cœur; le prophète l'avait ainsi annoncé *En ce temps-là, le Germe du Seigneur sera dans la magnificence et dans la gloire, le fruit de la terre sera élevé. Alors tous ceux qui seront demeurés dans Jérusalem seront appelés saints*¹. Tandis que, d'une part, le fruit d'une terre vierge qui est Jésus a jailli jusqu'aux cieux, d'autre part, ce que cette même terre portait à l'état de semence depuis la Croix, éclate à Jérusalem dans la magnificence. En effet, Jean n'est plus pour Marie son seul fils adoptif, les cent vingt disciples le sont devenus; et le Cénacle se dilatant sous les ailes fécondes du Saint-Esprit, va étendre la famille de Marie jusqu'aux extrémités de la terre. Enfants de Marie, belles générations de fils de lumière, du Cénacle partent tous vos développements.

Ce n'était pas la première fois que Marie recevait la pleine effusion du Saint-Esprit : le Don royal s'était répandu en elle quand elle était devenue la Mère du Fils de Dieu. Mais les deux visites du Saint-Esprit, identiques pour la plénitude de grâce communiquée, présentaient des différences quant aux effets. Dans la première visite, secrète comme l'œuvre de l'Incarnation, Marie avait reçu de l'ineffable Visiteur des dispositions d'obscurité, d'abaissement, de petitesse : le Saint-Esprit se

¹ ISAÏE, IV, 2-3.

plaisait alors à la dérober à la connaissance des hommes. Dans la deuxième, celle du jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit la manifeste comme mère des chrétiens; il lui apporte le rayonnement de la famille, il la couronne d'un diadème de feu. Avec quelle abondance le Dieu de son cœur ne verse-t-il pas en elle les qualités et les dispositions conformes à sa nouvelle maternité reconnue et entourée : l'amour pour les hommes, la puissance de secourir, la sagesse, le conseil et le cortège de mille dons de bonté qui rendront attrayante une Mère des chrétiens. Son cœur, ses lèvres, ses yeux, ses bras commencent à exprimer cet appel supérieur à toutes les mélodies, qu'elle répètera de génération en génération : *Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte*¹.

O radieuse Maternité que celle dont le Cénacle, chambre haute, est comme l'ostensoir!

Parallèlement à la maternité de Marie qui se développe, celle de l'Église commence.

En vertu du Saint-Esprit, principe de vie surnaturelle, qui lui est communiqué pour résider à jamais en elle, l'Église devient une unité vivante, une personne morale, humaine et divine en même temps. Épouse du Fils de Dieu, elle devient, avec

¹ *Ecclésiastiq.*, xxiv, 26.

Marie, mère des chrétiens. On dira : les bras de Marie et le sein de l'Église. Chose admirable, son premier soin est de revêtir les entrailles de miséricorde qui ont caractérisé la visite du Fils de Dieu à notre terre. Pierre le fait d'une manière touchante. S'adressant aux Israélites, il suppose qu'ils n'ont pas compris l'énormité du déicide : « Vous avez, leur dit-il, renié le Saint et le Juste, et demandant la grâce d'un meurtrier, vous avez agi en cela par ignorance, aussi bien que vos princes¹. » Cette condescendance qui dissimule la faute, n'est-elle pas toute maternelle ? Sauf de très rares exceptions, l'Église n'agira pas autrement vis-à-vis de la faiblesse et des chutes de ses enfants. Oui, vraiment, l'Église fait pour nous comme une mère pour son petit enfant qu'elle veut enseigner à marcher, elle le dépose sur la terre, lui laisse former ses premiers pas, mais elle l'entourne de ses bras afin que, s'il vient à tomber, il ne tombe que sur son sein.

Ces sentiments maternels sur les lèvres du Chef de l'Église vont se retrouver sur celles de Paul, le grand Apôtre : *Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous²..... Nous nous sommes rendu petit parmi vous comme une nourrice qui a soin de ses enfants : nous*

¹ Actes, III, 17.

² Galat., IV, 19.

*aurions souhaité de vous donner non seulement la connaissance de l'Évangile de Dieu, mais aussi notre propre vie, tant était grand l'amour que nous vous portions*¹.

A ces accents et à bien d'autres, ne doit-on pas reconnaître que le soupir de Jésus s'exprimant dans la comparaison de la poule, commence à se réaliser? Marie et l'Église sont réellement les deux ailes de son amour qui s'essayent, victorieuses cette fois, sur un coin de Jérusalem, où elles réchauffent et font grandir les premiers saints de la nouvelle alliance.

VI

La fécondité est l'honneur des mères. Les familles nombreuses sont une bénédiction.

Le Saint-Esprit, en se répandant sur Marie et sur l'Église, les honore sans retard d'une fécondité extraordinaire. Touchés de repentir à la parole de pardon tombée des lèvres de Pierre, trois mille Israélites ont reconnu Jésus pour le Messie et demandé le baptême²; après la guérison du boiteux à la porte du Temple, cinq mille autres élèvent à huit mille le nombre des enfants de lumière³. Alors, auprès de Marie et de l'Église, la fête de la

¹ *Ire Ép. aux Thessal.*, II, 7-8.

² *Actes*, II, 41.

³ *Id.*, IV, 4.

Pentecôte trouve, pour toujours, sa complète et plus joyeuse signification : quelle signification ?

Outre qu'elle était célébrée en mémoire de la Loi donnée sur le Sinäi, et appelée pour cette raison « la joie de la Loi », la Pentecôte était chez le peuple d'Israël la fête de la moisson ou des prémices. On y offrait dans le Temple deux pains de blé nouveau. Au soleil levant, les pains étaient agités par les prêtres aux quatre vents du ciel, puis de haut en bas, afin de les vouer à l'Éternel qui dirige les vents et fait croître les blés. La veille, réunis dans les maisons particulières, les fils d'Israël psalmodiaient ces deux livres des Écritures que leurs descendants récitent encore à pareil jour : le Cantique des cantiques et l'histoire de Ruth. Autant de circonstances gracieuses, figuratives et préparatoires à ce qui venait de se passer dans cette mémorable fête de la Pentecôte où le Saint-Esprit descendait sur le Cénacle. En effet, les huit mille hommes qui se convertissent en deux fois à la parole de Pierre, ne sont-ils pas les prémices de tous les peuples qui formeront la moisson divine, comme les deux pains de blé nouveau agités en l'air étaient un remerciement au Seigneur, dans toutes les directions de l'espace ?

Et Marie et l'Église ne sont-elles pas présentes pour réaliser, d'une manière exquise, le type de l'Épouse du Cantique et l'histoire de Ruth la moissonneuse, qu'on lisait dans les familles à la veillée

de la Pentecôte? Autour de ces deux mères, que la moisson des âmes et des peuples s'annonce belle! Tout est pur, éthéré, céleste et cependant très positif dans cette fécondité d'un nouveau genre. Un mot du Cantique la résume : *Votre sein est un monceau de froment environné de lis*¹.

En présence de ces huit mille néophytes qui entourent et glorifient le Cénacle au soir de la Pentecôte, le chant prophétique d'Isaïe « sur la fécondité dans la nouvelle alliance » trouve aussi un accomplissement magnifique, et saint Paul bientôt le citera : « Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez point; chantez des cantiques de louanges, et poussez des cris de joie, vous qui n'aviez point d'enfants.

« Prenez un lieu plus grand pour dresser vos tentes, étendez, le plus que vous pourrez, les peaux qui les couvrent; rendez-en les cordages plus longs, et les pieux mieux affermis.

« Vous vous étendrez à droite et à gauche; votre postérité aura les nations pour héritage, et elle habitera les villes désertes.

« Ne craignez point, vous ne serez point confondue, vous ne rougirez point; il ne vous restera plus de sujet de honte, parce que vous oublierez la confusion de votre jeunesse, et vous perdrez le souvenir de l'opprobre de votre veuvage.

¹ *Cantiq.*, VII, 2.

« Car celui qui vous a créé vous dominera ; son nom est : le Seigneur des armées ; et le Saint d'Israël qui vous rachètera, s'appellera le Dieu de toute la terre¹. »

O Marie, ô Église, ces accents d'enthousiasme inspirés aux lèvres du prophète par le même Esprit qui vient de remplir le Cénacle, vous concernaient, vous annonçaient.

Le crime du Sanhédrin sur le Calvaire, ô Marie, mère désolée, a fait de vous comme une veuve ; on vous a tout enlevé avec Jésus. Mais regardez et entendez les cris de joie : tous ces néophytes vous acclament, veulent vous voir et baisent vos mains. La fête de la moisson raconte votre maternité nouvelle, *perdez le souvenir de l'opprobre de votre veuvage*, ô Mère ; votre Jésus va bientôt *s'appeler le Dieu de toute la terre*.

Quant à la jeune Église, dont les débuts de mère sont si merveilleux, si réjouissants, si encouragés, entrelacés qu'ils sont à la seconde maternité de la Vierge Marie, elle commence, dans une vie publique et voyageuse, le rassemblement des enfants de Dieu. Déjà, elle songe à *un lieu plus grand pour dresser ses tentes, à élargir les peaux qui les couvrent et en rendre les cordages plus longs et les pieux mieux affermis*. Son Époux occupe la place d'honneur au fond de la tente, sous les voiles eucharistiques. Surviennent les jours d'épreuve :

¹ ISAÏE, LIV, 1-5. — Galat., IV, 27.

elle se rappellera que la descente du Saint-Esprit en elle au matin de la Pentecôte fut accompagnée d'un vent véhément, supérieur à tous les vents contraires et qui balaye les abords de la tente, pour l'entrée des enfants de Dieu.

CHAPITRE III

INSIGNE RESPECT DE LA HIÉRARCHIE : MARIE SOUMISE A PIERRE

I. La primauté de Pierre au Cénacle et la place d'honneur de Marie. Le texte sacré, les coutumes des assemblées juives, une figure de la Bible permettent d'induire cette place d'honneur. — II. Comment, de sa place d'honneur, Marie fortifie la primauté de Pierre. Ses sentiments et ses hommages de soumission et de déférence. Elle s'efface en public par le silence. Déférence exquise de Pierre à son égard : elle est l'âme de son Conseil. — III. N'ayant point de part au ministère de la parole et au gouvernement, Marie n'est pas obligée, comme Pierre, à des sévérités, et elle conserve jusqu'à la fin son rôle d'arc-en-ciel.

I

Si l'Église, au point de vue intime et mystique, est épouse et mère; au point de vue public et administratif, elle est société et royaume.

A cette demande : Qu'est-ce que l'Église? le catéchisme fera cette réponse : C'est la société des pasteurs et des fidèles que Dieu tient unis par la profession de la vraie foi, par la participation aux mêmes sacrements et au même sacrifice, et par la soumission au même chef visible, qui est notre saint Père le Pape.

Pierre est, dès le Cénacle, ce chef visible, le premier Pape.

Mettons en relief et le personnage et le lieu témoin de sa primauté.

Jésus étant remonté au ciel par sa glorieuse Ascension, la première place, dans l'Église, appartenait de droit au Vicaire qu'il s'était lui-même choisi. Dès lors, Pierre devient le personnage principal sur qui se concentre l'attention de l'histoire. Saint Luc, dans les Actes des Apôtres écrits pour faire suite à l'Évangile, nous le présente partout sur le premier plan. Il est l'âme de ce grand mouvement moral et surnaturel qui, à l'établissement du christianisme, agite les esprits et remue le monde. Les difficultés qui s'élèvent sont référées à son tribunal, et c'est lui qui les résout. Faut-il prendre la parole, il la prend aussitôt et avec autorité. Pierre n'est plus seulement le disciple attentif et docile, que le Maître avait loué : il va devenir maître à son tour, également puissant en œuvres et en paroles, chef des apôtres et des disciples, chargé spécialement de travailler à la conversion des juifs et à celle des gentils. A lui, plus qu'à tout autre, s'adresse l'ordre divin : « Allez, enseignez toutes les nations ; apprenez-leur à garder toutes les choses que je vous ai commandées. » Certes, un tel rôle assigné à Pierre par le Fils de Dieu constitue, à lui seul, la plus sublime, la plus délicate et la plus difficile mission dont un simple mortel puisse être investi. Le saint Apôtre ne sera point inférieur à de si hautes destinées.

De Pierre, passons au Cénacle :

Cette chambre haute du mont Sion que nous connaissons déjà, aux simples murs blancs et qui mesurait cinquante pieds de long sur trente de large, allait recevoir le complément de ses gloires par l'exercice de la primauté de Pierre et le déploiement de la hiérarchie. Fortuné Cénacle, tu as vu former le pain du ciel, puis descendre le Saint-Esprit : vois encore la belle ordonnance de la hiérarchie autour de la primauté de Pierre.

On peut essayer d'abord de déterminer un ordre de placement en suivant scrupuleusement le texte sacré, et en se rappelant les coutumes observées dans les assemblées juives. Il y aura, sinon certitude, du moins satisfaction de l'esprit dans le spectacle des marques d'honneur.

Le livre des Actes dit de cette chambre haute au moment où les disciples s'y tiennent ensemble pour y attendre la venue du Saint-Esprit : quelle était devenue *la demeure de Pierre*¹... Pierre est nommé le premier, le Cénacle est son premier siège. Les moindres détails ont leur importance dans l'œuvre de Dieu. L'appartement lui-même proclame la primauté de Pierre; il a un langage comme l'aura plus tard le Vatican. Celui à qui il a été dit : *M'aimes-tu, pais mes brebis*, devient le premier locataire de la chambre où le Dieu d'amour s'est fait nourriture, et où l'Esprit d'amour est descendu et plane encore.

¹ Actes, I, 13.

Après avoir nommé Pierre, le Livre des Actes énumère, comme habitant le Cénacle, les apôtres, *Jean, Jacques, André, Philippe, Thomas, Barthélemy, Mathieu. Jacques, fils d'Alphée, Simon, appelé le Zélé, Jude, frère de Jacques*¹, et, peu après, *Mathias* que Pierre fait élire à la place du traître Judas². C'est le Collège apostolique au complet, réuni autour de son chef.

Que présente ensuite l'intérieur du Cénacle? l'assistance des disciples ou simples fidèles, relativement nombreux, puisque l'assemblée toute entière comprend environ cent vingt personnes³.

Parmi ces simples fidèles, deux groupes ont une mention particulière sous la plume de l'évangéliste : *les saintes femmes et les frères de Jésus*⁴ (ses cousins).

Enfin, *Marie*⁵ est nommée entre le groupe des saintes femmes et le groupe des frères du Seigneur.

Voilà l'énumération des membres du Cénacle, dans l'ordre que leur donne l'écrivain sacré.

Or, si nous rapprochons de cet ordre et de cette énumération les coutumes observées, en Orient, dans les assemblées juives, nous aurons la satisfac-

¹ *Actes*, I, 13.

² *Ibid.*, 16 et suiv.

³ *Ibid.*, 15.

⁴ S. MARC fait connaître quatre de ses cousins : Jacques, Joseph, Juda et Simon (VI, 3).

⁵ *Actes*, I, 14.

tion d'en induire la place d'honneur disposée au Cénacle pour la Vierge Marie :

En Orient, dans les lieux consacrés à la prière, les femmes se tiennent ensemble, séparées des hommes ;

Dans les réunions où l'on délibère, les sièges sont disposés en demi-cercle, et le personnage principal en occupe le centre.

On peut donc se représenter la Mère de Dieu au centre d'un demi-cercle, où les saintes femmes sont toutes ensemble d'un côté, et les frères de Jésus forment, de l'autre côté, un groupe de distinction.

Marie est vis-à-vis de Pierre qui est entouré du Collège apostolique.

Elle est, ainsi, séparée, et néanmoins elle préside à une place d'honneur.

Nommée presque la dernière dans l'énumération des membres du Cénacle, elle se retrouve la première par le fait des coutumes observées. Son humilité recherchait la dernière place, et le respect de tous, d'accord avec l'observance des usages, lui assigne la première.

Cette présidence d'honneur, en face de la présidence de gouvernement qui appartient à Pierre, trouve, dans une scène mémorable des annales d'Israël, sa justification.

Quand le peuple de Dieu, sous la conduite de Josué, passa le Jourdain pour faire son entrée dans la Terre promise, l'Arche d'alliance était présente : c'est elle qui suscitait le miracle de la division des

eaux et présidait à la sécurité de ceux qui passaient. Nous avons expliqué ce premier épisode de la grande scène figurative, dans ses rapports avec Marie ¹. Mais il y eut un autre épisode.

Le passage du Jourdain touchait à sa fin. Avant que les eaux retenues en suspens retombassent dans leur lit, Josué instruit par le Seigneur ordonna que douze pierres très dures fussent placées, en présence de l'Arche d'alliance, tant sur le rivage où se dressait le campement, que dans le lit même du fleuve : *elles seront là*, avait commandé le Seigneur, *comme un monument éternel* ².

Les siècles se sont écoulés, avec les flots du Jourdain. Que sont devenues les douze pierres commémoratives? Nul ne le sait. Où est l'Arche d'alliance? Elle a disparu. Eh quoi! la parole divine va-t-elle être prise en défaut, et le « monument éternel » qu'elle avait commandé s'est-il écroulé, détruit par le temps ou miné par le fleuve?

N'en ayez crainte, vous qui vous fiez au Tout-Puissant et qui comprenez sa marche du moins parfait au plus parfait, du temporel au spirituel, et du particulier au général;

Des rives du Jourdain, regardez vers le Cénacle :

Le genre humain, sous la conduite de Jésus, vient de passer au travers d'un fleuve de sang libérateur;

¹ Voir notre tome I^{er}, pages 87-94.

² Josué, IV, 7.

Les douze pierres sont là, inébranlables, indéracinables : les douze Apôtres ;

L'Arche d'alliance préside, ineffablement pure et tutélaire : la Vierge Marie.

Le Tout-Puissant est fidèle à son œuvre, toujours plus belle, toujours grandissante.

II

Si, de la place qu'elle occupe dans la disposition de la salle, Marie témoigne déjà le plus grand respect à Pierre, quel accroissement de respect sa place d'honneur dans l'ordre moral et surnaturel n'apporte-t-elle pas au chef de l'Église ?

L'Église excite, enlève l'admiration, par bien des côtés. Un des aspects qui atteste la main de Dieu dans sa structure est la combinaison qui a été apportée, au moyen de la hiérarchie, entre l'élévation du repentir et l'abaissement volontaire de l'innocence. Le repentir est élevé à la dignité suprême : là, il ne se départira jamais des sentiments de confusion et de reconnaissance devant Dieu, de douceur, de patience et de miséricorde dans le gouvernement des âmes. L'innocence, de son côté, n'hésite pas à se subordonner, à se soumettre au repentir transfiguré par l'amour, et dans les délices de l'obéissance, elle ajoute à ses mérites et se prépare dans les cieux une récompense aux proportions inénarrables.

De la sorte, tout est ramené à l'humilité, vertu fondamentale de la créature et principe de sa gloire.

Cette adorable combinaison, au moyen de la hiérarchie, du repentir élevé et de l'innocence subordonnée, s'inaugure en Pierre et en Marie :

Pierre qui a pleuré amèrement d'avoir renié son Maître, a été maintenu par lui à la tête de son Église. Conséquemment, « la sainte Vierge elle-même, considérée comme membre de l'Église, appartenait à saint Pierre, qui avait l'honneur, en Jésus-Christ, de la posséder et de la regarder comme sienne ; et il s'estimait plus heureux de cette prérogative que de tous ses autres privilèges, et de la possession du reste de l'Église. Si l'on considère en effet l'Église comme l'assemblée des âmes qui composent le corps de Jésus-Christ, la sainte Vierge est plus considérable aux yeux de Dieu que toute l'Église ensemble : son intérieur étant plus pur, plus saint, plus parfait, et rendant plus de louanges à Dieu que tout le reste des membres de Jésus-Christ¹ ». C'est là ce qui constituait, sans qu'elle s'en doutât, la place d'honneur de Marie : encore plus que la révérence dont elle était environnée au Cénacle. De cette place d'honneur, intime ou publique, elle contribuait à fortifier l'autorité de Pierre, à asseoir sa primauté. Quand on vit la Mère de Dieu se faire la première brebis de Celui à qui il avait été dit : *Pais mes brebis, pais mes agneaux,*

¹ OLIER, *Intérieur de la sainte Vierge.*

ce fut le rayonnement le plus illustre et le plus doux de la houlette pontificale. Nul spectacle plus édifiant ne put être donné à la primitive Église. Quelle impression il dut faire sur les contemporains ! Ils assistaient au combat de ces deux humilités : Pierre mettant l'hommage de sa primauté aux pieds de la Vierge sans tache, et la Vierge Mère de Dieu s'inclinant jusqu'à terre devant le représentant de son divin Fils.

Un fait très touchant dans les annales de la Papauté, à la fin du III^e siècle, peut donner l'idée de cette mutuelle déférence dans l'humilité :

Lors de l'affreuse persécution de Dioclétien, le Pape Marcellin se laissa dominer par la terreur et dans son effroi il offrit de l'encens aux statues des faux dieux. Il éprouva presque aussitôt un si grand repentir de son péché qu'il vint, couvert du cilice, à Sinuesse, se présenter au milieu d'un nombreux concile. Il répandit beaucoup de larmes et confessa publiquement son crime. Personne cependant n'osa le condamner. Les évêques s'écrièrent tout d'une voix : « *Jugez-vous vous-même; que ce ne soit pas nous qui vous jugions, CAR LE PREMIER SIÈGE N'EST JUGÉ PAR PERSONNE. Pierre aussi a péché par l'effet de la même faiblesse, et il a obtenu son pardon du Seigneur par les larmes d'un repentir semblable au vôtre*¹. »

Le repentir de Pierre, évoqué par le saint Concile, permet d'entrevoir la même scène d'humilité et de déférence au premier siècle de l'ère chrétienne. La

¹ Bréviaire romain, office de saint Marcellin (26 avril).

tradition rapporte que Pierre, à force de pleurer sa faute, en avait gardé une vénérable empreinte, et que les larmes avaient fini par creuser deux sillons sur son visage. Lorsque, à l'anniversaire du Vendredi-Saint, elles coulaient plus brûlantes, et que, agenouillé devant la Mère de son bon Maître, il lui demandait de lui laisser accuser et raconter sa faute et sollicitait son pardon au milieu des sanglots, Marie, mêlant les larmes de l'innocence à celles du repentir, ne répondait-elle point par les termes que le Saint-Esprit dicta plus tard au Concile : *O Pierre, le premier siège n'est jugé par personne?*

En plus de ses hommages de soumission et de déférence, Marie contribuait excellemment, d'une autre manière, à faire révéler le premier Siège : c'était par la majesté de son silence en face du ministère de la parole confié à Pierre.

Elle s'enferme et disparaît en quelque sorte dans le silence. Ce rôle n'avait cessé d'être le sien, dès le jour où Jésus était devenu la Parole publique. On l'avait vue intervenir avec un doux reproche auprès de son Fils assis au milieu des docteurs du Temple : mais Jésus n'avait alors que douze ans. Les noces de Cana avaient enregistré sa parole secourable : mais elle avait été son dernier mot public. Depuis lors, Marie n'était point sortie de la réserve et de la discrétion. Elle n'en sort pas au Cénacle, nonobstant sa place d'honneur. Avec la docilité de son jeune âge quand elle habitait les dé-

pendances du Temple, elle écoute Pierre. La bouche du batelier de Galilée est devenue héritière de la parole même du Christ. Le Saint-Esprit s'est puissamment emparé de lui. Ses traits ont pris une expression d'enthousiasme qui subjugue le Cénacle et les foules. Avec quelle autorité, quelle netteté, il cite les Écritures ; avec quel ton pénétré, il prononce le nom du Maître qu'il confesse et qu'il adore ; avec quelle sainteté, il entraîne à la pénitence et au baptême. Marie écoute : et son silence est un hymne à la Papauté.

Mais la parole apostolique a un complément glorieux, auquel Marie demeure également étrangère, c'est le miracle. Pierre, devenu le prince de la parole, est aussi le grand thaumaturge. A la porte « Belle » du Temple, accompagné de Jean, il a dit à un boiteux connu de tout Jérusalem : *« Regarde-nous bien ! je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche »* ; et le prenant par la main, il l'avait fait marcher¹. Jusqu'à l'ombre de Pierre que le ciel douait de la vertu de guérir : *On apportait les malades dans les rues et on les mettait sur des lits et sur des nattes, afin que, lorsque Pierre passerait, son ombre au moins en couvrît quelqu'un d'eux, et qu'ils fussent délivrés de leurs maladies*². Marie n'opère aucun

¹ Actes, III, 6.

² Id., V, 15.

miracle. Pourquoi se poserait-elle en coopératrice de la Toute-Puissance qui, cependant, ne lui refuse rien ? Pourquoi aurait-elle recours à cette dépense du miraculeux ? N'est-elle pas souverainement économe et, de plus, respectueuse des dons et privilèges qui illustrent et soutiennent le ministère apostolique ?

Et ainsi, Pierre est le grand semeur : semeur de paroles, semeur de miracles. Pour Marie, habituée à recueillir et à conserver, elle exprime la réjouissante vision des greniers du ciel.

Est-ce à dire qu'elle n'a aucune part aux affaires du chef de l'Église ? Si cela était, elle ne serait plus Marie, la Mère des chrétiens ! Au contraire, qu'elle est heureuse de féliciter, de bénir, d'encourager ! Croit-on que les deux pêches miraculeuses des huit mille néophytes aient pu se réaliser sans que Marie ait félicité Pierre d'être devenu ce que le Sauveur avait promis de faire de lui, un *pêcheur d'hommes* ? Croit-on que le redressement du boiteux à la porte du Temple se soit opéré sans qu'elle ait béni Pierre de l'avoir accompli avec cette invocation toute puissante : *Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche* ? De son côté, Pierre ne savait comment se fondre en remerciements et en déférence à l'égard de celle qui était son soutien autant que sa tendre Mère. Si Marie, à cause de son sexe, reste à l'écart de la prédication et de l'administration, cette réserve n'empêche pas qu'elle ne soit l'âme du conseil dont s'entoure le Chef de

l'Église. Tandis que Jésus, remonté à la droite de son Père, déploie parmi ses gloires celle d'*Ange du Grand Conseil*¹, Marie remplit le même rôle auprès de Pierre dans le bercail qui commence. On l'aperçoit se défendant, dans son humilité, de donner des conseils au Chef de l'Église ; on entend Pierre lui disant : O Marie, si j'occupe le premier Siège, n'avez-vous pas été choisie comme *Siège de la Sagesse éternelle*² ?

Avec quelle admiration il recueille chaque fois son avis, son sentiment, la rosée du Saint-Esprit découlant de ses lèvres !

III

N'ayant point de part au ministère de la parole et au gouvernement de l'Église, Marie n'était point obligée, comme Pierre, à des actes de sévérité.

L'Évangile qui est le livre de la *Bénignité apparue*, de la mansuétude et du pardon, renferme cependant des paroles et des actes de rigueur. « L'Évangile a son tonnerre », dit saint Ambroise. Par exemple, la scène des vendeurs chassés du Temple : Jésus renverse les tables de change, les chaises des marchands, et cette parole éclate comme un coup de

¹ *Jesu magni consilii Angele.* (Litanies du saint nom de Jésus.)

² *Sedes sapientiae.* (Litanies du saint nom de Marie.)

tonnerre : *Ma maison est une maison de prières, et vous en faites une caverne de voleurs* : tout tremblait et fuyait. Par exemple encore les malédictions prononcées contre les pharisiens : *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que, sous prétexte de vos longues prières, vous dévorez les maisons des veuves ! c'est pour cela que vous recevrez un jugement plus rigoureux. — Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que, vous parcourez la mer et la terre pour faire un prosélyte ! et après qu'il l'est devenu, vous le rendez digne de l'enfer deux fois plus que vous. — Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et que vous êtes au dedans pleins de rapine et d'impureté. — Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture*¹. Toutes ces malédictions se déchargent, semblables à des éclats répétés de la foudre, sur l'avarice et l'hypocrisie des pharisiens.

Le livre des *Actes des Apôtres*, qui fait suite à l'Évangile pour les merveilles de l'amour et de la miséricorde, présente aussi des rigueurs : Pierre est obligé de sévir pour protéger le troupeau commis à sa garde. Sa parole tue comme la foudre.

¹ S. MATH., XXIII, 13 et suiv.

Ananie et Saphire ont convenu ensemble de tromper le Chef de l'Église dans l'appréciation de la vente d'un champ. Ananie entre le premier, et il met l'argent aux pieds des apôtres, comme s'il y déposait tout son bien. Pierre lui dit :

« Ananie, comment Satan a-t-il rempli ton cœur jusqu'à te faire mentir à l'Esprit-Saint et détourner une partie du prix de cette terre? Demeurant entre tes mains, n'était-elle pas à toi? Et même après l'avoir vendue, le prix ne t'appartenait-il pas? Comment donc as-tu conçu ce dessein dans ton cœur? Tu n'as pas menti aux hommes, mais à Dieu. » Ananie, entendant ces paroles, tomba et expira.

Les témoins de cette scène furent saisis d'effroi ; et, cédant à l'horreur des Juifs pour la mort, ils demandèrent qu'on enlevât aussitôt le cadavre. Les jeunes hommes de l'assemblée se levèrent, prirent le corps en grande hâte, et, l'emportant, ils l'enterrèrent. Environ trois heures après, la femme d'Ananie entra sans savoir ce qui était arrivé. Surprise de l'émotion des fidèles, de leur accueil embarrassé, elle se mit à questionner, à parler du don fait à l'Église. Pierre lui répondit :

« Dis-moi, as-tu vendu le champ pour tant? — Oui, dit-elle, pour tant. » Pierre reprit : « Comment êtes-vous convenus entre vous de tenter l'Esprit de Dieu? Voici que les pieds de ceux qui ont enseveli ton mari sont à la porte, et ils t'emporteront aussi. » Au même moment elle tomba à terre

et rendit l'esprit¹. Les jeunes hommes entrant la trouvèrent morte; ils l'emportèrent dehors et l'en-sevelirent auprès de son mari.

Ces terribles châtimens éclatant l'un sur l'autre et foudroyant sans merci, jetèrent une grande crainte parmi tous ceux qui en entendirent parler. La main de Dieu se dévoilait dans le royaume de son Fils, aussi puissante pour châtier que pour prodiguer la grâce. De telles manifestations de rigueur sont rares dans l'histoire de l'Église; mais elles convenaient à ces premiers jours où il fallait conserver pure la semence que le Maître allait répandre par le monde². « Dieu a coutume dans les commencements de ses institutions, de frapper avec rigueur ceux qui les foulent aux pieds. En ces occasions, il punit le péché pour en prévenir les suites funestes, les premières fautes étant toujours d'une extrême conséquence à cause de l'exemple³. » C'est le sentiment des plus célèbres commentateurs.

Au jugement de ces savantes autorités, nous nous permettrons d'ajouter une conclusion de douceur :

¹ Actes, v, 5.

² L'abbé FOUARD, *S. Pierre et les premières années du christianisme*.

³ On sait quelle fut la peine de la désobéissance d'Adam, le châtiment des adorateurs du veau d'or, de celui qui, le premier, viola la loi du Sabbat, des premiers prêtres qui offrirent de l'encens avec un feu profane et du premier roi des Israélites. (DOM CALMET.)

A la suite d'une semblable manifestation de la justice et de la rigueur, comme on devait se féliciter de posséder au milieu de soi la Vierge Marie, Pierre tout le premier ! Il en coûte à un père de frapper jusqu'à retrancher. Son cœur saigne d'être obligé de sévir. Terrifiant en public, Pierre a dû fondre en larmes quand il fut seul avec Marie. Le zèle d'Élie faisant mettre à mort au torrent de Cison les quatre cent cinquante prophètes de Baal, ne revint-il pas à sa mémoire¹ ? Ce fut le soir même de cette exécution sanglante qu'Élie, « après s'être humilié jusqu'à terre, le visage entre ses genoux », se relevait et soulageait ses yeux et son cœur en apercevant, de la cime du Carmel, la figure de la douce Vierge Marie, dans un mystérieux nuage qui passait à l'horizon. Plus heureux que le prophète du Carmel, ô Pierre, vous trouviez Marie elle-même au sortir de la salle de justice et de mort. Vous pouviez pleurer à votre aise devant celle qui n'est que douceur. Vous pouviez surtout l'intéresser au sort d'Ananie et de Saphire. Le couple imprudent avait été frappé dans cette vie, afin d'être épargné dans l'autre². Nul doute que Marie ne se soit

¹ *III^e Rois, xviii, 40.*

² C'est le sentiment de saint Jérôme, de saint Augustin, d'Origène et de plusieurs autres Pères et commentateurs. Cornélius, résumant leur doctrine, dit : *Non tamen Ananiam in æternum damnatum; sed potius per carnis interitum consultum fuisse ejus et uxoris salutis spirituali et æternæ; pœnituerunt ergo audita increpatione Petri, antequam*

montrée compatissante et secourable à leur éternité; elle releva devant son Fils ceux qui étaient tombés devant Pierre.

La présence de Marie si dulcifiante, si reposante, pour le Chef de l'Église après un acte de rigueur, ne l'était pas moins pour les fidèles. Le fracas, coup sur coup, de la foudre ne les eût pas effrayés davantage que le double arrêt de Pierre, faisant tomber raides morts Ananie et Saphire. L'épouvante a gagné le bercail. Mais le lendemain, le surlendemain, Marie apparaît au milieu de la famille; tous les regards se tournent vers elle : c'est l'arc-en-ciel. Gage de clémence, l'arc céleste n'annonce-t-il pas aux laboureurs que l'orage est passé? Les blés semblent tressaillir sous la lumière sacrée; bergers, troupeaux, petits oiseaux, passent rassurés sous cette arche triomphale dressée par la main du Seigneur dans les champs de l'éther. « Si les cités du ciel ont des portiques d'entrée, c'est ainsi que la main des anges a dû les bâtir¹. » Pareillement, Marie était bien le sourire de l'Église naissante, son portique d'attrayante lumière. Après n'importe quel orage, elle dissipait toute crainte : sa présence pacifiait comme l'arc de Dieu.

Tels sont les aspects sous lesquels on peut entrevoir la primauté de Pierre pénétrée de l'in-

expirarent. (CORNEL. A LAPIDE, *Comment. in Acta Apostol.*, cap. v.)

¹ « *Parietes lumine ædificati.* » (*Acta Martyr.*)

fluence de Marie. La parole inspirée du Prince des apôtres, les miracles dont le ciel dotait jusqu'à son ombre qui guérissait les malades, les conséquences sévères de ses reproches, consolidaient son autorité parmi les fidèles : la ravissante soumission de Marie y mêlait ses charmes et sa douceur.

CHAPITRE IV

EFFLORESCENCE DE LA RELIGION PARFAITE ET TRANSITION DÉLICATE DES MŒURS JUIVES AUX MŒURS CHRÉTIENNES : LA PRÉSENCE DE MARIE FAVORISE L'UNE ET L'AUTRE

I. Fraternités qui s'établissent sur divers points de Jérusalem : vraisemblance de leurs rapports avec Marie. — II. La présence de la Mère de Dieu apporte ferveur et suavité dans la communion à la fraction du pain du ciel. — III. Elle favorise, par des services où reluit la perfection du don de soi, la transition délicate des mœurs juives aux mœurs chrétiennes. — IV. Premier service de Marie : elle aide à dissiper l'erreur d'un règne temporel du Messie, et à lui substituer la doctrine du règne spirituel. — V. Deuxième service : elle entretient dans les fraternités naissantes de Jérusalem le saint enivrement de la pauvreté évangélique et le beau transport de la charité fraternelle. — VI. Troisième service : elle adoucit les derniers moments de la synagogue expirante, et le deuil qui suit sa fin.

I

On ne méditera jamais assez les bienfaits de la présence de Marie auprès de l'Église naissante. Nulle parole d'elle n'est rapportée, par respect pour la prédication des Apôtres. Sa présence suffit, comme il convient à une mère qui, sans parler en public, remplit toute la maison de sa sollicitude. Aussi, serait-ce à tort qu'on envisagerait la survivance de Marie dans la primitive Église comme une vie à l'écart et peu répandue. Jésus l'ayant

laissée pour que les hommes fissent l'expérience de leur bonne Mère, elle s'est donnée, elle s'est multipliée, elle ne s'est pas épargnée. La sainte liturgie confère son approbation à cette manière de voir en appliquant à la Bienheureuse Vierge jusque dans son Assomption, c'est-à-dire jusque dans le lieu de son repos, l'évangile de *Marthe* et de *Marie* : les deux sœurs dont l'une est le type de la vie active, et l'autre, celui de la vie contemplative. La Mère des chrétiens a été l'une et l'autre.

Ce qui donna lieu, dès le début, à sa vie active, fut la création, sur différents points de Jérusalem, de plusieurs centres de réunion pour les chrétiens. Le nombre des conversions, en s'augmentant chaque jour, dans des proportions considérables, avait rendu insuffisante l'enceinte du Cénacle. « Le premier cénacle étant trop étroit pour l'assistance qui s'accroissait de jour en jour, les néophytes se rassemblaient secrètement en divers quartiers de la ville, dans des maisons spéciales, qui étaient comme autant de cénacles particuliers ou d'églises. Là, ils écoutaient avec une religieuse docilité les instructions de Pierre et des apôtres ; ils recevaient d'eux différents avis touchant l'établissement de la société nouvelle ; ils bénissaient et louaient Dieu, et, ajoute le texte sacré, ils persévéraient avec ferveur dans la communion de la fraction du pain et dans la prière¹. » N'est-il pas vraisem-

¹ L'abbé JANVIER, *Histoire de saint Pierre*, p. 160.

blable que ces groupes fraternels disséminés se concertaient pour posséder tour à tour, au Cénacle ou ailleurs, la très sainte Mère de Dieu? La savoir à Jérusalem et ne point profiter d'un pareil trésor, est une hypothèse inadmissible. On se représente une filiale rivalité : c'est à qui jouira de sa vue et lui demandera des conseils.

Aussi bien, la Bible met sur la voie de ces groupements délicieux autour de Marie. A propos de la paix et de l'union parfaite des enfants de Job entre eux, elle trace ce tableau de la sollicitude de leur père : *Ses enfants allaient les uns chez les autres, et ils se traitaient chacun à leur jour. Ils envoyaient prier leurs trois sœurs de venir à leur table. Et lorsque ce cercle de jours de festins était achevé, Job réunissait ses enfants et il les purifiait ; et se levant de grand matin, il offrait des holocaustes pour chacun d'eux. Car il disait : Peut-être que mes enfants auront commis quelque péché, et qu'ils auront offensé Dieu dans leur cœur. C'est ainsi que Job se conduisait tous les jours*¹. La Bible mentionne encore, comme centre d'union de famille, Judith, la célèbre libératrice, dont la louange allait devenir, dans l'Église, la louange même de la Mère de Dieu : *Vous êtes la gloire de Jérusalem ; vous êtes la joie d'Israël ; vous êtes l'honneur de notre peuple*² ; le Livre sacré continue

¹ JOB, I, 4, 5.

² JUDITH, XV, 10.

d'elle : *Judith était célèbre dans Béthulie, et la personne la plus considérée de tout Israël. Les jours de fête elle paraissait en public avec une grande gloire*¹. Réunion des enfants de Job autour de leur père, réunion des habitants de Béthulie autour de Judith, vous annonciez celle des fraternités de Jérusalem autour de Marie. Mieux que Job, mieux que Judith, l'auguste Vierge devient, sans nul doute, à certains jours, principalement aux jours de fête, le centre légitime et recherché de la joie de la famille chrétienne. Sa présence favorise ces deux choses que nous allons dire : la communion à la fraction du pain du ciel, et la transition délicate des coutumes juives aux coutumes qui venaient s'établir avec l'Évangile.

II

Le Christianisme est la religion parfaite parce que, comme dit saint Thomas d'Aquin, sa loi qui est l'Évangile est une loi parfaite de toutes manières, et parce qu'en Jésus-Christ le genre humain a reçu une condition stable, une disposition acquise, mais fixe².

L'efflorescence de cette religion parfaite, vigoureuse comme celle d'une plante à plusieurs jets, se

¹ JUDITH, XVI, 25, 27.

² Lire dans S. Thomas d'Aquin l'article : « La Loi nouvelle doit-elle durer jusqu'à la fin du monde ? » *Somme théolog.*, II^e p., quest. CVI, art. 4.

présentait avant tout sous la forme attrayante de la communion à la fraction du pain. Les fidèles se nourrissaient ensemble du pain du ciel. Le texte des Actes s'exprime ainsi : « Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, *dans la communion à la fraction du pain*, et dans les prières¹. »

Le pain du ciel ! tout allait être là pour la terre :

Il était, par ses effets de vie, la preuve permanente et largement invincible de la résurrection du Christ, de sa chair ranimée, de son âme réunie à son corps immortel, de sa divinité indissolublement unie à sa nature humaine. « *Où le Seigneur voulut-il se faire connaître ?* dit saint Augustin, *à la fraction du pain ! notre certitude est faite ; nous rompons le pain, et nous reconnaissons le Seigneur*². »

Le pain du ciel ! tout allait être là pour la terre :

Les divines perfections, les aimables qualités du Fils de Dieu fait homme, ses tendresses et ses miséricordes, y continuent leur cours commencé en Judée. C'est la vie divine elle-même, quoique voilée ; c'est le paradis résumé en un pur froment, en un germe qui se développera à chaque communion, et qui éclatera au dernier jour, pour couvrir de gloire tous ceux qui auront communié.

Le pain du ciel ! tout allait être là pour la terre :

Sous une autre forme que le pain, le Verbe est

¹ Actes, II, 42.

² *Ubi voluit Dominus agnoscî ? in fractione panis. Securi sumus, panem frangimus et Dominum agnoscimus.* (S. AUG., serm. cXL, *De tempore.*)

l'aliment dont Dieu se nourrit lui-même, l'aliment éternel de son éternelle existence, son amour et ses délices, l'aimable objet de ses complaisances. En effet, la très sainte Trinité trouve son bonheur inaltérable dans la communion du Verbe, non point sans doute voilé et caché en Sacrement, mais contemplé, possédé, savouré à visage découvert, à torrent de feux et de délices. Cette vie de la très sainte Trinité venait d'être faite la vie du monde sous les voiles sacramentels : l'aliment éternel de la table du roi devenait l'aliment quotidien des serviteurs.

Le pain du ciel ! tout allait être là pour la terre :

Il venait remplacer, congédier les grossiers aliments qui font perdre le goût des biens éternels, sans apaiser la faim ni éteindre la soif du cœur. Vous seul, ô Emmanuel, reconnu à la fraction du pain, deveniez la nourriture qui rassasie les désirs de l'âme et les aspirations de notre être ; ô manne savoureuse qui allait faire goûter les pures délices de l'espérance, avant de communiquer l'ineffable rassasiement de la possession !

La distribution du pain du Ciel est aujourd'hui, après bientôt vingt siècles, aussi radieuse, aussi recueillie, qu'à la première année du Cénacle. Cependant, qu'on se représente la communion dans l'Église naissante. Il y avait d'abord cette différence : elle se faisait le soir.

« Dociles à l'ordre que le Maître avait donné de renouveler en mémoire de lui la fraction du pain,

chaque soir, tous s'assemblaient; et comme le Cénacle ne pouvait plus contenir la foule croissante des disciples, les maisons particulières dérobaient les saints mystères aux regards profanes. Ces réunions, images de la Cène, s'ouvraient par un repas modeste, où chacun louant Dieu prenait sa nourriture avec joie et simplicité de cœur; à la fin l'un des apôtres, brisant le pain, bénissant la coupe, les consacrait comme avait fait le Sauveur; chacun mangeait, buvait, et l'union à Jésus, préparée tout le jour dans la prière, se consommait par la communion¹. »

A part la différence d'heure, voici ce qui contribuait alors à la ferveur des communiants :

Leurs yeux étaient encore humides des larmes versées à la Passion ou charmés par les apparitions récentes du Sauveur ressuscité; on se racontait comment au bourg d'Emmaüs, il s'était fait reconnaître à la fraction du pain; le Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte, venait d'inonder les intelligences de clartés et les cœurs de consolations; le ciel confirmait par des miracles la prédication de Pierre et des apôtres : oh! comme le pain du ciel au milieu de telles circonstances et de si multiples bénédictions, devait être recherché avec avidité, et que singulièrement belle et touchante devait être l'efflorescence des premières communions!

¹ L'Abbé FOUARD, *S. Pierre et les premières années du christianisme*.

C'était, pour l'Église, l'âge de la candeur. Et puis, la présence visible de la Vierge Marie ne communiquait-elle pas à cette efflorescence, à cette candeur, l'achèvement de son auréole ? Marie avait été le premier reposoir du Fils de Dieu, dans l'Incarnation : le cœur de l'homme en devenait le second, dans l'Eucharistie. On apprenait d'elle quel accueil on doit faire à l'hôte divin, quelle parure de lis convient autour du Bien-Aimé. On apprenait d'elle à savourer le pain du ciel. Que de néophytes ont dû lui faire la confiance de leurs délices et de leurs enivremments ! Quelle jouissance elle-même devait ressentir à cette ouverture toute simple, toute expansive : ô Mère, j'ai reçu aujourd'hui votre Fils, mon doux Sauveur ! Voir Marie avant la communion, c'était s'y préparer ; la revoir après, c'était continuer l'action de grâce.

« La Sagesse a dressé sa table¹ ». Mieux que Job purifiant ses enfants dans leurs festins patriarcal, Marie commençait sa sollicitude autour de la table disposée pour les enfants de Dieu. C'est un soin, un devoir, dont elle ne se départira jamais.

III

Sa présence favorise également cette chose très importante comme acheminement à la religion parfaite : la transition des mœurs juives aux mœurs chrétiennes.

¹ « *Sapientia proposuit mensam suam.* » (Prov., ix, 2.)

Cette transition était fort délicate. Jésus s'était montré observateur de la Loi mosaïque, selon ce qu'il avait dit : *Je ne suis pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir et la perfectionner*¹. En vue, précisément, de ce perfectionnement, il avait demandé à sa Mère, au jour où il remontait dans les cieux, qu'elle consentît à ne pas le suivre, mais à demeurer parmi ses disciples. Ce rôle lui revenait. N'appartient-il pas au tact de la femme de ne point heurter les nuances et de ménager les transitions? Aussi saint Thomas de Villeneuve observe-t-il très justement que *la Vierge sacrée n'aurait pas retranché la moindre parcelle au temps qui lui était encore marqué, car Dieu en faisait la providence de son Eglise pour la doctrine et les mœurs à établir*².

Mais en quoi Marie va-t-elle faciliter la transition des mœurs juives aux mœurs que l'Évangile vient établir? En ce qu'elle apprendra aux nouveaux chrétiens à donner et à se donner d'une façon supérieure à tout ce qui s'était pratiqué jusqu'alors, même chez le peuple de Dieu.

Le catholicisme est la religion par excellence du

¹ S. MATH., V, 17.

² ... *voluntas Dei qua detinebatur in terris, a qua neque ad momentum unquam, neque, ad modicum deviavit. Erat quoque Ecclesiæ novellæ necessitas, quam suo magisterio statuebat. Mansit igitur non modo dies aliquot, sed et annos plurimos Virgo sacra in terris, Deo pro sua Ecclesia providente, ut ejus doctrina, et moribus fundaretur.* (S. THOM. DE VILLANOVA.)

don de soi : c'est le fil d'or qu'il faut ressaisir, c'est la trame qui unit tout ce qui s'est accompli dans l'Incarnation et la Rédemption avec ce qui va s'accomplir dans l'Église. Dieu s'est donné : à l'homme, de le payer de retour ! Mais la situation est devenue délicate : il y a le passage du moins parfait au plus parfait à effectuer, car si le don de soi était en honneur sous le mosaïsme, il était accompagné de lacunes ou de défauts¹ ; et maintenant se dressent, contre le passage au plus parfait, les oppositions de tout un peuple meurtrier de son Messie et rebelle à sa doctrine et à ses exemples. O passage, tu seras forcé quand même, rien n'arrête les desseins éternels. Le renversement des obstacles s'opérera tout à la fois avec force et douceur ; en ce qui concerne la douceur, la divine Sagesse s'est assurée la présence et le concours de Marie.

Il est utile d'observer que la présence de Marie reste inefficace tant que n'est pas descendu Celui qui, en étant le souffle de Dieu, sa force et sa douceur, est aussi le *Don* substantiel. Tout est inerte, ou du moins renfermé, en quelque sorte, sous le boisseau, avant qu'il n'ait allumé le chandelier et pris la tête du mouvement catholique. C'est lui qui

¹ La Loi ancienne était pour les défauts de la nature ce qu'un pédagogue est pour un enfant. La loi nouvelle coïncidait au contraire avec l'âge viril. Il y avait donc entre elles connexité, mais aussi la même différence qui existe entre l'imparfait et le parfait. (S. THOMAS, *Somme théolog.*, II^e p., quest. cvi, art. 1.)

vient emporter le monde dans le don de soi. Le voici qui est descendu : un vent véhément et des flammes étincelantes en forme de langues l'ont précédé, l'un, symbole de son impétuosité, les autres, symboles des ardeurs divines qui vont embraser les cœurs, et que la parole apostolique communiquera, de proche en proche, au monde entier.

Les apôtres sont transformés. Ignorants jusqu'alors, plongés dans les sens, incapables de hautes vérités, si grossiers que Jésus montant aux cieux leur reprochait encore la dureté de leur cœur, ils se trouvent tout à coup en pleine lumière, spirituels, élevés au-dessus d'eux-mêmes, se rappelant et comprenant la doctrine du Maître. Hommes nouveaux en rapport avec les temps nouveaux, ils vont entreprendre le passage du moins parfait au plus parfait, des mœurs juives aux mœurs chrétiennes; et la précieuse influence de Marie, jusqu'alors en suspens, va se mêler à l'activité des apôtres et faciliter la délicate transition.

Le don de soi est la clef du passage. Nous allons le constater dans les services que Marie rend par sa présence et ses vertus.

IV

Premier service de Marie : elle aide à dissiper l'erreur d'un règne temporel du Messie, et à lui substituer la doctrine du règne spirituel.

A l'exception de quelques âmes d'élite, le peuple juif tout entier s'était égaré dans cette erreur fatale qui allait devenir pour lui la source de gigantesques calamités. Les Apôtres eux-mêmes n'en avaient pas été exempts. Mais le Saint-Esprit a dessillé leurs yeux, et ils n'ont plus qu'une ardente préoccupation : arracher à l'abîme de cette erreur leurs coreligionnaires.

Pierre, le premier à la rétractation, comme en tout le reste, trace nettement les caractères du Roi Messie, dont le règne commence : *Israélites, écoutez ces paroles, Jésus de Nazareth a été un homme autorisé de Dieu par les merveilles, les prodiges et les miracles que Dieu lui a donné de faire au milieu de vous.... Dieu l'a ressuscité, parce qu'il n'était pas possible qu'il fût retenu dans les liens de la mort. Car David, parlant en son nom, a dit : « Mon cœur s'est réjoui ; ma langue a chanté de joie, ma chair même reposera en espérance, parce que vous ne laisserez pas mon âme dans le séjour des morts, et vous ne permettrez pas que votre Saint éprouve la corruption du tombeau. » Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire hardiment de David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli et que son sépulcre se voit jusqu'à ce jour parmi nous.... Mais le fils né de son sang, duquel Dieu avait promis à David avec serment qu'il le ferait asseoir sur son trône, ce Fils qui ne devait pas être laissé au séjour des morts, est ce Jésus que Dieu a ressuscité : nous en sommes tous témoins.. Et c'est Lui qui a envoyé en nous*

le Saint-Esprit, auteur des merveilles que vous voyez et que vous entendez .. Que toute la maison d'Israël sache donc avec une entière certitude que Dieu a fait Seigneur et Messie ce Jésus que vous avez crucifié¹.

Voilà le Roi-Messie, héritier du trône de David, que Pierre annonce à ses compatriotes; ni les richesses, ni la pompe, ni les gardes, ne le distinguent; ce qui le caractérise, c'est ceci : il est ressuscité d'entre les morts et il a envoyé le Saint-Esprit.

En parlant ainsi, à la porte du Cénacle, sur le mont Sion, Pierre pouvait apercevoir, situé à quelque distance, et montrer du doigt à ses auditeurs, le tombeau de David qui subsistait encore; oh! certes, le contraste était éloquent : le vieux roi y continuait son dernier sommeil, tandis que son fils Jésus était ressuscité. Et dans la prise de possession du trône que lui laissait son ancêtre, quelle innovation de la part de Jésus : son don royal était le Saint-Esprit auteur de tant de merveilles! Il était impossible qu'en présence d'un pareil témoignage les idées sur le règne du Messie ne se modifiassent pas profondément et ne passassent du terrestre à l'idéal.

Et puis, outre le contraste avec le tombeau de David, Pierre et les apôtres n'avaient-ils pas un autre argument irrésistible dans la présence de la

¹ Actes, II, 14-36.

noble fille de David, mère du vainqueur de la mort? Ah! il devait suffire de la regarder pour passer facilement du terrestre à l'idéal, du temporel au spirituel. Le diadème en or de Bethsabée ne ceignait pas son front, mais quelle inexprimable auréole formait déjà sa couronne! Jamais la majesté des reines n'avait été mieux réussie, non avec des parures, mais avec la candeur des vierges, la sollicitude des mères et la beauté des anges. Sur ce chef-d'œuvre réalisé par un Dieu jaloux, le Calvaire avait projeté le mystérieux et suprême éclat que donnent l'héroïsme et la souffrance.

De fait, le sentiment populaire aux temps apostoliques, conservé en partie dans les Évangiles apocryphes, témoigne jusqu'à quel point la présence de Marie contribua à établir le courant du règne spirituel du Messie. Les apocryphes¹ ne se rapportent aux Évangiles canoniques que comme une contre-façon qui fait recourir nécessairement à l'œuvre originale; mais on a pu dire d'eux justement: « Ces récits familiers et anecdotiques faits au foyer, sous la tente, aux champs, dans les haltes des caravanes, contiennent un vivant tableau des mœurs populaires

¹ Il ne saurait être question ici que des Apocryphes *orthodoxes*, car il en existe de la composition des hérétiques, et que l'Église a condamnés. Parmi les Apocryphes orthodoxes qui sont de véritables chroniques, on peut citer de préférence: *le Proto-Évangile* de Jacques le Mineur, qui glorifie la Mère du Sauveur et renferme l'histoire de la naissance, de la jeunesse, de l'élection de Marie comme mère de Dieu et de la naissance du Christ à Bethléem.

de l'Église naissante. Là, mieux que partout ailleurs, se peint la vie intérieure de la société chrétienne. Nulle part on n'étudiera mieux la transformation qui s'opérait alors sous l'influence du christianisme dans les rangs inférieurs. La riche source d'idées et de sentiments, ouverte par le nouveau culte, s'y épanche avec abondance et liberté. Il se peut que ce que ces livres nous racontent de la sainte Vierge et de ses parents, de Jésus et de ses apôtres ne soit point très exact, cela même est probable; mais les usages, les pratiques, les habitudes qu'ils révèlent involontairement sont véritables¹. » Or dans ces récits familiers, dans les légendes populaires, nul regret ne transpire de ce que le Fils de Marie ne soit pas environné de l'éclat et de l'appareil des rois. On sait cependant si le peuple est avide de ce qui est princier et pompeux. Mais non! le peuple se montre ici avide d'une autre chose : du merveilleux. Sur les pas de Jésus et de Marie, les prodiges se multiplient, et le merveilleux a souvent un charme plein de délicatesse, il confine à l'idéal, au spirituel, au divin. Présente aux temps apostoliques, l'angélique Mère de Dieu fait donc monter les esprits dans des régions supérieures et le peuple à sa suite passe, comme par enchantement, de l'erreur du règne temporel du Messie à la doctrine du règne spirituel. Elle justifiait déjà la com-

¹ M. DOUHAIRE, *Sur les Evangiles apocryphes*, travail inséré dans l'*Université catholique*, t. V.

paraison que l'Église allait faire d'elle avec l'aurore qui met fin doucement aux ténèbres et conduit par degrés au plein jour.

V

Autre service de Marie : elle entretient dans les fraternités naissantes le saint enivrement de la pauvreté évangélique et le beau transport de la charité fraternelle.

Il appartient à l'expansion des idées de se concrétiser dans les mœurs, les coutumes, les institutions. Reconnue comme vraie, l'idée du règne spirituel du Messie créera bien vite des mœurs, un genre de vie. En effet, dès ses premières pages, le livre des Actes présente ce tableau, devenu célèbre, de la manière de vivre parmi les premiers chrétiens :

« Tout ceux qui croyaient étaient ensemble, et ils avaient toutes choses en commun.

« Ils vendaient leurs possessions et leurs biens et les distribuaient à tous selon le besoin de chacun.

« ... Or, la multitude des croyants n'était qu'un cœur et qu'une âme, et aucun d'eux ne disait de ce qu'il possédait que c'était à lui, mais toutes choses étaient communes entre eux¹. »

Telle était l'admirable émulation de détachement

¹ *Actes*, II, 44-5 ; IV, 32.

dans l'Église naissante. La communauté des biens qui y régnait entre les chrétiens, comme conséquence de la parfaite union des cœurs, résultait elle-même du parfait amour de Dieu. Mais qui donc avait apporté l'élan de ce nouveau genre de vie plus large que le particularisme hébreu, entendu dans le bon sens? La Loi, sauvegardant les héritages, ordonnait de rendre les terres aliénées, tous les sept ans; et, maintenant, le mouvement de la grâce les fait vendre pour toujours. La Loi venait au secours du pauvre par le recouvrement de son champ; et maintenant, les riches vendent leurs champs, se confondent avec les humbles et les petits, et sacrifient la jouissance d'un bien-être solitaire à la jouissance plus haute d'un bien-être moindre mais partagé par d'autres. Qui donc opère ce passage du moins parfait au plus parfait? Qui élargit le don de soi? Qui fait éclater le vase devenu trop étroit du particularisme hébreu? Qui, en un mot, excite les bouillonnements, les transports de cette charité fraternelle inusitée? Toujours la même cause: le Saint-Esprit qui est descendu! Ces transports, ces bouillonnements, les Sanhédrites eux-mêmes les avaient reconnus, mais avec raillerie et sarcasme, lorsqu'ils avaient dit des apôtres enivrés d'extase et parlant toutes les langues sur le seuil du Cénacle: *Ces gens-là sont ivres de vin nouveau*¹...

¹ Actes, II, 13.

« Ils disent vrai, ces juifs, s'écrie saint Cyrille, malgré leur moquerie, ce vin était véritablement nouveau, jaillissant dans la grâce du Nouveau Testament¹. » La coupe en est descendue des cieux avec les effusions de l'Esprit-Saint; et tous ceux qui en approchent leurs lèvres se sentent enivrés d'amour, vendent leurs biens, en déposent le prix aux pieds des Apôtres, et se rangent parmi les pauvres de Jésus-Christ. Oh! quel type de générosité parfaite la communauté naissante de Jérusalem préparait pour toutes les communautés chrétiennes de l'avenir, et, s'il plaît à Dieu... pour les restes d'Israël! Ivresse désirable, reviens animer un jour les derniers habitants de Jérusalem.

Mais voici Marie qui intervient. Dans la communication de cette sainte ivresse, la Mère de Dieu et des hommes pourrait-elle manquer d'avoir un rôle?

En effet, n'est-ce pas elle qui avait connu cet enivrement la première, alors que, dans les montagnes de Juda, saisie d'un enthousiasme divin, elle avait prononcé son *Magnificat*, cantique enivré d'amour, dont toutes les langues devaient répéter les échos et tant de cœurs reproduire les élans? N'est-ce pas elle qui avait inauguré et préconisé, la première, le règne de l'humilité et de la pauvreté évangéliques, quand, devenue obscure dans la Maison de David, elle avait chanté du Seigneur :

¹ S. CYRIL., *Catéch.* xvii.

*Il a fait descendre les grands de leur trône, et il exalte les humbles; il remplit de biens les affamés, et il renvoie les riches les mains vides? N'est-ce pas elle qui, aux noces de Cana, avait déjà préparé la coupe mystique et les enivremens célestes, lorsque, à propos des invités pris au dépourvu, elle avait dit à son Fils tout-puissant : Ils n'ont plus de vin. Et maintenant que, passant de la figure à la réalité et des noces éphémères aux noces divines, tous les hommes sont invités, excités, à entrer dans l'alliance éternelle, Marie ne continuerait pas son rôle de prévoyance commencé à Cana? et vous la considéreriez à l'écart de l'ivresse sublime qui déborde, du seuil du Cénacle, dans les fraternités de Jérusalem? Oh non! elle n'est pas indifférente à ces admirables transports de désintéressement, de pauvreté volontaire, de charité mutuelle; et après le Saint-Esprit, c'est le cœur de la noble fille de David qui se transforme en coupe enivrante. Sur les quartiers de Jérusalem encore dépourvus des élans de pauvreté et de charité, elle continue la prière de Cana : *Ils n'ont pas de vin!* et, à sa demande, le ciel y communique la sainte ivresse.*

Sur le passage de la fille des Rois, modèle en même temps que médiatrice, le désintéressement, l'humilité, la pauvreté, la charité, ces vertus du nouveau règne, se faisaient comprendre au peuple d'une manière plus engageante, plus captivante. Sa présence et son sourire suffisaient à désabuser de la poursuite des richesses et à faire des con-

quêtes pour l'Église naissante. C'était mieux que la gloire de Judith à Béthulie.

Le livre des Actes termine ainsi son tableau des mœurs des premiers chrétiens : *Ils louaient Dieu tout d'une voix et trouvaient grâce devant le peuple qui les admirait. Et le Seigneur augmentait le nombre de ceux qui devaient être sauvés ensemble*¹. Nul doute que bon nombre de ceux qui faisaient alors leur salut n'en fussent redevables à la Reine du Cénacle et des fraternités.

VI

La présence visible de Marie aux temps apostoliques fut précieuse pour un troisième service : elle adoucissait les derniers moments de la Synagogue expirante, et le deuil qui suivit sa fin.

En effet, la fin de la Loi ancienne fut accompagnée de tristesses, d'inquiétudes, de malaises au sein des fraternités, même pour les nouveaux chrétiens les plus fervents : il n'y a pas lieu d'en être étonné.

Qui de nous n'a éprouvé de la peine quand il a fallu quitter une chose vieillie à notre usage, alors même qu'il s'agissait de la plus humble : d'un vêtement usé ? A cet instant de la séparation, il se produit un serrement de cœur, comme si l'on disait adieu à un vieil ami. Or, la Loi mosaïque avec ses

¹ *Actes*, II, 47.

prescriptions, ses cérémonies, et nonobstant ses duretés, avait été utile au peuple d'Israël, durant quinze siècles; il la considérait comme sa sauvegarde, son honneur, son orgueil, l'ayant reçue de Jéhova; mais l'heure était venue de s'en séparer. Est-il surprenant que devant cette nécessité, les disciples de Jésus, vrais fils d'Abraham, éprouvasent des tristesses, des hésitations? La Synagogue, au sentiment de plusieurs théologiens, ressemble alors à une mère aimée qui vient de succomber, mais non encore ensevelie, et dont les funérailles sont retardées¹. Selon d'autres, sa mort n'est pas absolument consommée²; et elle ressemble à une personne qui, voisine de sa fin, ne s'est pas encore résignée à mourir, ni même à vieillir. Hélas! il faut bien le reconnaître, la nature s'y résigne difficilement. On s'attriste à l'apparition des rides, on s'efforce avec un art mélancolique d'en combattre l'étendue, et l'on souffre en sentant s'affaiblir une à une les forces vitales. Le sentiment de cette souffrance est respectable. Nous n'étions pas fait pour nous rider, nous courber et disparaître; et l'Église, dans la

¹ C'est l'opinion de S. Augustin et de S. Thomas d'Aquin, qui disent que la Loi ancienne fut finie dès que le Christ eut expiré en prononçant : *Consummatum est*, tout est consommé. (S. THOMAS, II^e part., quest. ciii, art. III.)

² C'est le sentiment de S. Bonaventure, de Scot, de Soto, de Maldonat, de Suarez qui disent que la Loi ancienne quoique frappée à mort dans le dernier soupir du Christ n'a cessé d'être obligatoire qu'après la Pentecôte et la promulgation de l'Évangile.

Préface qu'elle chante sur les cercueils, relève ainsi nos courages : *Si la nature s'attriste à l'inévitable condition de mourir, la foi se console à la promesse de l'immortalité*¹.

Morte mais non ensevelie, ou seulement voisine de sa fin, telle est donc la Synagogue à l'époque mémorable des jours du Cénacle. Les observances vieilles de la Loi ancienne allaient tomber une à une comme les feuilles d'automne.

Eh bien, dans la prescience et les arrangements d'une délicatesse divine, Jésus avait laissé sa Mère pour ce moment pénible. Utile à l'Église naissante, Marie ne le sera pas moins à la Synagogue expirante.

C'est alors que se renouvelle, en s'agrandissant, la visite charitable de Marie à Élisabeth. Tandis que la jeune Vierge ne devait jamais se déflorer, Élisabeth exprimant la Synagogue, avait pris des rides. Les soins ne lui manquèrent pas de la part de son angélique visiteuse. Environ trente-cinq ou quarante ans après, la Vierge toujours prévenante et forte malgré ses souffrances, renouvelle les mêmes soins à l'égard de la Synagogue usée et finie aux temps apostoliques. Quelle rosée de lumière découle de ses lèvres et de ses mains ! Quels procédés délicats ! quelle déférence pour celle qui est en train de mourir ! Il est possible d'en deviner quelques

¹ *Dum naturam contristat certa moriendi conditio, fidem consoletur futuræ immortalitatis promissio.* (Préf. de la *Litur lyonnaise*).

traits en s'arrêtant, dans le livre des Actes, aux passages où il est question de l'ancienne Loi.

Premier trait :

Le Temple commençait à être délaissé, les sectes juives leur opposant leurs Synagogues. Chose singulière, la Synagogue allait mourir, et c'est à ce moment que les Synagogues pullulent : on en comptait 480 dans Jérusalem seulement. Les adeptes de chaque secte s'y groupaient. Bien loin de les imiter, les disciples de Jésus, fidèles à la Loi, *allaient tous les jours avec persévérance et unanimité dans le Temple*¹. A certaines heures de la journée, on les voyait suspendre leurs travaux pour monter au parvis des Israélites, et y mêler leurs voix à celles qui imploraient le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Leurs journées s'inspiraient donc ainsi et du Cénacle et du Temple; le premier leur fournissait les pensées riantes d'un crépuscule du matin, dans l'efflorescence de la Loi nouvelle; le second, les pensées graves d'un crépuscule du soir, dans le coucher de la Loi ancienne. Or, mêlée aux disciples, Marie donna l'exemple du respect et de la fidélité envers le sanctuaire de leur nation. A la vérité, les cérémonies de la Loi ayant été abrogées par la mort de Jésus-Christ, et la nouvelle alliance ayant succédé à l'ancienne, le Temple n'était plus la source de la sanctification. Mais il n'était pas dans le plan de la Providence

¹ Actes, II, 46.

que les Israélites convertis le désertassent déjà, afin de ne pas scandaliser les faibles et de ne pas les éloigner de la doctrine de l'Évangile. Il en sera autrement lorsque le Judaïsme, consommant sa réprobation, se sera mis en opposition ouverte avec le christianisme. Mais jusque-là, respect au lieu où avait habité la gloire du Seigneur ! Aussi, il ne vint pas même à l'esprit de Marie de priver le Temple de ses visites. A la désertion des sectes, elle opposait, avec les disciples, son assiduité. Et puis, un autre motif y guidait ses pas : le souvenir de ses jeunes années. C'est là, qu'à l'âge de trois ans elle s'était offerte à l'autel de la présentation ; là, qu'elle avait caché son adolescence et goûté mille délices ; là, qu'elle s'était unie au juste Joseph ; là, qu'elle s'était soumise à la loi de la purification ; là enfin, qu'elle avait retrouvé son Jésus perdu durant trois jours. Après tant d'années écoulées, le Temple lui redit toutes ces choses ; elle repasse par les endroits où elle a passé avec son divin Enfant ; oh ! qu'ardente est sa prière, qu'élancés sont les mouvements de son âme ! Le vieux Temple tressaillait à sa présence, à ses visites, à ses souvenirs : c'était, dans la mélancolie de son déclin, comme la teinte rose d'un coucher de soleil sur ses parvis délaissés.

Autre trait, autre aperçu du tact et de la charité de Marie dans la décadence de la Loi ancienne

La phase de disparition de la Loi est marquée, au milieu des fraternités, par des hésitations, des

tristesses, des mésintelligences, des discussions. Pour ce qui est des dix commandements promulgués sur le Sinaï, le concert est unanime : le Sauveur les a mis à la base de l'Évangile. Mais les prescriptions dures et sanglantes du mosaïsme, les rites figuratifs qui viennent de pâlir comme des ombres à l'apparition de Celui qui est la lumière, beaucoup d'institutions cérémonielles devenues embarrassantes par suite du mélange commencé d'Israël avec les autres peuples, tout ce bagage du passé, toutes ces lisières de l'enfance, toutes ces barrières de division, doit-on encore les maintenir ou n'est-il pas à propos de les supprimer? Les fraternités, soit à Jérusalem, soit à Césarée, à Antioche et ailleurs, sont anxieuses¹ ; on hésite à abandonner ; le moment est pénible, tout prouve que c'est une agonie. Pierre et les apôtres tranchent chaque fois la difficulté : *Visum est Spiritui sancto et nobis*, il a paru bon au Saint-Esprit et à nous ...² ; cette sentence, quand elle est prononcée, fait disparaître à jamais quelque chose de l'ancienne Loi.

Or, avant l'arrêt de mort ou après, une douce insinuation ne s'est-elle pas souvent introduite? Semblable à une brise légère, elle pénètre les groupes qui discutent, elle tempère, elle incline, elle fait

¹ Voir par exemple au livre des *Actes* : chap. x et xi, les inquiétudes à propos de la manducation des animaux impurs et de la participation aux repas des Gentils ; chap. xv, les discussions à propos du rite sanglant de la circoncision.

² *Actes*, xv, 28.

accepter : c'est la voix de Marie, ou son conseil, ou l'effet de sa prière. Elle rappelle le *Nunc dimittis* du vieillard Siméon. Elle seule l'a entendu ou retenu. La longue vie de Siméon exprimait la durée de la Loi ancienne qui attendait la venue du Messie pour finir en paix et disparaître. La Vierge, à la mémoire fidèle, rapportant les larmes de bonheur et le cantique d'adieu du saint vieillard, en communique l'impression de douceur et de paix au milieu des disciples et des fraternités.

L'éternité seule apprendra quels ménagements Marie employa pour habituer les esprits et les cœurs à la fin de la Loi ancienne.

On a dit à propos des condescendances et des éloges dont les apôtres usèrent à l'égard des institutions passées de l'ancienne Loi : « qu'ils ensevelirent la Synagogue leur mère avec honneur ¹ ». Marie participa à cet ensevelissement en fille et en Vierge affectionnée et reconnaissante. On a moins de peine à mourir lorsque, dans la dernière vieillesse, on sent ses yeux se fermer sous la main d'un ange. Ce que devait être, pour les vieillards, l'œuvre chrétienne des Petites-Sœurs des pauvres, Marie l'a été pour la Synagogue à ses derniers soirs.

¹ S. THOMAS, *somme théolog.*, II^e p., quest. ciii, art. iv.

CHAPITRE V

LES APOTRES ET LES NOUVEAUX CHRÉTIENS PERSÉCUTÉS A JÉRUSALEM PAR LE SANHÉDRIN : L'ASSISTANCE DE MARIE

I. Le Sanhédrin veut arrêter la prédication apostolique qui a commencé avec la guérison du boiteux à la porte du Temple. Deux comparutions des Apôtres : leurs réponses intrépides. Gamaliel les sauve de la mort, mais ils sont flagellés. — II. Intérieur du Cénacle, au soir des deux comparutions : comme quoi Marie y était, et ce qu'elle témoigna à ses héroïques enfants. — III. Conversion de Gamaliel qui a sauvé les Apôtres : elle peut se rattacher au Cénacle. Apparition supposée des héroïnes d'Israël qui le guident jusqu'aux pieds de la Reine des martyrs. — IV. Persécution générale à Jérusalem : elle est furieusement menée par Saul de Tarse disciple de Gamaliel ; les femmes mêmes y sont comprises. Le chemin de Damas. Quand le persécuteur, devenu un vase d'élection, vient voir Pierre à Jérusalem, n'a-t-il pas vu aussi Marie ? Témoignage de sa réparation dans un cri de douleur, qui a sa place à côté des larmes de Pierre.

I

Tandis que les Apôtres apportaient les ménagements de la charité dans la transition de la Loi ancienne à la Loi nouvelle, une coalition de colère s'était formée sourdement au sein de Jérusalem contre les progrès de cette nouvelle Loi. La prédication apostolique qui accompagna la guérison du boiteux sur le seuil même du Temple lui fournit l'occasion d'éclater. Mais remontons un peu plus haut.

La joie de ceux qui avaient cru se débarrasser de Jésus par le supplice de la Croix avait été de courte durée. Elle avait d'abord été troublée par les étranges nouvelles que leur avaient apportées les soldats chargés de la garde du sépulcre. Les événements du jour de la Pentecôte avaient ensuite augmenté leur inquiétude. Et voici maintenant qu'ils ont appris que deux des principaux disciples de Jésus prêchaient sous un des portiques du Temple, devant une immense multitude qui recevait leur parole avec avidité. Or, des ignorants, des inconnus, enseigner le peuple, n'était-ce pas un dangereux empiètement sur les fonctions des docteurs établis par la Loi? Et puis, faire revivre dans les cœurs le condamné du Golgotha, n'était-ce pas un péril plus grand encore? La brèche faite à l'autorité du Sanhédrin avait besoin d'être réparée sans retard. Un nouveau recours à la rigueur contre les audacieux novateurs fut décidé.

C'est alors que Jérusalem, entrant dans un mystérieux dualisme, se divise en deux villes, à l'aspect saisissant et ineffaçable : la ville sainte et la cité déicide. La première relève de la grande Victime et de son excès d'amour; ces deux points principaux, foyers de gloire, de vie nouvelle et de sanctification, sont le saint Sépulcre et le Cénacle. La seconde, ou cité déicide, n'a point compris l'heure de la visite divine; elle a crié *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants*; et après avoir tué les Prophètes, elle comploté d'en faire autant

des Apôtres¹. C'est elle qui donne l'ordre, par la bouche des grands-prêtres Anne et Caïphe, d'arrêter les deux coupables de la guérison du boiteux et de la prédication au peuple, Pierre et Jean.

Ces deux disciples de Jésus, dont l'un a reçu la houlette des brebis et des agneaux, et, l'autre, la garde de Marie, n'ont qu'un même cœur, qu'une même pensée : ils n'auront aussi qu'une même réponse. Amenés dans la salle du Grand Conseil, probablement celle où eut lieu la condamnation de leur Maître, ils s'y tiennent avec une attitude noble et calme, dont le souffle leur vient du divin Ressuscité, de la descente du Saint-Esprit et du *Stabat* de leur Mère.

Les chefs de la Synagogue leur signifient avec menaces de ne plus parler à l'avenir « en ce nom-là », le nom de Jésus.

Pierre et Jean répondent : *Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et entendu, et dont Dieu nous a ordonné de parler*².

C'était établir d'un mot la liberté de la parole évangélique. Leur héroïque fermeté aura ses imitateurs. La réponse qu'ils ont faite au Sanhédrin restera comme une arme défensive que se transmet-

¹ Jésus avait fait entendre cette exclamation de douleur : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi... Le temps approche où votre demeure restera déserte ». (S. MATH., XXIII, 37,38.)

² Actes, IV, 17, 20.

tront, d'âge en âge, les chrétiens persécutés. « *Nous ne pouvons pas...* une loi est écrite dans nos cœurs ; un Esprit tout-puissant nous presse d'aimer Jésus-Christ plus que notre vie, d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir, nous ne pouvons pas trahir la cause de l'Évangile, ni taire les droits de la vérité. On nous spoliera, on nous emprisonnera, on nous tuera, mais on ne nous fera pas céder¹. »

Le Sanhédrin, lui, dut céder, par crainte d'un soulèvement populaire : la foule qui glorifiait Dieu du miracle opéré sur le boiteux du Temple, eût pris parti pour les thaumaturges. Tout le souci des juges fut de fermer la bouche aux deux Apôtres par un surcroît de menaces et ils les renvoyèrent sans rien oser contre eux.

Mais la parole de Dieu ne se laisse pas lier, pas plus qu'on ne peut enchaîner un rayon de soleil. A quelques jours d'intervalle, le Grand Conseil exaspéré rappelait devant lui ces hommes obstinés à prêcher Jésus sur les parvis du Temple. Cette fois, Pierre et Jean ne sont plus seuls en cause : les Douze sont tous rangés pour répondre à l'accusation.

Le Grand-Prêtre leur dit : « Ne vous avons-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce nom-là ? »

Tous répondent :

¹ BOSSUET, sur le *Non possumus*.

*Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes*¹.

Furieux de voir leur puissance bravée, les Sanhédrites ne respirent plus que vengeance. Sur l'heure, et en présence même des Apôtres, ils délibèrent de les faire mourir. Un docteur de la Loi, honoré par tout le peuple, les sauva : c'était Gamaliel. Il avait pour les doctrines du Nazaréen un secret penchant. Se levant dans le Conseil, il commanda qu'on fît sortir un moment les accusés, puis s'adressant à l'assemblée, « *Israélites, dit-il, prenez garde à ce que vous allez faire à ces hommes... Voici l'avis que je vous donne : laissez-les aller. Car, si cette entreprise ou cette œuvre vient des hommes, elle se dissoudra. Si elle vient de Dieu, vous ne pourrez l'entraver, et vous serez en danger de combattre contre Dieu même*². » L'autorité de Gamaliel était grande, l'assemblée écouta son avis. Mais, la haine réclamant quelque satisfaction, on décida que les Douze seraient fouettés devant le Conseil. Ramenés, ils subissent l'un après l'autre une dure flagellation³. Rien n'altéra la sérénité des

¹ Actes, v, 29.

² Ibid., 38, 39.

³ Bien que souvent infligée et pour des délits peu graves, la flagellation de la Synagogue était un dur châtement. Le Deutéronome fixait le nombre des coups à quarante. Dépouillé jusqu'à la ceinture, le patient était attaché par les mains près de la pierre où montait le serviteur de la Synagogue; là, courbé devant l'exécuteur, il recevait treize coups sur la poitrine, treize sur l'épaule droite et autant sur la gauche. Le nombre se trouvait ainsi réduit à trente-neuf, afin de ne jamais dépasser les quarante coups pres-

martyrs. Quand les Sanhédrites, après leur avoir défendu de parler à l'avenir au nom de Jésus, les laissèrent aller. « ils sortirent tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été dignes de souffrir cet outrage pour le Nom de Jésus¹. »

Saint Jean Chrysostome trouve, et non sans raison, cette joie des Apôtres plus admirable que les plus grands miracles. Jamais rien de pareil ne s'était vu, même chez les prophètes et les saints de l'ancienne alliance.

II

Où les persécutés vont-ils manifester leur joie à leur aise, et aussi, retremper leur courage, au sortir des deux comparutions devant les juges, l'une qui a été celle de Pierre et de Jean seuls, l'autre, celle des Douze? où vont-ils?

crits. Tout le détail du châtement était l'objet de semblables minuties. Le fouet se composait de deux bandes de cuir, l'une de peau de bœuf partagée en quatre lanières, l'autre de cuir d'âne divisée en deux. Dans la pensée des rabbis, le cuir d'âne et de bœuf dont était composé le fouet de la Synagogue, était une allusion à ce passage d'Isaïe : « Le bœuf connaît son maître et l'âne la crèche de son Seigneur; mais Israël ne m'a pas connu et mon peuple a été sans entendement ». Il semblait juste que ceux là qui connaissaient leur maître servissent à punir ceux qui ne le connaissaient pas. Un des juges donnait le signal de chaque coup en criant : « Frappe »; un autre les comptait. (Mischna, le traité des *châtiments*. — FOUARD, *S. Pierre*.)

¹ Actes, v. 41.

A défaut d'une indication précise fournie par le Livre des Actes, le mouvement de la grâce, le besoin de la famille eussent fait deviner la direction prise par les apôtres : au Cénacle ! allons au Cénacle ! Ce saint lieu n'était-il pas le rendez-vous adopté de Dieu avec l'homme, et des frères avec leurs frères ? En ce temps de la primitive Église, tout partait de là, et tout revenait là.

En effet, après la première comparution, le livre des Actes dit expressément de Pierre et de Jean « qu'ils vinrent aussitôt vers leurs frères¹ », *ad suos*, expression deux fois plus touchante, quand on vient de souffrir. Ceux-ci, dans une attente anxieuse, où sont-ils réunis ? dans le local de famille, le Cénacle. Et la mère de cette famille de frères, Marie, y est-elle aussi ? Qui oserait mettre en doute sa présence ? Une mère n'est pas absente, quand ses enfants reviennent du tribunal.

Lorsque Pierre et Jean eurent raconté à leurs frères ce qui s'était passé, tous élevèrent leurs voix à Dieu dans l'union d'un même esprit, et dirent : « Seigneur, c'est vous qui avez fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent.

« C'est vous qui par l'Esprit-Saint, par la bouche de notre père David, votre serviteur, avez dit : Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les peuples médité de vains projets ?

¹ Actes, iv, 23.

« Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont coalisés contre le Seigneur et contre son Christ.

« Car Hérode et Pilate se sont vraiment ligués en cette ville avec les gentils et les peuples d'Israël contre votre saint serviteur Jésus, consacré par votre onction,

« Pour faire ce que votre main et votre Conseil avaient décrété de laisser faire.

« Maintenant donc, Seigneur, considérez leurs menaces et donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole en toute hardiesse, étendant votre main pour guérir, pour faire des merveilles et des prodiges par le nom de votre saint serviteur Jésus¹. »

A peine ont-ils achevé ce bel hymne de supplications et d'actions de grâce, que le lieu où ils étaient assemblés s'ébranle. L'Esprit-Saint le remplit². Des énergies nouvelles pénètrent dans les âmes.

A cet instant, tous les regards ne se tournent-ils pas vers Marie? O Mère, vous serez notre modèle et notre assistance. Combattre, souffrir, pour le Nom de votre Jésus adoré, devient le besoin de nos vies. Nous avons fui au Calvaire : nous vous jurons d'y revenir, s'il le faut, et d'y mourir.

Ainsi se passa, au Cénacle, la journée qui suivit

¹ Actes, IV, 24-30.

² Ibid., 31.

la première comparution des Apôtres devant le Sanhédrin; on pourrait l'appeler la journée du *Non possumus* : nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir, mais nous ne pouvons pas nous taire...

Et les Apôtres ne se turent pas. Aussi, peu après, une seconde journée, plus triomphale encore, émouvait l'intérieur du Cénacle : celle-là, on pourrait la nommer la journée *de la joie des douze* à cause de leurs souffrances en commun pour le Nom de leur bon Maître. Là de nouveau, là surtout ne pouvait manquer d'être présente la Mère des chrétiens, la Reine des apôtres et des martyrs. Une mère n'est pas absente au premier témoignage du sang dans sa famille. Que de remerciements sortirent de ses lèvres, que de larmes coulèrent de ses yeux à l'aspect des blessures de ses héroïques enfants. Le baume le mieux adoucissant ne valait pas le contact d'une de ses larmes ; et les anges se rappelèrent leurs mains qui servirent Jésus au désert en voyant celles de Marie panser les Apôtres au Cénacle.

III

La Tradition place en ce temps-là la conversion de Gamaliel, ce docteur de la Loi qui eut le bonheur de persuader au Sanhédrin de ne pas faire mourir les Apôtres. Qu'il nous soit permis de rattacher au Cénacle et à Marie cette conversion,

récompense du service rendu aux disciples du Christ, mais sur lequel les détails et une date précise manquent.

Ce qui est acquis à l'histoire, c'est que Gamaliel était petit-fils d'Hillel et fils du vieillard Siméon qui salua l'Enfant Jésus dans le Temple; qu'il tenait dans Jérusalem une école de théologie rabbinique et qu'il compta au nombre de ses disciples Saul de Tarse, plus tard, notre grand saint Paul, qui se fera gloire d'avoir reçu ses leçons. Quel jalon disposé par la Providence pour une entrée au bercail! Gamaliel était de ces âmes avides de lumière et du plus parfait, de ces âmes qui se mettent en route vers la vérité et dont saint Augustin dépeint ainsi les ardentes recherches en parlant de sa propre conversion : « J'errais dans la campagne, et, m'adressant à la brillante nature qui m'entourait, je m'écriais : O arbres, est-ce vous qui êtes mon Dieu? et une voix semblait sortir de la forêt qui disait : Cherche au-dessus de nous! — J'interrogeais alors l'air qui fait vivre : Est-ce vous qui êtes mon Dieu? Et l'air, avec ses zéphirs, ses parfums, ses habitants ailés, répond encore : Cherche au-dessus de nous! — Montant plus haut, je questionnais le soleil et les splendeurs du firmament : Est-ce vous qui êtes mon Dieu? Et la même réponse invariable m'était donnée : Cherche au-dessus de nous! — Et franchissant cet au-dessus, je parvins, dans un ineffable élan, jusqu'au pied du trône de Celui que tous les êtres créés me nommèrent alors

d'une même voix éclatante : C'est Lui qui nous a faits..

Avant saint Augustin, Gamaliel n'a-t-il pas gravi cette montée glorieuse vers la possession de la vérité? Il avait entendu parler de la Mère de Dieu, de la bouche même du vieillard Siméon, son père, et devant le tribunal du Sanhédrin où il s'était levé pour sauver les Apôtres de la mort, il avait eu le pressentiment de la haute destinée de ces hommes. Le soir de sa charitable et courageuse intervention, il semble qu'on l'aperçoive penché sur sa Bible, familière à son esprit et à son cœur, ému, inquiet des destinées d'Israël, évoquant le souvenir des libérateurs et libératrices extraordinaires que le Seigneur envoyait, de loin en loin, à son peuple. Le regard du docteur est tombé sur cette proposition, cette énigme, posées par le Sage : *Qui trouvera la femme forte?* et voici que le cortège des héroïnes d'Israël passe devant sa pensée. Gamaliel les interroge, comme Augustin devait interroger plus tard les êtres de la Création.

Il demande à Débora : « Est-ce vous qui êtes la femme forte? » De cette fière et presque sauvage héroïne, la Bible disait : *Les vaillants hommes avaient disparu dans Israël, et il ne s'en trouvait plus, jusqu'à ce que Débora se fût levée, jusqu'à ce que se fût levée une mère en Israël*¹. Mais la guerrière qui avait taillé en pièces les Chananéens

¹ JUGES, v. 7.

lui répond en souriant : « Cherche au-dessus de moi ! »

Il interroge Judith. La Bible disait d'elle : *Ce ne furent point les jeunes hommes, ce ne furent point les Titans hautains, ni les géants qui frappèrent Holopherne, ce fut Judith, fille de Mérari, qui le captiva par ses yeux et le détruisit par la beauté de son visage*¹. Le docteur demande à l'héroïne qui avait dissipé à elle seule le camp des Assyriens : « Est-ce vous qui êtes la femme forte ? » Et Judith lui répond en souriant : « Cherche au-dessus de moi ! »

Esther passe devant sa pensée : Esther dont le rôle fut si touchant. D'une grâce, d'une beauté et d'un dévouement incomparables, elle s'était présentée devant Assuérus au péril de sa vie; elle s'était évanouie, tant était grande sa délicatesse; mais à l'aspect d'Aman, tout son courage lui était revenu pour dénoncer le barbare, et elle avait sauvé son peuple. Gamaliel l'interroge : « O Esther, est-ce vous qui êtes la femme forte ? » Et Esther lui répond en souriant : « Cherche au-dessus de moi ! »

La mère des Machabées se présente à lui. L'Écriture trace d'elle ce portrait : *Plus admirable qu'on ne peut dire et digne de vivre éternellement dans la mémoire des bons, elle vit périr en un même jour ses sept enfants, souffrant héroïquement leur*

¹ Judith, xvi, 8.

*mort à cause de l'espérance qu'elle avait en Dieu. Elle exhorta chacun d'eux avec des paroles fortes, unissant un cœur d'homme à une tendresse de femme*¹. Cette héroïque mère semble être au docteur attendri la femme forte. Mais elle lui dit en souriant : « Cherche au-dessus de moi ! »

Gamaliel s'est levé. Cet « au-dessus », ce plus parfait, où donc va-t-il le trouver ? Le Cénacle couronnera de succès sa recherche : le Cénacle n'a-t-il pas l'heureuse signification « de salle haute » ?

Entraîné par un mouvement de la grâce, il gravit le mont Sion. La rumeur publique lui a appris qu'une demeure spacieuse y était le centre de réunion pour les disciples de Jésus. Il entre, sans que personne se soit opposé à son entrée : on a bien vite reconnu le défenseur du matin, l'avocat providentiel des Apôtres.

Quel est le spectacle qui se présente à son regard ?

Il voit pour la première fois celle dont son père, le vieillard Siméon, lui a parlé jadis, avec la circonstance « d'un glaive qui transpercerait son âme ». Il retrouve les Apôtres, meurtris mais rayonnants d'une joie céleste : la fierté de leurs fronts, que les langues de feu ont touchés, annonce des Machabées d'un nouveau genre. Il les entend répéter à l'envi à la douce reine de cette assemblée : O Mère, quel bonheur pour nous *d'avoir été*

¹ *II Machab.*, VII, 20, 21.

*jugés dignes de souffrir des opprobres pour le Nom de Jésus*¹. A cet instant, dans une illumination qui ramène devant sa pensée les héroïnes d'Israël, le pieux docteur croit apercevoir Débora, Judith, Esther, la mère des Machabées qui s'abaissent jusqu'aux pieds de la Mère de Jésus, pour lui dire : *Votre héroïsme et vos souffrances ont dépassé les nôtres, votre Fils et vous avez vaincu l'Enfer, vous êtes la Femme forte!*

Alors, ému, jetant sur les Apôtres un ineffable regard de tendresse fraternelle, il s'agenouille devant Marie et lui dit :

« *Soyez aussi ma mère!* »

Gamaliel était chrétien².

¹ Actes, VI, 41.

² Gamaliel aurait reçu le baptême des mains de Pierre et de Jean, d'après le témoignage de S. Chrysostome (*In Act. homil. XIX.*) — « *Christianis sese adjunxit, dit le P. Patrizi, ejusque mentio est in Martyrologio.* » En effet, si sa conversion n'avait été authentique, l'Église n'aurait pas rapporté ce qui suit au Martyrologe du 3 août : « Les corps des saints Étienne, premier martyr, Gamaliel, Nicodème et Abilon, qui longtemps étaient demeurés sans honneur dans un lieu obscur et tout à fait indigne, furent trouvés près de Jérusalem, au temps de l'empereur Honorius, sur un avis que le prêtre Lucien reçut du ciel. Gamaliel lui apparut en songe, sous les traits d'un vénérable vieillard, lui indiqua le lieu où gisaient les corps, et lui ordonna d'aller trouver Jean, patriarche de Jérusalem, afin que ce pontife donnât à ces restes sacrés une sépulture plus convenable. A cette nouvelle, le patriarche convoqua les évêques et les prêtres du voisinage, se rendit avec eux à l'endroit désigné, et faisant creuser la terre trouva des cercueils d'où s'exhalait une très douce odeur. »

IV

Il est à croire que la conversion de Gamaliel ne fut jamais rendue publique, puisque les membres du Grand-Conseil continuèrent de le regarder comme « l'honneur de la Loi », et qu'à sa mort, arrivée à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, Onkelos, le célèbre paraphraste, lui fit faire de magnifiques funérailles. Par contre, une éclatante publicité allait entourer la conversion du plus distingué de ses disciples : Saul de Tarse. Voici comment le Ciel s'y prit.

La persécution dans Jérusalem allait devenir effrayante. Le diacre Étienne a été horriblement lapidé. Les disciples, les nouveaux chrétiens quittent la ville en masse, à l'exception des Apôtres dont le courage inébranlable fait tête à l'orage¹. Le Ciel, préparant déjà l'éclair qui terrassera, laisse le fougueux disciple de Gamaliel conduire la cruelle entreprise de dévastation.

En effet, croyant de bonne foi qu'il est de son devoir de venger la religion de ses pères, Saul ne veut garder aucun ménagement. Gamaliel, son maître, a sauvé les Douze, lui se donne la mission d'exterminer tous les novateurs, et la mort d'Étienne a été son coup d'essai. La magistrature juive lui prête main-forte, et les prisons sont à ses

¹ *Actes*, VIII, 1.

ordres. La persécution présente alors une particularité douloureuse, écartée cependant des douleurs du Vendredi-Saint. Quelle est donc cette nouveauté sanglante ?

Les bourreaux de Jésus n'avaient pas repoussé les saintes femmes ; elles avaient pu l'approcher dans la montée du Calvaire, pleurer autour de lui, s'apitoyer sur ses souffrances, et lui rester ostensiblement fidèles jusque sous les bras de la Croix et dans le silence du sépulcre. Aujourd'hui le farouche commissaire du Sanhédrin n'a plus d'égard pour elles : il entre dans toutes les maisons soupçonnées de christianisme, en arrache les femmes aussi bien que les hommes, les fait charger de chaînes, jeter dans les cachots, et n'arrête leurs tourments que lorsqu'il a obtenu des blasphèmes contre Jésus¹. Un loup qui répandrait la terreur dans une localité sans défense, égorgeant à droite et à gauche, voilà l'idée que la Bible permet d'avoir de ce jeune tyran, *loup de la tribu de Benjamin* qui ne respirait que menace et carnage contre les disciples du Seigneur². Ses violences impitoyables s'étendent jusque sur les fugitifs et les fugitives, qu'il va rechercher à l'étranger. Il est parti pour Damas. C'est à ce paroxysme suprême de la persécution que le Sauveur en personne intervient. Saul est renversé sur le chemin en vue des portes de Damas.

¹ Actes, xxvi, 11.

² Genèse, xlix, 27.

Une voix plus douce que celle d'Abel¹ l'interpelle : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?* Il répond : *Qui êtes-vous, Seigneur?* Et le bon Sauveur regardant comme fait à lui-même tout le mal supporté par les pauvres victimes, réplique : *Je suis ce Jésus que vous persécutez*².

Or, c'était l'heure de midi quand une lumière plus étincelante que le soleil avait ainsi enveloppé à la porte de Damas le disciple de Gamaliel, l'avait terrassé et rendu docile à la voix de Jésus. L'éclat de cette conversion compensait bien l'obscurité de celle du maître.

Trois années s'écoulaient. Le nouveau chrétien les a passées dans un désert de l'Arabie, où Jésus, précepteur après avoir été vainqueur, l'a formé lui-même comme un vase d'élection. Et maintenant, il se dirige vers Jérusalem : mais, dans quel but ce voyage?

Le converti que le monde entier connaîtra bientôt sous le nom de Paul³, a soif de revoir avec

¹ S. Jérôme faisant allusion à la tradition qui place dans cette contrée le champ où Abel fut tué par son frère Caïn, dit que Saul vint en ce lieu célèbre imiter, en persécutant les chrétiens, les œuvres de Caïn envers les imitateurs d'Abel.

² Actes, ix, 1-5.

³ S. Chrysostome attribue le changement de nom à Dieu même. Il en donne deux raisons, l'une du côté de Dieu, l'autre du côté de l'apôtre. 1° De même qu'un maître en achetant un esclave change son nom afin de lui apprendre qu'il a changé de dominateur, ainsi fit l'Esprit-Saint quand il retira Paul de la captivité et lui fit subir sa glo-

d'autres yeux le Calvaire, et de proclamer Jésus-Christ son Dieu sur la scène de ses anciennes fureurs. Il a toutefois un autre but, écrit de sa propre main : *il va voir Pierre*. « Le voir, remarque saint Chrysostome, comme on vient admirer solennellement une chose pleine de merveilles et digne d'être recherchée, le contempler, l'étudier ; le voir, ajoute le même Père, comme plus grand, aussi bien que plus ancien que lui ¹ ; » le voir, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation expresse, mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et pour qu'il demeurât établi à jamais que, quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre ².

Mais voir Pierre pendant quinze jours à Jérusalem peut-il se concevoir, pour l'heureux Paul, sans voir Marie ³? Poser la question c'est la résoudre, surtout quand on écoute les battements de ce

rieuse domination ; il changea son nom afin de lui apprendre quel était son nouveau maître ; 2° le nouvel apôtre aurait choisi le nom de Paul par humilité, ce nom signifiant *petit, minime, exigu* ; il l'aurait pris afin de passer pour le moindre de tous les apôtres.

¹ S. CHRYS., cap. II, *Comment. in Epist. ad Galatas*.

² BOSSUET, Sermon sur l'unité de l'Église.

³ Jean, à ce moment, n'était pas à Jérusalem ; mais son absence n'entraînait point celle de la Mère de Dieu ; sa maison étant contiguë au Cénacle, Pierre et Jacques veillaient sur le céleste dépôt. — Au surplus, Paul a conversé avec Jean à Jérusalem dans un autre voyage, comme lui-même en fait foi (*Galat*, II, 9), et dès lors sa conversation

cœur façonné par Jésus dans le désert de l'Arabie. « C'est par le cœur, a dit justement son meilleur biographe, que Paul allait conquérir le monde ; jamais homme n'a aimé ni été aimé comme lui. Par un de ces contrastes fréquents dans les natures ardentes, Paul, fougueux, irascible, emporté jusqu'au sang quand la passion le maîtrisait, Paul avait l'âme tendre, facilement émue, prompte aux larmes. Il se donnait sans réserve, mais en retour il avait besoin de se sentir aimé ; nul n'a mis plus haut l'affection, ne s'est montré plus sensible aux égards, plus reconnaissant ; l'ingratitude, la séparation, le déchiraient. Attentif aux besoins de tous, pitoyable aux moindres maux, respectueux des coutumes, il supposait en autrui les sentiments qui l'animaient ; il aimait les hommes autant que la vérité et il les gagnait en se faisant chérir. Un charme non moins puissant était l'humilité qu'il mettait à se découvrir faible, craintif, dans le tremblement et les larmes, accessible au découragement, priant jour et nuit, ne trouvant de force que dans le Christ qui lui était devenu tout en toutes choses ¹. »

Sous de pareils traits, on aperçoit Paul, dès qu'il a mis le pied dans Jérusalem et qu'il a vu Pierre,

avec Marie est assurée. — Enfin, comment admettre que Paul qui devait déterminer à Athènes Denys l'Aréopagite à entreprendre le voyage auprès de la Mère de Dieu, ait négligé pour lui-même le bonheur facile d'une telle vision ?

¹ FOUARD., *Saint Pierre* : La conversion de S. Paul.

se transportant auprès de Marie. Quelle vision pour ses yeux, quelle jouissance pour son âme ! elles complètent les extases en Arabie, les célestes apparitions de son Sauveur. Mais c'est son cœur qui surabonde : Jésus avait formé le vase d'élection, Marie y fait déborder l'amour.

Aussi bien, Paul n'est-il pas débiteur d'une réparation, que la présence de la Mère de Dieu rendra plus méritoire, plus significative, plus touchante ? N'est-ce pas lui, qui trois ans auparavant, a étendu la persécution jusqu'aux femmes, les a chargées de chaînes, et à force de vexations et même de tourments, leur a arraché des apostasies ? Oh ! que le rouge de la honte a besoin de monter à son front, avant que la blancheur de la neige, promise au repentir descende sur sa faute, dans le pardon de la plus pure des Vierges ! Avec quelle émotion Marie dut recueillir les aveux d'un cœur devenu si bon, si fervent, si humble, si contrit. Jamais Paul n'oubliera que, persécuteur, il a refoulé la foi naissante chez les fils et les filles de son peuple, qu'il les a contraints de blasphémer contre Jésus. Cette pensée, avec celle de l'endurcissement d'Israël lui arracheront ce cri poignant, dans une de ses épîtres : *Une continuelle douleur possède mon cœur*¹ ; et quand viendra pour lui l'heure d'être l'apôtre des Nations, il ne retirera la prédication de l'Évangile du milieu de son peuple

¹ *Ép. aux Rom.*, ix, 2.

qu'avec ce sublime témoignage de charité et de réparation : *Je souhaitais même d'être, de la part de Jésus, anathème pour mes frères qui sont d'un même sang que moi selon la chair*¹.

O Paul qui êtes venu « voir Pierre à Jérusalem durant quinze jours », n'est-ce pas que la conjecture de votre visite à Marie est bien fondée? Inséparables dans l'apostolat, vous avez commencé par l'être dans la réparation. Tous deux, vous avez pleuré devant la Mère de Dieu : l'un d'avoir renié Jésus, l'autre d'avoir été persécuteur de la foi. Vos larmes réunies excitent l'attendrissement et la confiance, et le *continuus dolor* fait du bien à côté du *flevit amare*².

¹ Ép. aux Rom., ix, 3.

² S. MATH., xxvi, 75.

CHAPITRE VI

DISPERSION ET TRAVAUX DES APÔTRES PAR TOUTE LA TERRE MARIE EST LEUR CENTRE.

- I. Générosité des Apôtres à se consacrer sans réserve au royaume spirituel de Jésus. Le caractère nouveau par excellence de ce royaume est l'universalité ou la catholicité, à l'encontre du particularisme juif qui en devient l'obstacle. — II. Signal de la catholicité donné par le Ciel à Pierre, sur la terrasse de Joppé; baptême du centurion romain Corneille. La dispersion des Apôtres, que la persécution rend nécessaire, devient le moyen providentiel de la catholicité; le zèle apostolique va imiter, dans sa marche, le Jourdain et aussi le fleuve de feu qui sort de devant la face de l'Éternel. — III. Deux centres d'union adoptés avant le départ : le symbole des Apôtres et l'affection d'une mère. — IV. Tableau de la dispersion des Douze; comme quoi il convenait que Marie demeurât en Judée, pour être leur centre. — V. De quelle manière Marie est leur centre : premièrement, de zèle; deuxièmement, de science et de savoir sur Jésus. — VI. Troisièmement, de constance et de persévérance; quatrièmement, d'unité de famille.

I

L'esprit des Apôtres était resté longtemps dans l'obscurité par rapport au royaume de Dieu, dont Jésus leur avait si souvent parlé. Quel concours auraient-ils à apporter dans la fondation de ce royaume? Quelle place leur y serait réservée? Mais, sous les langues de feu du jour de la Pentecôte, leur esprit avait été inondé de lumière. Ce royaume,

avant tout spirituel, ne ressemblera en rien à ceux que l'histoire avait enregistrés jusque là : ce sera le royaume des âmes. Ils en seront les princes; mais cette principauté, qui doit être pour eux une source de gloire dans l'éternité, ne leur procurera sur la terre que des tribulations. Leur vie s'écoulera dans un labeur pénible et ingrat. La parole de vie qu'ils sèmeront dans le monde sera le plus souvent repoussée; elle leur attirera des persécutions de toute sorte. En un mot, la connaissance nette et claire de leur vocation avait été pour les Apôtres le premier fruit de la venue de l'Esprit-Saint. Ils avaient compris tout ce que le Sauveur attendait d'eux dans la formation de son royaume, et au prix de quels sacrifices ils auraient l'honneur d'être ses associés. Inondés d'amour autant que de lumière, ils avaient tout accepté. Car, ce n'est pas assez de connaître sa vocation, il faut encore avoir la générosité de la suivre : et le Saint-Esprit leur avait communiqué aussi cette générosité.

Toutefois, en vertu de l'incessant progrès qui est la loi même de la vie, les formes du royaume spirituel de Jésus s'étaient successivement dessinées devant l'esprit des Apôtres; et si éclatante qu'eût été la descente de l'Esprit-Saint au jour de la Pentecôte, elle n'avait pas d'un coup tout illuminé dans ce royaume. Sa note ou marque d'unité s'était tout d'abord manifestée dans la primauté de Pierre, dans l'étroite union des Douze, et l'obéissance admirable des disciples. Sa note de sainteté avait

bien vite relui dans l'édifiante Église de Jérusalem qui ressemblait à une colonie du Ciel transportée sur la terre. Mais sa note d'universalité ou de catholicité n'allait éclater dans le monde, et même dans l'esprit des premiers chrétiens, qu'à travers des difficultés qui contribueraient à la rehausser.

La catholicité, jusqu'alors inconnue, était la marque par excellence du royaume de Dieu. Tous les peuples vont être appelés. La religion avait d'abord été patriarcale ou identifiée avec la famille des patriarches; puis elle s'était élargie dans un peuple élu qui portait le beau nom de peuple de Dieu; et enfin s'universalisant, voici qu'elle va devenir quelque chose de plus beau encore, le royaume de Dieu, l'Église catholique où tous les peuples trouveront leur place. C'est toujours, de la part de l'Éternel, la marche du moins parfait au plus parfait, du particulier au général. En correspondance avec son Créateur, la créature raisonnable a le devoir et l'honneur de comprendre cette marche et de s'y prêter. La tige, créature sans raison, ne se laisse-t-elle pas travailler par la sève pour s'élargir et se couronner en fleur? Hélas! le judaïsme ingrat et présomptueux ne se prêtera pas à ce progrès : le peuple de Dieu refusera de s'élargir en royaume de Dieu. Tant pis pour son égoïsme!

Oui vraiment, la Loi mosaïque, dans l'histoire du genre humain, ressemble bien à une tige; dans une plante, la tige est étroite, resserrée, sombre : ce sont les caractères de la Loi ancienne. L'Évan-

gile, au contraire, venait former sur cette tige l'irradiation et le parfum de la fleur. Or, aux temps apostoliques, le judaïsme jaloux présente le spectacle navrant de la tige qui s'est armée contre sa fleur, qui cherche à en comprimer l'épanouissement et la bonne odeur. C'est le particularisme hébreu qui veut empêcher le développement de l'universel. Voilà l'obstacle. Quel péril ne vont pas courir les premiers essais de catholicité?

En effet, auprès du Sanhédrin, le conseil de prudence et de temporisation donné par Gamaliel n'est plus suivi; l'anéantissement par la force est décidé, et le peuple est excité à se servir de pierres et de massues. Le diacre Étienne a été lapidé; Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem, sera assommé par un foulon; et déjà n'a-t-on pas vu les femmes et les enfants se cacher d'épouvante devant ce loup furieux, Saul de Tarse, qui ne les épargnait pas dans sa férocité? C'est à ce moment, pensent les exégètes, que fut arrêtée la famille aimée de Jésus à Béthanie : Lazare, Marthe, Marie-Madeleine et leur suivante; mais le Sanhédrin n'osant faire mourir une si illustre famille, on les mit tous sur un vaisseau qui n'avait ni voiles ni rames, et on les exposa sur la vaste mer pour leur faire subir un naufrage certain¹. Mais le navire avait Dieu pour pilote.

Auprès des israélites convertis, l'entreprise

¹ Brév. rom., *Office de sainte Marthe*, 29 juillet.

d'universalité par l'incorporation des Gentils à l'Église, rencontre aussi des oppositions d'autant plus sérieuses qu'elles sont enracinées dans les mœurs.

Le livre des Actes étale les objurgations d'un grand nombre d'entre eux, qui, tout en reconnaissant Jésus comme Messie, prétendent que son règne doit être le triomphe de la Loi, que le culte mosaïque ne doit pas finir, et qu'aucun homme ne peut plaire à Dieu et se sauver sans la pratique des observances légales. Qu'on ajoute à cela le mépris et l'aversion dont les fils d'Israël étaient animés contre les coutumes des Gentils, qu'on se rappelle enfin combien était tenace le préjugé qui n'admettait que les enfants d'Abraham aux bénédictions du Ciel, et l'on jugera si la route du salut n'était pas fortement barrée aux autres peuples. Bref, le judaïsme étroit et jaloux se mettait en travers de la porte du royaume de Dieu pour empêcher les nations d'y entrer.

De quelle façon le Ciel va-t-il se déclarer pour la catholicité et y tourner le courage des Apôtres?

II

Déjà le prodige inouï du jour de la Pentecôte avait été l'ébranlement du Ciel en faveur de la catholicité. Les Apôtres ont reçu subitement la facilité de parler les différentes langues du globe.

Par ce don, le Saint-Esprit les a disposés au rassemblement des peuples, et les a accrédités comme organes officiels de ce rassemblement. Les Apôtres sont en quelque sorte sous les armes, mais l'entreprise de conquête auprès de la Gentilité n'a pas encore commencé.

Un signal va être donné, et c'est encore l'Apôtre porteur des clefs du royaume de Dieu, Pierre, qui reçoit d'en haut la mission d'introduire dans l'Église les premiers Gentils, comme il y a introduit déjà les premiers Israélites.

C'était l'heure de midi. Pierre qui était venu dans la ville maritime de Joppé, aujourd'hui Jaffa — nom qui signifie *observatoire de joie* — était monté sur la terrasse de la maison de Simon le corroyeur où il recevait l'hospitalité. Il y commençait, selon la coutume juive, la prière préparatoire au repas du milieu du jour, qu'on allait lui servir. Soudain, une extase s'empare de lui : le ciel s'ouvre à ses yeux, une grande nappe en descend nouée aux quatre coins et rattachée au firmament par des liens invisibles. Ayant regardé au dedans, Pierre y voit toutes sortes d'animaux à quatre pattes, de reptiles et d'oiseaux du ciel, et il entend une voix qui disait : « *Lève-toi, Pierre, tue et mange.* » Mais Pierre répond : « Je n'ai garde, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé d'impur, ni de souillé. » La voix se fit entendre de nouveau : « *Ce que Dieu a purifié, toi, ne le tiens pas pour impur.* » Cela se répéta jusqu'à trois fois, puis la nappe fut retirée

dans le ciel¹. Surpris d'abord, Pierre comprend bientôt que le Législateur suprême abroge, par la loi de l'Évangile, l'observance mosaïque relative à la distinction des aliments : les disciples du Christ ne seront plus tenus de l'observer. Mais la vision avait une autre signification, d'une portée plus haute et plus étendue. Elle va lui être fournie sans retard.

Le jour précédent, dans la ville voisine de Césarée, un fils de Rome, centurion de la cohorte italique, était en prière : il se nommait Corneille. Personnage considérable par sa naissance qui le rattachait à la famille des Scipion, il était de plus, estimé de tous pour sa vie irréprochable et ses œuvres de bienfaisance. Tandis qu'il priait vers trois heures de l'après-midi, il voit clairement un ange qui, se présentant à lui et l'appelant par son nom, lui dit : « *Corneille, tes prières et tes aumônes sont montées jusqu'en la présence de Dieu, et il s'en est souvenu. Envoie des messagers à Joppé, et fais venir Simon, qui est surnommé Pierre. C'est lui qui te dira ce qu'il faut que tu fasses.* » Sur-le-champ, le centurion envoie trois hommes de Césarée à Joppé, pour s'enquérir de Pierre et l'amener.

L'apôtre ayant entendu leur message, comprend alors toute la portée de la vision mystérieuse que lui-même venait d'avoir sur la terrasse.

¹ Actes, x, 10-16.

Il se rend à Césarée. Sur le seuil de sa maison, Corneille se prosterne comme pour adorer Pierre. Un instinct supérieur précipitait aux pieds du chrétien l'héritier des Scipion et des Corneille. Pierre lui tend doucement la main et le relève : « *Levez-vous, lui dit-il, je ne suis qu'un homme, aussi bien que vous.* » Et s'entretenant familièrement avec lui, il entre dans sa maison.

Un grand nombre de personnes s'y trouvaient réunies. Corneille prenant alors la parole raconte avec une noble simplicité l'apparition et les paroles de l'ange, puis il ajoute : *Nous voilà tous réunis devant vous, disposés à entendre de votre bouche tout ce que le Seigneur vous a ordonné de nous dire.*

La scène devenait de plus en plus solennelle. Émerveillé de la foi loyale et généreuse de ce soldat, Pierre ne fait pas attendre sa réponse. Rejeter une maison où la grâce de Dieu opérait avec tant d'efficacité eût été profaner ce que le Ciel même purifiait. De sa bouche inspirée, il s'écrie : « *C'est une vérité aujourd'hui évidente pour moi, Dieu ne fait nulle acception des personnes ; mais, dans toutes les nations, quiconque le craint et vit selon la justice lui est agréable.* » C'était assez dire qu'il n'y avait plus devant Dieu ni Juif ni Gentil, et que s'il avait montré, sous l'ancienne Loi, une prédilection pour Israël, sa dilection s'étendait en ce moment même à tous les peuples de la terre. Sans délai, Pierre fait connaître Jésus

dans la maison de Corneille, ses bienfaits durant sa vie en Judée, sa mort sur la croix, sa résurrection. Il parlait encore quand, soudain, se renouvelle le prodige de la Pentecôte : le Saint-Esprit descend sur les assistants, qui se mettent à glorifier Dieu en diverses langues. Rempli à cette vue d'un feu divin, Pierre s'écrie : « *Ces hommes qui viennent de recevoir le Saint-Esprit comme nous l'avons reçu nous-même, qui donc s'opposerait à ce qu'ils soient baptisés?* » Et il commande qu'on leur confère le baptême au nom du Seigneur Jésus-Christ¹. Désormais, il n'y aura plus de barrière entre Juifs et Gentils. Un apôtre et un soldat ont pratiqué la brèche dans le mur de séparation.

Voilà comment le signal divin de la catholicité, par l'introduction du centurion Corneille dans l'Église, fut donné à Pierre. Mais le mur de séparation restait encore debout par toute la terre. Quel moyen la Providence va-t-elle employer pour le faire crouler?

Ce moyen providentiel est la dispersion des Apôtres, que la persécution va rendre nécessaire. Semblable au vent qui, en poussant au loin les semences, favorise la multiplication des plantes dont ces semences contiennent le germe, la persécution, en dispersant les Apôtres, va propager la

¹ *Actes*, x

foi, et faire entrer dans l'Église villes, contrées, royaumes.

La formule du zèle apostolique et de son indépendance, est donnée par Paul; persécuté par les Juifs, il s'écrie : *Je passe aux Nations*. Avec lui, la catholicité prend l'allure et la majesté d'un grand fleuve qui marche.

Chose admirable, il y a un fleuve qui aura servi aux grandes étapes du plan de Dieu, c'est le Jourdain. Il s'est divisé en deux sur le passage de l'Arche d'alliance; il a prêté ses eaux au baptême du Fils de Dieu fait homme, et maintenant il va servir une dernière fois à raconter, à symboliser la transition du particularisme hébreu aboutissant, malgré lui, à la *vastitude* catholique, car les derniers flots de ce fleuve mystérieux vont en quelque sorte baiser les pieds des Apôtres partant pour les extrémités de la terre. En effet, remarquons, avec les vues supérieures de la foi, le cours du Jourdain : « Ce fleuve exceptionnel, aux flots rapides et de couleur bleue sous les reflets du ciel, coule des sources du mont Liban, et, se dirigeant vers la Palestine, il déverse d'abord la plénitude de ses eaux dans le lac de Génézareth, un des plus beaux du monde. De là, continuant son cours, il féconde les campagnes de Samarie. A mesure qu'il approche de la Judée proprement dite, ses flots deviennent plus jaunes et plus sablonneux, jusqu'à ce qu'ils se perdent enfin dans le lac Asphaltite qui, situé bien au-dessous des lacs environnants, ne lui laisse

aucune issue dans la mer Rouge. Mais ses eaux, purifiées par les conduits souterrains où elles filtrent¹, reparaissent plus vives et plus fraîches près de Joppé, où elles se jettent dans la Méditerranée, bassin merveilleux, construit tout exprès pour être témoin de l'accomplissement des plus grandes destinées du genre humain.

« Eh bien, le Jourdain symbolisait le cours du Christianisme et des bénédictions qui allaient se répandre sur le monde. En effet, l'enseignement du Christ descendit des montagnes de Galilée; le lac de Génésareth vit le divin Sauveur marcher sur ses eaux, et ses eaux, et ses fertiles rivages reçurent l'empreinte de ses pieds sacrés. Samarie l'accueillit aussi, et reçut la plénitude de sa doctrine céleste. Mais les Juifs, enfoncés dans le borbier des pensées terrestres et des formalités extérieures, étouffèrent la semence de la parole divine et firent mourir Celui qui avait été envoyé pour leur salut. Aussi le Seigneur détourna son visage de Jérusalem. Et les envoyés de Dieu, partant de Joppé, la ville de la mer, s'en iront vers

¹ Le lac Asphaltite ne mérite pas seulement le nom de mer à cause de sa profondeur et de sa forte salure; il a aussi son courant principal, se dirigeant du nord au midi en continuant le cours du Jourdain, et ses autres courants, refluant à droite ou à gauche, parallèlement au littoral. (VIGNES, *Voyages d'exploration à la mer Morte*, p. 7; ELISÉE RECLUS, *la Terre*, 1870, t. I, p. 536. VIGOUROUX, *Manuel biblique*, t. II, p. 28.)

d'autres régions. Les peuples des îles les accueilleront, et l'Europe deviendra par la puissance du Christianisme la reine du monde¹. »

A Joppé commençaient donc l'immensité de la mer et l'horizon de la catholicité. C'est là que le divin signal de cette catholicité a été donné à Pierre, dans la vision du haut de la terrasse. Les Apôtres vont arriver pour s'embarquer. O Jourdain, en s'éloignant de tes rives glorieuses, mais étroites comme les prescriptions de la Loi ancienne, ces fils d'Israël vont trouver un autre fleuve qui les attend : *le fleuve de feu et rapide qui sortait de devant la face de l'Ancien des jours*², et qui, sous l'action du Saint-Esprit, devient le fleuve du zèle catholique, de l'amour impétueux.

Continents, îles, nations, peuplades, tressaillez, préparez-vous; et que *vos propres fleuves battent des mains*³, lorsque aborderont chez vous les envoyés de Dieu.

III

La Tradition nous montre les Douze s'assurant, avant de se séparer et de se disperser, un double centre d'union, de concert et de fixité : l'un, dans le symbole qui porte leur nom; l'autre,

¹ Dr SEPP, *Vie de Jésus-Christ*, t. I, p. 207-8.

² *Daniel*, VII, 10.

³ *Ps.* XCVII, 8.

auprès de leur mère et de leur reine, la Vierge Marie.

Le symbole des Apôtres devait servir de base à la croyance chrétienne. « Les douze apôtres, dit saint Ambroise, comme des ouvriers habiles, s'entendirent pour fabriquer la clef. J'appelle clef ce symbole qui ouvre les ténèbres du démon pour que la lumière du Christ y pénètre¹. » Certains auteurs prétendent qu'il fut composé dans le Cénacle; les autres pensent que le fait eut lieu sur les pentes de la montagne des Oliviers, dans une cavité peu profonde, qu'aujourd'hui encore on visite avec respect, et qu'on montre aux pèlerins de la Terre-Sainte. Douze articles composent le symbole des apôtres. Pierre, dit-on, par le mouvement du Saint-Esprit, prononça le premier article; et les Onze, successivement et selon leur rang, prononcèrent les autres dans l'ordre que nous les avons. « Tandis que le monde entier, dit Chateaubriand, adorait à la face du soleil mille divinités honteuses, douze pêcheurs, cachés dans les entrailles de la terre, dressaient la profession de foi du genre humain, et reconnaissaient l'unité du Créateur de ces astres, à la lumière desquels on n'osait encore proclamer son existence. Si quelque Romain de la cour d'Auguste, passant auprès de ces souterrains, eût aperçu les douze juifs qui composaient cette œuvre sublime, quel mépris il eût témoigné pour cette troupe

¹ S. AMBROISE, serm. xxxviii.

superstitieuse! Avec quel dédain il eût parlé de ces premiers fidèles! Et pourtant ils allaient renverser les temples de ce Romain, détruire la religion de ses pères, changer les lois, la politique, la morale, la raison, et jusqu'aux pensées des hommes ¹. »

Mais, outre ce symbole qui allait grouper tous les esprits, les Apôtres consacrent un autre centre, déjà expérimenté, de leurs affections et de leurs travaux : c'est vous, ô Vierge Marie. Qui pourrait dire leurs adieux, qui pourrait dire les vôtres? Ne doit-on pas penser que quelque chose de l'effusion de force et de tendresse qui marqua les derniers entretiens, avant l'Ascension, de Jésus avec ses Douze bien-aimés, se renouvela dans les entretiens qui précédèrent, autour de Marie, la dispersion des Apôtres? Comme Jésus s'était mon trébon, condescendant, confiant, encourageant! Il ne leur avait pas fait de reproches de ce que la tristesse remplissait alors leur cœur : au contraire, il y avait trouvé une preuve de leur amour. Ainsi qu'un père dévoué, il leur avait confié ses derniers secrets ; ainsi qu'une mère pleine de tendresse, il leur avait prodigué les caresses les plus douces ; ainsi qu'un maître plein de sagesse, il les avait enseignés dans les voies de Dieu ; ainsi qu'un frère très affectionné, il les avait associés à son royaume ; ainsi qu'un protecteur tout-puissant, il avait promis de les défendre

¹ CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

contre la haine du monde. Or, ces condescendances exquisés de Jésus ne se renouvellent-elles pas d'une certaine façon, à l'heure de la dispersion des Apôtres, dans le cœur et sur les lèvres de Marie? Une mère ne veille-t-elle pas aux provisions de voyage? Quelle céleste provision de zèle, de courage, de patience, de confiance elle dépose au cœur de chacun d'eux! Elle leur rappelle, elle leur développe, d'une manière enflammée, la glorieuse promesse qui leur a été faite : Vous me rendrez témoignage jusqu'aux extrémités de la terre¹. Puis elle bénit les conquérants du royaume de son Fils.

Qu'ils s'annoncent beaux sur les montagnes, les pieds de ceux qui apportent la bonne nouvelle et qui prêchent le salut! Ils viennent continuer l'acte sublime du Fils de Dieu que saint Bernard exprimera ainsi : *calceata Majestas*, la Majesté s'est chaussée; Dieu a pris des pieds et des sandales pour venir sauver le genre humain. Qu'ils s'annoncent beaux, ces pieds libérateurs, sur toutes les montagnes de la Gentilité! Car les Apôtres sont le Sauveur douze fois multiplié. Ils l'emportent caché dans leur zèle; ils emportent aussi, gravés au fond de leur cœur, les traits et le nom de leur mère, la Vierge Marie. Ils les feront connaître, avec le symbole, aux peuples de la catholicité.

¹ Actes, I, 8.

IV

Vers quel pays chacun des envoyés de l'Évangile se dirige-t-il ? quelle région le Saint-Esprit a-t-il assignée à chacun d'eux ?

Tous d'abord, au sortir de Jérusalem, se mirent à prêcher de ville en ville ; puis, attirés par les colonies juives qu'ils trouvaient semées jusqu'aux extrémités du monde, ils gagnèrent peu à peu des régions fort éloignées. Hormis les voyages et les travaux de Pierre, de Paul, de Jean et de Jacques le Mineur, ceux des autres Apôtres sont restés enveloppés d'ombres et de silence. Néanmoins la Tradition, en se baissant amoureusement sur les traces de leurs pas, a déterminé ainsi le champ de leur labeur :

André, frère de Pierre, évangélise en Scythie, sur les bords du Danube et de la mer Noire ;

Thomas pénètre chez les Parthes et jusque dans les Indes ;

Jacques le Majeur se rend en Espagne ;

Philippe porte la parole de Dieu dans la haute Asie et dans la Phrygie ;

Barthélemy passe dans la grande Arménie ;

Mathieu est conduit dans l'Éthiopie, et même dans l'ancien royaume des Parthes et des Mèdes ;

Simon exerce son zèle sur la rive africaine de la Méditerranée, depuis Alexandrie jusqu'aux Colonnes d'Hercule ;

Jude prêche dans la Mésopotamie ;
Mathias, dans la Colchide.

A côté du ministère peu connu de ces neuf apôtres, éclatent celui de Pierre à Antioche et à Rome, celui de Paul à travers les nations, celui de Jean à Éphèse, celui de Jacques le Mineur à Jérusalem.

Or, au centre de tous ces apostolats, il est consolant d'apercevoir Marie, et de l'honorer comme Reine des apôtres. Que chacun des Douze soit parvenu, avant la mort de Marie, dans la région lointaine qui était son lot, ou qu'il se soit arrêté dans quelque colonie intermédiaire, cela importe peu. Ce qui est indubitable, c'est que Marie, aussi longtemps que dure son pèlerinage, demeure le centre actif, aimé, consulté des Apôtres en voyage, de leurs pensées et de leur cœur. Ils sont partis, mais ils retournent la tête de son côté. Ainsi font les colombes envolées au loin, quand elles regardent dans la direction de leur colombier¹. Ainsi fait le nautonier, lorsque son cœur reste au rivage loin duquel son embarcation l'emporte. O nef du Prince des apôtres, ô barque de Pierre, tu vogues vers Antioche, puis vers Rome, mais, tu le sens bien, ta blanche voile est Marie !

Centre des Apôtres qui s'éloignent, centre de la catholicité qui débute et se développe : telle apparaît Marie, qui demeure attachée au sol de la Palestine.

¹ *Isaïe*, LX, 8,

Ce rôle lui convenait. Pourquoi ? parce qu'elle tient la place du divin Fils de David qui, lorsque vint le temps de son ministère public, le renferma dans les limites de la Judée. Les envoyés de l'Évangile se répandront au loin et partout, semblables à des rayons de soleil ; mais le Christ est l'astre royal, le centre imperturbable de lumière, de justice, d'amour de sa patrie, de tout ce qui est beau et grand : et c'est en raison de cette fixité que son ministère, fidèle à l'horizon palestinien, n'en dépassa point les bornes. Or Marie, miroir des actions de son Fils, continue cette fixité à l'heure de la dispersion des Apôtres. Elle pourra apparaître un instant à Éphèse, mais Jean la ramènera à Jérusalem où est son centre. Royale fille de David, elle ne déplace pas le trône. Elle accomplit à la lettre ce passage des Livres saints qui, en exprimant les dispositions de son âme, délimite aussi le lieu de son existence : *J'ai été affermie dans Sion. J'ai trouvé mon repos dans la cité sainte, et ma puissance est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, et j'ai élargi ma demeure dans l'assemblée de tous les Saints*¹. Semblable à une fleur du ciel, elle enlace et parfume le cep divin, dont les Apôtres vont porter et diriger les jets vigoureux chez tous les peuples. Du mont Sion où se trouvent et la maison du Cénacle et la demeure de Jean, elle fera passer les effluves

¹ *Écclésiastiq.*, xxiv, 15, 16.

fortifiants de sa charité sur ses fils dispersés. Elle est un centre à la fois palestinien et catholique, ce qu'aurait dû être toute la nation juive.

Admirons son influence sur les voyages et les travaux des Apôtres, qui se réfèrent à elle, comme tous les points de la circonférence convergent vers le centre¹.

V

Elle est d'abord, pour eux, centre de zèle.

« Marie ne fait pas la fonction d'apôtre extérieurement, dit excellemment M. Olier, quoiqu'elle ait reçu avec les Apôtres l'Esprit de Jésus-Christ, l'Apôtre universel, et qu'elle l'ait reçu en plénitude. Elle n'est point appliquée aux Juifs, ou aux Gentils en particulier : mais ayant en soi la plénitude du zèle de son Fils et de sa puissance sur l'Église, elle a aussi, par participation éminente de Jésus-Christ, et le zèle universel pour la gloire de Dieu, et la puissance extérieure de procurer et d'envoyer secrètement par les voies du Saint-Esprit et de l'amour divin, des serviteurs de Dieu par tout le monde. Aussi est-elle Reine des Apôtres, et cela tant à cause de ce don apostolique qu'elle a reçu en plénitude, qui est le zèle de faire connaître Notre-

¹ *Ex omni parte mundi omnes habent ad eam recurrere in omnibus suis necessitatibus, sicut omnes circumferentiæ partes recurrunt ad centrum.* (RICHARD DE S. LAURENT.)

Seigneur, et d'édifier l'Église avec une sagesse admirable, que parce qu'elle gouvernait les Apôtres et leur donnait à chacun des ordres pour aller prêcher l'Évangile. Aussi, était-elle pour eux *ce fleuve, dont il est parlé dans l'Apocalypse, qui sort du trône de Dieu et de l'Agneau, et qui fait porter des fruits douze fois l'année, aux arbres qu'il arrose, c'est-à-dire aux douze Apôtres*¹. »

Puisant donc en Marie la vigueur et la direction de leur zèle, les Apôtres sont comme des lampes de feu et de flammes, c'est-à-dire ardentes et lumineuses tout à la fois. Ils n'échauffent et n'excitent pas seulement : ils éclairent et reluisent sur tous les peuples. « Je vois ces grands flambeaux du ciel, ces messagers de Dieu, ces hommes tout embrasés du feu et des flammes du zèle, courir et voler de toutes parts, pour enflammer le monde de l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, son Fils. Ces divins personnages sont sans attache à eux-mêmes, sans soins et sans souci de leur vie, ne pensant qu'à porter Dieu partout où il pourront, partout où ils seront poussés par l'impétuosité de l'Esprit de Jésus². »

Quelle force et quelle douceur devait ressentir chacun des Apôtres en pensant que son itinéraire s'était tracé, se modifiait et s'éclairait d'après des illuminations où Marie apportait les inspirations

¹ OLIER, *Vie intérieure de la très sainte Vierge*.

² *Ibid.*

de sa prière, de sa sagesse et de sa sollicitude! Ainsi, Paul veut passer dans la haute Asie et il est entraîné en Macédoine¹. Ainsi Philippe est enlevé par l'Esprit du Seigneur du bord de l'eau où il vient de donner le baptême à l'eunuque de la reine de Candace². Les Apôtres veulent prêcher ici, il faut qu'ils aillent ailleurs. En un mot, ils vont dans tous les lieux où l'impétuosité de l'Esprit et le zèle de Marie les emportent et les dirigent. « Semblables à ces fusées volantes, qui s'élancent partout où le feu intérieur les pousse, ils s'abandonnent à l'Esprit qui les possède, à sa sagesse, et à la prudence de sa conduite, sans lui en demander la raison³. » En union avec le mouvement du Saint-Esprit, Marie est secrètement leur étoile illuminatrice, leur suavité conductrice, leur charité impulsive. Toutes les parties du monde qu'ils évangélisent, vous sont également chères, ô Marie. Votre cœur a « une latitude vaste comme la ceinture de sable qui entoure l'immensité des mers. » Cette comparaison était en honneur dans la famille royale de David⁴ : elle prédisposait à la catholicité.

Centre de zèle, Marie est aussi, pour les Apôtres, centre de *la science de Jésus*.

¹ Actes, xvi, 6, 7, 8, 9.

² Ibid., viii, 39.

³ M. OLIER.

⁴ III^e Livre des Rois, iv, 29.

De qui ces messagers de la bonne nouvelle ont-ils appris ce qu'ils viennent à leur tour faire entendre sur la naissance de Jésus, son enfance et sa vie cachée à Nazareth? de Marie, uniquement d'elle. Sans doute, le Saint-Esprit, en descendant sur les Apôtres, leur avait révélé et inculqué beaucoup de choses, puisque, de pauvres pêcheurs d'un lac de la Judée, il en faisait les lumières des nations; mais quelque vaste et prodigieuse que fût la science qu'il leur avait apportée, il ne les avait pas dispensés des moyens naturels qu'ils avaient de s'instruire. Sa divine assistance ne fit que seconder et compléter les conditions ordinaires de la certitude humaine. Or, le centre de cette certitude, pour tout ce qui concernait la vie intime de Jésus, n'était-il pas la Vierge, reposoir de la naissance de l'Emmanuel et confidente des mystères de son enfance? Quel autre témoin connaissait mieux, et pouvait mieux faire connaître l'Annonciation, le don ineffable de l'Incarnation, les promesses de l'ange, la visite à Élisabeth, l'hymne du *Magnificat*, la naissance à Bethléem, l'adoration des anges, des bergers et des mages, la présentation au Temple, le cantique de Siméon, la fuite en Égypte, l'enfant Jésus retrouvé au milieu des docteurs, toutes choses dont seule Marie possédait le secret? *Elle les avait conservées, les repassant dans son cœur*¹, observe un des évangélistes. Elle les avait conservées, les repassant, pour s'en

¹ S. LUC, II, 51.

nourrir; le ciel y ajouta ce rôle, à l'heure de son veuvage et de l'Église naissante, pour en donner communication¹. Avec quel respect, quelle reconnaissance et quel enthousiasme les Apôtres et les Évangélistes qui l'interrogèrent ne durent-ils pas recevoir ses communications! Ces témoins de la vie de Jésus en avaient retenu bien des choses, attendu que l'amour est graveur; le Cantique ne dit-il pas : *Mets-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras*², c'est-à-dire grave-moi? Mais au cas où, par suite de la fragilité humaine, des effacements se fussent produits, la Mère de Jésus était heureusement là, elle qui avait tenu dans ses bras et sur son sein le Graveur lui-même! Quelle consolation pour elle de rétablir ce qui s'était effacé de son Jésus!

C'est pourquoi, lorsque les Apôtres s'avancèrent, de Judée, en instructeurs des nations, les lumières reçues de Marie les accompagnaient. Elle restait élevée, derrière eux, comme le chandelier d'or.

Le jour sombre n'est plus éloigné où, dans la ruine de la cité déicide et l'effondrement du Temple, le célèbre chandelier à sept branches, un instant transporté à Rome, disparaîtra soudainement. Est-

¹ Aussi son cœur peut-il être regardé comme le premier évangile de Jésus. Saint Ildephonse appellera Marie « l'Évangéliste de Dieu sous la discipline de laquelle le Verbe-Enfant a été élevé ». (Serm. sur l'Assompt.)

² *Cantiq.*, VIII, 6.

il donc à jamais perdu, et les pauvres aveugles de la maison d'Israël doivent-ils désespérer d'en revoir les saintes lueurs? Qu'ils se détrompent! Quand les Apôtres se dispersaient pour annoncer l'Évangile, le chandelier d'or était déjà sauvé. Il avait été transformé par l'Ouvrier divin qui, par cette mutation, lui faisait surpasser l'éclat des étoiles, et c'était vous, ô Marie, chandelier virginal¹! Beau chandelier, n'es-tu pas à sept branches par les sept dons du Saint-Esprit radieux dans l'âme de la Vierge. Chandelier d'or, les apôtres promènent tes lueurs par toute la terre; grâce à toi, ils font mieux connaître Jésus. Ils racontent comment tu as éclairé sa crèche, ses petits pas, sa blonde chevelure de nazaréen, et mille détails de son aimable enfance. N'est-ce pas alors que la Gentilité, dont le nom signifiait la réunion de tous les vices et de toutes les ténèbres, a merveilleusement perdu cette signification dans l'adjectif *gentil* ou de bonne race? Virginal chandelier, tu as opéré ce miracle, en éclairant les ténèbres et en dissipant les vices. Les Apôtres faisaient bénir ton nom, en propageant les précieux renseignements qu'ils tenaient du trésor de ton cœur et du charme de tes lèvres.

¹ *O candelabrum Virgineum, quod illustravit tenebris involutos! O candelabrum Virgineum, repellens tenebras et lucem splendere faciens, quod ignem et oleum inseparabile ad illuminandum intulit!* (S. ÉPIPHANE.)

VI

Marie est encore, pour les Apôtres, centre de *constance* et de *persévérance*.

La constance inébranlable avec laquelle les Apôtres sont demeurés fermes, jusqu'au bout, dans l'accomplissement de leur mission, sans qu'aucun obstacle ait été capable de leur causer la moindre défaillance, est au-dessus de tout éloge. En effet, ils n'ont pas été comme les autres martyrs, exposés à une épreuve unique. Mais ils passaient continuellement d'un danger à un autre, et d'un supplice à un autre. Après avoir été mis en prison et fouettés dans une ville, ils allaient aussitôt prêcher dans une autre, où ils devaient s'attendre aux mêmes traitements. Il ne leur était permis, ni de se taire, ni de demeurer tranquilles, jusqu'à ce qu'on vint leur demander compte de leur foi. Il leur était commandé d'arracher et de planter, de détruire et d'édifier, de poursuivre sans relâche l'usurpateur « Satan », et de faire rentrer sous l'obéissance du Roi légitime, tout l'univers qui l'avait oublié. Il fallait pour cela recommencer sans cesse les mêmes travaux, retrouver sans cesse les mêmes dangers et les mêmes épreuves, et mourir mille fois, par l'attente et par la préparation du cœur, avant que de mourir en effet.

Or, pour tenir bon jusqu'au bout dans un si terrible ministère, et pour triompher, une simple

croix à la main, des haines de la Synagogue qui ne cesse d'incriminer leurs paroles, de harceler leurs missions, et de l'Empire romain qui se dresse devant eux avec toutes ses forces, il faut vraiment que les Apôtres soient revêtus d'une énergie divine. Cette énergie se renouvelle, intarissable, par l'effet de l'habitation en eux du Saint-Esprit et de la prière, pour eux, de Marie.

Parmi les grâces que les Apôtres reçurent, au jour de la Pentecôte, des libéralités du Saint-Esprit, la plus précieuse fut celle de la persévérance. La charité de Dieu, répandue dans leur cœur par l'Esprit qui leur fut donné non avec mesure, mais avec plénitude, habita en eux d'une manière permanente; ils furent confirmés en grâce, et désormais affranchis de toute défaillance. C'est la pensée des plus graves auteurs, de saint Cyrille et de saint Thomas. Intrépides Apôtres, vous sûtes tout ce que vous deviez savoir, et vous fûtes tout ce que vous deviez être.

Mais à la grâce insigne de votre persévérance, Marie n'a pas été étrangère. Le livre des Actes clôt même, par la remarque de cette participation, le rôle public de votre divine Mère ici-bas. Ne dit-il pas de votre réunion au Cénacle pour la venue de l'Esprit-Saint : *Tous PERSÉVÉRAIENT unanimement dans la prière avec Marie Mère de Jésus ?* C'est donc écrit : pour persévérer, il faut avoir Marie à côté de

¹ Actes, 1, 14.

soi. Cette suave et forte assistance débuta par vous, heureux Apôtres : la prière et le cœur de Marie étaient de tous vos voyages. Le Cantique sacré parle de vents favorables qui passent à travers un jardin, pour s'imprégner de ses senteurs : *Lève-toi, aquilon; viens, vent du midi; soufflez dans mon jardin, et qu'il exhale tous ses parfums*¹. Allusion délicate aux souffles du Saint-Esprit qui, avant de vous parvenir, ô Apôtres parfois fatigués, passaient d'abord par Marie, pour vous apporter, outre des secours d'en haut, les effluves de la prière de la Vierge, de son amour maternel, de son assistance récréatrice. L'encens de ses actions de grâce montait vers Dieu à chacune de vos victoires. Le baume de sa charité entraît dans vos blessures. Son souffle, supérieur au nard d'épis, pénétrait dans vos cachots. Par elle vous arrivaient les derniers parfums de Palestine, et les premiers du Ciel.

Vertu chrétienne de persévérance jusqu'à la fin, que ton éclosion a été belle et touchante entre l'effusion du Saint-Esprit et l'assistance de Marie !

Enfin, Marie est encore, pour les Apôtres, centre d'unité de famille.

L'unité de gouvernement se développe autour de Pierre, l'unité de famille se goûte auprès de Marie : les deux unités s'harmonisent et se sou-

¹ *Cantiq.*, IV, 16.

tiennent, comme la tête et le cœur. « Marie n'était pas le chef, qui porte autorité, mais bien le cœur du corps mystique de l'Église, qui influe secrètement et qui le va visitant, tout ainsi que le cœur est le principe de la vie qui distribue les esprits vitaux à toutes les parties de l'organisme humain ¹. » Autour de Pierre, c'était le Collège apostolique, qui, transporté auprès de Marie, se délassait en famille apostolique. Quelles heures de consolation, de réconfort, d'entrain, ces repos, ces dimanches auprès de Marie procuraient aux Apôtres, au milieu de leurs grands travaux, particulièrement dans les vicissitudes de la dispersion.

En effet, la dispersion des Apôtres eut ses étapes, ses éloignements progressifs. Contraints, devant les colères du Sanhédrin, de sortir de Jérusalem, ils rayonnèrent d'abord, environ douze ans, dans les différentes parties de la Judée. Menacés par une persécution grandissante, ils franchirent les frontières de leur pays. Mais ils y rentraient, dans les intervalles de répit. Enfin, la persécution ayant déployé toutes ses fureurs, ils ne se bornèrent plus à passer de ville en ville, mais de province en province, de contrée en contrée. Or, à travers ces vicissitudes de la dispersion, il y eut pour eux, pour plusieurs du moins, des visites à Marie, des apparitions momentanées auprès de leur sainte Mère. C'était

¹ BOURGOIN, *Litanies de la Sainte Vierge* : « *Regina apostolorum* ».

alors des joies pures, comme celles qui avaient été goûtées lors des manifestations de Jésus, entre sa Résurrection et son Ascension. C'est à ces courts passages, à ces entrevues de bonheur qu'il faut rattacher plusieurs détails délicieux que la Tradition a conservés : les portraits de la Mère de Dieu peints par saint Luc, le crédit dont jouissaient auprès d'elle les anachorètes du Carmel, disciples d'Élie et d'Élisée, et appelés, depuis lors. *les frères de Notre-Dame*; ils érigèrent, de son vivant même, sur la montagne du Carmel le premier oratoire en son honneur. Mentionnons également la visite que lui fit, sous l'impulsion de saint Paul, Denys l'athénien, membre de l'Aréopage; il en rendit compte à l'Apôtre des nations dans une lettre qui fait envier son bonheur : « Je l'avoue devant Dieu, l'homme ne peut comprendre ce que j'ai vu non point des yeux de l'esprit seulement, mais des yeux du corps, de mes propres yeux. J'ai vu la déiforme et très sainte Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car, conduit par Jean, la tête de l'Évangile et des Prophètes, qui étincelle comme le soleil dans le ciel, auprès de la très auguste Vierge, une splendeur insolite m'éblouit en même temps qu'elle irradiait au fond de mon âme. L'arome de tous les parfums m'inonda tellement, que nul corps mortel, nul esprit ne pourrait soutenir longtemps le poids d'une telle félicité. Mon cœur défaillit, écrasé par une si grande gloire de majesté. Je le reconnais, divin Paul, si votre doctrine ne m'avait instruit, j'aurais

cru qu'Elle-même était le vrai Dieu qui habitait en elle¹. »

On aime à se représenter la maternelle attente de la Reine des Apôtres avertie du passage et de la visite d'un des douze bien-aimés ou de quelque autre disciple. Quelles nouvelles vont lui être apportées des progrès du royaume de Dieu ? Sauf la tristesse, l'attente de la mère du jeune Tobie est bien aussi la sienne : *Anne sortait chaque jour de sa maison, regardait de tous côtés, parcourait tous les chemins par où elle espérait que son fils reviendrait, afin de le voir arriver de loin, si c'était possible*². Les chemins par lesquels revenaient les hérauts de l'Évangile, anges de la bonne nouvelle, et sur lesquels planaient, tous les jours, les yeux et le cœur de Marie, inauguraient le réseau superbe de la catholicité. Célèbres voies romaines, routes dans les montagnes, chemins bordés d'arbres ou de précipices, sentiers, lacs et fleuves, toutes voies pour aller trouver les âmes et les sauver, que de fois la pensée de Marie vous a parcourues, que de fois sa prière vous a sanctifiées : elle vous traçait avec les bonds de son cœur. Alors est descendue sur vous la bénédiction du Très-Haut ainsi décrite par le Prophète : « Il y a là un sentier et une voie qui sera appelée la voie sainte ; celui qui est impur n'y passera point, et ce sera une voie droite, en sorte

¹ Epist. S. Dionys. ad S. Paul., apud CORN. A LAP., *Com in Prov.* XXI.

² *Tobie*, x, 7.

que les ignorants y marcheront sans s'égarer... Par elle ceux que le Seigneur aura rachetés, retourneront et viendront à Sion chantant ses louanges, et ils seront couronnés d'une allégresse éternelle¹. » O chemins de la catholicité, le cœur de Marie et le zèle des Apôtres ont été vos premiers pionniers.

C'est ainsi que Marie a été pour les Apôtres, avant et pendant leur dispersion, centre d'unité de famille. Le Ciel va permettre que sa mort consacre ce rôle une dernière fois, d'une façon miraculeuse.

¹ *Isaïe, xxxv, 8, 10.*

CHAPITRE VII

MARIE DANS LA DEMEURE DE JEAN

I. La demeure de Jean. — II. La privation de Jésus ou le cyprès solitaire sur le mont Sion. — III. Marie habituellement à Jérusalem, la ville des souvenirs; les traces laissées par son Jésus. — IV. Facilités et consolations inhérentes, pour Marie, à la demeure de Jean : 1^o Cette demeure est chaque jour le sanctuaire de la fraction du pain du ciel. — V. 2^o Elle est l'école de l'aigle. — VI. 3^o Elle est le berceau de l'intimité du genre humain avec sa nouvelle Mère.

I

Les historiens de Marie circonscrivent généralement son rôle, dès le lendemain de la Pentecôte, dans la demeure de Jean. En vertu du principe qui fait passer le général avant le particulier, nous avons recherché et admiré le dévouement de cette divine Mère à l'égard de l'Église naissante. N'avons-nous pas eu raison de penser que, puisque Jésus l'avait laissée à la terre orpheline pour y être visiblement la mère des chrétiens et la conseillère des Apôtres, elle avait dû exercer au milieu d'eux une action publique, royale, discrète, mais pénétrante, répondant bien aux vues du Sauveur?

Et maintenant, approchons de la demeure de Jean. Que notre vénération soit pour le moins égale

à celle que les fils d'Élie et d'Élisée eurent le bonheur de témoigner à la Mère de Dieu en personne, puis, de son vivant même, à l'oratoire qu'ils érigèrent en son honneur sur la montagne du Carmel¹.

O demeure de Jean, ce que le sanctuaire sur le mont Carmel a été du vivant de Marie pour les fils des prophètes, tu l'étais d'une façon suréminente pour les chrétiens de Jérusalem qui gravissaient le mont Sion, car tu possédais, tu abritais, tu procurais le trésor même légué par Jésus : *Voici votre Mère.*

O demeure de Jean, la tradition te place à quel-

¹ Le bréviaire romain dit expressément : « Lorsque, le saint jour de la Pentecôte, les Apôtres, inspirés d'en haut, se mirent à parler diverses langues et à faire beaucoup de miracles en invoquant le très auguste nom de Jésus, la tradition rapporte qu'un grand nombre d'hommes qui depuis longtemps marchaient sur les traces des saints prophètes Élie et Élisée, et qui avaient été préparés par la prédication de Jean-Baptiste à la venue du Christ, après avoir examiné les faits et reconnu leur vérité, embrassèrent aussitôt la foi évangélique. En même temps ils commencèrent à honorer par une vénération extraordinaire la bienheureuse Vierge, de la société et des entretiens de laquelle ils pouvaient jouir ; et les premiers de tous ils bâtirent à sa pureté virginale une chapelle, à cet endroit du Mont-Carmel où autrefois Élie avait vu s'élever un nuage léger, par lequel elle était figurée. Tous les jours ils se réunissaient dans ce nouveau sanctuaire pour y honorer, par de pieuses cérémonies, par des prières et des cantiques de louanges, la bienheureuse Vierge, comme la protectrice spéciale de leur ordre. » *Office de N.-D. du Mont-Carmel*, 16 juillet.

ques pas du Cénacle¹ : tu étais le blanc reposoir de Marie, à l'ombre du lieu où la divine Eucharistie avait été instituée et où le Saint-Esprit était descendu.

Et que dire de la garde invisible dont tu étais l'objet? Les mille millions d'anges qui assistent devant le trône du Très-Haut brûlaient d'être tour à tour tes sentinelles; et parmi les attributions que les Livres saints reconnaissent au firmament, celle-ci devait alors être la plus précieuse : former autour de toi, pendant la nuit, *comme les feux d'un camp militaire*².

II

Nonobstant les multiples devoirs de sa nouvelle maternité, nonobstant les douceurs inénarrables qui lui en revenaient, quel vide immense pesait sur l'âme de Marie, méditative et silencieuse au fond de la demeure de Jean!

¹ La maison de Jean, ainsi que nous l'avons établi au chapitre I^{er}, était attenante au Cénacle. Cette sainte demeure fut convertie plus tard en église, et les nombreux miracles qui s'y faisaient attirèrent une foule de pèlerins. « Là, écrivait Nicéphore, contre toute espérance, les aveugles recouvrent la vue, les sourds l'ouïe, les boiteux l'usage de leurs membres, et, pour abrégér, toutes sortes de maladies, par le seul attouchement de ces pierres, disparaissent sans retour. » Adrichomius vit encore debout une des murailles de ce lieu vénéré. (*Elucidatio Terræ Sanctæ.*)

² *Vas castrorum in excelsis, resplendens gloriose.* (*Ecclésiastiq.*, XLIII, 9.)

Scrutons ce vide, qui s'appelle être *sans Jésus*.

Un pieux et savant docteur dit « qu'auparavant que Jésus vînt au monde, Marie était solitaire sur la terre, parce que Jésus était, seul, digne de tenir compagnie à Marie¹ ».

On peut conclure, de cette pensée, l'étendue incommensurable de sa solitude, après qu'elle eut joui de l'ineffable compagnie, et qu'ayant possédé Jésus aussi entièrement et aussi largement que possible, elle se trouva tout à coup sans lui. Pauvre mère! Se figure-t-on Marie privée de Jésus? Saint Bernardin de Sienne l'appelle la veuve des veuves, *vidua viduarum* : vide entre les vides, cyprès entre les cyprès, *le cyprès sur la montagne de Sion*².

Être comme solitaire au milieu de la foule : beaucoup de nobles âmes ont connu cette désolation. On est séparé soudain; le cœur se sent dans l'effroi du vide; le foyer est silence. On s'assied à côté des tombeaux; de tout un bonheur, il ne reste que les tristes et lugubres aromates de la sépulture. La meilleure partie de notre vie s'est envolée avec l'être chéri qui nous a quitté, et celle qui nous anime encore est comme insensible au milieu de la foule, dont le bruit fait mal. On la fuit. Pour peindre cette solitude immense, on a fait appel aux ruines de villes fameuses. « Figurez-vous quelque chose de

¹ Cardinal DE BÉRULLE, *Vie de Jésus*.

² *Quasi cupressus in monte Sion (Ecclésiastiq., xxiv; 17)*.

la désolation de Tyr et de Babylone; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol¹... » Mais ni la solitude de ces villes désolées, ni la solitude des sables du désert ne sauraient donner à comprendre celle qui envahit le cœur de Marie. Avoir eu Jésus et ne plus l'avoir!...

Jésus, cependant, lui avait fait un legs de tendres consolations : Jean. C'est vrai; Jean était bien à elle comme son fils, et elle était bien à Jean comme sa mère. Ainsi l'avait commandé Jésus : « *Voici votre fils... voilà votre mère* »; et sa divine parole avait obtenu dans leurs deux cœurs l'efficacité la plus complète. On ne saurait concevoir la tendresse avec laquelle Marie aimait Jean, comme aussi l'amour que Jean lui rendait défie toute description. C'était un ciel d'amour... mais avec l'absence de l'être adoré! Car l'affection, si profonde qu'elle fût, ne pouvait enlever à Jean son caractère d'enfant d'adoption substitué à l'enfant des entrailles, et cette substitution était toujours présente aux yeux, à l'esprit et au cœur de Marie. Quand elle eut lieu sur le Calvaire, ce fut un glaive qui, quoique trempé dans l'amour, transperça le cœur de la pauvre mère. Saint Bernard en parle ainsi : « O substitution navrante! ô échange déchirant pour le cœur de Marie! Jean à la place de Jésus, l'esclave à la place du Seigneur, le disciple au lieu du Maître, le

¹ CHATEAUBRIAND.

fil de Zébédée pour le fils de Dieu, un simple homme pour Dieu même, ah! cruel et funeste échange, triste et malheureuse consolation ¹! » Le glaive était donc demeuré fixé en Marie. Son amour accoutumé à un Dieu ne rencontrait plus qu'un homme mortel; et la présence de ce fils d'adoption, tout aimé qu'il était, semblait plutôt lui rappeler son malheur que réparer son dommage. Jean, avec la délicatesse qu'inspire toujours un amour vierge, le comprenait lui-même ainsi : Oh! que de fois n'a-t-il pas dû, en laissant tomber des pleurs sur les mains de sa divine mère et en les approchant de ses lèvres, exhiler ce tendre regret : Je ne suis que Jean, et il était Jésus!...

Deux grandes larmes apparaissaient dans les yeux de Marie.

Comme un cyprès, sur la montagne de Sion!

III

Jérusalem même, la ville royale et sacerdotale, fut donc le lieu de séjour offert par Jean à sa sainte mère d'adoption. La maison qu'il y possédait sur le mont Sion, confinait au Cénacle, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer.

Généralement, on est d'accord sur cette demeure de Marie après l'Ascension de son divin Fils. La

¹ In sermone *de duodecim stellis*.

continuité seule de son séjour à Jérusalem est mise en discussion. La persécution déchaînée contre l'Église, les nombreux voyages de Jean y semblent faire obstacle. La sainte Vierge, dut, sans doute, pendant cette période de sa vie, habiter parfois d'autres lieux ; mais la tradition ne nous permet pas même des conjectures pour suivre ses pas. C'est pourquoi, la piété se plaît à la considérer habituellement à Jérusalem, la cité des souvenirs. Le cœur aide en cela une critique désintéressée. Non, le cyprès de la montagne de Sion n'a pas été transplanté à Éphèse¹ !

Aussi bien, quels souvenirs pour Marie, que ceux de la Voie douloureuse ! Du bas de la montée du Calvaire à son sommet, on compte 1361 pas. L'Homme de douleurs, portant la croix, avait parcouru ces 1361 pas. Marie ne les a-t-elle pas comptés la première ? Cette mère n'a pas laissé à d'autres le soin de faire ce calcul. Elle est donc bien vénérable et bien touchante, la tradition qui montre la très sainte Vierge inaugurant, la première, la dévotion du chemin de la croix, et arrosant de ses larmes les lieux où son divin Fils avait souffert. Quel spectacle attendrissant ce devait être pour les habitants de Jérusalem, pour les premiers

¹ Une légende, qui ne manque pas de charme et d'élévation, avait placé le dernier séjour de la sainte Vierge à Éphèse, dans le diocèse confié à Jean. La critique moderne semble avoir établi que cette supposition est en désaccord avec la tradition, la chronologie et l'histoire.

chrétiens, lorsqu'ils apercevaient cette mère triste et grave, mesurant pas à pas tous les intervalles de la Voie douloureuse, s'arrêtant et pleurant aux places où avait eu lieu quelque incident de la Passion. On la suivait des yeux, on la suivait de cœur, si la crainte des Juifs ne permettait pas davantage; mais le plus souvent, on était entraîné à la suivre pas à pas, sur les traces adorées... Elle y allait avec Jean, elle y allait avec les saintes femmes, elle y allait seule aussi... Les méditations, alors, étaient plus profondes.

Il n'est pas téméraire de penser que la mère, que la femme qui, sur la plate-forme du Golgotha, à l'heure de l'holocauste, s'était tenue debout au pied de la croix, maintenant qu'il n'y avait plus la foule et qu'elle était seule avec ses souvenirs, devait défaillir de douleur et se sentir mourir aux endroits où Jésus avait le plus souffert. Que de fois ce sanglot, ce soupir d'une indicible tristesse a dû sortir de son sein déchiré : *O mon fils! mon fils!.. Jésus, mon doux Jésus!..* Là où elle l'avait vu tomber sous le poids de sa croix, elle-même alors, sous le poids trop lourd de ce douloureux souvenir, ne s'est-elle pas laissée choir, presque sans connaissance? Jean était, à ces moments, l'ange qui la soutenait, et les saintes femmes remplaçaient la légion d'anges que Jésus avait refusée pour lui-même.

A cet état d'épuisement et de compassion peut se rapporter le passage du Cantique : *Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je*

*languis d'amour*¹. Fleurs, ne les sentiez-vous pas, pauvre Mère, dans les soins des anges qui vous entouraient; fruits, ne les goûtiez-vous pas dans les mérites de la Passion de votre fils absent?

C'est encore dans ces visites aux stations de la douleur et du souvenir que, le cœur débordant d'amour, Marie pouvait adresser aux compagnes de son intimité cette autre parole du mystérieux Cantique : *Je vous en conjure, ô filles de Jérusalem, si vous rencontrez mon Bien-aimé, apprenez-lui que je languis d'amour*². Quand elle donnait un tel message, quelle supplication se lisait dans son regard, et quel sourire de remerciement et de tristesse animait ses lèvres!

Ces souvenirs désolés, bien loin d'accabler son espérance, ne faisaient que la fortifier et la grandir. Jamais ne fut plus vraie la correspondance des deux abîmes : *Un abîme appelle un abîme*³; la Mère appelait son Fils, dans le vide de son veuvage; le Fils appelait sa mère, dans la plénitude de sa félicité.

Jamais le Désiré des collines éternelles ne fut plus ardemment invoqué que par cette mère demeurée dans l'attente sur les collines de la terre : *Que soit accompli le désir des collines éternelles*⁴! désir du Fils, désir de sa mère!

¹ *Qantiq.*, II, 5.

² *Ibid.*, V, 8.

³ *Ps.* XLI, 8.

⁴ *Genèse*, XLIX, 26.

Jamais le cri d'espérance poussé par Job au milieu de ses douleurs : *Je sais que mon Rédempteur est vivant*¹, ne fut proféré, exhalé, avec plus de vivacité et d'espérance que par la Mère des douleurs, dans le martyre de sa solitude.

IV

La demeure de Jean permet donc à Marie de s'identifier, dans son deuil, avec le cyprès du mont Sion; et lorsqu'elle en sort, il lui est facile de trouver les traces de l'absent qu'aime son âme, et de s'y enivrer d'amour et d'espérance. Ce sont, en quelque sorte, les facilités externes, les consolations du dehors de la demeure de Jean.

Mais que dire des facilités internes et des consolations du dedans, inhérentes à ce séjour que Jésus a déterminé pour sa Mère? O blanche et sainte demeure, écarte tes voiles; voisinage du Cénacle, fais-toi sentir dans ma description.

La première facilité, la consolation par excellence pour Marie dans la maison de Jean est d'y trouver chaque jour *l'autel de la fraction du pain*.

Nous avons déjà rapporté, à propos de l'efflorescence de la religion parfaite, le bienfait de la présence de Marie relativement à la réception du pain du ciel parmi les premiers chrétiens de Jérusalem.

¹ *Job.*, xix, 25.

saalem. Mais dans la demeure de Jean, c'est le pain du ciel qui descend pour elle, c'est sa communion, N'avez-vous pas le droit, ô divine Mère, d'être la première servie? « Qui plante une vigne, dira l'apôtre, et ne mange pas de son fruit? qui fait paître un troupeau, et ne mange pas de son lait¹? » C'est vous qui avez planté la vigne eucharistique dans la terre vierge de votre humanité; c'est vous qui lui avez donné la sève et le suc transformés en généreuse liqueur; buvez de ce vin, sucez cette grappe divine qui pend au tabernacle. C'est vous qui avez donné naissance à cette douce Brebis du sacrifice, qui nous recouvre de sa toison et nous alimente de son lait; c'est vous qui avez fait paître Jésus parmi les lis de votre immaculée virginité; mangez donc de ce lait dont vous connaissez les infinies douceurs, goûtez et voyez combien le Seigneur est doux dans la demeure de Jean.

En effet Jésus, quand il confiait Marie au disciple de ses divines tendresses, savait bien quel trésor de secours et de consolations il laissait à sa Mère en deuil : Jean allait devenir son prêtre, son aumônier. Marie est la Vierge sacerdotale, elle a en plénitude l'esprit du sacerdoce, mais elle n'en a ni le caractère, ni l'office : Jean mettra à son service ce divin office dont il a été revêtu. A lui ainsi

¹ « *Quis plantat vineam, et de fructu ejus non edit? Quis pascit gregem, et de lacte greyis non manducat?* » (I Cor., ix, 7.)

qu'aux autres apôtres, le Christ a dit, au soir de la Cène : *Faites ceci en mémoire de moi*. On se demande parfois avec une curiosité pleine de révérence pour quel motif Marie n'a pas été confiée au groupe des saintes femmes mais à Jean ; voici la réponse : afin que cet heureux prêtre fût chaque jour auprès d'elle l'ange de la présentation du pain du ciel. Il semble lui-même l'insinuer lorsqu'il nous apprend qu'il reçut Marie dans sa maison, ou plutôt (car le texte sacré peut s'interpréter de cette manière) dans ses biens¹. Assurément les biens de Jean n'étaient point des biens temporels, car il avait renoncé à ceux-ci pour suivre Jésus ; c'étaient des biens tout spirituels, des biens découlant de son sacerdoce, le pouvoir de consacrer le pain et le vin, et de nourrir habituellement la Vierge du pain de l'Eucharistie.

Et maintenant, que notre piété s'enflamme au spectacle d'une communion de Marie. Contemplons Jésus qui revient se donner à sa Mère, Jean qui est l'intermédiaire du don, et Marie qui reçoit son Dieu.

Jésus revient se donner :

Le divin Emmanuel avait quitté deux fois sa Mère : à l'Ascension quand il était remonté à son Père dans les cieux ; mais il l'avait déjà quittée une première fois lorsque, par le fait de sa naissance, il avait dû renoncer à l'ineffable tabernacle de son

¹ « *Acceptit eam in sua* ». (JOAN., XIX, 27.)

chaste sein. Depuis lors, le fils avait moins appartenu à sa mère. Et que de fois le triste séjour de la terre, la compagnie de ses disciples grossiers, le commerce des hommes pécheurs ne lui avaient-ils pas fait regretter les saintetés et les douceurs de la résidence virginale? Ni le ciel de la Judée, ni l'ombre de ses palmiers, ni les eaux du puits de Jacob, ni le temple de Jérusalem n'avaient pu le dédommager de l'abandon de son tabernacle formé par le Saint-Esprit lui-même. Aussi les saints Docteurs se plaisent-ils à donner comme l'un des motifs de l'institution de la divine Eucharistie l'ardeur de Jésus à renouer, sous une autre forme, l'union native avec celle qui était à la fois sa mère et son unique colombe. Ils se plaisent également à penser que les espèces sacramentelles demeuraient dans son cœur sans se corrompre, d'une communion à l'autre : en sorte que Marie était, dans la demeure de Jean, le tabernacle vivant et perpétuel de son Fils, comme elle l'avait été avant sa naissance. Eh bien, l'heure matinale est venue de renouveler les espèces sacramentelles. Jésus, avec des élans de retour figurés au Cantique par les bonds du faon de biche, dit à sa Mère : *Levez-vous, hâtez-vous, ô vous que j'aime, mon unique beauté, et venez..... Voici que ma vigne est en fleur, et elle répand son odeur*¹..... Pour vous, ma mère, je veux redevenir petit enfant, jouer encore sur vos genoux,

¹ *Cantiq.*, II, 13.

m'endormir sur vos bras, reposer sur votre cœur, cacher, dérober, et confondre dans l'intimité de votre être virginal ma vie nouvelle, ma gloire et mon bonheur. Vous êtes mon trône eucharistique! Je ne trouve pas même dans le ciel des adorations aussi profondes et un amour aussi pur que les vôtres.

Mais si Jésus revient se donner, c'est par l'intermédiaire de Jean. Le fils de Zébédée ayant été fait prêtre et pontife, il est comme un pont jeté entre les cieux où Jésus est remonté et sa pauvre demeure où Marie habite. Quel suave intermédiaire et quel moment que celui où, debout à l'autel, l'apôtre de l'amour se retourne, avec le pain consacré, le froment des élus, devant la Mère de Dieu agenouillée! Les anges adorent et écoutent. Au Calvaire, Jean avait entendu et recueilli cette parole qui le léguait à la tendresse de Marie : *Femme, voici votre Fils*; à cet instant de la communion eucharistique, sa main sacerdotale rend le bienfait : O Mère de Dieu, *voici votre Fils*, votre premier bien-aimé! Et les anges admirent ce spectacle : Marie qui retrouve Joseph par les mains de Benjamin.

Le but de l'institution du divin sacrement est atteint : Jésus et Marie se possèdent, comme au jour de l'Incarnation : *Mon Bien-Aimé est à moi, et moi je suis à lui*¹. Avec quelle foi et quel enivrement cette Mère de Dieu retrouve la présence réelle

¹ *Cantiq.*, II, 16.

de son Fils, sa chair sacrée, son sang précieux, le corps qu'elle a formé, porté, nourri, béni mille fois, qui est l'os de ses os et la chair de sa chair, cette âme qui s'est révélée en trésors inépuisables de tendresse filiale. Les voiles eucharistiques tombent devant les ardeurs de son amour, et elle environne comme autrefois son Emmanuel. Ensemble, ils goûtent ce vrai bonheur qui consiste dans le flux et le reflux du donner et du recevoir; entre eux c'est une émission et une réflexion d'inénarrables douceurs. Mais, silence, voix mortelles, laissons Jésus et Marie, dans les ineffables embrassements de la communion, soupirer le doux colloque de l'amour, laissons la Mère embrassant le Fils, le Fils possédant la Mère, chanter le cantique : *Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à lui, lui qui se nourrit entre les lis*¹, jusqu'à ce que se lève le souffle de l'aurore, et que s'évanouissent les ombres de cette vie d'épreuves.

O demeure de Jean, voilà les instants de béatitude que tu ménages chaque matin à la Mère de Dieu, avant que sa sollicitude s'applique à l'Église naissante. Tu es, sur le mont Sion, la solitude embaumée qui favorise ses communions et dont elle dit à Jésus : *Fuyons, mon Bien-Aimé, sur la montagne des aromates*².

¹ *Cantique*, II, 16-17.

² *Ibid.*, VIII, 14.

V

École de l'aigle : c'est aussi la dénomination qui convient à l'humble demeure, depuis que Marie y est entrée.

Ainsi que l'a établi le chapitre précédent, les apôtres apprirent de Marie beaucoup de circonstances de la nativité et de l'enfance de Jésus, elle était pour eux le centre de la plus belle des sciences et d'informations précises ; mais Jean reçut d'elle des communications d'une nature haute et intime qui devaient contribuer à rendre son Évangile à la fois si sublime et si touchant. Origène l'insinue clairement quand il dit : *Cet Évangile est tellement intime, que celui-là seul a pu en percevoir le sens qui avait reposé sur la poitrine de Jésus et à qui Jésus avait donné sa mère*¹. Le vol de l'aigle se déploya sous la direction de la colombe.

Saint Augustin expose ainsi le vol de l'aigle :

« Saint Jean est assimilé à l'aigle, parce que sa prédication s'élève à de plus hauts degrés que celle des autres évangélistes, et qu'il élève nos cœurs avec elle. Les autres évangélistes semblent plutôt se tenir au niveau de la terre avec le Dieu fait homme, et ils insistent moins sur la divinité. Mais

¹ « *Cujus sensum percipere nemo potest nisi qui supra pectus Jesu recubuerit, vel acceperit a Jesu Mariam.* » (ORIG. in *Joan.*, op. t. II.)

Jean, comme si la marche lui était à charge, tonnant à nos oreilles dès le premier mot de son Évangile, prend d'abord son vol, et il monte, dépassant non seulement la terre, non seulement les régions célestes, mais les armées des anges, mais tous les chœurs des Puissances invisibles, jusqu'à ce qu'il parvienne à Celui par qui tout a été fait, et le proclame en ces paroles : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu*¹. »

O Jean, vous vous étiez reposé au Cénacle sur le cœur de votre divin Maître, c'est le nid d'aigle que vous aviez choisi; mais c'est auprès de la colombe que le déploiement de vos ailes a commencé : en retour de l'hospitalité que vous lui donniez, elle vous initiait au vol vers les éternelles demeures et vers le sein du Père.

Ce n'est pas seulement la génération du Verbe que Jean a fixée avec le regard de l'oiseau royal; il a pénétré encore plus avant que les autres évangélistes dans les profondeurs de l'éternel amour qui, mieux que le soleil, réchauffe et féconde le monde : et Marie aidait encore son aiglon dans ses superbes et profitables investigations. Ni Augustin à Ostie, assis auprès de sa mère, et contemplant avec elle le ciel étoilé, ni saint Benoît et sa sœur, passant une nuit d'orage à s'entretenir ensemble des choses de l'autre vie, au pied d'une

¹ *Tract. super Joan., 1.*

montagne, ne pourront donner une idée approchante des colloques du mont Sion, où le disciple aimé de Jésus et la Mère du pur amour parlaient ensemble de tout ce que Dieu a fait pour sauver ses créatures et les rendre heureuses. Avant de remplir l'Évangile de saint Jean, la magnifique affirmation « Dieu a tant aimé le monde » n'a-t-elle pas rempli ces colloques? Qui mieux que Marie et Jean savait combien le monde avait été aimé? Comme les deux chérubins penchés en vis-à-vis sur l'arche d'alliance, la mère et le disciple avaient concentré, au Calvaire, leurs regards sur l'Agneau qu'on immolait, et ils en avaient rapporté, dans leurs yeux pleins de larmes, la vision du monde éperdument aimé. Ce sujet était intarissable sur leurs lèvres; mais Jean, y intercalant Marie avec une exquise tendresse, ne lui a-t-il pas dit avant tous les docteurs de l'Église : Vous aussi, ô Mère, vous avez tant aimé le monde que pour nous vous avez sacrifié Jésus?

L'aigle, demeuré seul, n'oubliera pas la colombe. De toute la famille apostolique, c'est Jean qui restera le dernier : Marie aura rejoint son Fils dans les cieux, les Onze seront morts, et, captif, solitaire sur le rocher de Patmos, l'aigle fixera une dernière fois l'astre royal. Dans ses visions apocalyptiques, une femme lui apparaîtra revêtue du soleil, tandis que la lune argentée se balancera sous ses pieds. A la splendeur de ce vêtement, mais surtout à la douceur de son visage, Jean reconnaîtra sa mère

bien-aimée, la colombe qui dirigea son vol : et sous la double inspiration de l'Esprit et de la reconnaissance, il achèvera la parure en attachant autour du plus beau front de l'univers la couronne de *douze étoiles*¹, symbole du Collège apostolique.

VI

Sanctuaire de la fraction du pain du ciel, école de l'aigle, la maison de Jean est enfin le berceau de l'intimité du genre humain avec sa nouvelle Mère.

Sur le Calvaire, Marie était devenue la nouvelle Mère des hommes. Mais, avant de s'exercer du haut des cieux, sa maternité avait eu besoin d'être en apprentissage sur la terre : voilà pourquoi Jésus l'avait laissée après lui. Or, c'est plus particulièrement dans la maison de Jean que se fait ce suave apprentissage.

Rappelons l'expression si pénétrante, si charmante dont se sert l'Évangile pour caractériser l'entrée en possession par Jean de sa divine Mère : *accepit eam in sua*, il l'accueille parmi ses biens, il la prend pour *sienne*. Dans la personne de Jean, c'est tout le genre humain qui entre en jouissance de cet héritage ineffable. La propriété que Bossuet explique en ces termes s'étend à tout homme : « O Jean, je vous donne Marie, et je vous donne en

¹ *Apocal.*, XII, 1.

même temps à Marie... Marie est à saint Jean, et saint Jean est à Marie... Tout ce que l'amour de Jésus avait de tendre et de respectueux pour sa Mère vivra dans le cœur de Jean. Lui qui tourne les cœurs ainsi qu'il lui plaît, et dont la parole est toute-puissante et opère en eux tout ce qu'il leur dit, il fait Marie mère de Jean et Jean fils de Marie¹ ». La convergence réciproque de cette maternité et de cette filiation se continuera avec la même efficacité ; elle se retrouvera dans tous les baptêmes, auprès de tous les enfants de lumière : Jean a pris Marie chez lui, nous la prendrons chez nous. Quel bonheur de posséder Marie en toute propriété !

Dans le suave apprentissage au mont Sion, comme Marie sut se montrer mère, et comme Jean laissait aller son cœur ! La confiance mutuelle était intarissable. Une figure de la Bible permet de l'entrevoir. Le prophète Élie vint dire dans un temps de famine, à une femme de Sarepta demeurée veuve avec son fils : « *Voici ce que dit le Seigneur le Dieu d'Israël : La farine qui est dans ce pot ne finira point et l'huile qui est dans ce petit vase ne diminuera point jusqu'au jour où le Seigneur doit donner la pluie sur la surface de la terre*². » Simple détail de vie pratique, mais qui allait s'embellir sous la loi d'amour. Mieux que le pain et l'huile, la force d'âme, figurée par le pain, et la douceur de l'aban-

¹ BOSSUET, *Panég. de S. Jean.*

² *III^e Livre des Rois, xvii, 14.*

don réciproque, exprimée par l'huile, ne diminuèrent jamais dans la sainte demeure du mont Sion. On attendait ensemble, on supportait ensemble, on espérait ensemble. L'Évangile et les Actes ne font mention d'aucun détail particulier : il n'y a pas lieu d'en être surpris, le mystère ne favorise-t-il pas l'intimité du foyer ? A chacun d'en faire la douce expérience avec Marie sa mère. Le mystère qui enveloppe la maison de Jean, semble dire : Voyez vous-même et goûtez combien Marie est bonne !

Lorsque, de nos jours, le voyageur gravit à Jérusalem le mont Sion, il retrouve la salle du Cénacle ; mais, de la maison de Jean habitée par Marie, la tradition locale ne lui montre qu'une modeste pierre, qu'on a pris soin d'enclaver dans une muraille¹. C'est tout ce qui reste du charitable séjour de Marie comme mère des hommes. On éprouve moins de peine de la disparition de l'édifice hospitalier, quand on songe qu'il n'était que le prélude et le type de la demeure de Marie auprès de chacun de ses enfants. On se rappelle alors, devant cette petite pierre marquée d'une croix, la

¹ L'emplacement de la maison de Jean est indiqué entre le cimetière américain, le Cénacle et le cimetière grec. Mais il n'y a plus trace d'habitation. On n'y trouve que les restes d'un mur, dans lequel on aperçoit deux pierres, marquées chacune d'une croix, vers le milieu. L'une de ces pierres aurait appartenu à la maison de la sainte Vierge ; c'est la plus rapprochée du cimetière protestant américain.

célèbre prophétie de Daniel : « Une petite pierre détachée du rocher devint une grande montagne qui remplit toute la terre¹. » Transformée par la main de Dieu, la petite pierre du mont Sion a pris les proportions les plus réjouissantes : elle se retrouve, comme base, à tout foyer où sourit une image de Marie.

Berceau de l'intimité du genre humain avec sa nouvelle Mère, la maison de Jean remplit le monde.

¹ DANIEL, II, 35.

CHAPITRE VIII

SA MORT A JÉRUSALEM, PRÈS DU CÉNACLE

I. Marie au terme de son labeur pour l'Église. Causes touchantes qui amènent sa fin : sa soif du souverain Bien, et l'épuisement de ses pleurs sur la ruine prochaine de Jérusalem. — II. Choix qui lui est proposé dans la manière de finir : elle choisit la mort. — III. Appel et réunion des Apôtres autour du lit de mort. — IV. Dernière communion de Marie; Jésus vient recueillir lui-même, avec ses anges, l'âme de sa mère. — V. Son saint corps déposé à Gethsémani.

I

Le pèlerinage de la Vierge touchait à son terme. Devenue mère des hommes, elle avait rempli toutes les intentions de Jésus, qui l'avait laissée après lui à la terre orpheline: elle avait entouré de soins et de tendresse l'Église naissante; elle avait donné l'exemple d'un insigne respect envers l'autorité de Pierre; elle avait favorisé l'efflorescence de la religion parfaite et la transition délicate des mœurs juives aux mœurs chrétiennes; elle avait assisté de ses prières et récompensé de ses bénédictions l'intrépidité des premiers confesseurs de la foi; elle était restée, à l'heure de la dispersion des Apôtres, le centre de leur zèle, de leur constance, de leur exactitude historique, de leur unité de

famille; enfin, elle avait largement posé, dans la maison de Jean, la base de son intimité future avec toute demeure chrétienne. Elle s'est acquittée de tous ses services d'amour : son apprentissage de mère des hommes est terminé.

Qu'est-ce qui va amener sa fin? Deux causes, l'une qui touche à l'intime de son être, l'autre qui vient l'affecter du dehors, toutes deux très émouvantes.

Ce qui va d'abord la détacher de ce monde, c'est le besoin d'entrer en possession de sa fin. Le langage populaire, profondément philosophique, a donné au mot *fin* deux significations : fin, but suprême que l'on veut atteindre; et fin, cessation de l'existence. Jamais la réunion de ces deux sens ne s'est mieux rencontrée qu'auprès de la plus pure et la plus innocente des créatures : le besoin d'entrer en possession de sa fin, de son Dieu adoré, amène sa fin, la cessation de son existence.

On le sait, Dieu a fait les âmes pour l'union divine; il les a douées d'un instinct qui les pousse vers lui comme vers leur centre et leur fin, avec une force à laquelle nulle force sensible ne saurait être comparée.

Le péché originel et le péché actuel diminuent, il est vrai, cette admirable convenance qui est entre Dieu et les âmes, et affaiblissent ce sublime instinct de la béatitude dont il les a décorées¹.

¹ S^{te} Catherine de Gênes, dans son *Traité sur le Purga-*

Mais l'âme de Marie n'ayant subi l'atteinte ni du péché originel, ni du péché actuel, ne fut nullement sujette à cette fatale détérioration. Qu'en résultait-il, sinon que cette âme unique, couverte du splendide vêtement de l'innocence, conservait pour l'union béatifique une aptitude inouïe; les rayons sortis du foyer de l'amour divin la pénétraient sans obstacle, et elle sentait en plein l'action toute-puissante de l'aimant qui l'attirait. Dès lors, oubliant tout et s'oubliant elle-même, elle eût voulu s'élançer vers son Dieu, et se perdre en lui, afin de goûter les charmes entrevus de la Divinité, de contempler ses grandeurs infinies et de jouir de ses amabilités souveraines. Mais hélas! elle se voyait retenue à la terre par des obligations de tendresse et de sollicitude envers les hommes qu'elle se garderait bien d'abrèger. Quel tourment! Il est impossible de s'en faire la moindre idée, car le désir croît en proportion de l'amour, qui croît sans cesse. Sainte Thérèse parle de flèches de feu, qui atteignent jusqu'au plus intime de l'âme, qui réduisent tout en poudre, et qui font subir à cette âme une peine intérieure, qui dépasse tout ce que l'homme peut produire, et qui est un miracle du Très-Haut¹. Ames saintes qui, semblables à la biche blessée par le chasseur, avez été atteintes des

toire, a d'admirables pages sur cet instinct béatifique dont Dieu a doué l'âme.

¹ *Le Château intérieur*, sixième demeure, chap. xi.

traits de l'amour divin, dites-nous vos ardeurs inextinguibles. Parce que l'attente vous semblait longue, parce que la séparation d'avec l'objet aimé vous était cruelle, vous avez fait retentir les solitudes, les cloîtres, le sanctuaire, de vos longs gémissements. Mais qu'est votre peine à côté de celle de Marie ? Que sont vos soupirs auprès de ses soupirs ? Innocente autant qu'aimante, d'autant plus aimante qu'elle était l'innocence même, elle connut dans toute son étendue le martyre de l'attente. Elle vécut soixante-dix ans loin du face à face avec son créateur, et environ vingt ans sans le *revoir* de son Jésus. Mais enfin arriva le jour où, le devoir envers les hommes étant parfaitement accompli, les digues qui arrêtaient son départ vers l'éternel Amour reçurent permission de se rompre.

Et ainsi, pour Marie, la liberté de rejoindre le souverain Bien, amène la cessation de l'existence : libre de s'élancer en haut, la colombe va quitter la terre.

Une autre cause influe sur sa fin, et celle-là vient l'affecter du dehors : c'est l'approche de la destruction de Jérusalem.

On a dit avec autant de cœur que de tact : « La perte d'une nationalité est un des malheurs de la race humaine qui appelle le plus la sympathie. Il y a dans la patrie quelque chose de si sacré !... C'est un spectacle à arroser de larmes que la fin d'un

grand peuple : les vainqueurs mêmes n'y sont pas insensibles... La religion, tout habituée qu'elle est à voir mourir les nations comme les hommes, a aussi de secrètes et tendres pleurs pour ces infortunes qui attestent la caducité de tout ¹. » Jésus en a donné l'exemple : bien des fois, il pleura sur Jérusalem, et la considérant avec tristesse du mont des Oliviers, il proféra ce gémissement de douleur, ce cri de secours refusés : *Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule réunit ses petits sous son aile, et tu ne l'as pas voulu !*

Restée seule, Marie avait continué les tentatives de salut. Sa prière pour conjurer les malheurs de la Judée était incessante ; n'avait-elle pas rapporté du Calvaire cette supplication : *Père, pardonnez-leur !* Ensuite, unie aux Apôtres, n'a-t-elle pas cherché à neutraliser de tout son pouvoir les erreurs et les vices qui perdaient le peuple juif, en opposant l'humilité et le désintéressement à l'esprit de domination et de cupidité, et la largeur de la charité à un particularisme étroit et jaloux ? Au dernier festin de Béthanie, Marie-Madeleine répandant ses parfums les plus précieux et brisant son albâtre sur le Sauveur, avait mérité d'entendre de lui cet éloge : *Cette femme, elle a fait ce qu'elle a pu* ² ! Employant pour Jérusalem ses dernières forces

¹ LACORDAIRE, *Lettre sur le Saint-Siège*.

² S. MARC, XIV, 8.

et ses dernières larmes, la Mère de Jésus se consumait dans les tentatives de secours : *elle a fait ce qu'elle a pu*, elle y a brisé son cœur. Mais la cité *déicide s'enfonce de plus en plus* dans l'endurcissement, insensible à tous les signes avant-coureurs de sa destruction.

Ces signes se succédaient comme les éclairs sur un ciel noir. C'est une tradition constante, rapportée par Josèphe, consignée dans le Talmud et confirmée par tous les rabbins que, quarante ans avant la ruine de Jérusalem, ce qui revient à peu près au temps de la mort de Jésus-Christ, on ne cessait de voir dans le temple des phénomènes vraiment étranges. Tous les jours il y paraissait de nouveaux prodiges, et un fameux rabbin put s'écrier : « *O Temple, ô Temple, qu'est-ce qui t'émeut, et pourquoi te fais-tu peur à toi-même ?* » Une fois, vers minuit, la porte d'airain qui regardait l'orient et dont la hauteur était de treize coudées, s'ouvrit d'elle-même avec grand bruit, quoique vingt hommes eussent de la peine à la mouvoir, et qu'elle fût fermée par des barres de fer et des verroux enfoncés fort avant dans les murs. Les gens instruits en tirèrent le funeste augure que c'était la porte ouverte à l'étranger et à la dévastation. Une autre fois, un peu après le lever du soleil, tous les habitants de la Judée, aperçurent dans les airs des chariots pleins de gens armés, qui traversaient les nues et se répandaient autour des villes comme pour les assiéger. Durant une année tout entière,

il parut sur Jérusalem une comète qui avait la forme d'une épée. Le jour de la Pentecôte, pendant que les sacrificateurs veillaient dans le Temple intérieur, occupés au service divin, ils entendirent un bruit formidable; une voix partit du fond du sanctuaire et répéta ces mots à plusieurs reprises : *Sortons d'ici, sortons d'ici*. Les saints anges protecteurs du Temple déclaraient hautement qu'ils l'abandonnaient, parce que Dieu, qui y avait établi sa demeure durant tant de siècles l'avait réprouvé¹.

La punition terrible annoncée avec larmes par le Christ s'avance donc à grands pas. On entend déjà dans le lointain le cliquetis des armes. Ce sont les légions romaines. Elles seront impitoyables. Sur le Golgotha, les soldats romains excités par les Juifs, avaient crucifié Jésus avec dureté. La justice divine ne recherchera pas d'autres exécuteurs du châtiment et la dureté sera retournée contre Jérusalem. L'Homme de douleur avait dit : *Si on traite de la sorte le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec*²?

Eh bien, Marie assistera-t-elle à ce terrible règlement de compte? Vingt-quatre ans environ ont passé depuis la mort de Jésus. Il n'y en a plus que onze avant le premier investissement de Jérusalem.

¹ Joseph et Tacite même ont raconté ce prodige. — Lire, sur les derniers jours de Jérusalem, l'émouvant et savant ouvrage de M. de Champagny : *Rome et la Judée*.

² S. LUC, xxiii, 31.

saalem, mais déjà l'agonie de la Judée a commencé. Émeutes, massacres, faux messies, dissensions intestines, pestes, famines, fléaux de toutes sortes, dépriment, dessèchent la malheureuse terre et la prédisposent à l'embrasement final. Marie qui avait seize ans à la naissance du Sauveur, quarante-neuf à sa douloureuse Passion, atteint sa soixante-dixième année au moment où cette agonie commence¹. Elle a eu connaissance de tous les signes avant-coureurs de la destruction, elle a fait ce qu'elle a pu pour l'éloigner : va-t-elle encore être présente aux épouvantables péripéties de la fin ? Oh non ! car le Ciel juge suffisant le martyre, pour sa patrie, de la noble fille de David. Au Calvaire, elle a dépassé toutes les proportions de l'héroïsme ; nulle mère qui n'eût dit, comme Agar s'éloignant en pleurant de l'arbre sous lequel elle avait couché Ismaël : *je ne verrai pas mourir mon fils* ; elle, au contraire, étant restée debout à côté de la Croix, avait suivi, partagé toutes les douleurs de Jésus, elle s'en était rassasiée ; mais à présent, dans l'agonie de la Judée, elle reprend le cri d'Agar et elle dit : Je ne verrai pas mourir ma patrie !

O Vierge d'Israël, noble fille de David, le ciel a exaucé votre désir.

¹ L'opinion qui réunit le plus de suffrages fixe à 72 ans l'âge de Marie, quand elle mourut. S. Épiphane, Méta-phraste, Baronius sont de ce sentiment.

II

Mais comment Marie quittera-t-elle cette terre d'exil ?

Le choix, selon plusieurs auteurs, lui en fut laissé. Ayant été préservée de la tache originelle, elle n'avait pas été comprise dans la sentence de mort portée au paradis terrestre. Créature toute belle et éthérée, elle était la femme libre, dans toute l'étendue de la liberté : libre dans son cœur, libre dans son esprit, libre dans tous ses mouvements, libre dans toutes ses puissances, libre enfin dans sa manière de finir et de quitter la terre. Elle pouvait donc, dans le choix qui lui fut laissé, être transportée vivante au ciel.

Son humilité se serait effrayée d'une faveur qui l'eût placée non seulement au-dessus de tous les hommes, mais au-dessus de Notre-Seigneur lui-même : et elle choisit la mort ¹.

Elle choisit la mort pour mieux ressembler à Jésus et lui être conforme jusqu'à la fin. Elle voulut connaître ces mystérieux défilés du trépas à travers lesquels son Jésus avait disparu d'une façon si ter-

¹ S. Jean Damascène dit : *Comment en effet participerait à la mort celle qui a produit la vie pour tout le genre humain ? Mais elle a obéi à la loi portée par Celui qu'elle a engendré. Comme fille de l'ancien Adam, elle a subi l'ancienne sentence à laquelle s'était soumis son propre Fils.* (Brev. rom. Office du 15 août.)

rible. Là où avait passé son enfant, mère admirable, elle soupirait de passer elle-même. Elle n'hésite donc pas dans le choix de sa fin ; elle désire, elle attend les mêmes étapes finales que celles de son Jésus adoré, le dernier soupir, la séparation de l'âme et du corps, l'ensevelissement, la tombe : elle attend tout cela, c'est bien la conformité d'amour.

Mais un autre motif ne lui a-t-il pas dicté ce choix de la mort ? Oui vraiment, et c'est la pensée d'un dernier service à rendre au genre humain.

Elle savait, elle voyait combien était dure aux pauvres hommes la condition de mourir. Prompte à tous les services, elle pressent qu'elle pourra émousser l'aiguillon de la mort, et dulcifier le dernier sommeil.

Déjà, Jésus, en acceptant le calice du trépas, avait voulu le boire jusqu'à la lie, pour ne nous en plus laisser que les gouttes rigoureusement indispensables à l'expiation. Mais ce calice, le plus amer que la justice de Dieu ait approché des lèvres pécheresses, ce calice de la mort renferme une telle amertume, que d'autres lèvres, en étant innocentes, avaient encore besoin d'y apporter une empreinte d'adoucissement, et ces lèvres innocentes allaient être les vôtres, ô tendre Mère des hommes. La Croix de Jésus et le dernier soupir de Marie formeront la transfiguration de la mort. La couche funèbre du chrétien s'illuminera de ce double acte de confiance : Mon Sauveur, vous êtes mort pour moi ; Mère innocente, votre exemple m'encourage à mourir.

Il y a mieux. Les belles âmes, les vierges, les saints, hériteront de Marie le bonheur de mourir. Il y avait au Livre de Dieu cette promesse rarement accomplie : *La femme forte rira à son dernier jour*¹. En dorant la tombe de son sourire, la femme forte par excellence, Marie, va rendre ce saint rire communicatif. On verra parmi les belles âmes ce miracle qui renverse la nature : la joie au lieu de la tristesse à l'annonce de la fin prochaine, l'aurole se dessinant sous la dernière parure virginale, et le sourire éternisant le dernier souffle.

O Marie, mère innocente, merci d'avoir fait choix de la mort ; elle vous doit de connaître le bonheur, et c'est vous qui l'avez ornée comme un berceau.

III

D'après une tradition aussi ancienne que vraie, lorsque l'heure du bienheureux trépas de Marie fut proche, la Providence eut soin de rappeler autour d'elle les Apôtres, alors dispersés pour la prédication de l'Évangile. La Mère des chrétiens allait être, une dernière fois sur la terre, centre d'unité de famille.

Avertis par des apparitions d'anges ou par des inspirations secrètes, les Apôtres regagnent de tous

¹ *Prov.*, xxxi, 25.

les points de l'horizon le Cénacle et la maison de Jean : aigles rassemblés pour le départ de la colombe.

Auprès de Jean, qui n'avait jamais quitté Marie, se retrouvent : Pierre, chef de l'Église ; André, le plus doux des saints ; Philippe, la personnification de la bonté ; Barthélemy qui, d'après une tradition reconnue comme certaine, n'est autre que Nathanaël dont Jésus avait dit : *Voici un vrai israélite, sans déguisement* ; Mathieu, surnommé Lévi, le premier qui ait écrit l'Évangile ; Jacques le Mineur, depuis longtemps évêque de Jérusalem, appelé aussi le juste, nazaréen dès le sein de sa mère ; Jude, frère de Jacques le Mineur ; Simon le zélé ; Mathias, l'élu du collège apostolique. Ils étaient dix. Il manquait Jacques le Majeur, frère de Jean : il avait déjà été martyrisé par Hérode ; il manquait aussi l'Apôtre qui, une première fois, s'était trouvé absent le jour où le divin Ressuscité s'était montré à ses amis : Thomas ; le bon Maître lui avait fait ensuite toucher ses plaies avec une véritable complaisance, mettant ainsi son retard à profit pour ceux qui douteraient. De nouveau, il devait arriver en retard, parce qu'il revenait de pays plus éloignés. Mais la complaisance divine, qui ne se lasse jamais, en tira encore un profit, une merveille.

Avec quel sentiment d'affectueuse et profonde reconnaissance, Marie ne vit-elle pas cette inespérée et tendre réunion à l'occasion de ses derniers ins-

tants. Eux les bien-aimés de son Fils, les porteurs de son nom et de ses promesses chez tous les peuples, ils avaient interrompu leurs travaux pour revenir auprès d'elle et être les auxiliaires de son passage au sein de l'éternel Amour. Comme elle les remercia de tout ce qu'ils avaient déjà entrepris et supporté pour la gloire de Dieu et de son Christ ! Quelle fut belle et touchante l'action de grâce commune ! Le royaume de Dieu avait si magnifiquement reculé ses frontières : le nom de Jésus était reçu avec honneur parmi les Gentils ; dans tous les rangs de la société, on ployait le genou devant sa divinité ; les faux dieux du paganisme fuyaient devant son culte ; son Évangile devenait la règle des mœurs ; et les enfants de lumière multipliaient les œuvres de pureté et de charité, et faisaient assaut d'héroïsme. Devant ces progrès du christianisme dont les Apôtres rassemblés étaient comme le raccourci, une extase de reconnaissance illuminait le visage de Marie, rendait ses lèvres éloquentes et faisait couler les larmes de tous les assistants. Assurément la dernière prière de Jésus au soir de la Cène revint à toutes les mémoires ; le Sauveur y disait à son Père céleste : *« J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés en les tirant du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés ; et ils ont gardé votre parole... Et maintenant je ne suis plus dans le monde, je viens à vous ; mais pour eux, ils sont dans le monde. Père saint, conservez les fidèles à confesser votre nom que vous*

*m'avez donné de leur révéler, afin qu'ils soient un comme nous. Pendant que j'étais avec eux, je les conservais fidèlement attachés à votre nom; je les ai gardés et nul d'eux ne s'est perdu, si ce n'est le fils de perdition... Sanctifiez-les dans la vérité, votre parole est la vérité... Mon Père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi*¹... » Ces supplications, que Jésus, sur le point de mourir, avait exhalés vers son Père pour la persévérance et le salut de ses disciples, ne purent que se répercuter dans la dernière prière de Marie. Elle demande à Jésus, avec toute la distance qu'il convient à une créature, ce que lui-même a demandé à son Père : elle rappelle que les bien-aimés disciples ont été inviolablement attachés à son Nom divin, que nul d'eux n'a péri; elle remet le dépôt qui a été confié à son amour maternel ; et elle supplie que là où elle va être, chacun de ses enfants y soit un jour avec elle. Fleur de la tige de Jessé, vierge très prudente, elle avait coopéré à l'œuvre des Apôtres, en vierge, en fleur, avec réserve et délicatesse ; mère incomparable, elle avait réchauffé et fait grandir l'Église naissante sous les ailes d'une tendresse qui ne s'était jamais lassée.

Une des plus touchantes coutumes patriarcales ne pouvait être absente de ce lit de mort : la coutume de bénir. Les Apôtres demandèrent à leur

¹ S. JEAN, XVII, 6, 11, 12, 17, 24.

sainte mère sa bénédiction. Mais le Christ avait conféré au sacerdoce chrétien cette faculté suave, qui s'était unie, comme d'elle même, au signe de la croix. L'humble Marie le savait bien, et la tradition rapporte qu'avant de bénir, elle-même voulut être fortifiée par la bénédiction des prêtres de la nouvelle alliance. Pierre, chef de l'Église, et ses frères, formèrent au-dessus d'elle, avec une émotion profonde, le signe sacré de la rédemption. Bénie par le sacerdoce, à son tour elle bénit sa famille. Elle étendit les mains sur la tête de chacun des Apôtres, reconnaissant en chacun d'eux le fils que Jésus lui avait donné du haut de la Croix. Quel enchaînement radieux se produisit alors avec la bénédiction de Jacob étendant les mains sur ses douze fils : la bénédiction du patriarche avait ouvert l'avenir du côté de la Terre promise ; celle de Marie l'ouvrit du côté de la patrie des cieux. Jésus ayant prédit à ses Apôtres la couronne du martyr, la bénédiction de Marie prépara leurs fronts à l'éclat de cette couronne.

Elle bénit aussi les saintes femmes, fidèles compagnes de son veuvage. Les adieux qu'elle leur adressa furent touchants, mêlés d'ivresse et de reconnaissance. Elle leur dit : « O filles de Jérusalem, merci ! O mes douces compagnes, c'est Lui mon Bien-Aimé qui vient !... Adieu, vous n'entendrez plus le récit de mes plaintes. » Le Cantique sacré s'était fait, par avance, l'écho de ses plaintes attendrissantes : *O filles de Jérusalem, je vous en*

*conjure, si vous rencontrez mon Bien-Aimé, dites-lui que je languis d'amour*¹.

IV

Son dernier acte sur terre fut donc l'union à son Bien-Aimé, par la réception de la sainte Eucharistie en céleste viatique.

Quel fut le ministre de cette dernière communion ?

Le pieux Gerson pense que Jésus en personne escorté des anges descendit porter à sa Mère le saint viatique, voulant être lui-même son prêtre dans le passage à l'éternité². Mais une autre opinion confère ce soin à Jean, chapelain fidèle de Marie. Nous préférons ce sentiment. Jésus, la délicatesse infinie, s'est bien gardé d'enlever, ce semble, au disciple de son cœur cette consolation suprême, récompense de son hospitalité. Du reste, l'apparition en personne du Bien-Aimé, admise aussi dans ce sentiment, aurait suivi immédiatement la réception du saint viatique.

C'est pourquoi, recomposons cette scène touchante de la dernière communion de Marie qui a deux phases :

Jean, aidé de Pierre, ou l'amour appuyé sur la

¹ *Gantig.*, v, 3.

² GERSON, Tract. IX, *sup. Magnificat.*

doctrine, vient de présenter à Marie le pain du ciel. Tous les Apôtres sont à genoux. Le Cénacle, dont la maison de Jean est une dépendance, recouvre quelque chose de l'impression qu'il ressentit quand le Saint-Esprit l'enveloppa pour la première fois de ses flammes et de ses dons. L'âme des assistants, unie en silence à celle de Marie, pénètre avec elle dans l'admirable monde surnaturel, plein de lumière, où les dernières étoiles se fondent dans la suave aurore du jour éternel qui se lève, sourit et entr'ouvre les cieux. Chacun accompagne la dernière adoration de la mourante, chacun s'identifie avec son action de grâces. Marie recueille, résume en une toutes les adorations de sa vie pour mieux honorer cette dernière communion. L'extase est générale, mais le ravissement laisse couler les larmes; car ce sont des enfants qui vont perdre leur mère.

Alors succède la deuxième phase, où Marie aperçoit son Fils qui descend avec les anges et qui vient lui adresser le plus doux appel que la terre entendra jamais. Cet appel d'amour, le Cantique sacré s'était plu à le préparer, en ces termes lointains :

Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, mon unique beauté, et venez.

Car l'hiver de l'épreuve est passé, les pluies des afflictions et des adversités se sont écoulées ;

Les fleurs de votre sainte vie ont donné leurs parfums ;

Le temps de cueillir est venu ;

Levez-vous, ma bien-aimée, ma toute belle, et venez¹.

Ainsi est décrit l'appel dans le saint Cantique ; son ampleur est pour nous, elle aide à nous faire comprendre toute la douceur de cet appel ; mais, à l'égard de l'heureuse Vierge, il dut être court. Le céleste Amour, en se faisant reconnaître à Madeleine, n'avait-il pas usé d'un mot unique : Marie ? Économe du temps pour être plus vif, l'appel de Jésus retrouve ici sa brièveté.

Deux éclairs qui se précipitent et se réunissent, l'un venant des cieux, et l'autre de la terre, n'expriment qu'imparfaitement la compénétration de ces deux *revoirs*, de ces deux amours : « Ma Mère ! » — « Mon Jésus ! »

Ses lèvres murmurent encore une fois l'acte favori de son abandon : *Qu'il me soit fait selon votre parole !* Et dans un dernier transport d'amour, qui éternise le sourire sur son beau visage, elle expire

Les Apôtres entendaient des harmonies célestes², car les anges chantaient déjà leur Souveraine. Mais Jésus ayant recueilli l'âme de sa mère, la possède et la retient embrassée jusqu'à l'Assomption.

¹ *Cantiq.*, II.

² « Les Apôtres virent des anges ; ils entendirent la psalmodie des célestes puissances ; et Marie, entourée de la gloire divine, remit son âme sainte entre les mains de Dieu. » (S. JEAN DAMASCÈNE, leçon du Brév. rom. au 4^me jour de l'Oct. de l'Assomption)

V

Cette mort, ou mieux cette *dormition*, pour employer l'expression charmante et plus vraie des Orientaux, eut lieu un vendredi, 13 août ; comme son Jésus, Marie devait passer le samedi dans le tombeau et en sortir le dimanche matin.

Le pieux historien Nicéphore, si digne de foi, dit des funérailles de la bienheureuse Vierge :

« Les Apôtres et ceux qui étaient là entouraient en cercle son précieux corps. Tous lui baisèrent les pieds et les mains avec un profond respect.

« Les aveugles y trouvaient la vue, l'ouïe était rendue aux sourds, les paralytiques s'étonnaient de marcher, et par son attouchement les malades étaient guéris.

« Ses obsèques furent célébrées. On tenait devant elle des flambeaux, on brûlait des parfums, on répandait des fleurs ; les anges du ciel précédaient ou suivaient son cercueil.

« Les Apôtres et les disciples récitaient des hymnes merveilleuses : eux-mêmes portaient son cercueil. On s'avancait de Sion à Gethsémani.

« Elle y fut, comme son Fils, déposée dans un sépulcre tout neuf¹. »

Continue ta dormition, corps virginal ! Repose-toi de ta vie voyageuse, Arche sainte de la nouvelle

¹ NICÉPHORE CALLISTE, *Hist. eccl.*, II, XI.

alliance! Sanctifiez la vallée de Josaphat, restes précieux !

Pendant trois jours, conformément aux usages de la nation juive, les Apôtres veillèrent auprès du tombeau. Les concerts angéliques se firent entendre à eux, pendant ces saintes veilles de l'amour filial.

Le troisième jour, la mélodie cessa¹. Elle allait se continuer sur les collines éternelles.

¹ *Son corps qui, par un mystère ineffable, avait enfanté l'Homme-Dieu, fut transporté au bruit des hymnes que chantaient les anges et les apôtres, et déposé à Gethsémani, dans un tombeau près duquel les anges continuèrent, pendant trois jours entiers, leurs mélodieux accents. Ensuite le chant cessa. (S. JEAN DAMASCÈNE, Brév. rom., leçon du 4^{me} jour de l'Oct. de l'Assomption.)*

DEUXIÈME PARTIE

LA REINE DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE

CHAPITRE PREMIER

ASSOMPTION DE MARIE : ELLE EST COURONNÉE REINE DE L'ÉGLISE TRIOMPHANTE.

I. Combien il convenait que le corps de la Vierge Marie fût excepté de la captivité du tombeau et de la corruption. Le décret d'exception. — II. Ce qui s'est passé sur la terre : ouverture du tombeau par les Apôtres. Gracieuse image employée par l'Écriture pour exprimer comment la Vierge s'est élevée de terre. — III. Ce qui s'est passé entre la terre et le ciel. L'ordre aux portes éternelles de s'ouvrir. Empressement des anges et de tout le paradis à la rencontre de la Vierge. Parure que lui fournit le soleil, applaudissements des mondes. — IV. Jésus au-devant de sa Mère. — V. Au sein de Dieu. Le face-à-face ineffable. Le couronnement dans l'extase de l'humilité.

I

La Vierge Marie ne pouvait pas demeurer la capture et la proie du tombeau.

Qu'est-ce qu'un tombeau ?

C'est la dernière demeure de la créature *tombée* dans le péché. On finit au tombeau parce qu'on a commencé avec la chute.

Dieu se défend, dans l'Écriture, d'être l'auteur de la mort et des tombes. De peur que, dans la suite des âges, les mortels en se couchant dans leurs tombes, ne jetassent vers le ciel un regard accusateur, l'Éternel a pris les avances dans son Livre, la Bible, où il déclare formellement qu'il n'est point l'auteur de la mort ; il s'en défend comme

d'une chose qui répugne à sa nature et à sa bonté : « Ce n'est pas Dieu qui a fait la mort, *Deus mortem non fecit*¹. » Et qui donc l'a faite ? le péché : « *Per peccatum mors*², par le péché la mort. » Le Créateur en effet, sous les berceaux embaumés de l'Éden, avait créé l'homme droit, debout. A la différence des autres êtres, qui sont inclinés ou penchés vers la terre, l'homme a été formé droit, selon la ligne verticale : parce que la ligne verticale est la ligne de l'honneur, de la liberté, de la vie, non seulement physique, mais morale. Quand on dit d'un homme qu'il est droit, qu'il suit la ligne droite, c'est son plus bel éloge, car c'est dire que son maintien moral est noble comme sa noble stature. Mais le péché, lui, a opposé à Dieu une autre ligne, une ligne rivale : la ligne horizontale, qui est celle de la mort ou de la prostration. Ce corps, que Dieu, avait planté dans la rectitude, si beau et si droit, voici qu'il est contraint de se coucher et de s'étendre d'après la nouvelle ligne humiliante. Dieu avait créé l'homme droit, debout ; et le péché a crié à l'homme : *Couche-toi...* Et couché dans son tombeau, il y devient la pâture des vers. *J'ai dit à la pourriture : Vous êtes mon père ; et aux vers : Vous êtes ma mère et mes sœurs*³.

Eh bien, cette horrible et formidable décomposition ne pouvait convenir à la Vierge Marie ; elle

¹ *Livre de la Sagesse, 1, 13.*

² *Épître aux Rom., 7, 12.*

³ *Job, xvii, 14.*

ne pouvait demeurer la prisonnière de la mort et du tombeau.

N'était-elle pas l'Immaculée, l'unique colombe sans tache. Elle n'avait jamais connu les insultes de la concupiscence. Tandis que saint Paul disait en pleurant : *L'ange de Satan a levé sa main contre moi*, elle avait dit dans le ravissement de sa candeur : *L'ennemi n'a rien trouvé en moi qui soit à lui*. Il n'avait pas été question pour elle du joug du péché, ni de l'aiguillon de la tentation. Elle avait été, à sa conception et à sa naissance, tout éthérée, toute belle, toute libre. Son immaculée virginité avait fait sa liberté. Libre dans son cœur, libre dans son esprit, libre dans tous ses mouvements, libre dans toutes ses puissances, ah ! comment aurait-elle connu la captivité du tombeau ! L'affreux ver du sépulcre s'est replié et a rampé loin d'elle. Pour nous, le ver du remords nous prépare au ver du tombeau. Mais pour elle, sans remords et sans tache, elle n'avait rien à démêler avec la dernière pourriture.

La Tradition devait avoir des accents superbes sur cette incompatibilité entre la Vierge et la putréfaction du tombeau. Celui-ci, entre autres :

« Les deux termes de la vie, le commencement et la fin, se correspondent. Où le péché a eu une fois l'entrée, il entraîne après soi la mort et la corruption ; mais où le péché n'a jamais eu d'accès, la mort aussi n'a aucun pouvoir de nuire. Puis donc que nous sommes si assurés que la sainte Vierge n'a jamais été offensée par le péché originel, nous

devons aussi l'être que son corps virginal n'a pas été offensé par le trépas. Pourquoi croirions-nous que Dieu lui aurait accordé le premier privilège, qui est le plus grand, sans lui accorder aussi l'autre qui est beaucoup moindre et qui n'en est qu'une conséquence ? Pourquoi garder seulement son entrée au monde et ne pas garder sa sortie ? Ah ! c'est pour elle que ce cri de bénédiction s'était élancé, comme un jet de lumière, du milieu des chants du Prophète royal : *Que le Seigneur garde ton entrée au monde et ta sortie du monde, ô Vierge, honneur de la tige de Jessé¹ !* »

Et cet autre accent :

« O Marie, vous qui n'aviez pas eu conscience de la terre, vous ne pouviez pas être tenue prisonnière dans son sein². »

Telle est la connexion qui s'établissait, au moment de la mort de Marie, entre son privilège d'avoir été immaculée dans sa conception et celui d'échapper à la corruption de la tombe.

Il s'en établissait une autre, non moins étroite, plus étroite peut-être, entre l'Incarnation et cette même préservation : Est-ce que le Fils de Dieu n'ira pas chercher sa Mère dans le mausolée ?

De tout ce qu'il t'a dû cet aimable Fils garde la mémoire, ô Mère ! Il est venu en ta chair, charmé

¹ D'ARGENTAN, *Les Grandeurs de la sainte Vierge Marie*.

² *Ut quæ terræ non eras conscia, non teneret rupes inclusam* (Préface franque et gothe). MURATORI, *Missale gothicum*.

par sa pureté. Il l'a aimée jusqu'à s'y renfermer neuf mois, s'y incorporer, ne faire plus qu'un avec ce qu'il en a pris. Et il laisserait dans le tombeau ta chair hospitalière, ô Marie ? Oh ! non. Sanctifiant pour toi l'entrée dans la vie, il embellira aussi ta sortie : prison de la tombe, tu ne détiendras pas son corps !

Dans un très ancien manuscrit cophte, Marie est représentée désirant mourir, pour connaître et traverser les mystérieux défilés du trépas à travers lesquels son Jésus avait passé : mais elle demande à n'y être pas arrêtée par le sceptre de la mort. Aussi, dès que l'ange funèbre se présente pour l'atteindre, la mère de Dieu en appelle-t-elle au bras de son Fils?... Ne vous souvenez-vous pas, ange funèbre, que lorsque vous frappiez de mort les premiers-nés des Égyptiens, vous passâtes, en les épargnant, les demeures des enfants d'Israël, marquées sur leurs portes du sang d'un agneau figuratif ? Et ici, derrière la porte de ce tombeau, il y a la Mère même de Dieu... passez, ange de la Mort !

Le privilège de Mère de Dieu réclamait donc, avec non moins d'instance que le privilège d'Immaculée, un décret d'exception à la captivité du tombeau pour la glorieuse morte.

A-t-il été porté ce décret ?

Oui vraiment, il a été porté, et que sa rédaction est nette et claire !

« LEVEZ-VOUS, SEIGNEUR, POUR ENTRER DANS VOTRE REPOS. »

C'est au Christ vainqueur de la mort à l'aube du jour de Pâque, que ces grandes paroles sont adressées ;

Puis, le décret ajoute :

« VOUS ET L'ARCHE OU ÉCLATE VOTRE SAINTETÉ ».

Après le Christ, c'est sa Mère que le décret invite à se lever, elle qui fut l'arche où éclatèrent sa sainteté, sa puissance et sa majesté. Comme si le Fils de Dieu et de Marie ne se fût pas levé tout entier, s'il n'eût fait lever après lui sa très sainte Mère !

*Surge in requiem tuam, Tu et Arca sanctificationis tuæ*¹.

II

Comment le décret a-t-il été exécuté ?

Rappelons, mais en l'achevant, le récit du pieux historien Nicéphore sur les funérailles de la bienheureuse Vierge.

« Les Apôtres et ceux qui étaient là entouraient en cercle son précieux corps. Tous lui baisèrent les pieds et les mains avec un profond respect. Les obsèques furent célébrées. On tenait devant elle des

¹ Salomon fit chanter le psaume qui contient cette parole au jour de la translation solennelle de l'arche d'alliance dans le Temple qu'il venait de bâtir. Mais les superbes expressions et les grandes promesses du chant royal n'ont trouvé leur accomplissement parfait qu'en Jésus-Christ et sa glorieuse Mère, de l'avis de tous les interprètes.

flambeaux, on brûlait des parfums, on répandait des fleurs. Les Anges du ciel précédaient ou suivaient son cercueil. Elle fut déposée à Gethsémani, comme son Fils, dans un sépulcre tout neuf. Cependant, au bout de trois jours, les Apôtres étaient sur le point de s'en retourner, quand l'un d'eux, qui était Thomas et qui était en retard, arriva de voyage et demanda qu'on lui ouvrît le tombeau, afin de contempler le corps sacré de la Vierge. Quand on l'eut ouvert, le corps ne s'y trouva point. Les linges de l'ensevelissement restaient seuls pliés et rangés en un lieu, comme jadis on avait vu au tombeau de Jésus. Un parfum délicieux s'exhalait du sépulcre, que les disciples baisèrent et refermèrent ensuite avec vénération ¹.

Il n'y avait plus rien de Marie sur la terre.

Que s'était-il passé ?

La mort de Marie avait donc été une défaillance d'amour. Le Bien-aimé de son âme ne la laissa pas longtemps dans ce spasme et le sommeil qui l'avait suivi. Il prit soin lui-même de l'éveiller. De la même voix puissante qui avait rappelé Lazare du tombeau,

¹ Nicéphore, moine grec du xiv^e siècle, assure que ce récit lui était venu de l'évêque Juvénalis, patriarche de Jérusalem, qui, quatre siècles après l'Assomption, en avait fait le rapport solennel à Pulchérie, femme de l'empereur Marcien, alors que celle-ci cherchait le corps de la Mère de Dieu pour le déposer dans l'église récemment bâtie par elle en son honneur dans le quartier de Blachernes. (NICEPHORI CALLISTI *Hist. eccl.*, lib. II, cap. XI., Paris, in-fol., 1830).

mais qui prit pour elle l'accent de la plus suave tendresse, il lui dit : *Levez-vous, hâtez-vous, ma Bien-aimée, ô ma Mère, ma Colombe, ma toute-belle, et venez*¹. Et la Mère de Dieu, soulevant sans effort la pierre du sépulcre heureuse de s'écarter, était venue à la lumière.

Jésus, dans sa résurrection, s'était levé comme l'éclair, comme le soleil : Marie se leva comme une vapeur d'encens.

C'est la délicieuse comparaison dont se sert le Cantique des cantiques.

Le texte en hébreu dit : *Quelle est celle-ci qui s'élève et monte du désert comme une baguette de fumée de myrrhe et d'encens*².

Semblable à une fumée d'encens qui monterait non en tourbillonnant, mais en droite ligne ainsi que le ferait une baguette, la Vierge ressuscitée montait....

Son Assomption, comparée par l'Écriture et les interprètes à une *baguette de fumée* aromatique, c'est-à-dire à une petite fumée droite et légère, que c'est beau ! Cette petite fumée droite marquait l'incomparable droiture ou pureté de sa vie. Chez nous autres, inconstantes créatures, nos actions se font par mouvements saccadés, elles fléchissent à droite, elles fléchissent à gauche, comme des tourbillons de fumée promenés par le caprice des pas-

¹ *Cantiq.*, II, 10.

² *Ibid.*, III, 6.

sions : mais pour la Vierge Marie, la petite fumée aromatique était droite. Jamais il n'y avait rien eu de grossier en elle, rien qui eût dévié : sa conduite et sa voie avaient été toujours droites et uniformes. Il n'y avait point eu de relâche en son amour : jamais elle n'avait su ce que c'est que d'obéir au vent des tentations. Enfin, au milieu des tempêtes et des orages du monde, elle était toujours restée la même ; toujours élevée vers Dieu, toujours aspirante vers le ciel ; jamais rampante, jamais traînante sur la terre. Son élévation, après sa mort, réalisait donc justement *Celle qui s'élève du désert comme une petite baguette de fumée*¹.

Dans cette petite fumée, fort droite et légère, la ligne droite perdue par Adam et Ève, au paradis terrestre, était retrouvée.

III

La scène de la terre est finie. Mais le Livre de Dieu nous permet de savoir quelque chose de ce qui s'est passé au delà de la terre.

¹ *Beata Maria, sicut virgula fumi ex aromatibus ascendit, quia ex vitæ suæ virtutibus, in æterni semper incensi rectitudinem proficere studiret : nec sparsa cogitationes defluxit, sed sese intra arcana cordis in rigoris virga constrinxit. Virgula fumi recta est, stabilis, odorifera : sic et Angelorum Regina recta est in sublimitate conversationis...* (S. PETRUS DAMIANUS). — *La Sainte Vierge*, par M. Olier.

D'abord, entre la terre et le ciel :

Des anges sortis des cieux regardaient de notre côté. Ils aperçoivent une clarté. De combien de clartés charmantes, enivrantes, éblouissantes, leur vue n'était-elle pas rassasiée en paradis? Toutefois celle-là était si douce, si pure, si divinement nuancée, qu'ils n'avaient pas encore vu la pareille. Ils sont dans la stupeur : « *Quelle est celle-là?* » mais ils ont compris. Et se retournant du côté des murailles de leur bienheureux séjour, de la Jérusalem des cieux, ils font entendre ce cri militaire : *Ouvrez, Princes des cieux, ouvrez vos portes d'or! C'est la Reine de gloire, c'est la Femme qui fut à la fois vierge et mère, c'est la Mère de Dieu! Ouvrez-vous, portes éternelles*¹!

A ce cri, Jérusalem déploie toutes ses magnificences. Ses portes se sont ouvertes avec l'appareil de triomphe qu'elles avaient présenté à l'Ascension de Jésus, et la milice entière des cieux est sortie.

Sur la route du paradis se sont avancées, en s'échelonnant, les hiérarchies célestes, troupes du Dieu des armées. Les Séraphins sont à genoux. Les Chérubins lui dévouent leurs ailes. Les Trônes font entendre cette acclamation : Montez, auguste Souveraine, montez, ô notre aimable Reine, les cieux vous sont ouverts! Que l'accueil des Anges est doux; ils sèment des parfums sous ses pas, ils chantent, les uns, sa blancheur immaculée, les autres, sa mater-

¹ *Psalme xxiii, 7.*

nité divine ; tous lui disent : que de pleurs t'a coûtés ta sublime conquête ! Ils lui tressent des couronnes, ils lui jettent des fleurs ; leurs harpes d'or ont des accents ravis. Tout le reste des Esprits célestes, sachant qu'Elle veut ajouter un nouvel éclat au paradis et réparer les brèches faites dans leurs rangs par les mauvais anges, ne se lassent pas de la regarder, de la remercier, et la proclament la Bénie, la Toute-Belle, la Gracieuse, la Glorieuse, le Lampadaire magnifique des cieux, la vivante Arche d'alliance attendue dans l'éternité.

Mais voici le long cortège des Prophètes : de son regard d'aigle, Bossuet a percé le nuage, il dit d'eux : « Pour moi, s'il est permis de mêler mes conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, voyant cette reine, de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses livres : *Il sortira une étoile de Jacob, et une branche sortira d'Israël.* Isaïe, enivré de l'Esprit de Dieu, chanta dans un ravissement incompréhensible : *Voici cette Vierge qui devait concevoir et enfanter un fils.* Ézéchiël reconnut cette porte close, par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et, au milieu d'eux, le prophète royal David animait une lyre céleste par cet admirable cantique : *Je vois à votre droite, ô mon Prince, une reine en habillement d'or enrichi d'une merveilleuse variété. Toute la gloire de cette fille de roi est intérieure ; elle est néanmoins parée*

d'une broderie toute divine, les vierges, après elle, se présenteront à mon Roi, on les lui amènera dans son temple avec une sainte allégresse¹. »

Cependant, aux démonstrations prévenantes et triomphales du Paradis, qui est sorti tout entier, la Création inférieure a mêlé aussi ses splendeurs. La lune, jamais plus argentée, s'est avancée sous ses pieds, douze étoiles, tremblantes d'être les mandataires du pur éclat de toutes les autres, ont approché de son front, et composé le moindre de ses diadèmes ; l'azur lui a fourni sa ceinture, et le soleil est devenu son vêtement.

« La Femme revêtue du soleil² », la voilà !

De ses rayons prolongés, l'astre royal formait la traînée de son manteau. La Vierge mettrait, d'un regard, tous les soleils dans l'ombre, tant la gloire est devenue sa propriété. Mais son regard est si doux qu'elle excite, au contraire, tous les astres à briller plus vivement. Ils croisent leurs feux pour former sa route, ils lui jettent les rubis par milliers. Couverte des couleurs les plus belles, elle monte au milieu des applaudissements de tous les mondes.

« Je vais créer de nouveaux cieux et une terre nouvelle³ » avait annoncé le Seigneur dans le cours des siècles anciens.

La terre nouvelle, il l'avait créée quand il était

¹ BOSSUET, Sermon pour la fête de l'Assomption.

² S. JEAN, *Apocalypse*, XII, 1.

³ ISAÏE, LXV, 17.

venu habiter parmi nous, enseigner, mourir et faire jaillir à l'ombre de la Croix des vérités nouvelles ;

Mais les nouveaux cieux, ne les créait-il pas le jour où, après être monté lui-même dans les cieux, il y recevait sa Mère ?

IV

Ainsi, se déployait, de la terre au ciel, ce magnifique triomphe. Mais deux cris, tout à coup, ont traversé tous les cortèges qui les ont entendus et qui font silence,

Ma Mère !

Mon Fils !

Au milieu de l'immense couronne des prophètes, des anges, des séraphins émus et recueillis, Marie s'est précipitée dans les bras de son Fils et Jésus presse sur son cœur sa Mère ! A son tour, Marie enveloppe Jésus de ses bras qui l'enlacent, et Jésus se laisse environner par elle comme au jour où il descendit dans son chaste sein.

Mon Fils !

Ma Mère !

On ne pleure plus au ciel. Mais assurément quelque chose doit remplacer les larmes que l'émotion du revoir et du bonheur fait couler. Ou bien, Dieu permettrait-il aux larmes de se répandre une dernière fois sur la lisière de l'éternité, afin de mettre ses délices à les essuyer, comme il l'a promis ?

Alors, sa main dans la main de son Fils, la Vierge qui montait reçut et offrit aux regards un nouvel éclat : car les enfants ne sont-ils pas la couronne des auteurs de leurs jours ? Jusque-là, c'étaient les anges, les archanges, les chérubins, les séraphins, qui faisaient pleuvoir sur Elle leurs beautés, mais à présent, c'est Lui, son divin Fils, qui vient l'honorer, Lui : elle ne voit plus que Lui ! Les Livres saints se sont plu à laisser entrevoir et à célébrer ce moment par excellence de l'Assomption : *Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, toute remplie de délices, et appuyée sur son Bien-Aimé¹ ?* Le Bien-Aimé, c'est son Jésus, mais plus Jésus du temps, tout petit à Bethléem, souffrant au Golgotha : c'est Jésus de l'éternité, Roi de gloire, Souverain de l'infinie félicité. Il rayonne, et en même temps il est si doux ! Sur son Bien-Aimé elle s'appuie donc en montant : cet appui, seul, l'inonde de délices : elle est enivrée de l'amour qui a retrouvé et qui s'appuie.... O Mère, de la main de ton Fils, bois, bois à la coupe des ivresses immortelles : ton Fils l'emplit sans cesse, tu ne peux l'épuiser.

Jésus parlait à sa Mère, et les anges écoutaient.

Aux saints Docteurs les anges ont bien pu répéter le colloque qu'ils ont entendu. Aussi un pieux disciple de S. Bernard dit que Jésus parlait ainsi à sa Mère : « Montez avec moi, ô ma Bien-Aimée. Vous m'avez communiqué ce que je suis comme

¹ *Cantig.*, VIII, 5.

homme, je vous communiquerai ce que je suis comme Dieu¹. Vous avez renfermé le Dieu-Enfant dans votre sein : vous recevrez le Dieu immense dans sa gloire. Vous avez été le logis du Dieu pèlerin : vous serez le palais du Dieu régnaant. Vous avez été le pavillon du Dieu combattant : vous serez le char de triomphe du Dieu vainqueur. Vous avez été le lit de l'Époux incarné : vous serez le trône du Roi couronné². »

O admirable réciprocité de réception ! C'est ainsi qu'un Dieu rendait l'hospitalité : c'est ainsi que s'acquitte l'Amour !

V

Tout cela s'est passé sur la route du paradis. Le royal triomphe n'est encore qu'à la porte des cieux. Mais voici le divin séjour, le sein de Dieu : Jésus y introduit sa Mère.

Autrefois, à Jérusalem, quand l'Arche d'alliance y fut amenée pour être placée dans le Temple au milieu des réjouissances et des cris d'allégresse, il y eut un mystère d'honneur qui est resté insondable et impénétrable à tout le peuple d'Israël : ce fut le moment où l'Arche fut introduite dans le Saint des saints. Cette partie retirée et réservée du Temple, en était la plus magnifique. L'Arche d'alliance y

¹ *Communicasti mihi quod homo sum, communicabo tibi quod Deus sum.*

² L'abbé HARRIC, Serm. II sur l'Assomption.

entra avec le seul Grand-Prêtre ; et nul israélite ne connut jamais le sublime face-à-face de l'Éternel et de l'Arche sainte.

Assurément, quelque chose de semblable a dû se passer quand Jésus, le Pontife suprême, introduisit sa Mère au sein de Dieu, dans les éblouissantes profondeurs de l'Infini, à la source même des inexprimables félicités où Dieu est Puissance, Beauté, Amour. Quand la vivante Arche de l'éternelle alliance, la douce Mère de Jésus, entra dans ces profondeurs et les spéciales délices qui l'attendaient, derrière elle, les séraphins et les chérubins se couvrirent de leurs ailes....

Levez-vous, Seigneur, pour entrer dans votre repos, vous et l'Arche où éclate votre sainteté ;

L'entrée est faite : le Fils avec sa Mère, la Mère avec son Fils ont pris possession du même repos, du grand repos qui consiste à trouver Dieu.

Aucune langue, ni humaine, ni angélique, ne pourra jamais dire ce que fut le premier face à face de la Vierge Marie avec le Dieu en trois personnes :

Son premier face à face avec le Père Tout-Puisant, dont elle était devenue l'Épouse dans les ombres de la terre ;

Son premier face à face avec le Verbe devenu son Fils en se faisant chair dans son sein, et qui lui découvre alors sa beauté, sa vie dans le sein de son Père ;

Son premier face à face avec le Saint-Esprit, qui l'avait rendue pleine de grâce en entrant en'elle,

mais qui maintenant la rend pleine de gloire et de béatitude en la faisant entrer en lui, dans un océan sans fond de perfections et de délices.

Ce premier et triple face à face, elle seule pourrait le raconter : vous nous le raconterez dans les fêtes éternelles, n'est-ce pas, ô Mère ?

Tandis qu'il se produisait, la Cour céleste entière, les patriarches, les prophètes, les anges, les séraphins, tout en étant dans le sein de Dieu, attendaient comme au dehors : antichambre pleine de douceur et de ravissement !

Alors, après les délices du face à face, s'accomplit le couronnement.

L'Écriture, dans des échappées vers le ciel, le laisse entrevoir comme tout ce qui précède :

Votre trône, ô Dieu, subsistera éternellement.... La Reine s'est tenue à votre droite, l'or le plus fin couvre son vêtement, et la variété des plus merveilleuses parures l'environne¹.

Que de millions d'encensoirs d'or volèrent, que de milliards de fleurs du ciel furent jetées, que d'hosanna retentirent, quand la Vierge Marie vint prendre sa place à la droite du Fils de Dieu !

Le Père tout puissant posa sur son front un diadème et quel diadème !

Toutes les couronnes lui appartenaient : la couronne de Reine des anges, celle de Reine des

¹ Ps. XLIV, 7, 10.

patriarches ; la couronne de Reine des prophètes, celle de Reine des apôtres ; la couronne de Reine des martyrs, celle de Reine des confesseurs ; la couronne de Reine des vierges, celle de Reine de tous les saints ; toutes les couronnes ! Mais une expression en langue du ciel les a sans doute résumées, en les dépassant ; cette expression la voici :

L'histoire rapporte que l'Église grecque, si dévote autrefois envers la Vierge Marie, ne mettait jamais sur ses images et ses statues aucune couronne, ni d'or, ni d'argent, ni de perles, ni de pierres précieuses ; elle écrivait sur le front, en lettres d'or, cette seule parole : Θεοτοκος, Mère de Dieu.... Au jour de son assomption et de son couronnement, Marie après avoir penché son front entre les mains de l'Éternel, ne l'a-t-elle pas relevé étincelant de ce simple bandeau : Mère de Dieu !

Et quelle fut son attitude ?

Elle ne triomphait point : elle se recueillait dans l'étonnement de son bonheur. Elle semblait se demander, comme autrefois au jour de l'Annonciation : *Comment cela se peut-il faire ?*

Mais Jésus lui disait :

Ma Mère !

CHAPITRE II

MARIE DEVIENT AUSSI REINE DE L'ÉGLISE MILITANTE · ELLE LUI PROCURE L'ALIMENTATION DANS LE VOYAGE

I. L'Église militante : sa visibilité et l'éclat de ses perfections. Triple connaissance qu'en ont les hommes. Connaissance générale, en quoi elle consiste. Connaissance plus approfondie : l'Église s'y découvre comme glorieuse *cité de Dieu* . Connaissance intime : l'Église s'y révèle comme ravissante *épouse de Dieu* . — II. Pour toutes ses perfections, pour tout ce qu'elle est, l'Église s'alimente auprès de la Vierge Marie, établie Reine. Tableau de cette céleste alimentation. Les Pères appellent Marie l' *aqueduc* de l'Église. Détail précieux sur « l'aqueduc » énoncé dans la prophétie par excellence d'Isaïe sur la Vierge « qui doit enfanter ». — III. Les Protestants critiquent cette délicieuse alimentation ; l'histoire et la Bible leur donnent tort.

I

L'Église triomphante, composée des anges et des saints qui jouissent du bonheur éternel, ne forme qu'une même société avec l'Église militante, composée des fidèles qui combattent encore sur la terre pour mériter à leur tour la couronne. Ce qui augmente le charme de l'union, c'est que la Reine de l'Église triomphante a été établie également Souveraine de l'Église militante. Avec elle et par elle, tout le Ciel se transportera au secours de la terre.

Avant de considérer la Reine dans cette seconde partie de son empire, n'est-il pas à propos de se faire une idée nette de l'Église militante, royaume de Dieu sur la terre?

L'Église catholique est la merveille d'ici-bas, entreprise par Dieu pour sa gloire et pour notre salut éternel, et par conséquent dépassant de beaucoup la création, qui est déjà si merveilleuse. Parce qu'il avait étudié plus à fond quelques parcelles de la création, l'illustre Linné disait : « J'ai vu Dieu en passant, et par derrière, comme Moïse ; je l'ai vu, et je suis demeuré muet, frappé d'admiration et d'étonnement. J'ai su découvrir quelques traces de ses pas dans les œuvres de la création ; et dans ces œuvres, même les plus petites, même dans celles qui paraissent nulles, quelle force, quelle sagesse, quelle inexplicable perfection ! »

Si tel était le ravissement du naturaliste en face de la nature un peu explorée, quel ne serait pas le ravissement d'un explorateur de l'Église que l'esprit de vérité initierait, par une lumière graduée, à la connaissance de cette merveille de Dieu?

La connaissance qui s'acquiert, d'ordinaire, de l'Église est de trois sortes :

Une connaissance générale, mais suffisante ;

Une connaissance plus approfondie ;

Une connaissance intime.

1^o A ceux qui se contentent de la connaissance générale mais suffisante, sous quel aspect l'Église

catholique se révèle-t-elle à eux? En quoi consiste pour eux sa visibilité ou manifestation?

Elle leur apparaît comme une société dont tous les membres sont unis par la profession d'une même croyance, par la participation aux mêmes cérémonies, et par la soumission à un même chef qui est le Pape. Voilà ce qu'ils aperçoivent, un peu vaguement peut-être, dans une vue d'ensemble.

Dans une vue plus restreinte et qui rencontre leurs propres intérêts, ils comprennent l'Église catholique en trouvant chaque jour sur leur chemin l'église de leur localité, et en apercevant, quand ils y entrent, un autel où l'on dit la messe, un confessionnal où l'on accuse ses péchés, un baptistère où l'on régénère les nouveau-nés, et un cortège d'œuvres de charité qui se rattachent à cet intérieur de l'église de la localité, comme les contreforts de pierre se rattachent à ses murailles;

Puis leur pensée, dirigée par les souvenirs de leur catéchisme ou par le prône de leur pasteur, se dit quelquefois à elle-même : il y a partout des églises semblables à celle-ci, des clochers éparpillés dans les cinq parties du monde, et au-dessus de ces clochers, le dôme de Saint-Pierre de Rome avec la fenêtre du Vatican : c'est l'Église catholique!

Cette vision, cette compréhension de l'Église ne manque pas déjà d'une certaine ampleur, de majesté. Elle renferme de quoi faire réfléchir.

2° Ceux qui possèdent la deuxième connaissance — plus approfondie — jouissent d'une vision plus

harmonieuse et plus pure ; ils ont, de la visibilité de l'Église, une compréhension à la fois plus précise et plus éthérée. Elle leur apparaît en effet sous l'aspect que le Prophète Royal décrivait par avance dans ce saint transport : *On a prédit de vous des choses magnifiques, ô cité de Dieu !* L'Église catholique se découvre à eux comme cité de Dieu, cité spirituelle :

Dans cette cité habite réellement, avec sa divinité et son humanité, le Seigneur lui-même, voilé sous les espèces eucharistiques. Immense par sa divinité, il est encore l'Immense par les milliers de tabernacles où il réside en tous lieux ; et il est Roi. Du levant au couchant on l'adore ; et nul monarque n'a une pompe royale qui approche de la sienne.

Autour de sa divine personne, l'architecture de la cité royale ou de l'Église catholique, se développe sous une forme merveilleuse. En effet, elle n'a ni portes ni murailles : parce qu'il était nécessaire qu'à chaque heure du temps, et sur n'importe quel point de l'espace, toute âme et tout peuple pussent entrer librement dans le sein de l'Église. Le Pape en est la base et le veilleur ; les Évêques en sont les colonnes et les sentinelles ; les fidèles forment les pierres vivantes. Les sacrements s'y répandent en fontaines inépuisables, et le pain de la parole de Dieu n'y fait jamais défaut. Quand le

¹ Ps. LXXXVI, 3.

Pape enseigne, il est infallible; quand l'Évêque fait ses tournées pastorales, c'est le bon Pasteur visitant ses chères brebis. L'immense cité ne constitue qu'un unique bercail, mais le bercail se subdivise en bergeries ou diocèses, chaque diocèse se subdivise en paroisses, et de chaque paroisse un curé est le père. La doctrine a ses interprètes et ses distributeurs, en rapport avec la variété de ses manifestations : des théologiens, des moralistes, des scrutateurs de la Bible, des historiens, des hagiographes, des amateurs des sciences; les uns plus élevés, les autres plus populaires; ceux-ci parlent, ceux-là écrivent. L'autorité discerne les aptitudes, assigne les fonctions; et l'obéissance inspire et sanctifie les mouvements de chacun. Rien n'est laissé à l'arbitraire dans les cérémonies : les humbles détails sont réglés avec autant de soin que la pompe des solennités. Des missionnaires, pionniers de la vérité et de l'amour, reculent sans cesse les frontières de la cité; et semblables à d'agiles et joyeux camps en marche, les ordres religieux la sillonnent, la remuent, l'enthousiasment et l'entraînent vers le ciel. Enfin, de même que le soleil a été posé par Dieu comme le régulateur des jours, des saisons et des années, son Christ, soleil de la cité de Dieu, est devenu le régulateur des temps : il y a le temps de l'Avent, le temps de Noël, le temps du Carême, le temps de Pâque; les années et les siècles tournent autour de Lui. Merveille donc, suréminente merveille que cette cité spirituelle! Ni la voûte étoilée

du firmament, ni les révolutions des astres et le roulement des mondes, ni l'harmonie des sons et des couleurs, ni la majesté des mers, ni quoi que ce soit dans la nature ou dans la société n'égale l'ordre et le déploiement de l'Église en tout ce qui la compose. Aussi, ceux qui sont favorisés de la connaissance un peu approfondie de l'Église, ne se lassent-ils pas de répéter le transport ravi du Psalmiste : *On a prédit, et en effet on découvre, de vous, des choses magnifiques, ô cité de Dieu!*

3° Enfin il y a une troisième connaissance : l'intime. Une remarque préalable :

Cette triple connaissance graduée de l'Église (générale, plus approfondie, intime) n'a rien qui doive étonner. La gradation n'existait-elle pas déjà, en figure, dans le Temple de Jérusalem qui avait trois enceintes?

La première, ou *parvis*, ornée de superbes portiques en marbre blanc, était ouverte à tout le monde ;

Les prêtres et les lévites entraient seuls dans la deuxième qui, supérieure en magnificences, s'appelait le *Saint*, et renfermait l'autel des parfums et l'autel des holocaustes ;

Quant à la troisième, le *Saint des saints*, en bois de cèdre recouvert de lames d'or le plus pur pour abriter l'Arche d'alliance, le Grand-Prêtre seul la connaissait ; car, seul, il avait le droit d'y pénétrer.

Revenons à la troisième connaissance de l'Église qui est donc l'intime. L'Église s'y révèle comme *épouse de Dieu*, l'épouse de l'Agneau!

Cité dans la vision précédente, épouse dans cette dernière !

Il y a, du reste, un lien entre une cité et une épouse. La cité ayant pour rôle de renfermer et de nourrir ceux qui y demeurent, ne rappelle-t-elle pas l'épouse qui a porté, renfermé, ses enfants dans son sein, et qui les nourrit. Aussi, quand saint Jean décrit l'Église qui lui est montrée dans ses extases de Pathmos, il réunit en elle les deux gloires de la cité et de l'épouse : *Et moi Jean, je vis la sainte cité, la Jérusalem nouvelle, qui, venant de Dieu, descendait du ciel, parée comme une épouse qui se pare pour son époux*¹.

Si ceux qui ont la connaissance un peu approfondie de la cité éprouvent des transports d'admiration, quel n'est pas le ravissement de ceux qui sont initiés à la connaissance de la vie de l'épouse¹?

O inénarrable spectacle de sainteté et de tendresse ! En effet, là vient se placer et se faire contempler, dans des nuances plus délicates que celles de l'aurore, l'invention la plus étonnante de l'amour : l'union de Jésus avec les âmes. Ces liens divins s'établissent par le baptême, mais se développent, avec toute la hardiesse et les magnificences de l'amour, dans la communion eucharistique. « O bouche de l'homme, ouvre-toi ; bouche de l'homme, vase mystérieux, ouvre-toi pour recevoir le Dieu qui t'a fait, le Dieu dont tu parles, le Dieu

¹ *Apoc. XXI, 2.*

qui connaît les sentiers pour aller à ton âme ! Ouvre-toi sans peur et sans orgueil, sans peur, parce que le Dieu qui vient à toi est doux et humble ; sans orgueil, parce que tu n'as pas mérité de le toucher d'aussi près. Ouvre-toi pour manger sa chair et boire son sang : ce sont les termes exprès dont il s'est servi pour te convier à ce festin, à cette union, à ces noces : les noces de l'Agneau¹ ! » Et alors, partout où se fait une communion, et dans les mille et mille lieux où l'on communie, c'est l'Église qui s'unit à son divin Époux.

Ravissements délicieux qui êtes la suite de cette union, divins sommeils de l'âme, paix du cœur, confidences à l'Ami fidèle, énergie qu'on retrouve auprès de lui, qui pourrait, qui oserait vous décrire ? Les âmes de tous les chrétiens sont appelées à cette céleste union. Mais il y a une phalange où l'Église apparaît davantage épouse, c'est la blanche troupe des vierges. Là, l'Église se révèle dans la beauté intérieure de ses monastères, de ses carmels, de ses thébaïdes, où des âmes éprises de Dieu ne perdent jamais de vue sa présence et mettent plus d'ardeur à se procurer des immolations que les mondains n'en mettent à se procurer des jouissances. Là sur les murs nus de pauvres cellules se lisent des sentences comme celle-ci : *Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir*. Là, des âmes simples et naïves voient Dieu de plus

¹ LACORDAIRE, 73^e conférence.

près et plus clairement que les plus profonds docteurs, parce que « l'amour a donné plus de lumière que la lumière n'a donné d'amour ¹ ». De ces angéliques demeures, trois vertus sont gardiennes : la chasteté, la pauvreté, l'obéissance. Mais à leurs règles de perfection participent des personnes du monde, sans quitter le monde ; car l'Église, ingénieuse épouse, est bien, dans la variété de ses enfants parfaits, cette mystique colombe qu'a décrite le Psalmiste : *au riche plumage, dont les ailes sont argentées, et dont l'extrémité du dos reflète la verte paleur de l'or* ². Là enfin s'explique, dans un commentaire qui satisfait, le Cantique des cantiques, ce chant d'étonnante familiarité et d'inénarrables confidences, mais que, assurément, l'esprit de Dieu n'a pu dicter que pour lui faire trouver quelque part sa réalisation.

Un jour un éminent rabbin de bonne foi, que la grâce illumina en lui faisant comprendre la Passion de Jésus dans le 53^e chapitre d'Isaïe, trouva aussi la réalisation du Cantique sacré de la manière suivante :

« Ma pensée allait donc à travers le monde, demandant aux sages et aux religions la réalisation de notre Cantique des cantiques ;

« Je la demandais à l'exégèse rationaliste ; mais, dès ses premiers mots, je l'arrêtais : assez ! silence !..

¹ Pensée du cardinal de Bérulle.

² Ps. LXVII, 14.

Ses explications étaient la chenille sur *la fleur du champ*, sur *le lis de la vallée*¹.

« Et je la demandais au judaïsme, mais, pour le judaïsme, le Cantique des cantiques, comme le reste des Écritures, n'était plus qu'un livre fermé².

« Et je la demandais au protestantisme, et le protestantisme me montra l'intérieur de ses temples où l'autel n'avait plus de tabernacles, et où, avec le vide de cette absence, planait, dans les âmes, le vide de la mort.

« Et je la demandais enfin à l'Église catholique, et l'Église ouvrit devant mon regard la porte d'un de ses monastères, et j'aperçus des vierges qui étaient comme des anges sur la terre, qui, prosternées devant une petite porte d'or, chantaient à l'envi, au moment de la communion, ces paroles de notre Cantique des cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui... Pose-moi comme un sceau sur ton cœur, l'amour est fort comme la mort*³.

« Je tombais à genoux à la porte de ce monastère pour en baiser le seuil, car le Cantique de notre vieille Bible, le chant du grand amour venait de trouver devant mes yeux sa réalisation. »

Ce rabbin de bonne foi et de bon courage, qui eut à souffrir persécution en embrassant le catholicisme, ne se borna point à admirer le Cantique

¹ *Cantiq.*, II, 1.

² ISAÏE, XXIX, 11.

³ *Cantiq.*, VIII, 6.

réalisé dans la vision de ce monastère : il avait deux filles, il les donna au Dieu d'amour¹.

Voilà, en résumé, l'Église militante, voilà sa visibilité et ses perfections. Elle est une, universelle, harmonieuse dans toutes ses parties, sans taches et sans rides, immaculée et toujours jeune².

II

Ces merveilleuses perfections de l'Église, sa hiérarchie, sa jeunesse, sa sainteté, sa fécondité, sa perpétuité, où donc s'alimentent-elles? qui les entretient dans leur éternelle verdure?

La source première qui alimente est le Christ lui-même. Il habite avec son Église : *Je suis avec*

¹ L'homme vénérable, dont il s'agit ici, et avec lequel nous avons eu une étroite amitié, était M. Jarac, grand rabbin de Turin.

² « Mais il y a des scandales dans l'Église » objectera-t-on. La réponse est bien simple : L'Église, mère de miséricorde, renferme dans son sein et enveloppe de ses entrailles beaucoup de pécheurs, afin de les sauver, mais elle n'est pas atteinte par leurs péchés. — Le père Lacordaire disait, dans une superbe comparaison : « Qui jamais jugea de l'Océan par l'écume qu'il rejette sur ses bords, ou par les tempêtes qui agitent ses flots? L'Océan n'est pas dans les impurs débris de ses rives, ni dans l'inclémence de ses orages : il est dans la profondeur et l'étendue de ses eaux, dans les chemins qu'il ouvre au commerce de toutes les races, dans la solennité de son repos, dans la magnificence de ses émotions, dans l'abîme de ses bruits comme dans l'abîme de son silence! »

vous jusqu'à la consommation des siècles. Du fond de ses tabernacles eucharistiques, il fournit, préside et veille à la perfection perpétuellement grandissante de l'Épouse de son cœur.

Mais les perfections de l'Église s'alimentent en même temps à une autre plénitude, réservoir de toutes les grâces, inépuisable dans ses bienfaits comme le sein de la Divinité elle-même : et c'est la Vierge Marie.

Le docteur séraphique, saint Bonaventure, dans ses contemplations sur la Reine de l'Église triomphante, décrit ce caractère de son empire : La bienheureuse Vierge, dit-il, *non seulement est contenue dans la plénitude des saints, mais encore elle contient les saints dans la plénitude, afin que leur plénitude ne diminue pas*¹; en d'autres termes, elle ouvre son sein, elle étend les bras, et tout le ciel est contenu dans cet embrassement de gloire et d'amour, parce qu'elle porte, contient, embrasse Jésus. Divine Reine, l'Église militante réclamerait la faveur, si elle ne lui était déjà accordée, d'être comme sa sœur l'Église triomphante, dépendante de votre plénitude pour tout ce qu'elle est et ce qu'elle fait; car, si elles n'étaient pas alimentées par votre plénitude, toutes leurs perfections diminueraient.

De fait, n'est-il pas apparent comme le plein

¹ *Beata Virgo non solum in plenitudine sanctorum detinetur, sed etiam in plenitudine sanctos detinet, ne eorum plenitudo minuat.* (S. BONAV. *specul. B. M. V.*, VII.)

jour, ce phénomène surnaturel qui remplit le monde : Marie alimente l'Église ?

Elle l'alimente, comme un fleuve alimente les fontaines, comme la sève alimente toutes les plantes.

Quelle surabondante et réjouissante alimentation ! Il n'y a qu'à regarder pour la décrire :

Elle alimente *la prière* de l'Église. — Immédiatement après le *Pater*, on récite l'*Ave*. Son nom n'est-il pas mêlé à toutes les intercessions ? « O Femme, tu es si grande et tu as tant de puissance, que celui qui veut une grâce et ne recourt pas à toi, veut que son désir vole sans ailes¹. »

Elle alimente *la hiérarchie* de l'Église. — La hiérarchie étant une subordination des rangs les uns aux autres au moyen de l'autorité et de l'obéissance, Marie rend suave l'exercice de l'autorité, et facilite la promptitude de l'obéissance. Le Pape lui offre ses clefs, l'évêque, sa houlette, le prêtre, son étole ; et tout le monde est brebis à ses pieds.

Elle alimente *l'unité* de l'Église. — Terrible comme une armée rangée en bataille, l'intrépide Vierge, n'a jamais pu être entamée ni tournée par aucune hérésie. Sous sa garde, comme derrière un boulevard inexpugnable, la construction de l'Église se poursuit, irréprochable dans l'unité de ses parties ; et les hérésies n'ont jamais emporté que des pierres de rebut.

Elle alimente *l'enseignement* de l'Église. — A

¹ DANTE, *le Paradis*, chant xxxiii.

la suite de l'exorde de chaque sermon, n'est-ce pas Elle que prédicateur et auditoire invoquent de concert, pour être éclairés et touchés? Au-dessus de la chaire du docteur de l'Université comme au milieu de l'humble école de village, son image n'est-elle pas placée comme *siège de la Sagesse*?

Elle alimente *la sainteté de l'Église*. — Sans Elle, la pureté aurait-elle ses épanouissements aux mille nuances délicates et tendres : candeur, modestie, cloîtres de vierges, foyers chastes? Sans Elle, les parfaits avanceraient-ils dans le chemin de la perfection? Les imparfaits oseraient-ils s'y engager? Y aurait-il, sans Elle, des retours de prodiges, des conversions de pécheurs? Au *Confiteor*, après Dieu, c'est à Elle qu'on fait l'aveu de ses fautes, et il est moins pénible : *Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge Marie...*

Elle alimente *l'apostolat de l'Église*. — « Les îles m'attendent » c'est le cri enthousiaste de chaque missionnaire; le souffle virginal de la Reine des cieux et des mers enfle la blanche voile, qui l'em-mène! Puis, quand *apparaissent beaux sur les montagnes les pieds de celui qui propage les biens de l'Évangile*¹, leur beauté n'est-elle pas encore un reflet de Celle qui, la première, annonça dans les montagnes de Juda la bonne nouvelle à sa cousine Élisabeth?

Elle alimente *la perpétuité de l'Église*. — Saint

¹ ISAÏE, LII, 7.

Paul a dit du Christ : *Il était hier, il est aujourd'hui et il sera dans tous les siècles*¹; on peut dire, dans un sens subordonné, de la jeune et ravissante Épouse du Christ : grâce à Marie, l'Église était hier, elle est aujourd'hui et sera dans tous les siècles.

Vouloir trouver une perfection de l'Église où Marie n'intervienne pas comme dispensatrice est une chose impossible. Aussi, les Pères se sont plu à la nommer l'*Aqueduc* qui amène dans l'Église l'abondance des grâces. Qu'est-ce qu'un aqueduc? C'est un canal qui, tantôt souterrain, tantôt à fleur du sol, conduit l'eau d'un lieu à un autre, malgré les inégalités du terrain. On appelle, cependant, plus spécialement de ce nom les canaux qui, portés sur des arcades disposées en un seul ou plusieurs rangs superposés, traversent marais, rivières, monts et vallées, pour transporter l'eau à des lieux secs et arides. — O Marie, vous avez été le canal favorable qui, malgré les inégalités de notre nature vicieuse, et à travers marais de l'impureté, monts de l'orgueil et vallées du découragement, nous a apporté du ciel, le Christ, et avec lui le torrent des grâces : vos vertus étaient les arcades de fleurs qui soutenaient et amenaient sûrement ce doux trésor! La sécheresse de la terre a aussitôt cessé : l'Église était le délicieux jardin qui remplaçait partout l'aridité.

On n'a pas assez remarqué que la plus célèbre

¹ *Ép. aux Hébreux*, XIII, 8.

des prophéties bibliques relatives à la Vierge Marie, la prophétie d'Isaïe « La Vierge concevra », renfermait un petit détail sur l'aqueduc qui, sans rien ajouter à la valeur de la prophétie, en rehausse le charme. Le voici :

Le Prophète reçoit l'ordre du Seigneur d'aller trouver le roi Achaz, non en son palais, mais auprès du canal qui amenait l'eau à Jérusalem : *Allez au devant d'Achaz, au bout de l'aqueduc qui conduit l'eau dans la piscine supérieure, sur le chemin du champ du foulon*¹.

C'est précisément lorsque le prophète est arrivé près de cet aqueduc, si soigneusement désigné par le Seigneur que, rencontrant le roi environné des grands de sa cour, il prononce ces paroles à jamais mémorables : *Ecoutez, maison de David... La Vierge concevra, et elle enfantera un fils, qui sera nommé Emmanuel*²;

O Aqueduc sur le chemin du champ du foulon, vous étiez là comme un heureux présage, comme un riant emblème!

Depuis lors, la Vierge a conçu de l'Esprit-Saint, et elle est devenue l'Aqueduc de l'Emmanuel. Et depuis le don de l'Emmanuel, l'aqueduc n'est pas resté vide et sans emploi, mais il demeure pour l'éternité le canal qui relie cieux et terre, créateur et créatures. O Marie, ô Reine, vous distribuez le

¹ ISAÏE, VII, 3.

² *Ibid.*, 14.

secours et la béatitude dans toutes les directions : oui, dans toutes les directions de l'Église militante, de l'Église triomphante, de l'Église souffrante. Aussi, vouloir trouver une perfection de l'Église, une situation dans l'Église où vous n'interveniez pas comme souveraine et dispensatrice, est une impossibilité. O avantageuse, ô heureuse impossibilité!

III

Les protestants ne sont point de cet avis.

« Est-il donc si nécessaire, disent-ils, d'avoir recours à Marie. N'est-il pas plus logique, plus convenable et plus court, de s'adresser à Dieu lui-même? »

Nous répondons :

Il ne s'agit plus, en cette matière épuisée, de discuter des mois et des années comme on l'a fait depuis Luther, pour savoir s'il est plus logique, plus convenable et plus court de s'adresser directement à Dieu. Il s'agit de savoir si Dieu a établi que ses grâces passeraient par Marie, pour arriver aux hommes, et s'il a établi que les prières des hommes passeraient également par Marie, pour mieux monter à Lui.

Eh bien, rendez-vous à l'évidence, elle est plus que jamais en vigueur cette loi, cette délicieuse nécessité;

Elle est en vigueur, puisque l'Église catholique, qui est l'organe de Dieu, la *colonne de la vérité*, le

déclare formellement : quel intérêt aurait-elle à tromper les hommes ?

Elle est en vigueur, puisque durant les quinze siècles de christianisme qui ont précédé Luther, ce recours à Marie était un fait constant et universel, qui progressait comme la plus belle chose du monde; et puisque, depuis Luther, nonobstant toutes ses oppositions et celles de ses continuateurs, l'alimentation de l'Église par Marie, demeure le grand fait du monde, avec une magnificence toujours grandissante, alors qu'à côté de cette superbe, jaillissante et consolante alimentation, les temples protestants ressemblent à des *citernes crevassées, qui ne peuvent plus retenir l'eau*¹.

Vous en appelez, dites-vous encore, chers protestants, contre cet état de choses, à l'autorité de la Bible; mais la Bible approuve cet état de choses, et le soutient de ses textes et de ses figures :

De ses textes; par exemple, celui-ci :

La Bible ne dit-elle pas au *Cantique* (c'est Dieu qui parle) :

*Une seule est ma Colombe, ma parfaite; elle est unique pour sa mère, préférée de celle qui lui a donné la vie*².

Quelle est cette unique colombe, cette parfaite? sinon l'Église catholique, qui possède l'unité et qui est incomparable en perfection et en beauté.

¹ JÉRÉMIE, II, 13.

² *Cantiq.*, VI, 8.

Et qui est cette Mère pour qui la colombe est unique? sinon, la Vierge Marie, qui aime l'Église avec une tendresse exclusive.

Et puis, les figures bibliques justifient les textes ainsi expliqués; par exemple, la figure de Ruth et de Noémi :

Noémi avait perdu sur la terre étrangère tout ce qu'elle avait de cher. Elle veut rentrer au pays de Juda, et dit à Ruth : « *Ma fille, laissez-moi aller seule, retournez au pays de votre naissance.* » Car Ruth était moabite.

Ruth, éclatant en pleurs, lui répond : « *Ne vous opposez point à moi, en me portant à vous quitter et à m'en aller : en quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous; et partout où vous demeurerez, j'y demeurerai aussi; votre peuple sera mon peuple et votre Dieu sera mon Dieu.* »

Noémi figurait la très sainte Vierge dans l'état d'amertume et d'affliction profonde où l'avait mise la mort de son Fils adoré; Ruth, toute jeune encore, d'une naïve et touchante confiance en Noémi, figurait l'Église.

Celapôsé, qu'on remarque ces délicieux rapports :

Ruth devient l'épouse de Booz : l'Église devient l'épouse du Christ;

Ruth glane dans le champ des moissonneurs. C'est aussi l'occupation de l'Église : céleste voyageuse, elle vient recueillir les âmes.

¹ *Ruth*, 1, 16.

Qu'il s'agisse de son union avec Booz, qu'il s'agisse de son travail de glaneuse, Ruth n'a jamais que cette seule réponse pour Noémi, qui la conseille : *Je ferai tout ce que vous me commanderez*¹. La conduite que tient l'Église à l'égard de Marie n'est-elle point pareille? Elle se subordonne, en tout, aux inspirations de sa divine Mère.

Enfin Ruth ayant eu la joie d'enfanter un fils, la Bible dit : *Noémi ayant pris l'enfant, le mit dans son sein; et elle le portait, et lui tenait lieu de nourrice*². Semblable est la sollicitude de Marie dans la fécondité de l'Église, épouse du Christ. Toutes les fois, en effet, qu'un enfant de lumière naît à l'Église par le baptême, ou qu'une œuvre, enfant d'un autre genre, surgit dans l'Église par une institution, n'est-ce pas aussitôt Marie qui s'en occupe, qui s'en empare et l'entoure de grâces, aidant ainsi la jeune mère?

En vérité, l'Esprit-Saint n'a-t-il pas tracé par avance les rapports de dépendance et de tendresse de l'Église envers Marie, dans l'histoire de Ruth et de Noémi? Convenez-en, ô nos frères séparés!

O Église figurée par Ruth, glanez chez les pauvres protestants;

O Marie, figurée par Noémi, acceptez dans vos bras ces nouveaux enfants de la glaneuse!

¹ *Ruth*, III, 5.

² *Ibid.*, IV, 16.

CHAPITRE III

UNE REINE DES CŒURS DANS L'UNIVERS

I. Fait historique : Marie est la reine des cœurs, de siècle en siècle. — II. Reine des cœurs par sa beauté, elle rend belles les âmes et les choses, sa beauté est communicative. — III. Reine des cœurs par sa bonté, elle bonifie et rend meilleur : sa bonté est communicative. — IV. Elle est aussi reine des cœurs par sa puissance : étendue de cette puissance et de ses bienfaits. — V. Chers protestants, elle n'est pas une usurpatrice ; chers israélites, la reine Esther fut sa figure.

I

La royauté de Marie, que le précédent chapitre montre s'identifiant avec la visibilité et la vie de l'Église, a-t-elle un caractère propre, éminemment distinctif ?

Oui vraiment ! Marie est Reine des cœurs. Elle est devenue la souveraine la plus aimée de l'univers.

Puisque la couronne est un des symboles de la souveraineté, qui pourrait compter le nombre de couronnes tressées ou inventées pour Marie ? En réunissant ensemble toutes les leurs, les souveraines des royaumes et des principautés, dont les noms ont émaillé l'histoire, s'arrêteraient, dans leur compte, bien loin du nombre des diadèmes offerts à la Reine du ciel et de la terre. C'est que, si telle

ou telle souveraine a été reine d'une portion de territoire, la Souveraine de l'Église a rassemblé sous son sceptre tous les territoires avec la plupart des cœurs. Sa spécialité c'est l'universalité, et l'universalité en amour.

Il y a là un fait historique qui, médité doucement dans un cœur, inclinerait et prédisposerait ce cœur à se ranger sous le sceptre de Marie, s'il n'avait pas encore le bonheur d'être le sujet de cette aimable souveraine. Parlons de l'idée d'affection, puisque les souverains sont jaloux de l'affection de leurs sujets.

L'affection, qui de tous les dons au pouvoir de l'homme est le plus ambitionné et le plus sacré — plus ambitionné que l'admiration et aussi sacré que la parole donnée —, l'affection se donne à trois choses : à la beauté, à la bonté, à la puissance. On aime, parce qu'on a rencontré la beauté ; on affectionne, parce qu'on a trouvé la bonté ; on s'attache, parce qu'on espère protection, de celui qui a la puissance.

Eh bien, Marie est aimée, affectionnée, entourée comme ne l'a été et ne le sera aucune souveraine, parce qu'elle est incomparablement belle, souverainement bonne et que son pouvoir est sans bornes. Ce n'est pas tout : elle est encore Reine des cœurs parce que, en vertu d'un divin privilège attaché à son pouvoir, à sa puissance, elle fait de sa beauté et de sa bonté un usage communicatif ; chez elle la beauté et la bonté sont communicatives, elle les

transmet; à cause de tout cela, on l'aime éperdu-
ment.

Preuves charmantes, accourez.

II

Marie reine des cœurs par sa beauté.

Les âmes ont besoin d'idéal. C'est l'honneur de l'âme humaine de rechercher quelque chose de supérieur, de le poursuivre, et quand elle pense l'avoir trouvé, elle l'aime. Or, quel idéal que celui qui s'offre en Marie! il s'y rencontre toutes les clartés, toutes les douceurs, tous les parfums, toutes les perfections. Dès qu'on la connaît, le cœur s'éprend : elle est si belle! Dans l'histoire des déceptions de ce pauvre cœur humain, souvent l'idéal tombe en poudre au toucher du réel, mais auprès de Marie, le réel dépasse l'idéal; et sa beauté, insondable comme les profondeurs de l'azur, recule toujours pour elle les bornes de l'amour. O Marie, permettez un commentaire révérencieux, diaphane en quelque sorte, de votre beauté, afin que soit justifiée cette assertion du Cantique, que, *de toutes les femmes, vous êtes la plus belle*¹, et cette autre du livre des Proverbes, que, *si les jeunes filles ont amassé des richesses, des perfections, vous les avez toutes surpassées*².

¹ *Cantiq.*, 1, 7.

² *Prov.*, xxxi, 29.

Elle est souverainement belle de la manière suivante, où se trouve une gradation qui va de la terre au ciel :

Souverainement belle comme *fille de David*. Le sang royal coule dans ses veines, et la majesté du lion de la tribu de Juda se reconnaît dans l'or de sa chevelure

Souverainement belle par *les grâces et les vertus qui affluent dans son âme*. Si une seule vertu qui reluit sur un visage lui donne des reflets, quel doit être ce visage sur lequel se rencontrent, pour resplendir ensemble, toutes les grâces et toutes les vertus !

Souverainement belle par son *immaculée conception*. Un saint a dit, en parlant des âmes pures, que « si on pouvait voir à découvert, dès cette vie, une âme innocente, en état de grâce, on serait tellement ravi qu'on ne voudrait plus rien voir après ». Puisque la vision d'une âme innocente est capable de produire un tel ravissement, qu'est-ce donc que produirait la vision de l'Immaculée : cette innocence à part, auprès de laquelle les lis n'ont plus de blancheur, et les ondes les plus limpides n'ont plus de cristal !

Souverainement belle par son *Assomption*. Après que la terre lui eut donné tout ce qu'elle pouvait fournir pour contribuer à sa beauté, le ciel, à son tour, s'en mêla : les étoiles vinrent former son diadème, la lune, reine de l'espace, se fit son céleste marchepied, et le soleil devint son vêtement.

Souverainement belle par *Jésus* qui est sa couronne. Elle est, au ciel, couronnée de son propre Fils, puisque, suivant une touchante manière de parler, les enfants sont la couronne de leurs pères et de leurs mères. Or, si Jésus lui-même est sa couronne, quelle ne doit pas être la beauté de sa mère!

Souverainement belle enfin par les *communications de la Très Sainte Trinité*. Ici, on ne peut pas même balbutier, ni rien soupçonner. Le cœur de l'homme ne peut concevoir la récompense d'un élu, comment soupçonnerait-il ce qu'est la Vierge au sein de la Sainte Trinité? Ce sont des torrents de gloire, des torrents de feu : la beauté incréée est devenue, par communication, la beauté d'une créature.

Telle est, dans une lointaine nuée lumineuse, la beauté de la très sainte Vierge. Parfois cette lumière s'est rapprochée, se proportionnant à nos faibles yeux, et il a été donné à des saints ou à de jeunes enfants comme Bernadette de Lourdes de voir la Vierge Marie. Ils ont vu ce front sur lequel les étoiles tressaillent en se posant en diadème, ces yeux si doux qu'ils ne laissent jamais tomber que des regards de miséricorde, ce sourire auprès duquel celui de la nature, quand l'aurore la blanchit et la dore, n'est qu'un pâle reflet. Ils ont vu, et ils n'ont pas été effrayés. Je le comprends. Sous la loi ancienne, loi de crainte, lorsqu'on voyait un ange, on tombait la face contre terre en disant. *J'ai vu Dieu et je vais mourir*. Mais sous la loi de confiance

et d'amour, toutes les fois que des yeux innocents ont vu la Vierge Marie, il sortait ensuite de l'embrasement du cœur ce cri de transport : J'ai vu ma tendre Mère, je voudrais la revoir encore, la revoir toujours !

C'est ainsi qu'elle est belle : comment s'étonner qu'elle soit aimée ?

Mais voici une rareté qui vient augmenter l'amour : sa beauté est communicative, elle embellit les âmes et les choses.

Une rareté ! parce qu'il y a si peu de beautés qui soient communicatives. On est beau d'une splendeur personnelle et solitaire. Un beau visage est incommunicable. Une belle âme donne envie de lui ressembler, et voilà tout. Mais en Marie la beauté est rayonnante, elle se transmet. Dieu lui a dit : Tu es Reine ! de tes yeux, de tes sourires, de tes lèvres, pleuvra la beauté ...

N'est-ce pas elle en effet qui embellit l'enfance ? Sur le modèle, au ciel, de sa cour de chérubins, elle en refait, ici-bas, une autre parmi nos enfants.

N'est-ce pas elle qui embellit les vierges ? On a dit : « Il y a une sympathie intime entre la pureté, la vérité et la beauté : ce qu'il y a de plus pur est essentiellement ce qu'il y a de plus vrai et de plus beau. » On a dit encore : « Telle qu'une fleur aérienne, la physionomie de Marie flotte au milieu d'une limpide lumière qui semble en la révélant la voiler encore. Un parfum exquis d'innocence s'exhale

d'elle et l'enveloppe comme un vêtement¹. » Or, cette sympathie entre la pureté et la beauté, ce voile de lumière, ce parfum d'innocence, Marie les prolonge de sa personne sur les vierges et, à son tour, en fait leur vêtement.

N'est-ce pas elle qui embellit le repentir? Là où le vice a semé des ruines, elle sème les teintes du soir qui le disputent en beautés à celles de l'aurore. Elle qui réunit les beautés des deux crépuscules, celles du matin dans sa conception immaculée, celles du soir dans sa douleur sur le Calvaire, les verse sur le repentir.

N'est-ce pas elle qui embellit le jardin de l'Église? Elle est aux développements de l'Église ce que le printemps est aux fleurs, et l'été aux fruits. Mêlée à toutes floraisons, c'est elle qui amène aussi à maturité. Le mystique jardin lui doit toutes ses merveilles.

N'est-ce pas elle qui embellit les productions de l'art, en bénissant et en dirigeant le pinceau du peintre, le burin du graveur, le ciseau du sculpteur? L'art antique recherchait la perfection de la forme, mais c'est elle qui a fourni l'*expression*; car l'expression est venue de son sourire et de son regard, du sourire et du regard de son Jésus. L'art chrétien lui doit le beau céleste.

N'est-ce pas elle, enfin, qui a tout embelli, tout, jusqu'à Dieu lui-même; on a dit justement, à propos

¹ LAMENNAIS, *Esquisse d'une philosophie*, t. III, p. 223.

des exigences de notre nature humaine, « que la vérité simplement énoncée ne suffit pas, qu'il faut l'animer, l'embellir pour la faire accepter »; eh bien, en fournissant au Verbe sa chair, Marie a embelli la Vérité, et le monde l'a acceptée.

Après cela, on comprend qu'elle soit la reine des cœurs. S'approcher du confluent de toutes les beautés, de la beauté communicative, et rester le cœur froid, ce n'est guère possible.

III

Non moins que la beauté, la bonté détermine l'affection et l'amour, car le propre de la bonté est de se faire aimer. Le ciel, dans ses dons, se plaît même à les confondre souvent : la bonté sait si bien embellir une physionomie irrégulière.

Marie est aussi reine des cœurs sous ce nouvel aspect.

Qu'est-ce que la bonté? C'est une suave disposition qui nous porte à nous incliner avec facilité vers ceux qui sont inférieurs ou qui souffrent. Oui, quand on est bon, on s'incline sans effort vers ceux qui sont inférieurs ou qui souffrent, on en a pitié, et alors on met tout en œuvre, on emploie tout son crédit pour leur venir en aide et les soulager : voilà bien la bonté.

N'est-ce pas ainsi que Marie est bonne, mille et mille fois bonne, souverainement bonne, reine de bonté? Elle a un sourire, un tact et une charité qui

n'appartiennent qu'à elle, et avec ce sourire, ce tact, cette charité, elle s'incline vers ceux qui sont inférieurs, et nous sommes tous inférieurs! vers ceux qui souffrent, et nous souffrons tous! et elle nous distribue ses bontés inépuisables.

L'expérience démontre qu'il n'y a pas de moyen plus sûr de gagner l'affection des autres que de lui donner la sienne. Or pour gagner la nôtre, Marie ne nous a-t-elle pas donné son affection avec des assurances si particulières à chacun de nous, si multipliées, si exquisés, que chacun est en droit de se croire le plus aimé? Elle est si bonne, Dieu l'a faite si bonne, qu'il a permis que tout ce que les Livres saints disent de sa propre bonté, substantielle et infinie, on pût le dire, par dérivation, de la bonté de la Vierge Marie. Les livres saints disent :

Qu'il est bon, le Dieu d'Israël¹!

On peut dire : Qu'elle est bonne, la Vierge Marie!

Les livres saints disent :

Confiez-vous au Seigneur, parce qu'il est bon².

On peut dire : Confiez-vous à Marie, parce qu'elle est bonne.

Les livres saints disent :

Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur³.

On peut dire : Je chanterai éternellement les miséricordes de Marie.

¹ Ps. LXXII, 1.

² Ps. CV, 1.

³ Ps. LXXXVIII, 2.

Aussi bien, l'expérience n'est-elle pas encore là pour attester qu'on va à Marie comme on va au bon Dieu, même à elle en premier, parce qu'ici-bas nous avons besoin d'intermédiaires, d'introducteurs, de protection, de recommandation. On lui recommande donc son âme, son salut, ses affaires, sa santé, sa vocation, avec tous ceux qu'on aime. On lui dit naïvement : Bonne Mère, je viens à vous pour que vous acheviez ce qui reste à faire auprès du Bon Dieu. C'est reçu au ciel et sur la terre. N'est-ce pas malheureux que l'apostasie de Luther ait essayé de bouleverser cet ordre, de tarir ce fleuve de confiance et d'amour? Mais les générations ne l'ont pas écouté, elles ont continué à dire : qu'elle est bonne Marie! et même dans le protestantisme, alors que le temple protestant est froid, bien des cœurs en secret ont conservé leur inclination pour la sainte Vierge; au-dessous de leur temple froid, ils lui ont creusé en eux-mêmes une sorte de crypte, une romaine et délicieuse catacombe!

Mais voici, en faveur de tous ceux qui l'aiment, un privilège de sa bonté semblable à celui de sa beauté : belle, elle embellit; bonne, elle bonifie. Qui s'est approché du feu et n'en a pas été réchauffé? qui a touché des parfums et n'a rien gardé de leur senteur? qui a aimé Marie et n'est devenu meilleur? A chacun de répondre : mais la réponse sera la même partout.

Joseph avait reçu de Rachel et de Jacob, une

robe aux sept couleurs : dans les dons de paix, de douceur, de résignation, de patience qui se sont insensiblement établis en son âme, chaque enfant de Marie ne reconnaît-il pas un plus délicat tissage que celui du fils de Rachel et qui lui vient de la plus habile et de la meilleure des mères? l'ornementation de l'âme s'est faite lentement, ainsi qu'il arrive pour un travail d'aiguille varié dans ses couleurs.

Jusqu'aux natures les plus perverses et les plus sauvages, qui ressentent tout à coup des sentiments de douceur et de bonté dont elles-mêmes sont émues et étonnées : c'est qu'une semence enveloppée du nom de Marie est venue, sans les brusquer, améliorer leur fonds de terre.

Il n'y a pas de jour où des ruisseaux de larmes ne jaillissent de paupières restées altières et sèches : c'est le rocher de Moïse qui est frappé, et l'eau se montre : cette bonne Mère n'a pas besoin de frapper deux fois.

Enfin, n'est-ce pas à ses pieds, devant Jésus porté dans ses bras, que se continue, de siècle en siècle, l'accomplissement de la plus charmante prophétie : *Le loup habitera avec l'agneau ; le léopard se couchera auprès du chevreau ; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira*¹. Marie a modifié tous les caractères ; là où grondait la colère, elle a introduit la douceur ; là

¹ ISAÏE, XI, 6.

où la tyrannie était une cause de révolte, elle a fait régner la justice et la charité; là où l'envie serpentait, elle a substitué la droiture : et Jésus souriant les conduit tous!

Oui vraiment, il n'y a pas meilleure souveraine que l'aimable Souveraine de l'univers. On l'aime parce qu'elle est bonne, et elle rend meilleurs tous ceux qui l'aiment.

IV

Reine des cœurs par la beauté et la bonté, Marie voit son doux et universel empire assuré par la puissance. Ne s'attache-t-on pas à la puissance, parce qu'elle est le réservoir des bienfaits? La beauté éveille l'amour, la bonté produit l'affection, et la puissance suscite l'attachement. Quand les trois sont réunis, c'est le *triple cordon* dont parle l'Ecclésiaste, *qui se rompt difficilement*¹.

Or, quelle puissance a jamais suscité, comme celle de Marie, l'attachement, les espérances, l'enthousiasme, la reconnaissance? Veut-on mesurer l'étendue de cette puissance et, par là, celle de l'attachement? il n'y a qu'à recourir aux célèbres dimensions, dont saint Paul s'est servi comme mesures de la charité : la *hauteur*, la *profondeur*, la *largeur*, la *longueur*².

¹ *Ecclésiaste*, IV, 12.

² *Ép. aux Éphés.*, III, 18.

La hauteur de sa puissance? Elle monte jusqu'au près de Dieu; car Dieu qui l'a fait asseoir sur un trône, à son côté, lui dit : *Demandez, ma Mère; il ne m'est pas possible de vous rien refuser*¹.

La profondeur de sa puissance? Elle descend jusqu'aux enfers : elle ouvre le Purgatoire, et, par delà les derniers abîmes, elle fait trembler l'empire des démons.

Sa largeur? Elle va dans toutes les directions de l'espace. Le Levant la raconte au Couchant, et le Septentrion la redit au Midi, pas une nation, pas une île, pas un coin de l'univers qui ne révèle quelque chose de son pouvoir de Mère et de Reine.

Et sa longueur? Jusqu'à la fin des temps. Sa puissance se jouant devant Dieu à l'origine, quand les siècles ont commencé, s'est épanouie et définie dans le milieu des siècles; et se prolongeant jusqu'à la fin, elle sera le sceau de la consommation.

Voilà les dimensions de sa puissance. Mais continuons une aussi suave géométrie, en recherchant maintenant les dimensions de sa charité, au service de laquelle accourt se ranger sa puissance.

Comme hauteur, sa charité prend sa source dans les jaillissements insondables du Saint-Esprit qui répand en elle la plénitude de l'amour.

Comme profondeur, elle descend à la dernière limite des misères, dans les crimes qu'on n'ose plus nommer, et dans les bouges où l'on n'ose plus

¹ *III^e Rois, II, 20.*

descendre. Malheureux, tu veux fuir Dieu, tu es Caïn, tu es Judas, tu demandes à la terre de t'engloutir; tu fuis Dieu, eh bien, fuis dans les bras de Marie, et cache-toi dans son cœur : c'est la dernière profondeur d'ici-bas, au-dessous de toutes les autres !

Quant à la largeur de sa charité, elle embrasse tous les humains, les catholiques, les israélites, les protestants, les séparés, les indifférents, les sauvages, tous les hommes, tous !

Et sa longueur? Ah! Marie est charitable à tous les instants de la durée. Ceux qu'on a oubliés dans le passé, elle ne les oublie pas, et ceux qui ne sont pas encore nés, ont déjà leur place dans les caresses de son amour.

Telle est l'étendue de sa charité, en bel accord avec l'étendue de sa puissance. Soit que notre douce reine mesure sa charité sur sa puissance, soit qu'elle mesure sa puissance par sa charité, il en résulte, pour les heureux mortels, des problèmes de bonté, de délicatesse, de miséricorde insolubles sur cette terre, mais dont la solution leur est réservée aux cieux.

Quoi d'étonnant, après cela, qu'elle se déroule, interminable, la procession des audiences auprès de cette puissante et excellente Souveraine? « De toutes parts, la foule des malheureux élève des cris vers vous; c'est l'appui de Marie que réclament tous les âges, tous les rangs, toutes les conditions. C'est Marie que les jeunes enfants et les jeunes filles,

c'est Marie que les vieillards, que les grands et les petits implorent d'une voix unanime. C'est à vous que le marchand confie ses intérêts; à vous que le nautonier recommande sa vie; à vous encore que le pauvre laboureur recommande l'espoir de l'année. C'est à vous que le soldat, qui se jette dans les hasards des batailles, se hâte d'adresser ses vœux; c'est vous que le coupable, harcelé de remords, réclame pour son avocate; c'est vous qu'un pur amour choisit pour confidente et gardienne de son bonheur. C'est vous que les orphelins nomment leur mère; les pupilles, leur tutrice; les criminels, leur patronne; les captifs, leur libératrice; les voyageurs égarés, leur guide salutaire; les affligés, leur consolatrice; les malades, leur guérison; toutes les âmes désespérées, leur espoir. — O Vierge, quelqu'un jamais vous supplia-t-il en vain? Quelqu'un jamais s'éloigna-t-il de vos autels sans avoir été écouté?... Voilà pourquoi la piété reconnaissante des chrétiens vous a élevé partout des sanctuaires, pourquoi l'encens fume partout en votre honneur ¹. »

V

La Vierge Marie, Reine de l'Église militante, est donc devenue la souveraine la plus aimée de l'univers, la reine des cœurs, au triple point de vue

¹ ÉRASME.

de sa beauté, de sa bonté et de sa puissance. C'est là un fait indéniable, indiscutable; on peut être assez malheureux pour discuter sur d'autres points concernant la bienheureuse Vierge Marie, mais le fait des hommages de l'univers, des foules qui entourent ses autels, des consolations attachées à son sceptre de douceur et d'amour, ce fait-là ne se discute pas : il remplit le monde, il fait partie de la révolution des siècles.

Cela posé, nous demandons la permission aux protestants et aux israélites de faire naître quelques scrupules dans leurs âmes, au sujet de leur absence qui attriste la cour de cette aimable Souveraine.

Vous vous tenez très éloignés, chers protestants, parce qu'il vous paraît que la souveraineté de Marie dans l'Église ressemble à une usurpation. Mais est-il possible que le fait de cette souveraineté qui remplit le monde et se déroule avec les siècles, dont il est le charme et l'ornement, constitue une erreur, une injure à la Divinité, et soit une méprise regrettable d'une si grande portion du genre humain, la plus fidèle cependant à tous ses devoirs, et la plus charitable? Eh quoi! la bonne Providence permettrait une telle méprise, et de si longue durée! Et d'autre part, ne serait-ce pas un très grand malheur, un malheur public, universel, qu'elle cessât, puisqu'elle priverait le genre humain de la source la plus précieuse, la plus accréditée, de pureté, de beauté morale et de courage dans la vie? Jésus

disait : *J'ai compassion de la foule*¹ ; et voici qu'il permet que la foule coure aux autels de Marie sa mère. « Le peuple est toujours le plus empressé auprès de Marie. Il fait autel de tout pour *la bonne Vierge*. L'humble chaumière voit briller sa douce image, enfumée près de l'âtre et consolatrice dans les rigueurs de l'hiver ; le pan d'un mur, le creux d'un chêne, un tertre de gazon, tout ce qu'il y a de plus naïf et de plus humble suffit pour l'honorer, et n'exprime que mieux la confiance populaire qui l'invoque². » Et Jésus plein de compassion pour la foule permettrait, bien plus, encouragerait, confirmerait, comme il le fait par des prodiges et des miracles réitérés, une pareille confiance, une pareille universalité d'hommages dans les rangs du peuple, si elle était une impiété, une usurpation sur sa divinité ? Oh ! non, elle n'est pas une usurpation. Satan, lui, est appelé dans les Livres saints *l'usurpateur*, et Marie qui fait aimer le bon Dieu serait donc elle aussi une usurpatrice ? Le cœur proteste avec vivacité contre cette pensée : quel bon protestant que le cœur ! qu'il vous ramène aux pieds de la Vierge ! Dieu ne cède sa gloire à personne : mais de sa gloire, il a enveloppé Marie comme d'un vêtement, parce qu'elle-même l'a enveloppé de langes, en étant sa mère. De là son ministère d'intercession et de toute-puissance auprès de Dieu, qui seul est adoré. Elle lui amène

¹ S. MARC, VIII, 2.

² A. NICOLAS, *La Vierge Marie dans l'Église*, t. II.

les plus purs adorateurs. Oh ! laissez-vous amener aussi, chers protestants !

Et toi, vieil Israël, sois touché en entendant les acclamations d'amour qui célèbrent comme Reine des cœurs la si bonne, la si belle, la toute-puissante jeune Vierge, que tu as un jour présentée au monde ! Dans le Livre que tu portes, il y avait une figure brillante de tout cela : la reine Esther. Qu'elle était belle Esther ! et bonne ! et quand le diadème fut posé sur son front, elle devint reine du cœur d'Assuérus, puis reine des cœurs de tout Israël. Elle fut une des dernières figures du peuple de Dieu, et avec elle on commence à sentir le voisinage de Marie. Aussi, sans se douter de ce voisinage, tes fils, ô Israël, ont-ils fêté de préférence leur belle et douce Esther. Aujourd'hui encore, ils sont fidèles à son souvenir. La veille de sa fête, réunis dans leurs demeures, une lumière à la main, ils relisent ensemble son histoire ; et ils se félicitent mutuellement, comme si la délivrance procurée par la reine datait seulement d'hier. Il y a quelque chose de touchant dans cette lecture de leur délivrance, lorsqu'on songe qu'ils sont de nouveau captifs de l'erreur depuis tant de siècles ; quelque chose de touchant dans ces félicitations mutuelles, dans cette lumière que chacun est tenu de porter à la main, parce qu'Esther a conservé à leurs pères la lumière du jour. Modeste lumière dans la main de chacun d'eux, tu es impuissante à leur faire découvrir le

sens caché et magnifique de l'histoire d'Esther : sois du moins l'emblème du rayon de grâce promis qui, partant des mains de la Sainte Vierge, leur découvrira un jour ce sens.

O Israël, tu rappelles Mardochée à la porte du palais. Assez longtemps, tu as rempli ce rôle à la porte de l'Église. Dépose le sac et la cendre, et demande à entrer auprès de la Reine.

CHAPITRE IV

MARIE PARTICIPE A L'ÉCLAT DU TRÔNE DE DAVID DONT JÉSUS EST L'HÉRITIER MAGNIFIQUE

I. Le recouvrement du trône de David, et son éclat, ont dépendu de Marie, dans la scène de l'Annonciation. — II. Depuis lors, où est ce trône de David? Le Fils de Marie, Jésus, l'occupe-t-il? oui vraiment. Sa description. — III. Ce trône, selon la promesse faite à David, devait être brillant et universel comme le soleil. L'est-il? oui encore. — IV. Surprise digne de l'Ordonnateur tout-puissant et fidèle : une teinte davidique est distribuée d'une manière merveilleuse et discrète dans l'Église, cour du Christ-Roi. — V. Son règne n'a pas de fin : le temps et l'espace sont ses tributaires. — VI. Mais la Vierge Marie est le plus bel éclat de ce trône et de ce règne. — VII. L'Éternel l'a appelée, sous un emblème gracieux, comme témoin de la stabilité du trône de Jésus-Christ.

I

La royauté de Marie qui s'identifie avec la visibilité et la vie de l'Église, et qui a pour caractère distinctif de rassembler sous son sceptre tous les cœurs de l'univers, doit cependant, pour justifier en tous points sa légitimité, présenter un contrôle, rappelé par l'ange Gabriel au jour de l'Annonciation.

Quel est ce contrôle exigé sur la royauté de Jésus et de Marie, et qui fait penser à l'usage du contrôle auquel sont soumis les ouvrages d'orfèvrerie?

C'est « la marque du trône de David ! »

Exposons tout d'abord le serment irrévocable que l'Éternel avait fait à David par rapport au trône qu'il lui avait donné :

« Une fois pour toujours j'ai fait à David un serment par mon saint nom, et je ne lui mentirai pas : son trône sera éternel en ma présence comme le soleil¹. »

En vertu de ce serment, la grande préoccupation des Juifs a toujours été le trône de David. A l'époque où la Vierge Marie n'était encore que toute jeune enfant, le recouvrement de ce trône semblait une impossibilité, une chimère. La Judée n'était-elle pas devenue vassale de Rome? Ce qui restait du pouvoir royal n'était-il pas tombé aux mains d'un Iduméen, d'Hérode? Le sang de David, enfin, n'était-il pas relégué bien loin des marches du trône, dans l'atelier d'un charpentier? Et cependant Israël, indomptable dans ses espérances, attendait l'éclat de ce trône comme on attend le retour du soleil!

Eh bien, le trône de David va se recouvrer et se rétablir avec la dernière splendeur, grâce à la coopération de la Vierge Marie.

Voici que l'ambassadeur du ciel, l'ange de l'Annonciation, est venu s'acquitter de son message auprès de la Vierge; il lui a dit : *« Ne craignez point, Marie... vous concevrez et vous enfanterez un Fils: Il sera appelé le Fils du Très-Haut; et le*

¹ Ps., LXXXVIII, 36-38.

Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et son règne n'aura point de fin. »

A l'enfantement ainsi proposé à Marie, sont donc attachés ces deux magnificences :

L'une, ineffable : votre fils sera le Fils du Très-Haut;

L'autre, inespérée : pour ce Fils, le recouvrement et la possession du trône de David.

Il semble que, devant un pareil retour de la fortune, cette jeune fille de grande race tombée dans l'obscurité n'avait qu'à ouvrir la bouche pour céder à une destinée si haute. Détrompe-toi enfin, coupable et funeste orgueil d'Israël! Marie avait fait vœu de virginité, et la virginité promise à Dieu lui parut si sacrée, si sublime, qu'elle resta calme, fermée à l'impression de ces honneurs. Elle entra en pourparlers avec le ciel; et quand elle fut assurée qu'elle demeurerait vierge en recevant dans son sein l'Auteur de la virginité, son humilité s'abandonna et s'abîma dans cette réponse, qui a ravi au ciel le Fils de Dieu, et à l'obscurité le trône de David : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.*

Depuis lors, où allons-nous retrouver le trône de David, ce premier trône du monde?

II

Cherchons.

Qu'est-ce qui fait l'éclat d'un trône et la majesté d'un roi?

La majesté se définit : un composé de grandeur, de puissance, de beauté, de mystère. D'où il suit que le trône le plus majestueux serait celui où la grandeur, la puissance, la beauté, le mystère concourraient dans une combinaison parfaite.

Cette combinaison parfaite se rencontre-t-elle dans le trône d'ivoire du roi Salomon, fils et premier successeur de David? Il est resté célèbre, ce trône. C'était une des merveilles de Jérusalem. L'Écriture en contient cette description :

« Le roi Salomon fit un grand et magnifique trône d'ivoire, et le revêtit d'un or éblouissant. On y montait par six degrés, sur lesquels étaient représentés douze lionceaux, tournés vers le trône. Deux lions se tenaient debout à droite et à gauche, près des bras du trône. Dans aucun royaume on n'avait fait un chef-d'œuvre pareil ¹. »

Est-ce l'apogée de l'éclat? et quand Salomon était assis sur ce trône superbe, avait-il atteint le dernier lustre de la majesté?

Non, certes; Bossuet a dit: « Je n'appelle pas majesté cette pompe qui environne les rois, ou cet éclat extérieur qui éblouit le vulgaire. C'est le rejaillissement de la majesté, et non pas la majesté elle-même ². »

Mais laissons passer dix siècles et regardons de nouveau vers ce trône :

¹ *III^e Rois*, x, 18-20.

² *Politique tirée de l'Écriture sainte*.

Celui qui l'occupe, fils de David aussi, est appelé le Prince de la paix. Les traits de son visage expriment une telle douceur et une telle bonté que les plus timides s'approchent avec confiance, et les plus malheureux avec espoir. Une pourpre aux riches feux l'environne, mais elle a reçu cette couleur et cet éclat de son propre sang; et son diadème présente des épines mêlées aux pierres précieuses. Il a voulu mourir pour ses sujets. Ressuscité, il n'occupe le trône que pour combler de biens tous ceux qui veulent être à lui; et ces biens sont d'une telle nature qu'ils peuvent appartenir à tout le monde, et être distribués sans épuisement, car ils consistent principalement dans la paix du cœur, la joie de la bonne conscience, le courage dans la vie, l'union fraternelle, l'espérance du royaume des cieux.

Mais le trône, lui également, tout en étant toujours celui de David, a subi une transformation d'un ordre supérieur :

L'ivoire est moins dans le superbe siège que dans une merveilleuse créature dont le sein virginal a donné naissance au Prince; à ses côtés, elle apparaît si pure et si belle, que devant cette blancheur immaculée l'ivoire n'a presque plus d'éclat;

Les douze lions, qui se tenaient sur les degrés du trône et le regardaient sans cesse, ont reçu une animation extraordinaire : douze Apôtres, en effet, ont prêché leur Maître, hardis comme des lions!

et la puissance de leur voix s'est fait entendre dans tout l'univers ;

Quant aux degrés qui mènent au trône, ils sont merveilleux. Quiconque les gravit sent son âme acquérir des ailes ; ils se nomment l'humilité, la pureté, la charité, l'obéissance, la pauvreté, et la dernière marche, la plus rapprochée du trône, est le repentir : l'enfant prodigue y est tombé à genoux, pleurant, la tête inclinée entre les mains du Roi-Pasteur, et les anges rivalisent d'empressement pour lui présenter leurs palmes.

C'est là le trône du Fils de Marie, fils de David.

O David, votre trône, ainsi que Dieu vous l'avait promis, subsiste. L'éclat qu'il avait reçu de Salomon est complété par Jésus avec une splendeur extraordinaire. Il présente bien, à présent, la grandeur, la puissance, la bonté, le mystère dans une combinaison parfaite. Ce n'est plus seulement le rejaillissement de la majesté, c'est la majesté elle-même !

III

Mais le Seigneur l'avait comparé au soleil. Or, le soleil n'a pas seulement l'éclat, il remplit la nature et l'anime. Le trône occupé par le fils de Marie, s'il est vraiment celui de David, a-t-il pareil rôle ? Remplit-il les âmes ? Remplit-il le monde ?

Qu'on en juge :

« Il y a un homme dont l'amour garde la tombe ;

il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie, qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes; qui est visité dans son berceau par les bergers, et par les rois lui apportant à l'envi et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des millions d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible tendresse les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son sup-

plice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul, qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus ! vous qui avez bien voulu me baptiser, m'oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même, et que je ne connaissais pas¹. »

A votre accent, grand moine, il n'est pas permis de rien ajouter pour faire comprendre que le trône de Jésus-Christ remplit le monde. Le Seigneur, en le promettant à David, l'avait comparé au soleil : l'irradiation de ce trône et l'irradiation de l'astre du jour vont de pair dans leur splendeur et leur universalité.

IV

Mais voici une surprise digne de l'Ordonnateur tout-puissant et fidèle :

L'Église catholique est la cour du Christ-Roi : or, il y a une *teinte davidique* merveilleusement répandue sur toute la cour.

Rappelons d'abord un don fait à David :

¹ LACORDAIRE, 39^e conférence. *De l'Établissement du règne de Jésus-Christ.*

David avait été poète. Le don de dire sur la harpe et d'y enchaîner l'éloquence dans un rythme immortel lui avait été fait dès sa jeunesse, lorsqu'il n'était encore que le conducteur d'un troupeau dans les champs de Bethléem. Devenu soldat, il avait gardé sous son armure le feu sacré de la muse divine ; il avait adouci avec elle les colères de Saül. La couronne n'avait pas éteint dans le prince le génie de l'enfant ; cette flamme de poésie s'était allumée du feu prophétique, et David vieilli avait tiré de sa lyre des chants qui racontaient d'avance la vie et la mort du Christ dont il était l'aïeul, et les destinées immortelles de l'Église.

Eh bien, ce sont ces chants toujours jeunes qui ont passé de Sion aux lèvres de la chrétienté et qui, mêlés à tout ce que fait l'Église, fournissent une teinte davidique à ses prières et à ses cérémonies. Une plume aussi délicate que savante a écrit :

« Celui qui sait combien il y a de flots dans la mer et combien de larmes dans l'œil de l'homme ; celui qui voit les soupirs du cœur quand ils ne sont pas encore, et qui les entend encore quand ils ne sont plus ; celui-là seul pourrait dire combien de pieux mouvements, combien de vibrations célestes a produits et produira dans les âmes le retentissement de ces merveilleux accords, de ces cantiques prédestinés, lus, médités, chantés à toutes les heures du jour et de la nuit sur tous les points de la *vallée des larmes*. Ces psaumes de David sont comme une harpe mystique suspendue aux murs de la vraie

Sion. Sous le souffle de l'Esprit de Dieu, elle rend des gémissements infinis, qui roulant d'écho en écho, d'âme en âme, réveillant dans chacune d'elle un son qui s'unit au chant sacré, se répandent, se prolongent et s'élèvent comme l'universelle voix de l'adoration, du repentir et de la reconnaissance¹. »

Que c'est beau ! que c'est grand ! Cette voix de David, que l'Église succédant à la Synagogue a faite sienne, porte depuis trois mille ans aux anges les soupirs et la joie des saints de la terre. On adore avec les psaumes de David, on remercie avec eux ; on demande pardon avec son *miserere* ; on pénètre au purgatoire avec son *de profundis*, pour y soulager les âmes aux accents de sa lyre. O vraiment, il n'y a qu'une sagesse éternelle qui ait pu préparer une telle ordonnance et une telle unité, et envelopper ainsi l'œuvre entière de Dieu d'une teinte davidique si bien amenée et si discrètement distribuée. David y est présent, mais dans ce demi-jour qui convient à la figure. Il a été le chantre royal ; l'Église se sert, en reine, de ses psaumes, et c'est le Christ, Seigneur et dominateur, qui est couvert de gloire par les chants de sa royale Maison.

O Sagesse ordonnatrice, qu'ils sont à plaindre les aveugles qui ne reconnaissent pas vos merveilleux arrangements !

¹ Mgr GERBET, *Vues sur le dogme de la pénitence*, IV.

V

« *Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père* », avait dit l'ange à la Vierge Marie. Il le lui a bien donné. Mais le céleste ambassadeur avait ajouté : « *Et son règne n'aura point de fin* » c'est-à-dire ni limites dans l'espace, ni limites dans la durée. C'était annoncer un règne d'un éclat sans pareil, incontestablement divin, vu que les règnes de tous les rois rencontrent des limites, et dans l'espace, et dans la durée.

Que le lecteur, surtout s'il est israélite, veuille bien méditer ce qui suit :

Le temps et l'espace tributaires du royaume de Jésus-Christ sont une preuve superbe et irrécusable qu'il est bien le Messie promis.

Les prophètes, en effet, avaient annoncé cette magnificence : que le temps et l'espace obéiraient au Christ comme deux tributaires ;

Or, le temps et l'espace sont-ils les sujets de Jésus, relèvent-ils de son autorité, de son règne ?

Oui vraiment.

D'abord, le temps :

Le temps, depuis bientôt vingt siècles, porte ouvertement la marque de Jésus-Christ : c'est peut-être le plus beau témoignage de sa royauté divine. En effet, si l'on y prend garde, le temps se déroule en s'appelant « siècles de l'ère chrétienne ». Chez les grandes nations civilisées, et même dans le

monde entier, on compte ainsi : l'année tant... depuis la venue de Jésus-Christ; l'année 800 depuis Lui; l'année 1900 depuis Lui. L'histoire s'écrit sous la domination irrécusable de ce point de départ. Toutes les lettres particulières, c'est-à-dire le commerce épistolaire, datent de la sorte, les affaires datent de la sorte; dans l'immense circulation de la vie des peuples, il n'y a pas d'autre manière de dater. En un mot, la chronologie est chrétienne, le calendrier est chrétien. Avant Jésus-Christ, on datait en prenant, comme point de départ la création du monde ou encore la fondation de Rome; depuis lui, tout se date en partant de sa naissance : son berceau a été un nouveau berceau du temps! C'est la sujétion du temps au Christ-Roi. Je le répète, cette sujétion du temps, cette empreinte chrétienne qu'il porte dans les orbes immenses qu'il déroule, est peut-être le plus saisissant témoignage de la royauté de Celui qui est venu. Il n'y a que le Maître du temps qui ait pu faire ainsi recommencer les temps. Cette sujétion des siècles est tellement remarquable, tellement royale, tellement révélatrice de la Divinité, que lorsque la Révolution éclata, adversaire haineuse de la royauté de Jésus-Christ, elle entreprit tout d'abord de rendre au temps son indépendance, de l'affranchir du tribut qu'il payait depuis dix-neuf siècles. Un décret de la Convention parut, qui signifiait qu'on ne continuerait plus l'ère chrétienne, mais qu'à l'avenir on daterait en partant de la fondation de la République

française¹. Eh bien, le temps est demeuré fidèle tributaire, il n'a pas voulu se prêter à cette révolte, à cette révolution : il a couché dans la tombe les hardis novateurs, et lui, a repris sa place auprès du berceau de Jésus-Christ!

Voilà pour le temps.

L'espace, à son tour, est-il devenu le tributaire du fils de Marie ?

Des lèvres du Christ, était sorti l'Évangile. Or, l'espace a accepté l'Évangile, et si parfaitement accepté, que l'Évangile, pour bien faire éclater son domaine sur l'espace docile, a recommencé, à plusieurs reprises, le tour du monde, ainsi qu'il suit :

Lorsque, au temps de saint Paul, le monde connu ne s'étendait pas, à l'orient, au-delà de l'Inde, et, à l'occident, au delà de la Germanie, l'Évangile prit une première fois possession de ces espaces; avant de mourir, saint Paul pouvait écrire aux Romains : *Votre foi est annoncée dans le monde entier.*

Lorsque, aux iv^e et v^e siècles, les horizons du Nord se découvrirent, sortant de leurs brumes avec leurs territoires aux profondes forêts, l'Évan-

¹ L'ère nouvelle commença au 22 septembre 1792; les mois perdirent leurs désignations anciennes pour s'appeler *vendémiaire, brumaire, thermidor, etc.* Napoléon ferma cette ère ridicule, le 9 septembre 1805, en rétablissant l'ancien calendrier.

gile y pénétrant plus vite que la cognée des grands moines, refit le tour du monde ;

Il le recommença encore, lorsque l'extrême Orient, sortant à son tour de ses vapeurs, révéla aux Vasco de Gama et aux François-Xavier ses plages et ses végétations étincelantes ;

A chaque tour du monde, l'Évangile rencontrait le Juif errant qui le faisait aussi ; mais tandis que l'un parcourait les espaces en coupable, l'autre les parcourait en triomphateur ;

Lorsque des navigateurs hardis découvrirent les deux Amériques, l'Évangile reprenant ses voyages, et toujours jeune, agrandissait son magnifique circuit ;

Lorsque enfin l'Océanie se révéla, monde éparpillé dans la mer, l'Évangile recueillant ce cri prophétique de l'Ancien Testament : *Les îles m'attendent*, y vola ; il allait d'île en île. Et maintenant il n'y a plus d'îles qui attendent ; les moindres petits îlots comme les grands continents ont été évangélisés : l'Évangile a achevé, une fois de plus, le tour du monde.

Ainsi que le temps, l'espace s'est donc montré fidèle tributaire.

O mon Dieu, se peut-il trouver quelque chose de plus saisissant que l'hommage de ces deux grands tributaires au pied du trône de Jésus-Christ ? Son règne n'a pas de fin !

VI

Il y a, cependant, une magnificence qui ravit davantage.

L'Ange avait dit : « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père; et son règne n'aura pas de fin. » Mais il y avait une chose que l'Ange n'avait pas dite, qu'il ne pouvait dire à l'humble Vierge : c'est qu'elle-même serait le plus bel éclat de ce trône et de ce règne.

Marie n'est-elle pas, en effet, le plus bel éclat du trône de son divin Fils? Ne se confond-elle pas avec ce trône lui-même, et ne l'emporte-t-elle pas sur tous les trônes rêvés ou préparés pour ce Dieu d'amour? Quel siège royal peut être mis en comparaison avec ses bras qui ont porté Jésus? Quelles tentures de pourpre oseraient rivaliser avec l'éclat de sa sollicitude qui s'étendait sur Jésus? Comme aussi c'est elle qui ajoute à l'extension du règne de son Fils, le prolongeant au delà des limites du connu et du possible. La nature humaine, en effet, adore et aime Jésus jusqu'à certaines limites que ses forces ne peuvent dépasser, mais Marie les dépasse. Les Livres saints contiennent ces expressions : *Le Seigneur régnera dans l'éternité et au delà...*; *Le Seigneur étendra son règne jusqu'aux confins de la terre et au delà*. La Vierge Marie est cet *au-delà* mystérieux, où le Fils de Dieu trouve des adorations, des tendresses, des hommages que

la nature humaine, épuisée, est impuissante à lui fournir. Par elle, son trône a un éclat qui fait plus pâlir le soleil que le soleil ne fait pâlir les étoiles. Par elle son règne se prolonge dans des immensités inabordables au pied, à l'œil et au cœur de l'homme. Elle est son domaine royal, son territoire immense, dont nul ne saurait décrire la fécondité et la beauté. O Vierge, vous êtes un trône d'ivoire dont Dieu seul connaît le travail ! O Mère de Dieu, vous êtes un royaume dont la divinité est la sentinelle !

La teinte davidique qui enveloppe toute l'Église s'étend aussi sur la Vierge, issue de David. Ah ! lorsque, dans les cérémonies du soir, à la suite du chant des psaumes, se font régulièrement entendre les accents du *Magnificat* qui vient clore et couronner les psaumes, une pensée pénètre au cœur — quel est le prêtre qui ne l'a eue dans sa sainte psalmodie — cette pensée : Marie est bien, sur la lyre de David, sa note la plus délicate, la plus mélodieuse ;

Mieux encore :

Elle-même est devenue la lyre, et elle soupire : Jésus !

Aussi, quoi d'étonnant qu'en faisant entendre à l'honneur du Fils de David un *Hosanna* qui ne s'est jamais ralenti, les foules catholiques y comprennent invariablement sa mère ? N'est-elle pas la palme la plus apparente des journées triomphales du règne de Jésus ? N'est-elle pas la branche d'olivier par

excellence, qui a incliné vers nous, pour nous le donner, le Prince de la paix?

Quoi d'étonnant qu'à côté du trône de Jésus, il y ait toujours le trône de Marie? Salomon, fils de David, n'avait-il pas, un jour, donné cet ordre à ses gardes, en voyant s'avancer Bethsabée : *Un trône à la droite de mon trône, pour ma mère*¹.

Mêlez-vous donc à nos louanges, ô nos frères séparés de nous par le protestantisme, et n'hésitez plus à appeler avec nous Marie « Mère de Dieu, Reine des anges, Arche d'alliance, porte du ciel, étoile du matin, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés, secours des chrétiens », titres doux et magnifiques, dont le bruit, comme celui des mers, ne s'apaise jamais!

Et vous, nos autres frères, enfants d'Israël attachés, retenez ce conseil :

Un temps viendra où doit s'accomplir l'annonce divine sortie des lèvres du prophète Osée : « *Après cet état (de châtement), les enfants d'Israël reviendront, et ils chercheront le Seigneur leur Dieu, et David leur roi*²... » Ils chercheront! Comment se fera cette recherche? La Providence en a gardé le secret. Mais il y a une chose qu'on peut affirmer sans être téméraire : c'est qu'en s'adressant à la Vierge Marie, les fils d'Israël s'épargneront bien des recherches et peut-être aussi des déceptions.

¹ III Rois, II, 19.

² OSÉE, III, 5.

Qui, mieux qu'elle, pourra leur fournir les renseignements dont ils auront alors besoin? Et quelle meilleure introductrice auprès du Fils de David recherché, que sa mère? Frappez donc, en ce temps-là, ô voyageurs attardés, à la porte de la bonne Reine qui veille : elle vous dira le moyen de trouver le Roi sans attendre. N'a-t-elle pas *la clef de David*¹?

VII

Revenons à notre point de départ, au serment fait à David.

Lorsque l'Éternel avait promis avec serment à ce prince la stabilité éternelle de son trône, il avait pris à témoins les deux grands astres du firmament : *J'ai fait à David un serment par mon saint Nom, et je ne lui mentirai pas : son trône sera éternel en ma présence comme le soleil et comme la lune dans sa plénitude : et le témoin fidèle est au ciel*².

La lune est si belle, sa lueur si pleine de charme, que le Créateur s'est plu à joindre son doux témoignage à l'éclatant témoignage du soleil, en double signe de la stabilité du trône promis à son Christ,

¹ Saint Jean dit du Christ ressuscité « qu'Il a la clef de David » (*Apocal. III, 7*). — La clef était autrefois, en Orient, le symbole de l'autorité. Or, cette autorité, le Christ ne la partage-t-il pas avec sa Mère?

² *Ps. LXXXVIII, 36-38.*

comme fils de David. Mais c'est surtout parce que l'astre argenté des nuits est l'emblème de la Vierge Marie, que l'Éternel se plaisait à l'appeler en témoignage.

Quelle imagination de seize ans n'a savouré le tableau tracé par la plume de Chateaubriand sur le *spectacle d'une belle nuit dans les déserts du nouveau monde*? Il trouve ici sa place :

« Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé ; une brise embaumée qu'elle amenait de l'Orient avec elle semblait la précéder, comme sa fraîche haleine, dans les forêts. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel : tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée ; tantôt elle reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

« La scène, sur la terre, n'était pas moins ravissante ; le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se tordait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constella-

tions de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte du Niagara qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

« La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre, elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais, dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu ¹. »

Quand nous étions jeunes, nous avons tous subi l'impression de ce brillant tableau, et par une nuit

¹ CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*.

paisible, nous en refaisons la scène, chacun à notre manière, sous la portion du ciel où la Providence avait placé notre vie.

Je connais cependant le secret d'une scène plus pénétrante encore sur le même sujet, pourvu qu'aux splendeurs visibles de l'astre des nuits, les yeux de la foi aient soin d'unir les splendeurs invisibles qui sont l'objet de leur contemplation.

Voici que par une nuit sereine le firmament s'est allumé de mille feux. On est seul. L'air est pur, et l'immensité incommensurable. Le recueillement s'est emparé, sans effort, du cœur et des sens, et bientôt la pensée, mieux qu'Élie sur son char, a été emportée sur les ailes de la foi... De ces hauteurs, la pensée a embrassé les espaces et rapproché les temps. Prosternée devant le Dieu fait homme, elle l'adore; elle l'a vu promis à Abraham dans les champs de la Chaldée, préparé dans les flancs du peuple hébreu à travers mille vicissitudes, de nouveau et particulièrement promis à David roi, chanté par lui sur sa harpe, né enfin à Bethléem de la Vierge Marie, fille de David : puis, tout à coup, dans le rapprochement rapide de ces visions, la pensée s'est demandé si la promesse faite à David, pour le Christ son fils, d'un trône qui dépasserait en éclat et en stabilité tous les autres trônes, s'est bien réalisée.

Un témoin s'avance :

C'est la reine des nuits au disque pur et argenté, il semble sourire !

Mais, sous son emblème, c'est la Vierge Marie elle-même ; à la pensée adoratrice et interrogatrice elle daigne répondre :

Oui, le Christ fils de David est en possession d'un trône qui dépasse tous les autres en éclat. Mon amour, constellé de celui de tous les chrétiens mes enfants, ne forme-t-il pas cet éclat ?

Avec mes vierges, je l'aime ! je suis la reine des vierges ;

Avec mes anges, je l'aime ! je suis la reine des anges ;

Avec mes apôtres, je l'aime ! je suis la reine des apôtres ;

Avec mes martyrs, je l'aime ! je suis la reine des martyrs ;

Les patriarches l'ont aimé pour moi ! je suis la reine des patriarches ;

Les prophètes l'ont fait admirer pour moi, je suis la reine des prophètes.

Oui, l'Éternel a tenu la promesse qu'il avait faite à David, je suis le témoin fidèle ! Le trône de son Christ, fils de David, n'est-il pas radieux et doux comme la lune dans sa plénitude ?

.

O ma pensée, vous étiez ravie ! O mon cœur, vous ressentiez vous-même une plénitude !



CHAPITRE V

PREMIÈRE FONCTION ROYALE DE MARIE ELLE EST GARDIENNE DE LA TABLE DU SEIGNEUR

- I. L'Eucharistie est un festin royal et nuptial qui dépasse, en magnificence, les tables des rois les plus somptueuses. — II. Marie établie gardienne de la table royale de l'Eucharistie. — III. Elle est gardienne de la beauté des communions. La Table des anges : Marie y conduit des anges de la terre. La robe nuptiale : Marie sait la rendre à ceux qui l'ont perdue. — IV. Elle est aussi gardienne du nombre des communions. Les déserteurs du festin royal. Célestes stratégies qui font communier : les fêtes de Marie ; les colombes eucharistiques ; les glaneuses du Très Saint Sacrement.

I

Les quatre chapitres qui précèdent ont présenté, de la royauté de Marie, son *excellence* et son *étendue*. Nous entrons maintenant dans l'examen de ses *fonctions royales*.

La première concerne « la Table du Seigneur ».

La table des rois est célébrée dans les Écritures. Elle est une des expressions de leur magnificence, de leur pompe, de leur libéralité, de leur bonté. Assuérus fit un grand festin où il invita, non seulement tous les grands de sa Cour, mais tout son peuple : il environna ce festin de tout l'éclat de la

magnificence orientale, et le fit durer cent vingt jours, afin de montrer pendant ce long espace de temps les richesses de la gloire de son royaume, la grandeur et l'éclat de sa puissance. « Le bois superbe, où se tenait le festin, avait été planté par la main des rois. On avait tendu de tous côtés des tapisseries de fin lin, de couleur de bleu céleste et d'hyacinthe, qui étaient soutenues par des cordons de fin lin teints en écarlate, qui étaient passés dans des anneaux d'ivoire, et attachés à des colonnes de marbre. Des lits d'or et d'argent étaient rangés en ordre sur un pavé de porphyre et de marbre blanc, qui était embelli de plusieurs figures avec une admirable variété. Ceux qui avaient été invités buvaient dans des vases d'or, et les mets se servaient dans des bassins toujours différents les uns des autres. On y présentait aussi du plus excellent vin, et en grande abondance, comme il était digne de la magnificence royale. Nul ne contraignait à boire ceux qui ne le voulaient pas¹. »

Quel prologue coloré du festin messianique!

Jésus ne s'est pas laissé vaincre par la magnificence des princes de la terre. Sa puissance égalait son amour, et son amour servi par sa puissance nous a trouvé des mets exquis et des aliments recherchés que l'homme ne connaissait pas. Il a dressé sa table : la divine Eucharistie, qui est le grand festin de l'Église. Table royale incompa-

¹ ESTHER, I, 5-8.

rable, soit par les circonstances qui l'accompagnent, soit par les aliments qu'elle offre à ses convives. Prouvons-le :

LA PRÉPARATION DU FESTIN. — Attendu que l'Eucharistie entrerait dans l'économie de ses desseins, Dieu a fait sortir du néant tout cet ensemble de créatures que nous admirons et qui devaient la préparer : la terre, pour servir de support à cette table royale, et pour fournir le blé et la vigne, première matière de l'aliment divin ; les cieux, pour l'abriter et le recouvrir, comme les courtines de soie d'un pavillon superbe ; le soleil et les astres, pour éclairer la solennité du festin ; et puis, toute la hiérarchie des créatures inférieures, pour orner et desservir la salle auguste des noces divines.

L'INVITATION. — Tous les hommes appelés au salut sont convoqués aussi aux noces royales de la vérité, de la vie et de l'amour par la communion : « *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous*¹. » De là, ces invitations répétées, pressantes, envoyées à tous les vents du ciel ; de là, ces voix de prophétie et de promesse qui retentissaient dans tout l'ancien Testament pour le peuple d'Israël : « Venez aux noces », disait l'agneau pascal, figure sensible et parlante ; disait la manne, symbole transparent et si doux ; disaient les pains de proposition renouvelés chaque jour comme le

¹ S. JEAN, VI, 54.

Pain vivant descendu du ciel. « Venez aux noces », disaient les prophètes et les voyants qui décrivaient dans la suite des siècles, la naissance, l'histoire et la mort de Celui qui devait venir, et contemplaient l'oblation pure qui devait être offerte dans tous les lieux du monde. Si Dieu manifestait une telle magnificence de voix et d'invitations sous l'ancienne Loi, que ne fait-il pas sous la Loi nouvelle, alors que la table est non seulement dressée, mais servie. Aussi toutes les voix qui s'élèvent, voix de la doctrine et de la louange, voix de la prédication et de la prière, voix de la poésie elle-même et de l'art régénéré, sont des voix d'invitation au festin eucharistique. Jésus a dit : allez, enseignez ; allez, invitez. Et le message royal est porté jusqu'aux extrémités de la terre. O hommes, levez-vous et préparez-vous, vous êtes invités chez Dieu?...

DISPOSITION ET DIMENSIONS DE LA TABLE EUCHARISTIQUE. — Elle a l'étendue, les circuits, les facilités de l'Église catholique elle-même. Le festin est dressé dans tous les lieux, auprès des chaumières comme à l'ombre des palais, reflétant la simplicité des unes et la libéralité des autres. Elle est tendue par toute la terre. Il n'est point de montagnes qui l'arrêtent, point de mers ni de frontières qui l'empêchent d'offrir ses divins aliments à l'avidité des âmes. De plus, elle est dressée jusqu'à la consommation des siècles. Le festin d'Assuérus avait duré cent vingt jours : celui du Christ comprend tous les jours jusqu'à l'éternité.

RICHESSE DE CETTE TABLE ROYALE. — Les convives d'Assuérus buvaient dans des vases d'or, et les mets se servaient dans des bassins toujours différents les uns des autres. Certes, sous la Loi de grâce et d'amour, la somptuosité matérielle passe au second rang : néanmoins, même à ce point de vue, la table des noces divines, dépasse la table du monarque de l'Orient. Qu'on évalue, si c'est possible, le nombre des vases d'or, des superbes calices et des riches ciboires qui servent au divin banquet ou qui enferment la sainte Réserve? Qu'on fasse le compte des diamants, des saphirs, des émeraudes qui étincellent sur les vases d'or, des dentelles et des merveilleux tissus qui ornent la table du Roi des rois? Mais encore une fois, sa somptuosité vient moins de la matière que de l'esprit, et une simple patène d'argent sur laquelle le pain du ciel vient d'être formé, l'emporte infiniment sur la vaisselle d'or la mieux ciselée.

LES DÉLICES DU FESTIN. — Quelques mots suffisent, prononcés par des lèvres consacrées, sur la table dressée de l'autel pour que toutes les magnificences et toutes les douceurs des mets et des breuvages soient servies aux cœurs qui ont faim et soif de la justice. « Venez et goûtez combien le Seigneur est doux », car c'est lui-même qui devient votre nourriture. L'homme ne pouvait soupçonner un pareil aliment. Tout ce que la terre a de mieux cultivé, tout ce que le ciel a de plus délicieux, se réunit pour le former. La terre a donné son fruit

le plus pur et le plus succulent : c'est d'abord son froment choisi et le sang le plus généreux de son raisin ; mais c'est aussi, après les paroles de la transsubstantiation, la chair immaculée que l'Emmanuel a demandée au sein virginal de Marie, *Caro Christi, caro Mariæ*. De son côté, le Ciel a donné ce qu'il a de plus exquis : l'aliment éternel du Père et de l'Esprit, des anges et des saints, le Verbe consubstantiel. Quelle mixture alors, mixture admirable, d'où se forment ce pain délicieux, appelé le *pain du ciel*, et ce breuvage enivrant, appelé le *vin qui fait germer les vierges*. C'est Jésus qui, en se faisant nourriture, nous présente cette mixture eucharistique, où nous goûtons, dit saint Bernard, un triple mélange suavement délicieux, de Dieu et de l'homme, de la Vierge et de la mère, de la charité divine et du cœur humain. A chacun de raconter, un jour au ciel les effets de ce mélange adorable ; mais déjà tous les convives disent à la louange de la table royale de l'Eucharistie, qu'ils y trouvent joie et bonheur, amour et tendresse, délice et suavité, force et lumière, douceur et charité, toutes les illuminations de l'esprit, tous les enivremens du cœur, toutes les puretés de la chair, toutes les splendeurs de la gloire et de la sainteté. O banquet des rassasiemens infinis, des réfections divines, festin nuptial des virginales allégresses, des communications mystérieuses, des effusions de la Divine tendresse, ô communion, je vous bénis, vous êtes la source des douceurs et des

voluptés, l'enivrement de la possession, le principe de la gloire et de la béatitude.

Lauda Sion Salvatorem, chantent des milliers et des milliers de convives au jour de la fête du très saint Sacrement. « Loue, Sion, ton Sauveur, loue ton chef et ton pasteur par tes hymnes et tes cantiques. Tout ce que tu pourras, ose-le, parce qu'il est au-dessus de toute louange, et que tu ne le louerai jamais assez ¹. » En effet, la table royale d'Assuérus est bien dépassée.

II

Assuérus, le roi de l'Orient, si magnifique à l'égard de ses sujets, était digne d'annoncer en figure Jésus, le Roi des rois, d'abord par la somptuosité de sa table, et ensuite par le choix de la pieuse et belle Esther, qui ceignait la couronne précisément à l'occasion du festin royal. On sait en effet que Vasthi fut répudiée parce qu'elle avait refusé de se rendre devant le roi et ses invités : Esther alors occupa le trône.

Vasthi figurait le sort de la synagogue juive : celle-ci, grossière et récalcitrante, ne comprit rien à l'aliment divin que le Christ lui proposait, se refusa à la communion, et Marie et l'Église la remplacèrent.

¹ Prose de la fête du très saint Sacrement.

Quelle ravissante introductrice au festin royal de l'Eucharistie, que la Vierge Marie!

Au Cantique des cantiques, il y a dès la première page cette annonce réjouissante, concernant tout à la fois la Vierge Marie et les âmes qui aiment à se nourrir de la divine Eucharistie : *Posuerunt me custodem*, ils m'ont établie gardienne, ils m'ont placée à la garde. Gardienne de quoi? Le Cantique répond : *custodem in vineis*¹, gardienne des vignes. Gardienne des grappes d'or dont la vigne se couronne : quel symbole glorieux! La vigne a été avec le blé, la figure de la divine Eucharistie, durant l'ancien Testament. Sous le nouveau, la vigne et le blé fournissent à la divine Eucharistie ses éléments matériels eux-mêmes, ses saintes espèces. Aussi, quand le Cantique sacré se sert de cette expression *ils m'ont placée à la garde des vignes*, cela veut dire que la Vierge Marie a été constituée la gardienne, l'ordonnatrice et protectrice de la table royale de Jésus.

Examinons ce charmant aspect de la garde de Marie. La beauté des communions, et le nombre des communions : voilà ce qu'elle garde, ce qu'elle entoure de ses soins, parce que la beauté et le nombre des communions contribuent à la magnificence du festin royal.

¹ *Cantiq.*, 1, 5.

III

La beauté des communions a un nom : la table des anges.

D'où vient cette appellation, tout à la fois attrayante et imposante, donnée au festin Eucharistique?

Elle vient, d'abord, de ce que, dans la magnificence de son étendue, la table du Roi des rois réunit comme convives non seulement les hommes, mais les anges. Il y a une communion au ciel qui fait pendant à la communion de la terre. L'ange Raphaël, en se découvrant à la famille de Tobie, ne lui a-t-il pas dit : *Il vous a paru que je buvais et que je mangeais avec vous; mais pour moi, je me nourris d'un aliment invisible, et je me sers d'un breuvage qui ne peut être vu des hommes*¹? Ineffable communion que celle des anges qui n'est pas entourée, comme la nôtre, d'espèces sacramentelles, qui s'abreuve, sans voiles et sans limites, au torrent des voluptés divines, mais qui a, identiquement, le même principe que notre communion : le Verbe de Dieu. Heureux invités que nous sommes, qui rencontrons les anges à la table du Roi! Or n'est-il pas juste que la table royale qui réunit, à sa partie supérieure, les anges, et à sa partie

¹ TOBIE, XII, 19.

inférieure les hommes, porte le nom, la désignation, des convives les plus dignes, et se nomme la table des anges?

Mais ce nom est donné également, sur la terre, au festin Eucharistique, pour une autre raison : afin que nous ayons soin, quand nous venons communier, de ressembler le plus possible aux anges, qui sont de purs esprits dégagés de la matière.

En effet, Celui que nous recevons en nourriture n'est-il pas le Saint des saints? La sainteté de Dieu est si grande que, si elle nous apparaissait à découvert, nous nous abîmerions dans le néant; la confusion nous ferait descendre, avec une vitesse que rien ne saurait exprimer, jusqu'au centre de la terre. Aussi, lorsque Dieu qui nous a aimés à la folie, — la passion ou folie de la croix en est la preuve — a poussé la tendresse jusqu'à vouloir s'unir à nous, ses chétives créatures, pour ne pas effrayer notre timidité, pour ne pas multiplier nos scrupules, et, au contraire, pour nous encourager à communier, qu'a-t-il fait? il a mis sur lui-même des voiles, les voiles eucharistiques, et il nous a dit : Approchez à l'abri de ces voiles, et nous nous approchons. Les voiles eucharistiques sont les précautions de Dieu pour atténuer sa majesté et enhardir notre amour; mais alors, de notre côté, à notre tour, ne devons-nous pas prendre les précautions de pureté les plus exquis, afin d'être le plus possible semblables aux anges?

Or, si le genre humain, exposé à tant de misères,

parvient à envoyer des anges à la table du Roi, n'est-ce pas à Marie qu'en revient l'honneur, et aux précautions qu'elle inspire? Oui, il se fait sur notre pauvre terre si souvent glacée par le péché, des communions d'anges; certaines âmes communient comme des séraphins : il faut incontestablement l'attribuer à Marie. Lorsqu'au jour d'une première communion des fronts d'enfants présentent une auréole visible de modestie et de candeur, à qui doit-on la conservation de cette auréole, sinon à la Reine des anges, auxiliatrice de la tendresse des mères et de la sollicitude des directeurs? L'innocence conservée est la plus grande grâce d'ici-bas : mais sans Marie, qui donc la conserverait? Se garder chaste d'un matin à un soir, d'une journée à une autre journée, d'une semaine à une autre semaine, c'est déjà une grâce inappréciable; mais toute une vie, d'un berceau d'enfant à une tombe de vieillard, en s'avancant toujours comme sur une traînée de lis : c'est une marche que la Vierge des vierges, seule, peut imprimer à notre fragile nature, en vue de Jésus, notre trésor à la communion.

C'est pourquoi, c'est à elle qu'il faut demander la conservation de l'innocence. Un Père de l'Église explique admirablement cette conservation à l'aide de la comparaison du sceau, du cachet :

Le Saint-Esprit venant dans une âme par le baptême y est comme une cire, en ce sens que l'âme du jeune chrétien est comme fondue dans le Saint-Esprit ; le Saint-Esprit l'imprègne, la pénètre, la

recouvre ; et une fois qu'elle en est imprégnée, Marie imprime le cachet, et elle imprime, quoi ? Jésus ; elle signe : le Verbe. Cette grande idée est de Saint Athanase : *Spiritus, unguentum*, le Saint-Esprit est la cire ; *Maria, sigillum*, Marie tient le cachet ; *signatque verbum*, et elle signe : le Verbe, Jésus. Oh ! comme Marie est heureuse d'imprimer sur un cœur cette signature : Jésus ! Et bienheureuse à son tour l'âme innocente qui, fidèle à Marie et à son baptême, ne rompt jamais le cachet et peut souvent communier ! A chaque communion le ciel est dans son cœur.

Mais ceux qui ont perdu l'innocence baptismale, qui ont passé par la lèpre du péché, peuvent-ils compter sur l'assistance de la Vierge au festin royal de l'Eucharistie ? Sont-ils encore ses protégés à la table des anges ? et ne sont-ils pas exposés à entendre la terrible interrogation du Maître du festin : « *Mon ami, comment êtes-vous entré ici, sans avoir la robe nuptiale¹ ?* »

Chères âmes qui n'êtes plus innocentes, une doctrine appuyée sur nos dogmes catholiques va encourager votre élan de repentir et d'amour vers la Table sainte :

Vos fautes ont été avouées, votre aveu a été sincère, et le pardon est descendu sur votre tête. Fussent-elles *rouges comme l'écarlate*, vos fautes

¹ S. MATH., XXII, 12.

sont devenues *blanches comme la neige* : c'est la comparaison même dont la Vérité éternelle se sert dans les Écritures pour rassurer le pécheur¹. Rouges comme l'écarlate, aussi longtemps que Dieu les apercevait; blanches comme la neige, après l'absolution reçue. A la suite d'une telle transformation, il semble que tout soit épuisé comme effusion de miséricorde. Qu'on se détrompe! Immédiatement après l'absolution, l'homme de Dieu ajoute et prononce sur le pénitent cette prière : *Que la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et que les mérites de la bienheureuse Vierge Marie vous soient une augmentation de grâce et un gage de la vie éternelle.* Or à ce moment, sur le chrétien pardonné, s'accroît en tombant, cette neige, ce blanc manteau promis par le Seigneur, *vos péchés deviendront blancs comme la neige.* Elle lui est venue, cette neige éblouissante, du Calvaire, *Passio Domini nostri Jesus Christi*, mais elle lui vient, par surcroît, des mérites de la bienheureuse Vierge Marie, *merita beatæ Mariæ Virginis sint tibi....*

C'est pourquoi, malgré sa confusion, le pécheur après qu'il a été pardonné, a le droit de se dire, les larmes aux yeux, mais la confiance au cœur : s'il est malheureux d'avoir passé par la souillure et d'avoir commis beaucoup de fautes, il y a, du moins, dans ma famille un être éthéré qui est la pureté même, qui est non seulement la pureté, mais également

¹ ISAÏE, I, 18.

la charité. Un pli de son manteau virginal qui me recouvre m'a rendu la robe nuptiale...

Allez donc, sans crainte aucune, vous asseoir à la Table des anges, heureux pénitent, après avoir reçu l'absolution et après avoir entendu sur vous cette prière : *Que les mérites de la bienheureuse Vierge Marie vous appartiennent!* Allez-y avec confiance; communiquez comme au jour de votre première communion, car écoutez encore :

Sous la loi ancienne, Rebecca couvrit un jour Jacob qu'elle aimait, des vêtements parfumés de son frère Esaü, et elle lui disait : « Allez, mon fils, trouver le patriarche votre père pour obtenir sa bénédiction; » mais elle, elle resta à l'écart.

Sous la Loi nouvelle, loi de confiance et d'amour, ah! c'est bien mieux : ce n'est plus seulement avec les mérites de son Jésus que Marie nous couvre et nous parfume; mais, divine Rebecca plus osée, elle nous accompagne elle-même et, nous enveloppant de sa pureté, elle nous dit : Allez mon enfant, et communiquez; votre Mère est derrière vous! *Merita beatæ Mariæ Virginis sint tibi!...*

IV

Marie veille non seulement sur la beauté des communions, mais sur leur nombre.

Nous avons vu plus haut la magnificence du nombre des invités : il est infini; Dieu invite à sa table toutes les âmes, toutes les générations, tous les

peuples, les riches et les pauvres, les heureux et les infortunés. Il ne peut souffrir que sa libéralité soit empêchée même par l'indifférence et la malice des hommes ; il ramassera plutôt dans les rues, par les chemins, le long des haies, les misérables auxquels il veut faire part de ses dons.

Eh bien, le croirait-on, la sainte Table a été souvent menacée de désertion. Il est effrayant de penser combien peu d'hommes font honneur aujourd'hui à l'invitation royale : déserteurs de la foi, s'ils ne croient plus ; déserteurs de l'amour, s'ils ne communient plus. Même, que de personnes pieuses dont la place demeure fréquemment vide au divin banquet ! Chers absents du festin royal, oh ! veuillez méditer ce souvenir de l'Histoire sainte qui est aussi celle de votre propre cœur :

Durant les siècles de l'ancien Testament, le Messie, le Sauveur à venir, a été nommé de ce nom devenu célèbre : *le Désiré des nations*, les nations le désiraient, l'attendaient, soupiraient après sa venue. Mais à une époque de votre vie, durant les belles années de votre adolescence, vous-même ne l'avez-vous pas désiré ? Vous étiez enfant, et votre cœur d'enfant se disait dans l'extase de l'admiration et de l'attente : Celui qui a été appelé le *Désiré des nations* m'a fait dire par son Église qu'il pouvait être aussi mon Désiré, à moi. Je le désire donc ! Oh ! oui, Jésus, mon Jésus, je vous désire ardemment. J'attends avec enthousiasme le jour où je vous dirais : Vous n'êtes plus seulement mon Désiré,

vous êtes mon Bien-Aimé!... Or, ce Dieu si bon, qui n'a pas trompé l'attente des siècles et des mondes, n'a pas trompé non plus votre attente d'enfant, et il est devenu votre Bien-Aimé, votre Possédé, au jour de votre première communion, *j'ai tenu Celui que j'aime!* Vous vous le rappelez, n'est-ce pas, ce jour de délices? Eh bien maintenant qu'il peut devenir souvent votre Bien-Aimé, vous le désirez moins, et peut-être point du tout.

En vérité la Table sainte n'est-elle pas menacée de désertion?

Mais rassurons-nous, il y a une gardienne qui veille, Marie. Elle empêchera toujours que la désertion ne prédomine.

D'abord, n'est-ce pas elle qui en inspirant à la sainte Église la dévotion de faire célébrer toutes ses aimables fêtes — son Immaculée Conception, sa Nativité, sa Présentation au temple, l'Annonciation, sa Visitation, son Assomption, et les autres fêtes de son cycle radieux, puis deux mois tout entiers, le mois de Marie et le mois du très saint Rosaire — n'est-ce pas Elle qui, par l'attrait de ces fêtes et de ces groupes de semaines consacrées à son honneur, met une foule d'âmes dans la douce nécessité de se présenter plusieurs fois l'année à la sainte Table? On est enfant de Marie dans son cœur ou par sa médaille, on ne veut pas contrister sa divine Mère : alors on s'élançe hors de sa torpeur, on communie. Et de la sorte, à chacune de ses fêtes, la Reine de l'Église peut dire avec une satisfaction ravie au

Dieu menacé d'abandon : O mon Fils, ô mon Dieu, contemplez ces communions ; vous êtes toujours le Désiré, vous êtes toujours le Bien-Aimé.

O Marie, qu'ingénieuse est votre charité ! vous êtes bien la gardienne du festin royal, pour le nombre des convives comme pour la beauté de la robe nuptiale.

Sa charité est encore ingénieuse dans l'accroissement du nombre, d'une autre manière :

Elle suscite auprès des hommes qui ne pensent plus à communier des excitatrices de l'étincelle de foi et d'amour qui est restée en eux. Ces excitatrices, c'est vous, ô femmes chrétiennes, jeunes enfants, mères de familles, religieuses, sœurs de charité, vous toutes qui avez la délicatesse en partage, et le tact des situations. Quelle consolation de pouvoir louer votre zèle, et de l'encourager par deux suaves figures que vous n'oublierez pas : l'une pour vos enfants, l'autre, pour vous-même ; l'une, empruntée aux anciens usages de la primitive Église, l'autre, trouvée, dans la Bible, au livre de Ruth.

Usage de la primitive Église :

En ce temps-là, on apportait souvent, d'une façon secrète, la divine Eucharistie dans les demeures des chrétiens. C'était l'époque des persécutions, il n'y avait pas d'églises publiques, pas de tabernacles au grand jour. Quel moyen prenait-on ? Un moyen plein de charme et de sûreté. La sainte hostie était renfermée dans un petit vase d'or ou d'argent qui

avait bien souvent la forme d'une colombe. Un diacre et même, parfois, un candide enfant, comme il arriva pour le jeune Tarcisius martyr, portait ce doux trésor suspendu à son cou, enveloppé et dissimulé sous un voile, et il allait.... Qu'ils étaient beaux alors, les pieds du petit messenger d'amour! Au service de la colombe eucharistique, ses pieds valaient des ailes d'ange.

Depuis bien des siècles, la colombe eucharistique n'a plus été en usage, elle n'était plus nécessaire; Jésus n'avait-il pas ses temples au grand jour, ses basiliques, ses tabernacles entourés d'honneur? Cependant des jours de désolation peuvent revenir, et avec eux, le recours aux stratégies d'amour : en particulier à la colombe eucharistique. Aussi bien, ce rôle si candide ne revient-il pas souvent dans la cérémonie touchante d'une première communion? Ce jour-là, plus d'une enfant n'arrive pas seule : mais entourée d'un groupe de cœurs sa conquête, l'heureuse communicante dit à Jésus en s'agenouillant à la sainte Table : mon Dieu, voici mon père, mon frère, ils reviennent à vous.... Douce colombe qui procure à des cœurs le bonheur de l'Eucharistie, ne rappelle-t-elle pas en y ajoutant des charmes, l'ancien usage de la primitive Église? Jeunes communicantes, anges de vos familles, soyez-leur aussi des colombes eucharistiques.

Mais si raviver l'étincelle d'amour qui subsiste, dans le cœur des hommes à l'égard de la divine Eucharistie, est un rôle suave qui convient à des

enfants, n'est-il pas aussi votre partage d'honneur et de dévouement, ô chrétiennes, qui que vous soyez? A vous se rapporte l'exemple de Ruth la glaneuse : soyez les glaneuses du très saint Sacrement.

Comme elle s'avance tout à la fois gracieuse et réservée, la belle-fille de Noémie! Elle marche derrière les moissonneurs, elle recueille les épis qu'ils ont laissés. Leur maître leur a recommandé de ne pas lui faire de la peine, de jeter même exprès des épis de leurs javelles et d'en laisser sur pied dans les sillons, afin de lui faciliter son travail de glaneuse. Elle glane, elle amasse, et lorsqu'au soir de la journée ayant battu avec une baguette les épis qu'elle a recueillis, elle en tire le grain, elle se trouve posséder trois boisseaux. Ruth la Moabite, la charmante glaneuse! Parce que la charité l'avait poussée à être industrielle, elle mérita de prendre rang parmi les aïeux du Messie et de devenir elle-même le plan de vigne féconde, d'où est sortie la tige royale de Jessé avec la gloire de la Maison de David.

Dieu soit béni! auprès des femmes chrétiennes, le rôle de Ruth se continue. O mères, ô sœurs, ô jeunes filles, ce rôle décrit avec tant de grâces dans le Livre de Dieu, vous est transmis : et il s'applique, sous la Loi nouvelle, non plus au froment des champs mais au froment des cieux. Vous êtes les glaneuses du très saint Sacrement, et voici votre glorieux travail : vous marchez derrière les apôtres,

les ministres de l'autel, comme Ruth derrière les moissonneurs. Bien loin de vous faire de la peine, les ouvriers de la Loi d'amour vous encouragent, et vous êtes, à leur suite, les glaneuses des cœurs.

Que de cœurs, au jour du jugement ou de la moisson rassemblée, vous devront de n'avoir pas été laissés, abandonnés! Cœurs recueillis dans de pauvres mansardes, recueillis dans des demeures somptueuses; sur un lit de souffrance, au soir d'une vie qui allait finir. Tous ces attardés auront reçu, grâce à vos industries d'amour, le Dieu qui pardonne dans son baiser eucharistique; ils sont sauvés. O glaneuses du très saint Sacrement, ne vous laissez jamais.

Mais le rôle de glaneuse, ne l'oubliez pas, exige des recherches, de la délicatesse, du tact, de l'humilité. Il faut souvent se baisser, souvent toucher terre. Mais courage! vous recueillez pour les greniers du ciel, et la Vierge Marie tend ses bras à votre moisson des cœurs.

O Vierge Marie, vous êtes bien l'assidue et amoureuse gardienne de la vigne précieuse; de la vigne en fleurs et de la vigne chargée de fruits; gardienne des enfants qui se préparent à la première communion, des âmes pieuses qui communient souvent, et de ceux qui, un peu plus tard, reviennent au Dieu de toute bonté.

O Vierge Marie, vous êtes bien l'introductrice au

festin des noces, jalouse de l'ordonnance de la table royale, préparatrice de la joie et du céleste enivrement. C'est vous qui, à l'oreille d'un cœur, vantez les saintes ivresses de la communion; et lorsque ce cœur vous écoute, c'est vous qui formez en lui la faim et la soif de l'aliment d'amour.

CHAPITRE VI

DEUXIÈME FONCTION ROYALE DE MARIE ELLE DIRIGE LES DÉVELOPPEMENTS DU SACERDOCE ROYAL

I. Le sacerdoce catholique est royal dans son *extension*, parce qu'il est accessible aux fils de toutes les nations. Du rôle de Marie dans les vocations sacerdotales. — II. Le sacerdoce catholique est royal dans ses *fonctions*, parce que la victime auguste que le prêtre offre à l'autel est le Fils de Dieu fait homme, s'immolant d'une manière non sanglante. L'assistance de la Vierge sacerdotale enveloppe le prêtre à l'autel; son secours lui est acquis en souvenir du Calvaire; il lui apparaît dans les prières du Missel; il est attaché aux linges sacrés; il éclate au but du saint sacrifice. — III. Le sacerdoce catholique est royal dans sa *hiérarchie*. Quatre marques d'honneur constitutives de ce sacerdoce royal : le sacre, la couronne, l'oblation du sacrifice, des vertus en rapport. Ces marques resplendissent, en vertu du sacrement de l'ordre, chez le souverain Pontife, les Évêques, les prêtres; elles s'aperçoivent aussi, en quelque manière, chez les simples fidèles. Marie au point de départ de toute cette belle ordonnance, par sa coopération au sacre. Justification de cette doctrine dans la célèbre figure « du parcours de l'huile odoriférante » employée au sacre d'Aaron.

I

Tout ce que Jésus-Christ a fondé ici-bas impressionne d'une façon royale. « Dieu donne aux maisons royales certains caractères propres », dit Bossuet : ces caractères éclatent souverainement dans l'œuvre de Jésus-Christ. Le magnifique banquet eucharistique établi par toute la terre nous en a fourni la

preuve. Elle va resplendir également dans le sacerdoce catholique.

Là encore, et toujours, Marie aura son influence tout à la fois discrète et souveraine. N'est-elle pas la Vierge sacerdotale ?

Le sacerdoce catholique est royal dans son *extension*.

La dignité sacerdotale chez le peuple de l'ancienne Loi était exclusivement réservée, entre les douze tribus, à une seule : celle de Lévi. En récompense de son zèle à punir les adorateurs du veau d'or, le Seigneur lui avait attribué le sacerdoce. Les lévites étaient proposés au service du tabernacle, devaient en garder les portes nuit et jour, porter durant les marches les vases et les autres ustensiles employés dans les sacrifices. Ils chantaient et jouaient des instruments dans le Temple et étaient subordonnés aux sacrificateurs et au Grand Prêtre, qui étaient de la même tribu, mais de la famille d'Aaron. La Loi leur avait assigné quarante-huit villes dispersées dans les douze tribus. Le Temple était le plus superbe bâtiment qu'il y eût dans tout le pays, et il y avait trente-deux mille lévites destinés à y servir.

Le privilège du sacerdoce en faveur d'une seule tribu devait cesser sous la Loi nouvelle. Cet agrandissement de la famille sacerdotale avait été annoncé. L'abaissement des barrières du sanctuaire est exprimé dans le prophète Isaïe d'une manière

aussi large que pittoresque. *J'élèverai, dit le Seigneur, un étendard (la croix) parmi les peuples, et j'enverrai mes élus, sauvés de l'incrédulité de Jérusalem (les douze apôtres) vers les nations, dans les mers, dans l'Afrique, dans la Lydie, dont les peuples sont armés de flèches, dans l'Italie, dans la Grèce, dans les îles les plus reculées, vers ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi. Ils annonceront ma gloire aux Gentils. Et ils feront venir tous vos frères de toutes les nations comme un présent pour le Seigneur; ils les feront venir sur des chevaux, sur des chars, sur des litières, sur des mulets et sur des chariots, à ma montagne sainte de Jérusalem. ET J'EN CHOISIRAI D'ENTRE EUX POUR LES FAIRE PRÊTRES ET LÉVITES, dit le Seigneur¹.*

La prophétie s'est accomplie. Le sacerdoce est devenu accessible aux fils de toutes les nations, et Marie préside en reine des cœurs et des espaces au choix et à la formation des jeunes lévites. En effet, comment germe et s'épanouit la vocation d'un prêtre?

Une pareille vocation est, d'ordinaire, le résultat d'une triple combinaison suave : le résultat, d'abord de la grâce divine qui prévient : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisi²*; le résultat, ensuite, de la fidélité à une toute petite chose, un petit sacrifice d'enfant, une pratique inno-

¹ ISAÏE, LXVI, 19-21.

² S. JEAN, XV, 16.

cente qui aura ravi le cœur de Dieu¹; le résultat, enfin, de la piété d'une mère, sa récompense; oui, la plus haute et la plus douce récompense accordée à la piété d'une mère, c'est que son fils annonce un jour la Vérité! L'enfant de cette mère cherchait son avenir; un je ne sais quoi de profond le travaillait, le tourmentait. Tout à coup l'enthousiasme s'est emparé de lui et un feu a brillé dans ses regards. C'est une grande et sainte chose que l'enthousiasme! Il se compose de deux éléments : une idée, et de la flamme; la flamme qui s'allume dans le cœur, en correspondance avec l'idée qui s'est fixée dans l'esprit. On éprouve alors un transport inconnu. C'est un frissonnement et, en même temps, un ravissement qui touche à l'extase, et qui enlève. *Deus, ecce Deus*, disaient les anciens, *Dieu, voici Dieu!* ils ne se trompaient pas; dans l'enthousiasme, il y a du divin qui survient et qui enlève. Voilà pourquoi, lorsque ce souffle s'empare de nous, notre stature grandit; on est disposé à tout braver; si c'était possible, on déplacerait des montagnes, et, d'un

¹ Une belle promenade pour le lendemain avait été organisée, un soir, entre enfants d'une pieuse communauté en vacances. A l'aube, on se dispose à partir, on va se mettre en marche. Un étranger, tout à coup, se présente : c'est un prêtre qui désire dire sa messe. A l'instant, l'un des enfants se retire de la joyeuse bande, fait le sacrifice de sa promenade et sert la messe. Plus tard, devenu prêtre, il lui fut révélé que son sacrifice d'enfant avait ravi le cœur de Dieu : il mourut martyr.

bond, on irait jusqu'au bout du monde. Tel est l'enthousiasme.

Le jeune enfant, préparé par les prières secrètes de sa mère, vient de l'éprouver. L'idée pour lui, c'est le royaume de Dieu à étendre; la flamme, c'est l'amour des âmes. Qu'est-ce qui en a été l'occasion? Tantôt un récit, tantôt une lecture : flèche sortie, à son heure, du carquois de Dieu! Mais quelle que soit la cause qui a produit l'étincelle, une Reine est venue déterminer le choix du jeune lévite, se mêler à son enthousiasme, écarter les obstacles à sa vocation : et c'est Marie.

O prêtres, ô lévites, apportez vos témoignages : n'est-il pas vrai que vous êtes grandement redevables à la divine Vierge de votre entrée au séminaire?

C'est elle qui avait enflammé votre zèle en vous montrant les moissons blanchissantes ici et là, et son sourire a été l'origine de votre pacte avec son Fils, le Prêtre éternel. C'est Elle qui essayait la couronne à vos fronts, dans la formation de votre première tonsure; Elle, qui accompagnait chaque fois vos pas dans le passage d'un ordre moindre à un ordre supérieur; Elle qui a préparé vos doigts à l'onction de l'huile sainte, et vos lèvres aux paroles de la consécration. Et ce qu'elle accomplissait en vous dans un séminaire de France, elle l'accomplissait avec le même soin dans un collège d'Italie, dans une école de la Grèce, sous le cèdre d'une famille patriarcale du Liban, dans la case d'une peuplade habile à tirer de l'arc. Vous êtes venus à

la montagne sainte *sur des chevaux, sur des chars, sur des litières, sur des mulets, sur des chariots* : mais c'est Marie qui vous a tracé le chemin, montré votre voie, et qui vous a introduits et anoblis sur la montagne sainte. Le même prophète, Isaïe, avait annoncé et l'agrandissement de la famille sacerdotale et la Vierge qui devait enfanter : mais le Seigneur lui avait caché cette liaison, qui excitera sans fin notre admiration et notre reconnaissance : la Vierge qui a enfanté est devenue aussi la mère de la famille sacerdotale.

O prêtres, ô lévites, le Seigneur vous a choisis par Marie et vous a enfantés par elle au sacerdoce !

II

Le sacerdoce catholique est royal par un autre côté : dans ses *fonctions* :

La victime qui est offerte à la majesté divine depuis la Loi nouvelle, n'est plus ni le bœuf, ni le bouc, ni l'agneau, ni la tourterelle : elle est le Fils de Dieu fait homme qui, s'étant offert une fois d'une manière sanglante sur la Croix, continue à s'offrir d'une manière non sanglante, sous les espèces du pain et du vin, par la main de tous ses prêtres. Cette unique et divine Hostie constitue la fameuse *oblation pure qui devait depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, être présentée au Seigneur et rendre son*

*Nom grand parmi les nations*¹. Quelles proportions majestueuses les fonctions sacerdotales n'ont-elles pas prises avec une telle Victime : avec vous, divine Hostie blanche, qui rayonnez en tous lieux et sur tous les besoins ! Elles embrassent l'infini et l'universel ; elles font du prêtre, au moment où il célèbre les saints mystères, comme un vice-roi qui se présente à la fois dans toutes les parties de l'empire du Christ. Car les proportions de l'efficacité du saint sacrifice sont les suivantes : « *Quand le prêtre célèbre, il honore Dieu, il réjouit les anges, il édifie l'Église, il procure des secours aux vivants, du repos aux morts, et se rend lui-même participant de tous les biens*². » L'auteur de l'Imitation fait précéder cette énumération de ce cri d'étonnement : *O mystère ineffable ! ô sublime dignité des prêtres, auxquels est donné ce qui n'a point été accordé aux anges !* Oui vraiment, la dignité sacerdotale est sublime et ses fonctions sont redoutables. Elles auraient de quoi écraser les épaules du pauvre petit lévite devenu prêtre, de quoi effrayer et faire reculer sa faiblesse, si une charitable auxiliaresse ne l'encourageait au fond du cœur : Monte à l'autel, je suis avec toi ! C'est le secours de la Vierge sacerdotale.

O Vierge sacerdotale, ô tendre Mère, votre secours enveloppe le prêtre, votre enfant à l'autel, de plusieurs manières aussi touchantes qu'efficaces.

¹ MALACHIE, I, 11.

² *Imitation de Jésus-Christ*, livre IV, chap. v.

D'abord votre secours lui est acquis comme souvenir du Calvaire. — Lorsque le sang et l'eau jaillirent du côté entr'ouvert de la grande Victime, dans ce double liquide très précieux se préparait le contenu du calice de tous les prêtres. Marie offrit alors en esprit la coupe de vie et d'honneur qui devait passer dans toutes les mains sacerdotales jusqu'à la fin du monde. Aussi quand un ministre du Seigneur va monter au saint autel, il peut se fortifier, s'enivrer de cette pensée : mes lèvres prononceront les paroles de la consécration ; mais lorsque j'élèverai le calice, les mains virginales de ma divine Mère m'aideront à l'offrir¹.

Son secours lui apparaît dans les pages du *Missel*. — En effet, la liturgie fait intervenir la Vierge Marie à trois moments solennels des saints mystères. A l'offertoire d'abord ; dès que le prêtre a offert le pain et le vin qui doivent être changés au corps et au sang de Jésus-Christ, il ajoute dans une oraison admirable : *SUSCIPE, SANCTA TRINITAS... Recevez, ô Trinité sainte, l'oblation que nous vous présentons en mémoire de l'Incarnation, de la Naissance, de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et en l'honneur de la bienheureuse Marie toujours vierge.* — Le Canon s'ouvre, c'est-à-dire la formule des prières à réciter

¹ Relire dans notre tome I^{er} les pages consacrées à la Vierge sacerdotale (chap. III de la troisième partie).

et des cérémonies à observer pour la consécration de la divine Eucharistie. Le prêtre sent le besoin d'un recours plus exprès aux saints, et alors la très sainte Vierge reparait, avec une primauté, avec un éclat d'honneur proportionné à la circonstance. Le prêtre prie ainsi : COMMUNICANTES ET MEMORIAM VENERANTES.... *Etant unis de communion avec tous vos saints, nous honorons, en premier, la mémoire de la glorieuse Vierge Marie Mère de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ.* — La consécration a eu lieu : l'adorable Victime est présente sur l'autel, on peut tout demander à son Père. Mais le succès de nos prières serait mieux assuré si Marie intervenait; et Marie intervient aussitôt que le prêtre a dit : LIBERANOS, DOMINE... *Délivrez-nous, s'il vous plaît, Seigneur, de tous les maux passés, présents et à venir, et par l'intercession de la bienheureuse Marie Mère de Dieu toujours Vierge, daignez nous faire jouir de la paix pendant le cours de notre vie.* Oh! combien cette assistance de Marie, par trois fois invoquée et toujours prompte à se faire sentir, est douce au prêtre qui célèbre les saints mystères! Elle protège son recueillement, sa ferveur et sa confiance. Au Calvaire, elle environnait Jésus : à la messe, elle environne Jésus et son prêtre.

Mais son secours qui est inépuisable en délicatesses, est encore attaché aux linges de l'autel. — La théologie mystique a appris au prêtre que ces linges sacrés rappellent et continuent les langes de

la Crèche, ou encore, le suaire après le sacrifice sanglant. Avec quelles précautions suaves les mains virginales de Marie disposaient les langes autour du frêle petit corps de son Fils adoré. Avec quel douloureux respect elle le déposa dans le suaire mouillé de ses larmes ! S'inspirant du respect et de la tendresse de la Vierge, les linges de l'autel prennent une voix pour dire aux mains du prêtre : Touchez doucement votre trésor, maniez avec délicatesse l'Agneau de Dieu !

Enfin le secours de Marie éclate au but que vient atteindre le saint sacrifice de la messe. — Quel est ce but ? Il est triple : but de louanges et de remerciements au sein de l'Église triomphante, but de secours et de consolations au sein de l'Église militante, but de soulagement et de délivrance au sein de l'Église souffrante. Voilà les fins du sacrifice ; elles se résument dans l'énumération énoncée plus haut : « Quand le prêtre célèbre, il honore Dieu, il réjouit les anges, il édifie l'Église, il procure des secours aux vivants, du repos aux morts, et se rend lui-même participant de tous les biens ». Que c'est beau, que c'est grand ! Le prêtre au saint autel est comme un pont jeté entre les trois Églises qui n'en font qu'une. Il présente à la fois la divine hostie, centre de tous biens, dans l'Église triomphante, dans l'Église militante, dans l'Église souffrante. Or, chose admirable, quand le fruit du saint sacrifice va s'appliquer aux trois Églises, quand les mérites de

Notre-Seigneur Jésus-Christ viennent s'y épancher en torrents, Marie est là, plus belle qu'une coupe d'or, pour présenter les divins mérites et pour être réparatrice des fautes échappées à la fragilité dans la fonction sacerdotale. Reine de l'Église triomphante, elle veut que l'holocauste offert y soit de la plus agréable odeur. Souveraine de l'Église militante, elle veut que les grâces obtenues par l'oblation pure y réalisent la bonne mesure pressée, entassée, et qui déborde. Consolatrice de l'Église souffrante, elle veut que les pauvres âmes qui attendent leur délivrance n'aient pas à souffrir des fautes échappées à la fragilité.

Oh! qu'elle est puissante et secourable l'intervention de Marie dans la plus auguste fonction sacerdotale! Grâce à vous, Vierge sainte, le sacerdoce catholique est parfaitement royal dans ses fonctions.

III

Royal dans son extension, royal dans ses fonctions, le sacerdoce catholique l'est enfin dans sa *hiérarchie* et ses *vertus*.

Dans la première Épître de saint Pierre au peuple catholique, il y a cette grande exhortation : « *Vous êtes la race élue, LE SACERDOCE ROYAL, la nation sainte*¹. »

¹ 1^{re} Ép. de Saint-Pierre, II, 9.

Pour comprendre toute la portée de cette louange « Vous êtes le sacerdoce royal », il importe de recourir à l'idée et à l'usage du sacre. C'est une mystérieuse et grande chose que le sacre ! Le sacerdoce et la royauté, dans les dispositions de la Sagesse éternelle, ont là leur origine. Le sacerdoce et la royauté se confondent et s'embrassent à leur point de départ qui est l'huile sainte. Aussi l'Écriture nomme-t-elle le pontife et le roi *les deux fils de l'huile sainte*¹. A la suite de leur consécration, l'un a le droit d'offrir le sacrifice, et l'autre, de porter la couronne.

Or, saint Pierre ayant décerné au peuple catholique cette louange : « Vous êtes le sacerdoce royal », il s'ensuit que nous devons rencontrer, aux différents degrés de la hiérarchie catholique, ces quatre marques d'honneur : le sacre, le sacrifice, la couronne, des vertus en rapport. Dans la constatation de ces quatre marques d'honneur, s'affirmera un immense et incomparable sacerdoce royal.

Elles resplendissent d'abord dans la personne auguste du Souverain Pontife. Le sacre d'un Pape est le plus solennel qui soit au monde. Son front ceint la tiare ou la triple couronne. Son sacrifice à l'autel est le centre de tous les autres sacrifices. Et ses vertus sont si hautes, si royales, si complètes que le nom de « Très Saint Père » sans cesse répété à ses pieds, est comme un miroir très pur qui reflète

¹ ZACHARIE, IV, 14.

toutes ces vertus. Quelle succession unique dans l'histoire universelle que celle de ces 260 Pontifes-Rois occupant sans interruption le trône pontifical, et se reliant, par une traînée de lumière, de beauté morale, et de douce splendeur évangélique, au trône éternel de Jésus-Christ dans les cieux !

Après le Pontife-Roi, les marques du sacerdoce royal resplendissent dans les Évêques, dont le nom signifie *Veilleur*. Leur sacre est imposant. Ils pontifient avec pompe. Ils portent la mitre, coiffure majestueuse. Et les vertus royales, la justice, la bonté, la bienfaisance, la sollicitude sont tellement l'apanage de leur gouvernement qu'il en est sorti cet adage mille fois justifié : *Il fait bon vivre sous la crosse.*

Au-dessous des Évêques, le sacerdoce royal se reconnaît aussi chez les prêtres. Leurs mains sont consacrées avec l'huile sainte. Ils ont une couronne dans la tonsure. Ils offrent la sainte Victime; et le face à face avec elle leur reedit chaque jour : *Sois le prêtre de ta Victime et la victime de ta prêtrise.* Aussi leur zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes remplit le monde. Ce sont eux qui, portant en tous lieux la pressante invitation aux noces royales de l'Eucharistie et de l'éternité, sont la voix superbe du Seigneur ainsi exprimée : *Voix du Seigneur sur les eaux, voix majestueuse qui retentit sur les grandes eaux. Voix puissante du Seigneur, voix magnifique. Voix du Seigneur brisant les cèdres, les cèdres du Liban; voix du Seigneur comme des*

*flammes de feu; voix du Seigneur faisant tressaillir le désert, le désert de Cadès; voix du Seigneur hâtant les cerfs au temps de l'enfantement, et révélant les profondeurs mystérieuses des bois. Et dans son temple tous diront sa gloire*¹. Le zèle des saints prêtres, les courses des missionnaires, sont des fleuves qui marchent, des nuées qui passent, des flammes de feu, des bonds de cerf; ils sont la voix du Seigneur qui crie : venez aux noces et leur ministère est royal.

Quelle est belle, quelle est divine cette hiérarchie du sacerdoce royal! Mais s'arrête-elle là? Oui, elle s'arrête là, au point de vue du *caractère* du sacerdoce et de ses fonctions; car, seuls, le Souverain Pontife, les évêques, les prêtres, reçoivent le sacrement de l'Ordre². Cependant, au point de vue du dogme de *la communion des saints*, cette hiérarchie ne s'arrête point là, et, parce que les chrétiens ne forment qu'un seul corps, le sacerdoce royal a un prolongement jusqu'auprès des simples fidèles. C'est même à eux,

¹ *Ps.*, xxviii, 3-9.

² S'autorisant à faux de la louange décernée par saint Pierre au peuple chrétien : « Vous êtes la race élue, le sacerdoce royal... » les protestants soutenaient qu'il n'y a pas, dans la nouvelle Loi, de sacerdoce proprement dit, institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ et constituant une hiérarchie distincte des simples fidèles. Cette proposition est hérétique, et la contradictoire est de foi. (*Voy. Conc. Trid.*, Sess. xxiii, can. 1, 3, 6. — Sess. xxii, can. 2.)

principalement, que saint Pierre adressait sa louange : *Vous êtes la race élue, le sacerdoce royal, la nation sainte*. Mais comment cette participation des simples fidèles au sacerdoce royal s'accomplit-elle?

Remontons à notre point de départ : aux quatre marques essentielles qui sont le sacre, l'oblation du sacrifice, la couronne, les vertus en rapport. Les aperçoit-on chez les simples fidèles? Oui; mais hâtons-nous d'ajouter que si elles reluisent en eux, ce n'est point comme provenant du sacrement de l'Ordre qui leur est étranger : ils les possèdent apportées par d'autres sacrements qui leur confèrent, par cela même, une parenté lointaine avec le sacerdoce¹.

En effet, n'y a-t-il pas d'abord le sacre du chrétien? Lui aussi, est fils de l'huile sainte. Au baptême et à la confirmation, le saint chrême vient toucher et ennoblir son front².

N'y a-t-il pas, dès lors, pour le front rayonnant du chrétien, une aptitude à être couronné? De fait, les couronnes lui arrivent comme à l'envi, sanctifiées par des sacrements ou par un état de perfection : couronne de première communion; couronne de

¹ « *Omnes filii ecclesie sacerdotes sunt : unguimur enim in sacerdotium sanctum, offerentes nosmetipsos Deo hostias spirituales.* » (S. AMBROISE. — Voir d'autres citations de Pères dans Corneille Lapierre, t. XX, pages 287-88.)

² Le saint chrême sert aux sacrements de baptême, de la confirmation et de l'ordre.

justice; couronne d'une nombreuse famille au foyer domestique; couronne plus belle de la virginité; couronne du martyre.

N'y a-t-il pas ensuite pour le chrétien, surtout auprès des vierges, l'oblation constante du sacrifice? Une double oblation ou offrande est à leur portée : celle de l'adorable Victime qui peut être faite en union avec le prêtre célébrant les saints mystères; celle des peines journalières et des sacrifices de toutes sortes dans l'état de perfection. Il est dans les aspirations d'une vierge d'approcher, le plus près possible devant l'autel, *l'Agneau qu'elle accompagne partout où il va*¹. Or, quelle grandeur elle revêt, lorsque, respectueuse du calice auquel son sexe n'a pas droit, elle prononce, toutefois, en union avec le prêtre, cette offrande du Précieux sang : PER IPSUM, ET CUM IPSO, ET IN IPSO EST TIBI DEO PATRI OMNIPOTENTI IN UNITATE SPIRITUS SANCTI, OMNIS HONOR ET GLORIA — *Que par lui, avec lui, et en lui, tout honneur et toute gloire vous soient rendus, ô Dieu Père tout-puissant, en l'unité du Saint-Esprit.* A l'offrande du Précieux Sang se joint, dans un élan qui ravit le cœur de Dieu, l'offrande personnelle de la jeune vierge : de ses biens, par le vœu de pauvreté; de son corps, par le vœu de chasteté; de son jugement et de sa volonté, par le vœu d'obéissance. Un reflet du sacerdoce royal s'étend vraiment sur une pareille oblation².

¹ *Apoca l.*, xiv, 4.

² Saint Thomas enseigne que les religieux sont de véri-

Ce reflet achève de se dessiner par une grande vertu en rapport : le zèle apostolique. N'importe quel cœur peut brûler de la flamme apostolique. C'est une douce conséquence du plan de Jésus-Christ. En plaçant, en effet, les douze apôtres à la base de son Église, le Christ a fait d'eux des sources chargées d'alimenter tous les ordres qui reposent sur eux. Un évêque est un successeur des apôtres, mais un humble fidèle peut avoir un cœur apostolique, parce que les apôtres ont reçu la plénitude du zèle à communiquer : comme des bases qui supportent tout l'édifice, comme des sources qui alimentent tous les canaux, comme des foyers qui donnent naissance à toutes les étincelles. Conséquemment, si tout cœur ne peut pas être celui d'un prêtre, d'un évêque, d'un martyr, néanmoins, chose admirable et délicieuse à penser ! tout cœur peut être celui d'un apôtre, peut posséder le zèle apostolique, la flamme apostolique. Du fond de leurs cellules, il y a des vierges qui, avec le feu de l'holocauste, parcourent les pays lointains, descendent au Purgatoire, fouillent tous les coins de l'univers, et suivant en haut la direction du calice sacerdotal, montent remplir le ciel d'âmes sauvées ¹.

tables holocaustes parce que, dit-il, « *Omnia sua Deo tradunt, nimirum opes per votum paupertatis, corpus per votum castitatis, voluntatem et iudicium per votum obedientiæ.* » (II^a II^æ, quest. CLXXXVI, art. 7.)

¹ Lire dans notre livre *La religion de combat*, le 3^e chap. de la II^e partie « *Des Apôtres chez nous* ».

Voilà, dans tout cet ensemble, l'explication de la louange de saint Pierre au peuple catholique : *Vous êtes un sacerdoce royal*. Ainsi donc, en vertu du sacrement de l'ordre, le sacerdoce est conféré au Souverain Pontife, aux Évêques, aux prêtres. Puis, en vertu d'autres sacrements et du dogme de la communion des saints, quelque chose de sacerdotal se prolonge chez tous les simples fidèles qui vivent saintement. Et toute cette unité, tout ce corps ose se présenter devant Dieu, entreprend sa louange, aspire entrer dans son sein, parce que tout ce corps est indissolublement uni à Jésus-Christ qui est sa tête, son chef et le Pontife éternel.

Mais, dans cette hiérarchie du sacerdoce royal, où êtes-vous, ô Marie; quelle est votre place? Chacun vous veut, chacun vous réclame. Vous devez être avec le Pape, avec les Évêques, avec les prêtres, avec les vierges, avec les pieux fidèles. Comment serez-vous à la fois avec tout le monde, ô Vierge sacerdotale? Le Saint-Esprit y a pourvu!

Remontons au sacre, qui est le point de départ de tout, qui donne droit à l'oblation du sacrifice, au port de la couronne, à l'épanouissement des saintes vertus. Or, quand le premier des sacres a eu lieu¹, celui du Pontife éternel, de l'Homme-

¹ L'onction première convient tellement au Sauveur que « le nom de Christ lui est donné, nous dit saint-Augustin, à cause de l'onction du chrême : *Christus a chrismate*. » Mais le saint Docteur se demande aussitôt de quelle huile le Sauveur est sacré : « Evidemment, dit-il, d'une huile toute

Dieu, quand le Saint-Esprit¹ a épanché sur son front auguste la plénitude des onctions et des couronnes, Marie y était étroitement mêlée. A cette solennelle origine du sacerdoce, l'Homme-Dieu en retenait pour lui-même le *caractère* incommunicable à la femme; mais il déversait en Marie tout l'*esprit* du sacerdoce.

Depuis lors, ce qui s'est accompli au sacre originel, se poursuit dans tous les autres sacres. Marie est avec quiconque est sacré ou consacré. Que ce soit le sacre d'un Souverain Pontife, ou celui d'un évêque, ou la consécration d'un prêtre, ou le baptême d'un chrétien, ou la confirmation d'un athlète du bon combat, Marie est avec chacun d'eux au moment de l'effusion de l'huile sainte, répandant en eux tous l'esprit du sacerdoce royal, mais dans la mesure où la hiérarchie assigne la place de chacun.

Cette coopération de Marie est exprimée d'une manière délicieuse par l'huile sainte elle-même. En effet le saint chrême qui oint les pontifes et les

spirituelle ... David n'avait en vue que l'huile spirituelle dans cette parole prophétique du psaume : *Votre Dieu vous a oint avec l'huile de la joie d'une manière plus excellente que tous ceux qui ont part avec vous* ». (S. AUGUSTIN in ps. XLIV.)

¹ C'est l'Esprit-Saint lui-même qui communique à Jésus-Christ l'onction, et le Sauveur le proclame dans les termes les plus exprès lorsqu'il rapporte à sa personne cette prophétique parole d'Isaïe : « *L'Esprit-Saint est sur moi, c'est pour cela qu'il m'a oint.* » (S. LUC. IV, 18.)

prêtres au sacrement de l'Ordre, et tous les chrétiens aux sacrements de baptême et de confirmation, est composé de deux éléments : d'huile très pure et de baume, d'onction et de parfum. L'onction de l'huile exprime et apporte l'effusion du Saint-Esprit; le parfum du baume apporte aussi l'émanation suave et pénétrante de Marie¹. L'application de leur mélange est exquise, et baignés de cette onction parfumée, le pontife, le prêtre, le chrétien entendront, chacun à son rang, cette félicitation du ciel et de la terre : *le Seigneur votre Dieu vous a oint d'une huile de joie, de préférence à ceux qui vous entourent*².

Et maintenant, une majestueuse figure de la Bible qu'il nous sera donné de mieux comprendre, va servir de conclusion.

Le psaume 132^e célèbre ainsi l'union fraternelle :

« Ah! que c'est une chose bonne et agréable, que les frères soient unis ensemble!

« C'est comme l'huile parfumée répandue sur la tête, qui descend sur la barbe, la barbe d'Aaron.

« Et qui descend jusqu'au bord de son vêtement. »

Dans ce riant tableau, il s'agit de la consécration

¹ *Maria odor benevolentiaë Christi.* (S. ANDRÉ DE CRÈTE.) — *Odor Dei jucundus ad olfaciendum.* (S. JEAN DAMASC.) — *Odor balsami, preservans a corruptione culpæ; balsamum enim a corruptione preserrat.* (JACQ. DE VORAG.)

² *Ps. XLIV, 8.*

du Grand Prêtre Aaron, type du sacerdoce à tous ses degrés.

Au jour de son sacre, l'huile sainte et parfumée est versée à flots au-dessus de sa tête, d'où elle se répand sur ses épaules et le long de sa barbe majestueuse. Elle baigne alors le rational, ornement d'or et de pourpre que le Grand Prêtre porte sur sa poitrine et où étincellent, sur autant de pierres précieuses, les noms gravés des douze tribus d'Israël¹. Mais dans son parcours onctueux, l'huile sainte descend encore, et quelques gouttes viennent atteindre l'extrémité de la tunique pontificale bordée de franges, de petites grenades de pourpre et de sonnettes d'or².

Cette riche figure qui célèbre l'union fraternelle en général, ne s'applique-t-elle pas, en premier, au sacerdoce royal dans l'Église catholique? Elle résume admirablement ce que nous avons exposé sur sa hiérarchie. En effet :

L'effusion du Saint-Esprit et l'influence de Marie apparaissent tout d'abord dans l'onction abondante de l'huile sainte, mêlée de parfums;

Le Pape, pontife-roi, reçoit en premier, pour les distribuer ailleurs, la plénitude du sacerdoce et ses marques d'honneur : comme la tête d'Aaron recevait la totalité de l'huile sainte et odoriférante;

Les Évêques, successeurs des douze apôtres, et

¹ *Exode*, xxxix, 8-14.

² *Ibid*, 22-23.

tous les prêtres, reçoivent du Pape le sacerdoce, ses marques d'honneur et ses pouvoirs à tous les degrés : comme la barbe majestueuse d'Aaron, expression de la virilité, et le superbe rational, encadrement des noms des douze tribus, recevaient de la tête les flots d'huile et de parfums ;

Et les simples fidèles eux-mêmes ne demeurent pas étrangers aux reflets du sacerdoce et à ses marques d'honneur ; à l'écart de tout ce qui constitue son caractère et ses fonctions, ils reçoivent quelque chose de son esprit dans les sacrements que leur administrent les évêques et les prêtres : comme les franges et les sonnettes d'or, dont était garni le bas de la tunique du Grand Prêtre, recevaient les derniers vestiges de l'huile parfumée qui parvenaient jusqu'à elles.

O saint Pierre, puisse-t-elle mériter faveur, cette explication de votre magnifique louange au peuple catholique : *Vous êtes la race élue, le sacerdoce royal, la nation sainte!*

O Marie, coopératrice du Saint-Esprit, vous apparaissez présente et secourable à tous les degrés de la hiérarchie catholique, depuis le pontife et l'évêque jusqu'au petit clerc et à l'humble vierge : en haut, où étincellent la tiare et la mitre, en bas, où s'agitent les petites franges et les sonnettes d'or.

CHAPITRE VII

TROISIÈME FONCTION ROYALE DE MARIE ELLE DONNE L'INTELLIGENCE DES DIVINES ÉCRITURES

I. Excellence de la Bible : ce qu'elle est pour le catholique, pour le protestant, pour l'israélite. Place royale que l'Église donne à la Bible dans l'existence journalière de ses enfants, mais en entourant sa lecture de précautions. Comment elle la fait connaître aux simples et aux artisans ; comment elle la fait parcourir aux lettrés ; comment elle la confie aux privilégiés. — II. Sa lecture conseillée le matin. Rafraîchissement et lucidité que l'aurore apporte à l'esprit et au cœur. — III. Charme d'aurore que la Vierge Marie répand sur toute la Bible, quand on la lit en tenant compte de cette divine Mère. Énumération des lueurs délicates et bienfaisantes que Marie verse sur les Écritures. — IV. Prière de saint Augustin au moment de sa lecture de la Bible ; pieux lecteur du Livre de Dieu, Marie l'exaucera sur vos lèvres. — V. Ce rôle illuminateur de Marie reçoit un nouveau lustre, si l'on rapproche, de la lecture de la Bible faite par les catholiques, la lecture de la Bible faite par les israélites. Aisance à travers toute la Bible, et joie des découvertes, pour les catholiques ; obscurité profonde des prophéties pour les israélites. Étonnant châtement du *livre fermé*, prédit par Isaïe ; sa description. La douce main de Marie dans l'ouverture du Livre fermé. — VI. Sans Marie, l'histoire juive demeure également rétrécie dans une de ses plus belles parties, celle des *figures*. Un exemple : Rébecca et Rachel sans Marie ; Rébecca et Rachel avec Marie. — VII. Rôle subalterne des israélites par rapport au Livre de Dieu : ils en sont les pupitres et les gardiens. Mais quand ils se convertiront, relief que recevra leur livre national ; qu'ils le demandent alors à Marie.

I

Envisagée sous le point de vue purement humain, la Bible est le plus ancien, le plus vénérable, le plus complet de tous les monuments littéraires. Nul

autre livre, chez aucun peuple du monde, n'a réuni autant de caractères intrinsèques et extrinsèques d'authenticité. L'histoire du monde y est retracée de la manière la plus convenable et la plus certaine; la doctrine qu'elle contient est la plus pure et la plus élevée de toutes les doctrines; le style des auteurs qui l'ont écrite l'emporte en naturel, en variété, en dignité, sur celui des meilleurs écrivains profanes. En un mot, elle est le monument d'histoire, de législation, de morale et d'éloquence le plus étonnant qui soit sous le ciel.

Au point de vue religieux, la Bible grandit encore de tout l'espace qu'il y a entre le ciel et la terre; elle contient la parole du Seigneur, écrite par des hommes divinement inspirés; elle traite avec autorité de la religion, chose la plus sainte et la plus sacrée; elle révèle les mystères; elle trace les règles de conduite les plus sages et les plus parfaites; elle offre les consolations les plus efficaces et les plus pures. Et, en tout cela, la Bible n'est pas seulement une écriture, mais une parole; elle ne présente pas, comme les autres livres, une lettre morte, mais une parole vivante, la parole éternelle de Dieu. « Quel mot, la parole de Dieu. Il n'y a rien de plus doux que la parole de l'homme quand elle sort d'une intelligence droite et d'un cœur qui nous aime, elle nous pénètre, elle nous touche, elle nous charme, elle endort nos douleurs et exalte nos joies, elle est le baume et l'encens de notre vie. Que doit-ce être de la parole de Dieu pour qui sait la reconnaître et

l'entendre? Que doit-ce être de pouvoir se dire : Dieu a inspiré cette pensée; c'est lui qui me parle en elle, c'est à moi qu'elle est dite, c'est moi qui l'écoute¹? »

Ces magnificences de la Bible que nous venons d'énumérer sont reconnues et par le catholique et par le protestant et par l'israélite. Mais voici où commencent pour eux, les différences :

Pour l'israélite, la Bible ne contient que la parole de Jéhovah, de l'Éternel!

Pour le protestant, elle contient la parole de Jéhovah et la parole du Christ, son fils et son envoyé ou le Messie;

Pour le catholique, elle contient la parole de Jéhovah et du Christ, et cette parole est expliquée par l'Église qui en a reçu le dépôt avec la grâce d'explication.

Aux yeux des israélites, il n'y a dans la Bible que l'Ancien Testament;

Aux yeux des protestants, il y a l'Ancien et le Nouveau Testament;

Aux yeux des catholiques, il y a les deux Testaments et, pour les expliquer et les protéger, l'Église catholique.

Ce simple exposé suffit déjà à prouver que les catholiques sont plus favorisés, et qu'auprès d'eux la Bible a meilleur sort.

¹ LACORDAIRE, *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne.*

En effet, quel malheur si l'Évangile manquait à la Bible !

Chers israélites, vous ne l'avez pas lu ; car si vous l'aviez lu, vous eussiez bien vite compris qu'il est, pour le moins, aussi divin que le reste de la Bible.

Tout ce qui est humain, est imparfait ;

Or, l'Évangile est parfait ;

Donc, il n'est pas humain.

Nous défions les plus forts rabbins d'infirmer ce raisonnement. On a dit de l'Évangile que *le sublime y était comme naturalisé* : c'est vrai ! Dieu a donné à l'homme la faculté d'atteindre au sublime dans ses actes et dans ses écrits ; mais ce sont des moments rares et fugitifs, l'Évangile seul, est *le sublime continu*¹.

De plus, si vous aviez lu l'Ancien Testament en ayant l'Évangile à côté de vous, vous eussiez bien vite reconnu qu'ils se tiennent comme une tige et une fleur : l'un est la tige qui contient la fleur encore enveloppée, l'autre est la fleur épanouie qui couronne et illustre sa tige. Un Père de l'Église surnommé *la bouche d'or*, Saint Jean Chrysostôme, a montré cet enchaînement dans ces admirables réflexions :

« L'Évangile n'est que l'extension et le complément de la Loi mosaïque. L'Ancien Testament n'a

¹ LACORDAIRE, 37^e conférence « La vie intime de Jésus-Christ. »

fait que devancer le Nouveau, et celui-ci qu'expliquer l'Ancien. La nouvelle Loi n'est que l'accomplissement et la perfection de celle qui l'avait précédée : celle-ci était le type et l'ombre ; la nouvelle est la vérité, la chose même. Tout entière, elle se retrouve dans l'ancienne : partout le même Dieu législateur ; partout Jésus-Christ centre et terme de la Loi. Moïse et les prophètes parlent de Jésus-Christ à chaque page de l'Ancien Testament ; Jésus-Christ, à chaque page de son Évangile, renvoie à Moïse et aux prophètes. » Pascal a dit avec non moins de précision : « Pour prouver tout d'un coup les deux Testaments, il ne faut que voir si les prophéties de l'un sont accomplies en l'autre » ; et encore : « Les deux Testaments regardent Jésus-Christ, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre ¹. »

Heureux donc les catholiques de tenir réunis, dans leurs mains, les deux Testaments ! Les israélites, en ne croyant qu'à l'Ancien, se bornent aux promesses, alors que les catholiques jouissent de l'accomplissement des promesses ; ils se confinent dans l'espérance alors que d'autres, auprès d'eux, savourent depuis longtemps les douceurs de la possession. Heureux catholiques, pauvres israélites !

Plus heureux également sont les catholiques que les protestants. En effet, le protestant est aban-

¹ PASCAL, *Pensées*.

donné sans guide dans l'immensité divine des deux Testaments, comme un frêle esquif qui passerait d'un océan à un océan, sans boussole, sans indication des écueils, sans étoiles au ciel. Le catholique, au contraire, trouve dans l'autorité de l'Église les précautions qu'exige la salutaire mais difficile lecture des divines Écritures.

Les Écritures, d'une profondeur et d'une majesté infinies, exigent des précautions : quoi d'étonnant ! L'immensité et la majesté des mers ne les demandent-elles pas au navigateur qui s'embarquent.

L'Église, très prudente, les distribue ainsi :

D'abord, en principe général, elle veut que tous ses enfants profitent des Écritures, et s'en nourrissent, puisqu'elles sont la parole de Dieu. Elle y tient tellement que, lorsqu'un Concile se rassemble, le volume des divines Écritures est placé sur l'autel, devant le tabernacle qui contient la très sainte Eucharistie, pour témoigner que le pain de la parole de Dieu est aussi nécessaire que le pain des Anges.

Mais voici, dans cette large distribution, ses précautions :

Tout le monde ne peut pas lire la Bible. Les simples, les artisans, les laboureurs, les ouvriers, n'en ont ni la force intellectuelle ni le loisir. Que fait l'Église ? Elle la leur explique dans les prêches, ou dans les livres à leur portée. « Un mot, une phrase lui suffisent pour les instruire et les toucher. Soit qu'elle leur parle du haut de la chaire par ses

ministres, soit qu'elle dicte pour eux des livres à ses docteurs, c'est toujours l'Écriture qui est sur ses lèvres ou sous sa plume. comme un or précieux qui, sans rien perdre de sa substance et de son prix, se déroule entre les doigts de l'artiste et y reçoit l'alliage de son génie¹. » Bien plus, l'Église, mère tout à la fois économe et libérale, pour faire connaître les saintes Écritures le plus possible, s'adresse aux yeux quand l'esprit est peu cultivé ou prisonnier d'un dur métier : voilà pourquoi sur les murailles de ses temples et dans leurs vitraux, elle incruste et aligne des sujets de l'Écriture sainte. « Là se déploie l'histoire de l'un et de l'autre Testament, continuée par les légendes des saints, et couronnée par les visions de l'Apocalypse. Ordinairement l'image de la gloire céleste remplit l'hémicycle du sanctuaire. Rien ne peut égaler l'effet de cette grande figure du Christ, qui se détache sur un fond d'or, debout au milieu d'un ciel embrasé, ayant à sa droite et à sa gauche des saints qui lui présentent leurs couronnes. Au-dessous, on voit l'Agneau reposant sur la montagne d'où s'échappent les quatre fleuves, emblèmes des quatre évangiles. Douze brebis sortent des deux villes de Jérusalem et de Rome pour figurer le troupeau chrétien se recrutant dans la synagogue et dans la gentilité. Enfin, parmi les accessoires qui ornent ces riches compositions,

¹ LACORDAIRE, *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*.

reparaissent les cerfs et les colombes, les lis et les palmiers, tous les signes symboliques de l'antiquité chrétienne conservés, interprétés par une tradition qui ne s'interrompt jamais. Et pour montrer d'une manière éclatante qu'il ne s'agissait point d'un enseignement secret, réservé aux initiés, pour donner à tous la clef de ces représentations instructives, on les accompagnait d'inscriptions¹. »

Les sujets bibliques, ainsi fixés sur les murailles ou dans les vitraux, ont été souvent des leçons d'Écriture sainte pour les simples et les ignorants. Que l'Église est une mère aimante et industrieuse !

Vient, ensuite, la catégorie de ceux à qui elle permet de lire la Bible, parce qu'ils sont lettrés, mais en apportant encore à leur lecture certaines restrictions, et des précautions. En effet, il y a pour eux, la difficulté de la langue : ils ne connaissent pas l'hébreu et le grec, qui forment le texte original des Saintes Lettres, et, peut-être, même pas le latin, où elles ont été transportées comme dans un texte triomphal. Il y a aussi, pour eux, la difficulté de la beauté : ils ont des passions, et la Bible renferme des passages, des chapitres, même des livres où sa beauté ne recevrait pas, de leur part, de chastes explications. Des directeurs très sages et des interprètes autorisés leur sont donc nécessaires : les premiers, pour leur interdire de se hasarder trop

¹ OZANAM, *les Poètes franciscains*.

facilement dans des pages où la passion et la poésie orientales ont laissé leurs traces brûlantes; les seconds, pour les initier à cette grande lecture au moyen de commentaires faciles et explicatifs, car la mission des interprètes est d'adoucir la divinité des Écritures comme on verse dans une eau précieuse par elle-même une goutte d'un parfum trop puissant pour être respiré par nos faibles organes.

Enfin, il y a la catégorie des privilégiés, prêtres ou fidèles, à qui l'Église confie sans crainte et avec joie le Livre divin, en leur disant : « Vous êtes dignes de lire la parole de Dieu, non seulement parce que vous êtes capables de la lire dans le texte d'une langue morte, mais parce que vous êtes capables de mépriser les inévitables ombres qui couvrent çà et là des pages où se pressent à la fois les mystères du temps et ceux de l'éternité. Un mot obscur ne vous troublera pas; un usage mal connu ne vous laissera que l'impression de votre impuissance, un acte incompatible avec nos mœurs ne vous sera que le témoignage de l'antiquité où se perd le récit. Ce qui me rassure encore plus, c'est la droiture de votre cœur et la justesse de votre sens chrétien. » Heureux ceux à qui la sainte Église parle de la sorte et qui, placés en présence du sacré dépôt, peuvent se faire une appropriation lente et personnelle des Écritures! Il se crée peu à peu entre le Livre et eux un mystère de transsubstantiation. Leur âme entre dans chaque mot; et chaque

mot, pesé au poids d'une conscience qui adore, pénètre leur âme, l'éclaire, l'échauffe, l'émeut, la ravit, lui donne Dieu dans une suave onction. Leur esprit se forme au style de Dieu, et c'est la consolation de leur vie de s'asseoir tous les jours à ce banquet divin.

C'est surtout à la sainte cohorte des privilégiés que s'adressent les conseils qui suivent.

II

A quel moment faut-il lire la sainte Écriture?

Le matin;

« Le matin, lorsque le fardeau de la veille aura été enlevé de votre cœur par le repos et que celui du jour n'aura pas encore courbé votre esprit! Vous ferez de ce lever dans la parole de Dieu l'aurore bien-aimée de tous vos travaux. Elle les colorera d'un reflet du ciel; elle y fera descendre comme un baume la rosée qui tombe des saintes régions. Vous vous direz en fermant le Livre après avoir lu, ce que Jésus-Christ disait à saint Pierre sur les flots du lac de Galilée : *Duc in altum*, avance-toi maintenant dans la haute mer¹. »

Ce conseil d'un grand moine exprime bien l'honneur et le profit d'une lecture matinale de la Bible.

En effet, lire la Bible à l'aurore, à l'aube, est

¹ LACORDAIRE, lettre déjà citée.

délicieux. Cette première clarté du matin qui commence le jour, porte le nom d'aurore, pour nous exprimer les richesses de sa beauté. Quand on l'appelle *aurora*, c'est comme si on disait *aurea hora*, une heure toute dorée, à cause qu'elle dore en effet tout ce qu'elle touche de ses rayons, comme avec la pointe d'un riche pinceau, ainsi qu'un habile peintre qui voudrait tirer un filet d'or sur tout l'horizon, et puis blanchir l'hémisphère pour le préparer à recevoir bientôt le soleil¹.

Notre esprit est ce peintre : en s'appliquant, pour première étude, à la Bible, il va tirer un filet d'or sur tout l'horizon des études de la journée....

L'aurore *débrouille* ; elle procure à la nature physique et au monde une sorte de renaissance. Un vieil auteur a cette charmante description à propos d'une personne qui n'avait point l'habitude de se lever matin, et qui, une fois, *fut assez civile pour se trouver au lever de l'aurore* :

« Elle eut la satisfaction de voir comme une nouvelle naissance du monde, où tous les êtres se débrouillaient en sa présence de la confusion du chaos qui les enveloppait, et qui les tenait comme anéantis dans les ténèbres de la nuit ; car c'était comme si elle eût vu dans un même instant bâtir des maisons, planter des forêts, étendre des campagnes toutes couvertes de moissons, aplanir des prairies toutes émaillées de diverses fleurs, élever des mon-

¹ D'ARGENTAN, *les Grandeurs de la sainte Vierge*.

tagnes rustiques, surmontées de plusieurs pointes de rochers en confusion, dresser des jardins, compasser des allées distinguées en parterre, embellies de statues, de fleurs, de jets d'eau, remplir l'air d'oiseaux, couvrir la terre d'animaux. Tout cela dont auparavant elle ne voyait rien, non plus que si rien n'eût été, commença de paraître à ses yeux assez confusément d'abord, comme des êtres ébauchés et qui n'ont pas encore leur forme, et puis un peu plus distinctement, comme une foule de créatures qui sortaient d'un abîme, et qui se démêlaient les unes des autres; et puis enfin elle vit tout dans son ordre et dans sa beauté naturelle, sans qu'il parût aucune main qui eût travaillé tous ces beaux ouvrages : elle voyait que c'était la seule aurore qui les avait derechef enfantés au monde.... Il faut donc se lever matin pour comprendre la beauté de l'aurore¹ » et sa mission de débrouiller.

Ce débrouillement qui se fait dans la nature physique s'accomplit aussi dans notre esprit. Le matin nos idées sont fraîches; souvent confuses la veille, et embrouillées, elles s'éclaircissent, se démêlent et se rangent à notre réveil, sans que nous puissions comprendre comment, par un secret rayon d'aurore. Et si à ce moment, notre esprit rafraîchi, dispos, débute par une lecture de la Bible, oh! comme il la pénètre, comme il prend possession de la parole de Dieu, où plutôt comme la parole de

¹ D'ARGENTAN, *ibid.*

Dieu prend possession de lui. L'âme se roule dans le baume de l'amour, ainsi que fait l'abeille matinale, dans le calice ouvert des fleurs!

III

Mais le charme augmente encore, si cette lecture matinale s'entreprennd aux pieds de la Vierge Marie, après avoir imploré son secours.

Lire la Bible sous le regard et la dépendance de Marie a quelque chose d'exquis.

Marie n'est-elle pas l'aurore toute première, aux blancheurs indescriptibles, aux couleurs illuminées et illuminatrices?

N'est-elle pas le siège de la Sagesse?

N'est-elle pas le Livre où le doigt de l'Éternel a écrit : le Verbe!

C'est dans l'intimité de cette lecture de la Bible avec elle, sous son regard, que se réalise à la lettre, pour l'heureux lecteur, cette promesse d'onction, de lumière, de pénétration, ainsi exprimée :

C'est moi qui ai fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais....

Celui qui m'a créée, a reposé dans mon tabernacle.

J'ai poussé des fleurs d'une agréable odeur comme la vigne; et mes fleurs sont des fruits de gloire et d'abondance.

Je suis la mère du pur amour, de la crainte, de la science et de l'espérance sainte.

En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité ; en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu.

Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte :

Car mon esprit est plus doux que le miel, et mon héritage surpasse en douceur le miel le plus excellent.

Celui qui m'écoute ne sera point confondu, et ceux qui agissent par moi ne pécheront point.

Ceux qui m'éclaircissent auront la vie éternelle¹.

Est-ce seulement la divine Sagesse qui promet ainsi onction, lumière, pénétration? ou est-ce, également, la Vierge Marie? Ce sont toutes les deux, car elles sont inséparables, tout comme l'aurore et le soleil; et la Vierge ajoute, avec la Sagesse :

La lumière de science que je répands, est comme la lumière du matin².

En effet, quelles ne sont pas ses lueurs d'aurore sur la Bible elle-même?

L'aurore débrouille. — Que d'ombres, dans les Écritures, autour des prophéties, que d'obscurités! Cela vient de ce que les prophètes ayant aperçu souvent deux, trois, quatre réalités successives dans une même contemplation, comme différents plans dans une même perspective, les traits de leurs prophéties atteignaient simultanément plusieurs objets, plusieurs personnages; et, de là, un certain pêle-

¹ *Écclésiastiq.*, XXIV, 6, 12, 23-31.

² *Ibid.*

mêle dans ces livres de l'Ancien Testament, comme s'ils avaient été écrits pendant la nuit. Mais voici la Vierge Marie, et avec elle la lucidité : à l'apparition de l'aurore, tout se démêlait dans la nature ; également avec cette bénite Vierge, les prophéties, où beaucoup de choses paraissent embrouillées, s'éclaircissent. Ce qui appartient à tel personnage, se détache du reste, et lui revient ; ce trait-ci convient à un roi de Juda, mais ce trait-là ne convient qu'au Christ ; tout se dessine, tout se range, et la Vierge est vraiment illuminatrice de la Bible.

L'aurore *dissipe les visions fatigantes* : songes creux, chimères, tentations. — Il y a certains épisodes de l'Ancien Testament devant lesquels l'esprit éprouve des vertiges, des oppressions, entre presque en tentations, parce que l'Ancienne Loi a été chargée d'ombres, comme pendant la nuit. Par exemple : l'épisode de Rébecca revêtant Jacob des vêtements d'Ésaü et paraissant tromper Isaac pour obtenir à ce fils préféré la bénédiction de son père. Par exemple encore : certaines appellations et descriptions orientales du Cantique des cantiques. Autour de ces passages la pensée hésite, s'arrête comme au bord d'un abîme ; l'imagination est sur le point de se souiller : mais voici, avec la Vierge Marie, l'aurore blanchissante, paisible, fraîche, virginale, libératrice des visions fatigantes. Jacob a eu la hardiesse de s'emparer de la bénédiction de son père avec les vêtements d'Ésaü : mais celui-ci ne lui avait-il pas, positivement, vendu son droit

d'aïnesse? et puis, surtout, il figurait le chrétien qui, enhardi par Marie, revêtu par elle des mérites de Jésus, devait ravir à Dieu sa bénédiction et tous les biens célestes. Quant aux expressions d'amour orientales et enflammées dont déborde le Cantique des cantiques, il a été ainsi inspiré pour exprimer l'extase d'amour de l'Immaculée Vierge Marie à l'égard de son Jésus adoré : et à sa suite virginale, l'Église et les belles âmes, les âmes pures, qui partagent son amour, peuvent se servir des mêmes expressions. Satisfait, l'esprit retrouve sa sérénité; rassurée, l'imagination conserve sa chasteté; et, de a sorte, la Vierge Marie est bien encore l'aube blanchissante, illuminatrice, des pages de la Bible.

L'aurore, *en répandant la rosée sur les plantes et les fleurs, les rend plus fertiles et plus belles.* — La Bible n'est-elle pas pour l'homme en exil un jardin planté par Dieu, qui le dédommage de la perte de l'Éden? Que de pensées s'y trouvent plus délicates que les fleurs, et plus savoureuses que les fruits! Quelle variété de parfums s'en échappe? Quelle fraîcheur dans le livre de Ruth! Et les Psaumes ne sont-ils pas comme des berceaux fleuris, cloîtres de verdure pleins de mystères? Et si maintenant on considère l'influence de la bénite Vierge Marie s'avançant comme une aurore au-dessus des Écritures, quelle beauté nouvelle ce jardin de Dieu ne va-t-il pas revêtir? Une rosée du ciel y tombe alors. On a dit : « La pudeur pare la beauté, comme la rosée embellit la nature. » N'est-

ce pas de la sorte, et mieux encore, que Marie embellit, dans le livre patriarcal de la Genèse, Rébecca et Rachel? Déjà si belles par elles-mêmes, comme ces filles des patriarches s'embellissent encore, lorsque le reflet de la Vierge Marie, avec sa rosée de grâces, tombe sur elles! — Que de sentences dans les livres des Proverbes, de la Sagesse, de l'Écclésiaste, que de versets dans les Psaumes, où le souvenir de Marie dépose des perles inattendues, comme le passage de l'aurore sème des diamants liquides sur le feuillage des plantes ou dans le calice des fleurs! Et ainsi, Marie est encore, de la sorte, illuminatrice de la Bible.

Enfin l'aurore enfante le soleil, et, en le présentant à la nature, se confond et disparaît en lui. — N'est-ce pas ce qui se voit aussi, d'une manière saisissante et charmante, dans maints passages de la Bible où Celui qui est le soleil de l'histoire, le Messie, est inséparable d'une aurore, d'une femme, d'une vierge, qui le précède, l'enfante, le présente et disparaît en lui? Par exemple dans le fameux texte qui annonce la punition du serpent : « *Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta semence et sa semence, elle t'écrasera la tête* », il y a deux versions sur ce mot *elle t'écrasera* : l'une qui rapportant le mot *elle* à la femme, lui attribue la victoire sur le serpent; l'autre qui rapportant ce mot à la semence, attribue la victoire au descendant de la femme. On peut adopter indifféremment les deux sens. Celui qui attribue la victoire au descendant

de la femme, à la semence, c'est-à-dire au Christ, est au fond le vrai; mais alors, la femme n'est-elle pas associée à la victoire, puisqu'elle met au monde le Vainqueur? tout comme le soleil qui n'éclate qu'en sortant de l'aurore. Le jour appartient au soleil qui le réfère à l'aurore, puisqu'il sort d'elle; mais l'aurore alors, candide et tremblante, s'évanouit en lui. Semblable est le rôle de la Vierge dans les Écritures : elle introduit Celui qui en est le soleil, inséparable de lui, mais fondue en lui.

Et c'est de cette lumière introductrice et subordonnée qu'elle illumine encore le Livre de Dieu.

IV

Saint Augustin a confié au recueil de ses *Confessions* cette prière qu'il faisait quand il étudiait les divines Écritures.

O Seigneur, que vos *Écritures* soient toujours mes chastes délices! que je ne me trompe pas, que je ne trompe personne en les expliquant! Vous, Seigneur, à qui appartiennent le jour et la nuit, faites-moi trouver, dans les temps qui coulent par votre ordre, un espace pour méditer les secrets de votre loi. Ce n'est pas en vain que vous cachez tant d'admirables secrets dans les pages sacrées, Seigneur, découvrez-les moi, car votre joie est ma joie, et surpasse toutes les délices; donnez-moi ce que j'aime, car j'aime votre Écriture, et vous-même vous m'avez donné cet amour; ne laissez pas vos dons imparfaits; ne méprisez pas cette herbe naissante

qui a soif de votre rosée; que je boive de vos eaux salutaires depuis le commencement de votre Écriture, où l'on voit la création du ciel et de la terre, jusqu'à la fin, où l'on voit la consommation du règne perpétuel de votre cité sainte. Je vous confesse mon ignorance; car à qui pourrai-je mieux la confesser qu'à celui à qui mon ardeur enflammée pour l'Écriture ne déplaît pas? Encore un coup, donnez-moi ce que j'aime, puisque c'est vous qui m'avez donné cet amour. Je vous le demande par Jésus-Christ, au nom du Saint des saints; et que personne ne me trouble dans cette recherche¹.

Dans cette admirable prière, il y a deux craintes touchantes qu'exprime saint Augustin : la crainte de se tromper ou de tromper les autres en expliquant le Livre sacré; et puis, la crainte d'être troublé dans sa lecture et ses recherches.

Augustin, et vous, cher lecteur qui partagez son ardeur pour les divines Écritures, bannissez cette double crainte. Dès l'instant que vous avez ouvert votre Bible aux pieds de la Vierge Marie, comment Celle qui est la candide Aurore permettrait-elle que vous soyez trompé ou trompeur? Et n'ayez point, non plus, l'autre appréhension : n'étudiez-vous pas la Bible à l'aurore? qui donc vous dérangerait, vous troublerait? Pour beaucoup d'importuns l'heure est trop matinale.

¹ *Confessions*, liv. XI, II.

V

Transportons-nous maintenant hors de l'Église catholique. Un contraste que nous allons rencontrer, achèvera de faire comprendre la part qui revient à Marie, c'est-à-dire sa fonction royale, dans l'intelligence des divines Écritures.

En cédant le Messie au peuple chrétien, les Juifs lui ont cédé tous leurs titres. A lui ont passé leurs privilèges : les promesses, l'alliance, les Écritures et l'intelligence des Écritures.

Aussi y a-t-il entre la lecture de la Bible faite par les catholiques, et la lecture de la même Bible faite par les israélites, une différence qu'on peut assimiler à celle du jour et de la nuit. L'une est celle du plein jour, sous le sourire de Marie et l'effusion des lumières divines; l'autre déchiffre les Écritures comme pendant la nuit : de loin en loin, un feu qui passe permet de saisir quelques bribes d'interprétation et de vérité.

Attachons-nous à bien établir cette différence.

Les *prophéties* forment en quelque sorte les sommets de la Bible : sommets magnifiques, mais escarpés, hérissés de difficultés. Or, avec quelle aisance les intelligences catholiques s'y promènent aujourd'hui, y planent! Le Christ a comparé ses disciples à des aigles : *Partout où sera le corps les*

*aigles s'y rassembleront*¹; les catholiques sont vraiment les aigles des Écritures, en particulier des prophéties. Comme ces oiseaux superbes, ils ont des yeux perçants qui voient fort bien ce que d'autres yeux ne sauraient voir. Ils aperçoivent vite Jésus-Christ dans les prophéties de Jacob, d'Isaïe, de Daniel, d'Ezéchiel; leurs impressions sont de puissants battements d'ailes; et ils reviennent de leurs lectures chargés d'un riche butin, de pensées précieuses, comme les aigles qui fondent sur leur proie avec une impétuosité étonnante.

Est-ce à dire que les intelligences catholiques ne sont pas exposées à des erreurs dans l'interprétation du Livre sacré? Évidemment ils y sont exposés, et en commettent. Mais dans la vive lumière du Christ, dans les lueurs d'aurore de la douce Vierge Marie, dans les grâces de l'Esprit-Saint, dans la dépendance envers le magistère de l'Église, et la soumission de leur esprit et de leur cœur, leurs erreurs ne sont jamais que des méprises passagères, des faux pas bien vite réparés. Saint Augustin décrit d'une manière extrêmement gracieuse les méprises des catholiques.

Il y en a qui, dans la vie de la foi, sont comme des poussins qui ne font que d'éclore; et l'Écriture, semblable à une bonne mère, les tient sous ses ailes, c'est-à-dire qu'elle se rabaisse jusqu'à la portée de leur

¹ S. MATH., XXIV, 28.

faiblesse, par les expressions les plus basses et les plus communes dont elle peut user.

Que si quelqu'un, par un orgueil qui est un effet de sa faiblesse, vient à mépriser la bassesse apparente de ces paroles, jeune imprudent, il se tire de dessous les ailes de cette mère, et tombe du nid en bas. Ayez-en pitié, Seigneur, ne permettez pas que ce poussin, qui n'a point encore d'ailes pour le soutenir, soit foulé aux pieds par les passants! Envoyez quelqu'un de vos saints anges, qui le remette dans le nid, afin qu'il vive, et qu'il s'y tienne jusqu'à ce que les ailes lui soient venues et qu'il soit en état de voler.

Il y en a d'autres pour qui ces paroles de l'Écriture ne sont plus un nid, mais un verger tout couvert d'arbres fruitiers, et ceux-là volent de branche en branche, transportés de joie, et font retentir leur ramage à mesure qu'ils découvrent les fruits qui sont cachés dans les feuilles, qu'ils cueillent et s'en nourrissent délicieusement¹.

Pouvait-on décrire d'une façon plus vraie et plus charmante le commerce familier des catholiques avec les divines Écritures?

Que différents sont les rapports des Israélites! Hélas, c'est leur livre, leur livre national; il est de l'Éternel et d'Israël, mais le peuple dont l'Éternel avait daigné s'associer la collaboration, ne comprend

¹ S. AUG., *Confess.* XII, xxvii, xxviii.

plus son propre livre. C'est le reproche que leur adressa le divin Messie : *Vous êtes dans l'erreur, ne comprenant ni les Écritures, ni la puissance de Dieu*¹. En effet, les Israélites se trouvent dans cette étrange situation à l'égard de la Bible :

Tandis qu'elle forme la lecture usuelle et les délices des chrétiens, elle est devenue au contraire, pour eux, un livre absolument *fermé*, c'est-à-dire illisible et négligé.

Illisible. — Les docteurs juifs ayant refusé de reconnaître en Jésus-Christ l'accomplissement des prophéties qui étaient pleines de Lui, ne furent plus capables de rien comprendre aux paroles de leurs prophètes. Cette obscurité subite et permanente de cette partie de la Bible (les prophéties) ressemble au mutisme d'une serrure dont la clef aurait été perdue et que la rouille aurait envahie. Impénétrable est pour eux la prophétie de Jacob qui annonçait que *le sceptre serait sorti de Juda* quand le Messie viendrait; indéchiffrable est pour eux la prophétie de Daniel qui a compté, en quelque sorte sur ses doigts, *combien de semaines* devaient s'écouler avant la venue de Celui qui était attendu; indébrouillable est pour eux la prophétie d'Isaïe qui décrivait dans le Christ *l'Homme de douleurs* parce qu'il se chargerait des péchés de tous; inexplicable est pour eux la prophétie de Malachie qui prédisait l'abolition de tous les sacrifices mosaïques pour l'époque où, par

¹ S. MATH. XXII, 29.

toute la terre, serait offerte *une oblation pure*. Et ainsi des autres prophéties messianiques. La catholicité entière les lit et les comprend : pour les juifs seuls, elles sont illisibles ; ils n'y voient absolument rien.

De l'incompréhensibilité d'un livre à son rejet, à son abandon, il n'y a qu'un pas, qu'un mouvement de dépit. Illisible, les Écritures furent *négligées*. — Ne supportant plus la lecture des prophètes qui les condamnaient devant tout l'univers catholique, les rabbins et docteurs juifs en condamnèrent eux-mêmes la lecture dans la Synagogue. Une partie de la Bible fut ainsi rejetée dans l'ombre. Dans les synagogues, on lit la *Thora*, c'est-à-dire la Loi contenue dans le Pentateuque ; également, les livres historiques ; mais on n'y explique jamais les prophéties. Ce mépris des prophètes a été la vraie cause génératrice du Talmud, « livre de plomb qui pèse sur Israël ». Malheureuse diversion pour faire oublier les prophéties : tel a été le rôle de cette compilation funeste. Israël cessa alors d'être le peuple de la Bible pour devenir le peuple du Talmud.

Ce triste état de chose avait été lui-même prédit. Isaïe avait annoncé :

Le Seigneur vous fermera les yeux... Il couvrira d'un voile vos prophètes ; et leurs visions seront à votre égard comme les paroles d'un livre fermé avec des sceaux qu'on donnera à un homme qui sait lire, en lui disant : lisez ce livre ; et il répondra : je

ne le puis, parce qu'il est scellé. Et on donnera le livre à un homme qui ne sait pas lire, et on lui dira : lisez; et il répondra : je ne sais pas lire¹.

Comme ce passage est poignant! dicté par l'esprit de Dieu il y a deux mille huit cents ans, il ne dépeint que trop bien l'état, par rapport à la Bible, de toute la nation juive : docteurs et peuple.

Pour les docteurs, le livre est fermé, cacheté avec des sceaux; n'en ayant plus la clef, perdant leur temps à considérer un rouleau ou volume scellé de toutes parts, il se sont rejetés sur le Talmud;

Quant au peuple, il est bien à plaindre, il ne sait pas lire. En effet, la plupart des israélites ne comprennent plus l'hébreu.

Dans ce passage d'Isaïe, le peuple et les docteurs paraissent de bonne foi. Le peuple avoue son ignorance; et les docteurs reconnaissent que le livre est scellé. Cette bonne foi ne saurait être admise pour les israélites du temps de Jésus-Christ : car les docteurs qui étaient alors les pharisiens et les scribes, s'appliquèrent à obscurcir les preuves que le divin Maître donnait de sa mission, et ils ne consultèrent les Écritures que pour s'affermir dans leurs préjugés contre lui; quant au peuple, s'il ne savait pas lire, n'avait-il pas les miracles éclatants et nombreux de Jésus-Christ? Mais aujourd'hui cette bonne foi peut parfaitement exister et chez les docteurs ou rabbins et dans le peuple. Dès lors,

¹ ISAÏE, XXIX, 10, 11, 12.

ne voit-on pas quel rôle d'illumination et d'amour semble réservé à la Vierge Marie par rapport à la Bible des pauvres juifs?

Si le livre est fermé avec une serrure, Marie n'est-elle pas la clef qui ouvre? Un docteur l'appelle « la clef garnie de pierres précieuses ¹ ».

Si des sceaux le recouvrent, n'est-elle pas la main qui a le pouvoir de les briser? N'est-elle pas la législatrice ineffable qui fait lever tous les scellés?

Et si, alors même qu'il serait ouvert, le Livre devient inaccessible, parce que beaucoup d'israélites ne savent plus lire, cette divine Vierge n'a-t-elle pas tout ce qu'il faut pour le remplacer, pour le surpasser? Un autre docteur a dit très justement, très suavement : « Elle est plus grande que l'Écriture! Car, autant les faits l'emportent sur les paroles et les écrits, autant de plus excellentes choses ont été faites par Dieu en Marie que dans les Écritures. A la Bible, il a été donné de parler du Christ; à Marie de l'enfanter. Dans la Bible, une multitude de figures couvrent le Christ; Marie, de sa chair très pure, l'a recouvert! Dans les Écritures, il est annoncé; dans les bras de Marie, il est montré. Ici, une lettre morte le cache; là, une chair vivante le fait palpiter. Ici, de grandes choses ont été dites; là, de grandes choses ont été faites ². »

¹ *Clavis gemmata.* (Ludov. Blosins.)

² *D. Antoninus in summa*, pars 4, tit. 15, cap. 22.

O Israélites, vous surtout qui ne savez pas lire, entourez donc Celle qui est plus grande que la Bible, et enivrez-vous de ses regards, de ses leçons, et de son Jésus!

O divine Marie, c'est vous qui abrogez toutes les paroles de châtiment relatives à l'aveuglement de vos frères. Isaïe avait dit :

*Aveuglez le cœur de ce peuple, rendez ses oreilles sourdes, et fermez ses yeux*¹. — O Marie, faites que leurs oreilles ne soient plus sourdes, et que leurs yeux ne soient plus fermés.

*Nous allons comme les aveugles en touchant les murailles, nous marchons à tâtons, comme si nous étions sans yeux, nous nous heurtons en plein midi, comme si nous étions dans les ténèbres*². — O Marie, faites que nous ne marchions plus à tâtons et qu'en touchant, non les murailles insensibles, mais Vous, au cœur sensible, nous retrouvions la lumière, Dieu et son amour.

VI

Douce Marie, non seulement vous rendez au peuple qui l'a perdue la compréhension de la Bible, en donnant la clef des prophéties, mais vous projetez sur sa Bible un autre bienfait : vous agrandissez, dans de magnifiques proportions, l'histoire

¹ ISAÏE, VI, 10.

² *Id.*, LIX, 10.

juive proprement dite qui, sans vous, demeure rétrécie.

En effet, après les prophéties, ce qui fait l'importance de l'Ancien Testament, ce sont les *figures*. Voici le rôle et la signification de ces figures :

Le peuple juif, en Judée, était un peuple encore enfant; et avec lui, le reste du genre humain était du même âge : période de la jeunesse du monde. Or, de même qu'on donne aux enfants des livres remplis d'images pour les instruire, Dieu par les figures de l'Ancien Testament, instruisait son peuple et le genre humain : il leur enseignait en images ce que serait son Fils, leur Libérateur.

Il s'ensuit que la Mère de ce divin Fils, la douce Vierge Marie, a qualité, mieux que personne, pour expliquer ces figures et ces images de l'histoire juive; et, par là, elle grandit magnifiquement l'histoire de sa nation.

Prenons un exemple : les deux figures si attrayantes de Rébecca et de Rachel.

Considérons-les d'abord en elles-mêmes, loin de la Vierge Marie.

Rébecca est un type exquis de grâce, de modestie et de bonté. Quoi de plus beau que de la voir s'avancer de loin, au moment où tombent les feux de la journée, avec sa cruche d'argile sur l'épaule? Homère n'eût pas désavoué ce tableau. Dans les siècles chrétiens, elle a inspiré les peintres, et les *Rébecca à la fontaine* abondent dans les musées. Avec quel empressement délicat elle abaisse sa

cruche sur son bras pour en soutenir le poids, et la tenir à la hauteur d'Éliézer qui, médiocrement courbé, y boit avec tranquillité. Rébecca pouvait lui abandonner sa cruche; mais quand on se trouve honorée du service qu'on rend, on y mêle toutes les circonstances qui peuvent le rendre complet; et ici l'hospitalité est accompagnée d'une grâce, d'une activité, d'une bonté que la merveilleuse beauté de Rébecca rehausse encore.

Il y a, dans la vie de l'aimable fille des patriarches, d'autres épisodes qui complètent son auréole lumineuse, ainsi son arrivée en Palestine lorsqu'à la vue d'Isaac elle descend précipitamment de son chameau et, d'un geste plein de grâce, ramène le voile sur son visage. « *C'est mon maître* » a dit Éliézer, et aussitôt elle se couvre par modestie, par crainte, par respect. Et quelle conclusion que cette scène d'amour maternel où, pour obtenir à Jacob la bénédiction destinée à Ésaü, elle s'est écriée : *Je prends tout sur moi!* Quel pinceau rendra jamais le moment où elle a dû se justifier devant Isaac de l'avoir trompé, ou ses adieux au fils préféré, qui part au loin pour fuir la haine de son frère et qu'elle n'a, probablement, plus revu!...

A son tour s'avance Rachel :

Quel instructif et charmant parallèle pourrait s'établir entre Rébecca et Rachel! un docte rabbin l'a essayé :

Rébecca est plus simple, plus calme et aussi plus

intelligente ; Rachel, plus vive, plus sémillante et plus tendre. L'une a des vertus plus solides ; l'autre des qualités plus séduisantes. L'une a presque toutes les perfections ; l'autre, par sa jeunesse, ses charmes et ses malheurs, se fait pardonner tous ses défauts. Rébecca est ordinairement pleine de dignité et de réserve. Tout chez elle est parfaitement pondéré, mesuré, et presque solennel. Il y a de la réflexion et de la retenue dans ses attentions les plus délicates, ses élans les plus généreux. Rachel est plus spontanée, ses mouvements sont plus inattendus et plus libres, et promettent toujours d'agréables surprises. L'une inspire le respect ; l'autre, l'amitié et la sympathie. L'une est plus grande ; l'autre plus touchante. On admire Rébecca ; mais on aime Rachel ¹.

Il y a beaucoup de vrai dans ces deux comparaisons. En effet, si Rébecca est le type de la grâce et de la modestie unies à la bonté, Rachel est l'histoire de la tendresse humaine dans ses phases les plus délicates ; les arts n'ont point trouvé de figure plus poétique pour rendre le pur amour de la terre ; Rébecca exprime l'attrait et la réserve propres aux fiançailles, mais Rachel, le bonheur de l'union et de la possession. Quelques traits, pour justifier ce jugement :

Se peut-il rencontrer, pour le cœur humain, un enseignement plus exquis que celui du service de Jacob auprès de Laban, pendant sept années, et puis

¹ Le rabbin ISIDORE LOEB, dans les *Archives israélites*,

encore sept années, pour obtenir et posséder Rachel ? Le moment où Jacob l'a aperçue pour la première fois, est particulièrement enchanteur. Il a quitté Rébecca, la meilleure des mères, son voyage jusqu'en Mésopotamie a été bien pénible, et il aperçoit Rachel ! C'est l'incomparable tableau biblique que le pinceau de Raphaël a si bien rendu dans les fresques du Vatican : leurs regards purs comme leurs cœurs, et leurs cœurs purs comme le ciel, expriment leur amour naissant, pendant que les brebis de Laban boivent à leurs pieds ! Le reste de la vie de Rachel ne se concilie pas moins la sympathie ; le grand chagrin qu'elle éprouve de sa stérilité, ses joies de mère si longtemps différées et si vite brisées, les douleurs de son second enfantement, sa vie trop tôt moissonnée, cette mort pénible qui ressemble à un touchant sacrifice, et jusqu'à cette tombe placée au bord du chemin où elle semble implorer un regard du passant, et d'où se lèvera un jour son ombre, évoquée par le prophète de la désolation, pour pleurer sur le massacre des Innocents : autant d'épisodes qui émeuvent et serrent le cœur.

Tout israélite qui lira ce que nous venons de rapporter des deux aimables filles des patriarches, conviendra que, pour elles, notre palette n'a pas été avare de couleurs. Le catholicisme n'enlève donc rien aux sentiments de justice et d'admiration pour tout ce qui est susceptible de louange chez la famille

israélite. Nous dirons mieux : le catholicisme fournit le secret d'ajouter à ces *figures*, déjà si belles, de l'histoire nationale d'Israël des dimensions inattendues et extraordinaires de beauté et de splendeur ; et ce nous est un chagrin que tant d'israélites en retard ne l'aient pas encore compris.

En effet, considérons maintenant Rébecca et Rachel en regard de la Vierge Marie, à ses pieds.

Contemplées en elles-mêmes, elles étaient belles, charmantes, d'un abord exquis, ornées des vertus domestiques parfaites : mais voilà tout. Beaucoup d'autres femmes ont pu les égaler sous tous ces rapports, les surpasser même, mais il y a une gloire incommunicable qui leur appartient, que les autres femmes admirent sans y participer, c'est d'avoir été les *figures* de l'auguste Mère de Dieu : esquisses gracieuses, dans différents épisodes de leur vie, des magnificences surnaturelles qui devaient se réaliser en Marie.

Par là, l'histoire de Rébecca et de Rachel se trouve merveilleusement agrandie.

Revenons, avec ce secret d'amplitude, sur quelques-uns des épisodes cités plus haut.

Voici Rébecca à la fontaine. Éliézer s'est approché. Elle lui donne à boire, et elle abreuve ensuite les chameaux. Le serviteur d'Abraham lui offre des bracelets et des pendants d'oreille d'or ; et lorsqu'au foyer de ses parents il la demande en mariage pour le fils de son maître, consultée si elle consent à partir, elle répond : *Je le veux bien.*

Passons à l'agrandissement :

La Vierge Marie, elle aussi, avait l'habitude de puiser à une fontaine d'une abondance et d'une fraîcheur sans pareille : la Bible de ses pères ; et c'est là qu'elle était préparée à faire monter dans son cœur les bontés ineffables avec lesquelles elle devait séduire les âmes. Un messenger, un Éliézer des cieux, se présente un jour à elle : c'est Gabriel, l'un des glorieux archanges. Il est porteur d'un message dont le résultat doit faire tressaillir les siècles et les mondes, ce message : trouver à l'Éternel une épouse qui mette au monde le Désiré des nations, Celui qui, dans l'Éternité, est le Fils même de Dieu. Gabriel expose son message à l'humble Vierge, et il obtient d'elle cette réponse, dont l'ingénu et courageux *je le veux bien* de Rébecca était l'ébauche : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.*

Les présents d'Éliézer, bracelets et pendants d'oreilles d'or trembleraient d'être mis en parallèle avec l'écrin que Gabriel a ouvert par ces mots : *Je vous salue*, PLEINE DE GRACES. Satisfaits d'annoncer l'écrin du ciel, bracelets et pendants d'oreilles se sont enfuis. Fuyez en effet, cadeaux de la terre ; fuyez, richesses temporelles : toutes les parures ne sauraient subsister en présence des inénarrables dons selon l'esprit qui affluent, à ces mots *pleine de grâces*, dans l'âme de Celle que le Très-Haut a choisie pour son épouse.

Une supposition : lorsque Marie a été ainsi revê-

tue de toutes les grâces, si Rébecca avait pu passer devant elle — et la figure se pose un instant timide et tremblante devant la réalité — ne devine-t-on pas ce qui serait advenu? Comptant pour rien son empressement autour d'Éliézer et de sa caravane, Rébecca ne se fût-elle pas prosternée devant Marie pour lui dire : « Mon empressement n'est rien en comparaison du vôtre! on prétend que j'ai été bonne : mais vous, n'êtes-vous pas la bonté suréminente, l'écoulement de l'infinie charité! » En effet, comme le remarquent finement les Pères de l'Église, après qu'Éliézer et ses serviteurs eurent étanché leur soif, ce fut le tour des chameaux qui furent abreuvés par l'aimable fille des patriarches : gens et bêtes figuraient les justes et les pécheurs; hélas! les pécheurs ne descendent-ils pas au rang des bêtes? Or Rébecca eut soin des pauvres bêtes en attendant que Marie eût soin des pauvres pécheurs¹.

En vérité, le charme de l'histoire de Rébecca n'est-il pas accru par son lien avec Marie?

Encore un épisode de son histoire : la substitution qu'elle fit de Jacob à la place d'Ésaü.

Sous les doigts habiles de la perspicace et tendre mère, le cou et les mains de Jacob sont devenus velus, comme le cou et les mains d'Ésaü, par l'ap-

¹ *Maria Rebecca spiritualis, quæ non solum curam habet de electis, sed etiam de peccatoribus, ut animalibus irrationabilibus (D. Antoninus in summa, pars 4, titulus 15.)*

plication des peaux de chevreaux. En outre, Jacob a revêtu les habits précieux de son frère, desquels se dégageait une très bonne odeur d'herbes de la campagne. Il est expressément marqué dans l'Écriture que Rébecca avait les habits d'Ésaü en sa garde, et c'est ce qui en explique le parfum. Inquiet de sa transformation, Jacob avait fait observer à son ingénieuse mère qu'il pourrait bien être reconnu et qu'alors son père, au lieu de le bénir, le maudirait. A quoi Rébecca avait vivement répondu : *Mon fils je prends sur moi cette malédiction*. Tout se passa comme l'avait prévu le génie de l'amour maternel. Isaac aveugle, en défiance quelques instants, dès qu'il eut senti la bonne odeur de son fils qui s'était approché pour le baiser, s'écria : *L'odeur qui sort de mon fils est semblable à celle d'un champ fertile que le Seigneur a comblé de ses bénédictions*; et il le bénit à son tour.

Quiconque a lu pour la première fois ce célèbre épisode patriarcal, a certainement plaint le pauvre aveugle et, presque blâmé Rébecca. Mais le blâme se change en admiration lorsqu'à une deuxième lecture éclairée par la lumière catholique, on en fait l'application à la très sainte Vierge Marie :

Comme Rébecca a substitué, devant Isaac, Jacob à Ésaü, Marie substitue, devant le Père céleste, chacun de nous à Jésus si aimé de ce Père. La substitution lui a été inspirée sur le Golgotha : « *Femme, voici votre fils* »; et depuis lors, avec quelle tendresse pour le genre humain ne s'y est-elle pas prêtée?

Le stratagème de Rébecca lui est devenu familier. Elle possède en sa garde mieux que des vêtements précieux et parfumés ; elle est gardienne des mérites infinis de son divin Fils, mérites dont nous devons être véritablement et nécessairement *revêtus*, pour être agréés du Dieu Tout-Puissant¹. Qui pourrait dire la délicatesse et le charme de chacune de ces substitutions ? Enfants de l'Église catholique, que vous êtes heureux de sentir la douce main de Marie qui vous revêt ! Au baptême, elle vous avait revêtus d'innocence ; mais, depuis lors, ayant péché, n'avez-vous pas senti le passage discret de cette main maternelle ? Au sacrement de pénitence, les mérites de l'Agneau immolé vous couvraient : que c'était plus commode et plus rassurant, n'est-ce pas, que les peaux de chevreaux de Rébecca ? Au sacrement de l'Eucharistie, la chair même du Fils de Dieu devenait votre revêtement et votre parfum : que c'était mieux, n'est-ce pas, que la tunique précieuse et parfumée d'Ésaü ? Lorsqu'ensuite vous vous présentiez devant Dieu Tout-Puissant, il se dégageait de votre cœur une exquise odeur, véritable odeur de *froment*. Le Père céleste, depuis la Passion de son divin Fils, ne demande qu'à être trompé : aveugle, en quelque sorte, sur nos fautes, dès qu'il odore en nous les mérites de son Jésus. Toutes les fois qu'un

¹ *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ : Christum induistis.* (Ep. aux Gal. III, 27.)

pécheur lui est présenté, il agrée la substitution, et c'est à Marie qu'il remet sa grâce. Enfants de l'Église catholique, oh ! remerciez bien Marie, votre ingénieuse mère.

Et vous, chers protestants, n'aimerez-vous pas enfin une telle mère ? Puisse Rébecca vous aider à comprendre Marie ! Lorsque Jésus s'est fait homme, ne l'a-t-elle pas revêtu de sa chair, devenant elle-même, en quelque sorte, le *vestiaire* de Jésus ? Est-il étonnant alors que, par une céleste réciprocité, Jésus lui ait remis la garde de ses mérites, pour être nos vêtements précieux ?

Mais vous, israélites bien-aimés, rendez-vous à l'évidence. Est-ce qu'à vos yeux, Rébecca n'a pas grandi ? A préparer ainsi la Vierge Marie, son histoire a-t-elle perdu en fraîcheur et en originalité ? Tout au contraire, n'est-ce pas ? Elle demeure Rébecca, et elle annonce la Mère de miséricorde. Disparue depuis longtemps, cette charmante figure se ranime en Marie pour toujours.

Mais l'histoire de Rachel doit avoir aussi son amplitude. Pour varier, nous ferons l'application de la figure, non à Marie, mais à l'Église. La divine Vierge agréera le remplacement : louer l'Église n'est-ce pas la louer elle-même ?

Prenons l'épisode le plus singulier de la vie de Rachel dont le nom, dans la langue sainte, signifie *brebis*. Voici le récit biblique :

« Au pays qui était à l'orient de la Judée, en

Mésopotamie, habitait Laban qui avait deux filles : l'aînée s'appelait Lia, et la plus jeune, Rachel.

« Mais Lia avait les yeux faibles et rouges; au lieu que Rachel était très belle et très agréable.

« Jacob ayant conçu de l'affection pour Rachel, dit à Laban : *Je vous servirai sept ans pour Rachel votre seconde fille.*

« Laban lui répondit : « Il vaut mieux que je vous la donne qu'à un autre, demeurez avec moi. »

« Jacob le servit donc sept ans. *Et ce temps, remarque délicieusement le Livre de Dieu, ne lui paraissait que peu de jours, tant son affection était grande.*

« Après cela, ajoute l'Écriture, Laban fit les noces; mais il trompa Jacob. Comme c'était l'usage de l'Orient que l'épouse, quand elle est donnée à son époux, fut complètement voilée, au lieu de donner Rachel, Laban donna Lia.

« Et Jacob l'ayant prise pour sa femme, reconnut ensuite que c'était Lia. Et il dit à Laban : « Pourquoi m'avez-vous trompé? »

« Laban répondit : « Ce n'est pas la coutume de ces pays-ci de marier les plus jeunes avant les aînées. Laissez passer la semaine, et je vous donnerai également Rachel pour le temps de sept années que vous me servirez de nouveau. »

« Jacob consentit à ce qu'il voulait : « et au bout de sept jours il épousa Rachel; et il servit encore Laban pour elle sept années durant. »

Tel est le récit biblique.

Or, mystérieux aux premiers jours du monde, ce récit aujourd'hui, n'a plus de mystères, en voici l'explication :

L'Éternel qui s'est divinement incliné vers l'humanité sortie de ses mains, avec plus de complaisance que l'artiste ne s'éprend de son chef-d'œuvre, a contracté successivement deux alliances : l'une avec la Synagogue figurée par Lia; l'autre avec l'Église, figurée par Rachel.

O Synagogue, il est temps d'avoir l'humilité et la franchise de le reconnaître, tu as été Lia. Comme elle tu as été l'objet de la première alliance : Jéhovah a daigné t'accepter. Mais comme elle encore, tu as été accueillie dans l'ombre : dans les ombres et les voiles du vieux Testament. Et comme elle aussi tu as eu les yeux faibles, maladifs dès l'origine; ils s'enveloppaient facilement, du soir au matin, d'espèces de filaments, au point de ne plus apercevoir, le lendemain, les prodiges et les bienfaits que Dieu avait prodigués la veille. Tu n'es donc que Lia, et l'Église allait être Rachel.

De la sorte, Dieu n'aura pas donné deux fois son cœur; puisque l'alliance avec la Synagogue n'était qu'une alliance de surérogation, de condescendance, qu'un moyen d'arriver à la possession de l'Église. En outre, elle fournissait à Dieu l'occasion d'avoir plus tôt des rapports d'union avec la terre, d'y visiter celle qu'il aimait, l'Église, sa préférée : car l'Église a commencé avec l'âme du premier juste. Il était impatient de lui dire son amour. Les retards,

dont fut cause la première alliance avec la Synagogue, eurent ainsi un caractère providentiel, puisqu'ils furent employés à former pour Dieu et son Église, le temps des fiançailles, cette période charmante à la faveur de laquelle Dieu put exprimer à son Église combien il l'aimait et avec quelle passion il désirait s'unir à elle. Sans cette époque de retard, il n'y aurait pas eu les *théophanies* ou visites mystérieuses du Seigneur qui empruntait la forme des anges pour entrevoir sa bien-aimée; il n'y aurait pas eu le Cantique des cantiques, ni ces expressions de tendresse et d'attente qui remplissent les Livres saints, ni ces comparaisons gracieuses qui font la poésie de l'Ancien Testament, et sans lesquelles il n'eût été qu'un livre aride, que la Loi sèche, cette partie raide, la seule, hélas! que les pauvres juifs aient retenue. O époque de retard, tu eusses développé le cœur de Dieu, si ce cœur eût été capable de développement! Tu as été employée à exprimer sa flamme, tu as été son buisson ardent de deux mille ans. Que c'est beau, le Seigneur a connu le délai en amour; il a eu son temps de fiançailles.

Et durant ce temps, chose admirable! le Seigneur rendit service. « Je vous servirai sept ans, pour Rachel votre seconde fille. » Mais alors, c'est à Rachel, c'est à l'Église, que la Synagogue est redevable d'avoir été acceptée malgré ses yeux malades, et aussi d'avoir vu sous les siècles anciens, l'éternel Amour se faire volontiers son serviteur.

O Israélites, lorsque, dans les déserts de l'Arabie, Dieu dressait lui-même votre table en vous donnant la manne chaque matin ; lorsqu'à travers les veines du rocher de Raphidim, il vous amenait de l'eau pour vous et pour vos troupeaux ; lorsqu'à la tombée des nuits, il allumait lui-même votre lampe avec sa colonne de feu ; lorsqu'il vous rendait tous ces services, c'est à Rachel, c'est à l'Église qu'il pensait.... Mais il rendait de bien bon cœur tous ces services à la Synagogue, et la durée de l'ancienne alliance « ne lui parut que peu de jours, tant son affection était grande ».

Enfin arriva, pour le Dieu d'amour, l'heureux temps de posséder Rachel, de posséder l'Église, le temps de la seconde et éternelle alliance : mais alors, le service dut recommencer.

La terre entière l'a contemplé avec étonnement :

Dans les bourgs de la Judée et de la Galilée des Nations, on vit l'Amour entrant en serviteur dans toutes les maisons, soignant les pauvres, guérissant les infirmes, se faisant tout à tous, s'abaissant, s'humiliant, lavant les pieds aux apôtres, poussant des soupirs, comme celui-ci : *Je dois être baptisé d'un baptême, et combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse*¹, pensant toujours à sa bien-aimée, et enfin, pour la posséder, étendant les bras sur une croix, la baignant de son sang, la rachetant et se l'unissant dans l'extase d'un service sans

¹ S. LUC, XII, 50.

égal. Ce fut la Passion ou l'étendue de l'amour de Dieu pour son Église, pour sa Rachel ! Anges du ciel, vous seuls sauriez dire ce qu'a été cette étendue, sa largeur, sa longueur, sa hauteur, sa profondeur. De la part de la Synagogue, un seul cri est possible, aveu d'admiration d'une sœur aînée qui se rend à l'évidence : O Église, combien le Fils de Dieu t'a aimée et qu'il lui en a coûté pour t'avoir !

Et telle est l'histoire agrandie de Rachel.

O Marie, vous seule pouvez lui apporter encore un agrandissement et la plus émouvante conclusion, en faisant que les enfants qui restent de la pauvre Lia se jettent dans les bras de l'Église. O Marie, souvenez-vous que les yeux de Lia étaient faibles et conduisez vous-même ce qui reste de ses enfants auprès de Rachel, qui attend cette consolation !

On voit, par l'histoire de Rébecca et de Rachel, de quel lustre la Bible est privée sans Marie. O Israélites, reconnaissez donc l'heureuse influence de cette divine Vierge, et laissez votre vieille Bible prendre toute l'ampleur que Dieu lui destinait.

VII

Aussi bien, quel inattendu et suprême relief la Bible ne recevra-t-elle pas de leur conversion ?

« Elle est leur livre. Dispersés et éparpillés

comme ils sont depuis tant de siècles, c'est à ce livre bien-aimé, source de vie dans leur funèbre châtement, que se rattache, jusqu'à un certain point, le miracle de leur conservation. Ce peuple, que quatre mille ans n'ont pu détruire ni altérer, et qui est à l'épreuve du temps, de la fortune et des conquérants ; le même qu'au moyen âge, le même que sous Adrien et sous Titus, le même que sous ses pontifes, ses prophètes et ses rois, le même que sous Moïse, à quoi doit-il sa prodigieuse existence ? Tous les autres peuples anciens, ses vainqueurs, s'en sont allés : lui seul est resté, comme un fantôme qui traîne ses lambeaux parmi les vivants. Et si vous cherchez ce qui peut lui servir de lien dans sa dissolution même, vous ne trouverez qu'une seule chose en laquelle se concentre tout le prodige : c'est un livre qu'il porte en ses mains depuis plus de trois mille ans, qui est pour lui comme un talisman auquel sa vie est attachée, et qui lui tient lieu de tout, de foyer, d'autel, de nationalité. Quel livre !¹ »

En leur enlevant la compréhension de ce livre, la Providence courroucée leur a laissé cependant, vis-à-vis de lui, un rôle miséricordieux : celui d'être les gardiens de la lettre, et, conséquemment, les archivistes du Christianisme. Un Père de l'Église disait éloquemment des juifs : Ce sont les *notaires* de Dieu, entre leurs mains se trouve le dépôt des Écritures. Un autre docteur, faisant allusion

¹ AUCUSTE NICOLAS, *Etudes sur le christianisme*. t. I.

à leur incrédulité, complétait la pensée précédente par cette pittoresque figure : ils sont les *pupitres* sur lesquels nous lisons les Livres saints et l'accomplissement des Prophéties. Dans leur soin jaloux des Écritures, afin que personne n'y pût toucher, ces gardiens sont allés jusqu'à compter toutes les lettres de la Bible, et ce qui est plus fort comme calcul, jusqu'à compter combien de fois la même lettre se trouve répétée dans toute l'étendue de la Bible, combien de fois telle lettre, combien de fois telle autre, conservateurs du dépôt jusqu'à une virgule, jusqu'à un iota. Est-il étonnant que gardien à ce point du précieux parchemin biblique, le peuple juif ait été à son tour gardé par lui ? De l'un à l'autre, il y a connexion de soins et de vitalité : « Je te conserve et tu me conserveras. »

Eh bien, si la lettre ou l'écorce de la Bible a suffi pour procurer aux fils d'Israël, jusque dans le châtement, le prodige de la durée et le rôle de gardiens austères, à quelles surprises ne doit-on pas s'attendre lorsque le dedans du Livre s'illuminera pour eux, et que des clartés tenues en réserve par la miséricorde, en sortiront. Quel beau couronnement, alors, aux destinées du livre de Dieu ! Déjà une connaissance plus exacte des mœurs, des usages et de la langue de l'Orient a conféré aux études bibliques modernes une incontestable supériorité. Mais si l'Orient mieux connu a fait découvrir de nouveaux trésors dans la Bible, que

sera-ce lorsque le peuple hébreu lui-même descellera et comprendra son vieux livre national illuminé des clartés du Saint-Esprit? Quel moment et quel enivrement! Le cri de saint Augustin sera celui de tout un peuple. Dans l'extase de sa conversion, le fils de Monique s'écriait : *Beauté toujours ancienne, beauté toujours nouvelle, trop tard je t'ai connue, trop tard je t'ai aimée!* Ce sera le regret du peuple juif par rapport à sa Bible : un regret pour un retard de deux mille ans! « Ancien Testament que je portais dans mes mains, trop tard je t'ai connu! Et toi, Évangile, trop tard je t'ai aimé!.... »

Il y a de graves auteurs qui pensent qu'une grâce particulière d'interprétation des Écritures sera accordée à beaucoup d'israélites convertis. Si le repentir et l'humilité interdisent le moindre regard du côté de vos dons, ô mon Dieu, en supposant que votre miséricorde veuille bien en accorder un aux enfants de votre ancien peuple, que ce soit celui-là : il servira à mieux faire connaître et aimer votre Fils Jésus, devenu Notre-Seigneur. Lorsque Jacob leur père, après vingt années d'absence en Mésopotamie, fut sur le point de rentrer dans la Terre-Promise, il éleva un tertre mystérieux, un monticule, avec un amas de pierres, et il le nomma *le monceau de pierres du témoignage*¹. Les fils de Jacob, eux aussi, lorsqu'ils reviendront, trouve

¹ Genèse, xxxi, 48.

ront dans les Écritures ce monceau de pierres du témoignage, et ils s'en serviront pour attester Jésus-Christ.

Mais ces clartés bibliques si consolantes, ces prodiges d'illumination et de prédication, qui les produira si ce n'est vous, ô divine Marie? N'occupez-vous pas le tertre le plus élevé qui soit dans la création? Vous dépassez et le monticule de Jacob et les Écritures elles-mêmes; et c'est vous qui, à l'heure où vous enveloppez de vos rayons le vieux parchemin biblique et son gardien, lui en découvrirez le sens et le prix.

O Livre de Dieu, ô livre national d'Israël, comme alors tu redeviendras son plus cher trésor!

CHAPITRE VIII

LE CORTÈGE DES VIERGES DE LA REINE

I. Les pleurs de la fille de Jephté et de ses compagnes; l'allégresse des vierges chrétiennes. — II. Explication de ce contraste : le Messie est venu et Marie sa mère est la reine des vierges. — III. But et privilèges glorieux de la virginité chrétienne. — IV. Récompense de fécondité qui lui est attachée.

I

Après l'étude sur *les fonctions royales* de Marie, essayons quelques aperçus sur *les sujets de la Reine* et la royale protection dont elle couvre les personnes et les institutions.

A la phalange des vierges l'hommage du premier aperçu dans ce chapitre.

Un jour, des gémissements de douleurs et des lamentations se faisaient entendre dans les montagnes de Judée, du côté de Maspha. Émus et discrets, les passants apercevaient dans la direction de ces plaintes, une troupe errante de jeunes filles au visage mélancolique et à la démarche abattue.

Que signifiaient ces gémissements et ces sanglots dont retentissaient les montagnes de Judée?

C'était, répond l'Écriture, la fille de Jephthé qui, suivie de ses compagnes, pleurait sur sa virginité.

Chef de l'armée d'Israël, Jephthé avait fait vœu au Seigneur que si le ciel livrait entre ses mains les bataillons des Ammonites. il lui offrirait en holocauste quoi que ce soit de vivant qui sortirait le premier de la porte de sa maison, à son retour victorieux.

Sa fille unique en était sortie la première.

Le malheureux père avait déchiré ses vêtements.

Mais l'héroïque jeune fille lui avait dit : « *Mon père, si vous avez fait vœu au Seigneur, faites de moi tout ce que vous avez promis.* » Elle avait ajouté : « *Accordez-moi seulement d'aller sur les montagnes pendant deux mois, afin que je pleure ma virginité avec mes compagnes*¹. »

Jephthé l'avait laissée libre pendant deux mois, et c'étaient ces accents de douleurs qui se faisaient entendre du côté de Maspha. O solitudes des montagnes de Palestine, vous vous êtes renvoyé des échos consternés sur le sort infortuné de rester vierge.

Mais d'où vient que la fille de Jephthé pleurait ainsi sa virginité avec ses compagnes? Comment ces filles d'Israël pouvaient-elles pleurer ce qui est si beau : la conservation de la fleur, dans la vie humaine?

¹ *Juges, xi, 36, 37.*

La raison en était que le Messie n'était pas encore venu. Il était attendu; et chaque famille d'Israël aspirait à l'honneur de lui donner naissance, chaque fleur aspirait à se changer en fruit! Voilà pourquoi la fille de Jephthé pleurait sa virginité, c'est-à-dire son existence sans fécondité, et sa mort sans enfants.

Quand les deux mois de lamentations furent écoulés, la jeune fille revint trouver son père et s'abandonna à l'holocauste. Mais quel fut cet holocauste?

Des auteurs très graves — parmi eux, la plupart des pères de l'Église — pensent qu'il fut l'immolation sanglante. Le texte semble le dire formellement. De plus, ce que la Bible raconte du caractère dur de Jephthé, chef de gens de rapine dans sa jeunesse, et qui, devenu juge en Israël, laissa égorger un à un des milliers d'hommes d'Éphraïm, aux gués du Jourdain, ne confirme que trop l'exécution sanglante d'un vœu fait à la tête de ses troupes. Si ce sentiment est vrai, combien douloureuses et touchantes ont dû être les plaintes dans la montagne; la poésie suivante décrit la dernière aurore de la jeune fille.

Sur ces monts qu'il colore
 Le jour va venir,
 Mes sœurs, c'est ma dernière aurore,
 Il faut mourir.

De mon hûcher j'ai vu la flamme,
 Du peuple, entendez-vous la voix?

Le prêtre à l'autel me réclame,
Adieu pour la dernière fois.

Adieu, vous que j'aimais, ô riantes campagnes,
O prés fleuris que foulèrent mes pas,
Lis aimé du Carmel; cèdre, roi des montagnes;
Et toi qui des yeux m'accompagnes,
Toi qui meurs, ô ma mère, hélas!...

Je meurs, et pourtant dans la vie
J'avais encor bien des fleurs à cueillir;
Mais dans mon cœur je n'ai plus qu'une envie,
Fermer les yeux de ma mère et mourir.

Sur ces monts qu'il colore
Le jour va venir,
Mes sœurs, c'est ma dernière aurore,
Il faut mourir.

Le jour va venir,
Mes sœurs, il faut mourir....¹

Mais il y a une autre opinion qui entend l'holocauste promis par Jephthé dans un sens métaphorique. Chose singulière, ce sont les plus célèbres rabbins qui pensent ainsi. Selon eux, Jephthé immola sa fille en la condamnant, contre les coutumes qui ordonnaient et honoraient la fécondité en Israël, à une virginité perpétuelle. A cet effet, il l'aurait enfermée dans un ermitage qu'il fit bâtir au haut de la région montagneuse de Maspha, et où elle était séparée du commerce tant des femmes que des hommes. L'holocauste, disent-ils, n'est-il pas

¹ Mgr DUBREUIL, qui fut archevêque d'Avignon, sous le règne de Napoléon III.

manifeste, vu que renoncer au mariage, en Orient et à cette époque, était un grand, un très grand sacrifice, surtout pour la fille du vainqueur des Ammonites; et son père, en la vouant au célibat, se privait de tout espoir de postérité, car elle était son unique enfant¹.

La Bible et la tradition rabbinique ajoutent un détail qui ramène la scène des pleurs :

Cette coutume, dit le Livre des Juges, s'est, depuis, toujours observée en Israël : que *toutes les filles d'Israël s'assemblent une fois l'année pour pleurer la fille de Jephthé de Galaad pendant quatre jours*².

La tradition rabbinique qui interprète l'holocauste dans le sens d'une immolation par la virginité, dit que, *quatre fois par an, les vierges d'Israël montaient à son ermitage pour la consoler. Elles lui parlaient sans la voir*³.

Un grand deuil, un deuil public, continua donc, chaque année, chez le peuple de Dieu, le cours des larmes de la fille de Jephthé. Soit qu'elle eût expiré sur le bûcher, soit que le reste de ses jours se fût écoulé dans une clôture perpétuelle, les pleurs qu'elle avait demandé à verser, non sur la perte de sa vie, mais sur sa virginité, ne tarirent pas. Les jeunes

¹ Voir l'exposé de cette opinion dans DRACH, *Harmonie de l'Église et de la Synagogue*, t. I, p. 241, 377; — et dans VIGOUROUX, *Manuel biblique*, t. II, p. 56-60.

² *Juges*, XI, 40.

³ DRACH, t. II, 241, 377.

filles s'en transmettaient le cours. La tradition, aux écoutes dans la montagne, a recueilli ces accents :

« Écoutez, montagnes, mes lamentations; collines, regardez mes larmes; et vous, rochers, soyez témoins du deuil de mon âme : mon père m'a vouée, et ma couche est restée sans honneur et les guirlandes des noces n'orneront pas ma tête. O arbres, inclinez vos rameaux et planez sur ma jeunesse. Accourez, vous aussi, bêtes des forêts, et piétinez sur ma virginité, car mes années ne comptent plus, et le temps de ma vie est enseveli dans les ténèbres....¹ »

C'est ainsi que pendant toute la durée de la Loi ancienne, la virginité fut regardée comme un sort digne de larmes.

Dirigeons-nous maintenant vers un cloître chrétien, montons à ces sommets mystiques que le christianisme consacre à la perfection. Là, de nouveau, des vierges nous apparaissent. Mais quel contraste avec la troupe errante que conduisait la fille de Jephthé ! Dans les rangs de cette phalange, ce n'est plus l'abattement, c'est l'allégresse; plus de sanglots, mais l'enthousiasme de rester vierge. Quelle paix sur ces visages ! quelle dignité et quelle légèreté dans la démarche ! on dirait des anges, des corps angélisés. Qui conduit ce nouveau chœur des vierges ?

La bienheureuse Vierge Marie !

¹ PHILON, cité par Corneille Lapièrre, t. III, p. 187.

II

D'où vient cette transformation ?

Elle vient de ce que le Messie a paru sur la terre.

Autrefois on pleurait sur ce qui, pourtant, est si beau, sur la conservation de la fleur, la virginité, parce que, le Messie étant le Promis, le Désiré, chaque famille en Israël aspirait à l'honneur de lui donner naissance. Mais maintenant qu'il est né, qu'il a révélé ses ineffables qualités et ses attraits divins, pour lui, des fleurs préfèrent rester fleurs. Pour faire cortège au Roi des anges, une portion de la nature humaine aspire, quoique fragile, à devenir angélique.

Or, c'est la Vierge Marie qui, entre l'ancienne appréhension de rester vierge et l'angélique ambition de le rester toujours, a ménagé la transition, et amené la transformation. Transition sublime, tu appartiens à la scène et au récit de l'Annonciation :

L'ange avait annoncé à l'humble Vierge : *qu'elle concevrait et enfanterait un fils qui serait appelé le Fils du Très-Haut*. Marie avait fait cette réponse, dictée par une virginité inviolable : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?* L'ange avait répondu : *L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.*

Par cette explication d'une céleste convenance, satisfaction fut donnée à la virginité : en descendant dans le sein de la Vierge, Dieu, auteur de toute pureté et de toute beauté, bien loin de rompre le sceau de la virginité ou d'en diminuer l'éclat, ne la rendra que plus éblouissante. Pour la première fois depuis la Loi ancienne, la virginité avait apparu si précieuse, si supérieure, aux yeux de la fille des rois de Juda éclairée d'en haut. qu'elle n'avait pas hésité à décliner l'honneur du fruit divin. si ce fruit avait dû faire tomber sa fleur. Au prix de la virginité, il n'y eut pas eu d'acquiescement à la maternité divine.

Alléluia, la transition est posée ! De l'appréhension de rester vierge, on va passer à l'ambition de le rester toujours. Accourez, jeunes filles de toutes les nations, et venez former le cortège de la Vierge et de son Fils, de la Reine des vierges et du Roi des anges !

Le Cantique des cantiques avait annoncé, sous une gracieuse comparaison empruntée au printemps, que *le temps de tailler* viendrait. C'est Marie qui a donné le signal de la courageuse taille, pleine d'espérances fécondes : *le temps de tailler est venu, la voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre*¹. Anciennement, on s'appliquait à tracer des généalogies afin de savoir dans quelle famille le Messie prendrait naissance ; les pères souhaitaient

¹ *Cantiq.* 11, 12.

voir multiplier leur postérité jusqu'à la troisième et quatrième génération. Mais maintenant, puisque le Messie est né, c'est le temps de retrancher toutes ces choses : *le temps de tailler est venu* ; bienheureux ceux qui couperont les inclinations de la nature ; ils se débarrasseront de mille soucis terrestres. Anciennement, on n'entendait que des voix qui exhortaient au mariage. Mais maintenant, une autre voix, celle de la pureté, dont la tourterelle est le symbole, apporte de meilleurs soupirs : *la voix de la tourterelle a été reconnue sur notre terre*. L'entendez-vous qui promène ses accents : *Je voudrais que tout le monde fût dans l'état où je suis moi-même*, c'est la voix de saint Paul. *Bienheureux ceux qui ont été appelés au souper des noces de l'Agneau*, c'est le cri de félicitation de saint Jean. Et mille autres cris semblables qui proclament précieuse la virginité. Blanche tourterelle de Nazareth, c'est votre voix qui, la première, a gémi de la crainte de perdre le pur trésor, alors que vous répondiez à l'ange *Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme* ?

Depuis lors, aux pleurs de la fille de Jephthé ont succédé des chants d'actions de grâces ; à la démarche abattue a succédé un vol d'anges, à la consternation l'enthousiasme, au silence morne la gaieté la plus franche.

Heureuses vierges, vous avez mille fois raison de remercier, d'être gaies et contentes ; voici le pourquoi, qui n'est pas un secret de votre cœur.

III

Vous êtes les épouses du Fils de Dieu!

Le Fils de Dieu, après avoir choisi et sanctifié sa divine Mère, a voulu posséder et sanctifier des épouses. Toute jeune fille qui se détourne des liens de la chair et du sang, peut solliciter à genoux cet honneur ineffable.

Un pareil honneur n'exigeait-il pas l'auréole de la virginité?

Il faut être pur pour communier; mais il faut rester vierge pour devenir épouse.

Une épouse aime de toute la force de son cœur. Comment Jésus serait-il devenu le Bien-Aimé, si ses épouses avaient été exposées à partager leur cœur? Vive Dieu! elles ne le partagent pas. Elles aiment avec une droiture et une ardeur auxquelles n'atteignent pas les amours de la terre :

Elles aiment, et surtout elles sont aimées.

Être aimée de Jésus : en avoir des gages et le sentir, cela est le secret du cœur, mais la jouissance s'en répand sur la physionomie.

A cet amour, à ce bonheur d'être aimée et d'aimer, préside la Vierge Marie. Quelle est délicieuse la légende de sainte Catherine recevant de l'Enfant-Dieu l'anneau des fiançailles, par l'entremise de la Vierge qui lui présente le Bien-Aimé! Pour chacune des heureuses fiancées, Marie vient faire passer

l'anneau. Inventrice de l'amour sans mesure, comme l'appelle un Docteur, ne mérite-t-elle pas chaque fois la présidence? « Sois aimée, ma fille, dit-elle à la jeune vierge, et toi, soupire d'amour pour mon Jésus, pour ton Jésus! »

Rosée d'amour, Marie devient alors le voile de la fiancée, comme elle était le voile de l'Enfant-Dieu en Judée.

Acceptées pour épouses, les vierges entrent en possession de privilèges ravissants.

Le premier leur permet de *s'occuper des choses de Dieu et d'entrer en participation plus étroite avec l'Être divin*. Le monde est courbé sur la poussière, il ne voit qu'elle; mais les vierges ont un regard d'étoile, qui s'élève au-dessus de la poussière. La Vierge Marie dont le front royal a ceint le diadème des douze étoiles, en détache une pour allumer dans leurs yeux ce regard. Alors il s'élève et se promène, par la contemplation, dans de mystérieuses altitudes et profondeurs où elles savourent un à un les attributs de Dieu, une à une les miséricordes du Cœur de Jésus. — Le monde est non seulement agglutiné à la poussière, mais morcelé, éparpillé dans sa vie : les vierges ont l'unité. De quelle paix ne jouit-on pas dans l'unité de vie? L'auteur de l'Imitation dit : « Celui pour qui une seule chose est tout, et qui voit tout en elle, ne sera point ébranlé, et son cœur demeurera dans la paix de Dieu. O Vérité, qui êtes Dieu, faites que je sois

un avec vous dans un amour éternel¹. » Être un avec Dieu dans un amour éternel, c'est le privilège des vierges : de là leur tranquillité inaltérable, rien ne les ébranle.

Autre privilège : la virginité chrétienne est *une ressemblance avec les anges*.

Saint Bernard dit : « Une vierge est par vertu ce que l'ange est par nature. Il y a plus de bonheur dans la chasteté de l'ange ; mais plus de courage dans celle de la jeune vierge. »

En effet, les trois vœux que bénit l'Église dans une vie qui a ce courage, ne développent-ils pas l'angélique ressemblance ? Le vœu de *pauvreté* ne fournit-il pas à l'âme de véritables ailes, comme celles de l'ange, pour se dégager de la terre, et planer ? Le vœu de *chasteté* ne confère-t-il pas le don attribué aux chérubins et aux séraphins d'être toujours devant la face de Dieu ? car *les vierges suivent l'Agneau partout où il va*. Enfin le vœu d'*obéissance* ne donne-t-il pas à leurs actes la rapidité des actes de l'ange dont l'Écriture dit : que *le Seigneur les a constitués ses messagers rapides comme le vent et précis comme le feu qui dévore*. Rapidité du vent et vertu du feu, sainte obéissance religieuse, ne les comptes-tu pas dans tes qualités, toi si prompte et si enflammée ?

Heureux cortège des vierges qui rivalises ainsi avec les anges, qui donc te mène et t'entraîne à

travers les espaces de l'Église? n'est-ce pas la bienheureuse Vierge Marie, la créature la plus pauvre à ses propres yeux, la plus chaste et la plus obéissante? Reine des vierges dans la vallée des lis, elle est au même degré Reine des anges dans l'azur du ciel.

La virginité chrétienne a un dernier privilège : elle est *un triomphe sur la décadence et la corruption*.

Tout décline, tout se corrompt ici-bas, mais pas elle! Saint Thomas d'Aquin définit la virginité : *la résolution ou la poursuite de l'incorruptibilité au milieu même d'une chair corruptible*. Que c'est grand, que c'est noble! « Tout se corrompt autour de moi, et même en moi, mais pas moi. Je vise à l'incorruptibilité! » Que c'est beau et hardi!

Aussi, pour les vierges, n'arrive pas le désenchantement de la vie. Ce qui cause ce désenchantement, c'est de se voir passer et vieillir. Toujours en fleur, elles ne connaissent pas ce chagrin.

Elles conservent leur enthousiasme. D'où procède l'enthousiasme? d'un idéal. On a besoin d'idéal, dans cette vallée basse. Elles sont à plaindre, les âmes qui n'en ont plus. Celui des vierges ne décroît jamais, et c'est lui qui les rend souriantes, d'un triple sourire : sourire de la jeunesse, sourire du contentement, sourire de la bonté. Leur idéal, c'est vous, ô Jésus, vous, leur époux et la Beauté éternelle. Aussi, à mesure qu'elles s'approchent du terme, leur enthousiasme grandit, leur flamme devient plus

vive, parce que le céleste « Je viens bientôt ¹ » s'est fait entendre à leur cœur. A n'importe quel âge avancé, une vierge chrétienne est toujours jeune, et toujours aimante; elle aime comme à 15 ans, comme à 20 ans, et mieux encore : car l'amour quand il est pur, et pour Jésus, se renouvelle intarissable.

Dans cette conservation de la jeunesse jusqu'à la fin, dans ce triomphe sur la décadence et la corruption, vous intervenez à côté de Jésus, ô Marie, vous « qui avez fait naître dans le ciel une lumière à jamais sans déclin ² », cette lumière : la béatitude avec Jésus; vous « qui avez poussé des fleurs d'une agréable odeur comme la vigne ³ », ces fleurs : les vierges; ces fleurs, vous les conservez, vous les entourez, vous les protégez. Oh! qu'il est délicat, le sentiment de plusieurs auteurs qui pensent qu'au signal de la résurrection générale des corps, les vierges seront les premières à se précipiter en haut parce que ayant été moins attachées à la terre, moins aggravées par le corps, elles seront plus légères à monter : ce sont vos fleurs, ô Marie, qui, à l'envi, viendront rejoindre leur Reine, et alors elle sera vraie également pour le ciel, cette gracieuse parole du Cantique : *Les fleurs ont apparu sur notre terre* ⁴, elles auront apparu les premières en haut.

¹ *Apocal.*, xxii, 12.

² *Ecclésiastiq.*, xxiv, 6.

³ *Ibid.*, 23.

⁴ *Cantiq.*, ii, 12.

Et ainsi,

Triomphe sur la décadence, et perpétuelle jeunesse du cœur,

Ressemblance avec les anges,

Contemplation des choses de Dieu, et union étroite avec l'Être divin,

Tous ces privilèges forment l'apanage des vierges, parce qu'elles sont réellement, et pour l'éternité, les épouses, les bien-aimées de Jésus, Fils de Dieu et de Marie.

En vérité, devant un pareil but de la virginité chrétienne et ses délicieux privilèges, l'épanouissement des visages et l'effusion de la joie pouvaient bien succéder aux pleurs de la fille de Jephthé.

IV

Une objection, toutefois, intervient; elle semble sortir des montagnes de la Judée, comme un dernier écho de la scène des larmes; cette objection :

La virginité n'est-elle pas un état d'égoïsme? un état où l'on ne vit que pour soi?

Oui vraiment, telle a dû être la destinée déplorable de la pauvre fille de Jephthé si, d'après une des deux opinions exposées plus haut, son immolation a consisté dans une réclusion virginale forcée, au fond d'un ermitage solitaire. Quels déchirements de cœur l'infortunée jeune fille a dû éprouver en

contemplant, du matin au soir, sa vie inutile : et, de fait, quelle inutilité ! « A quoi est-ce que je sers ? mon cœur n'a personne à aimer, mes mains n'ont rien à préparer pour l'affection. » C'était, du reste, la triste existence des vestales dans l'ancienne Rome : leur cœur se mourait de privation d'amour, alors qu'elles veillaient à l'entretien d'une flamme extérieure. Quelle ironie cruelle du sort !

La Vierge Marie l'a fait cesser. En allumant la flamme de la virginité, elle lui a obtenu de Dieu la récompense d'une fécondité inconnue : celle du salut des âmes au prix de mille services et de mille fatigues.

Alors resplendit et s'étala dans le monde un spectacle inusité et merveilleux : au berceau de toutes les œuvres comme au lit de toutes les souffrances, il y avait des vierges....

Alors sur toutes les montagnes de l'univers, on aperçut des phalanges virginales qui passaient ; elles étaient conduites par la Reine de pureté et d'amabilité ; elles n'avaient qu'une préoccupation : répandre des bienfaits sur toutes les misères, des consolations autour de toutes les douleurs.

Alors se trouva réalisée la riante annonce du prophète Isaïe : *Qui sont ceux qui sont emportés en l'air comme des nuées, et qui volent comme des colombes lorsqu'elles retournent à leurs colombiers*¹ ? Ceux qui passaient ainsi comme des nuées

¹ ISAÏE, LX, 8.

ou comme des colombes, n'étaient pas seulement les missionnaires dont les pieds lumineux venaient annoncer l'Évangile de paix, mais les troupes de vierges à la démarche tout autre que celle de la fille de Jephthé et de ses compagnes, et qui aidaient les missionnaires à consoler les douleurs et à sauver les âmes.

Et les montagnes retentissaient du chant que la Reine des vierges avait inauguré dans les montagnes de Judée : le *Magnificat*.

CHAPITRE IX

LE CARMEL, APANAGE DE MARIE DÈS LA LOI DE CRAINTE, REÇOIT D'ELLE SA SUPRÊME BEAUTÉ SOUS LA LOI D'AMOUR

I. Le Carmel *des temps anciens*. Beauté du site : la prophétie y projette, comme dans un miroir, la beauté de Marie. — II. La gloire de Dieu vengée sur son sommet par Élie : une nuée légère, ombre de Marie, prend possession du Carmel. — III. Les disciples d'Élie se sanctifient dans ses grottes, d'âge en âge ; leur manteau, leurs soupirs vers le don mystérieux promis par la nuée. Au jour de la première Pentecôte de la Loi chrétienne, ils reconnaissent Celle que la nuée légère avait figurée. Leur indicible bonheur. — IV. Le Carmel *des temps nouveaux*. La célèbre montagne agrandie dans son site : il y a des carmels partout. — V. Beauté cachée de ces monastères : comment la gloire de Dieu y est vengée sous la Loi d'amour. Récompense attachée à la magnanimité du saint amour : ce qu'est une carmélite, prérogatives de son altitude céleste. — VI. Le manteau de la Reine du Carmel universalisé par le saint scapulaire : sa magnifique traîne dans l'Église de Dieu. — VII. En résumé, le Carmel, sous la Loi de grâce et d'amour, est le continuateur de la douce brise dans laquelle Élie reconnut et approcha le Seigneur qui passait, à l'entrée de la caverne de l'Horeb.

I

Dès les temps les plus reculés, le Carmel fut travaillé par le besoin d'appartenir à Marie. Montagne sensible¹ avant d'être institution zélée, le

¹ *Les êtres insensibles*, dit S. THOMAS D'AQUIN, sont sensibles pour leur Créateur.

Carmel grandit comme premier sujet de la Reine.

En effet, le Seigneur se complaisant, dès l'origine du monde, dans l'idéal de Celle qui devait être sa mère, amena par avance à ses pieds l'hommage de trois belles choses naissantes, sorte de végétation printanière, qui commença, dans les temps anciens, la célébrité de la montagne : premièrement, la beauté de son site; deuxièmement, l'éclat de la gloire de Dieu vengée sur son sommet; troisièmement, la renommée d'un genre de vie cénobitique, honneur de ses grottes. Sur ces commencements de beauté planait l'idéal de la Vierge à venir : véritable ombre de la Reine, qui préparait un épanouissement réservé à la loi de grâce et d'amour.

Admirons cette floraison historique, où la beauté du Carmel et l'idéal de la Vierge grandissaient de concert.

Ce qui attirait en premier les regards dans le Carmel, était la beauté de son site.

Carmel, en hébreu, signifie jardin, verger de Dieu. Cette montagne superbe se dresse à l'entrée de la Terre promise. Elle en est la sentinelle. Les Livres saints célèbrent sa fertilité et sa beauté. Elle présente en effet le triple caractère de la majesté, de la grâce et de la mélancolie, nuances qui, dans leur union, composent la véritable beauté d'ici-bas. Son sommet est couronné de pins et de chênes sévères. Ses flancs sont couverts d'arbres fruitiers, et parsemés de riants villages. La mer de Phénicie

baigne son pied qui s'allonge en gracieux promontoire dans des flots d'azur; il s'en échappe, arrivant de la montagne, des ruisseaux limpides, des sources abondantes, où se reflète l'ombre de l'olivier et de l'oranger. C'est donc un mont à part entre tous les autres monts de la Palestine, incultes ou décolorés. Il était digne d'être appelé en témoignage pour exprimer, par sa beauté, un idéal. Voilà donc le miroir : quelle figure la prophétie y va-t-elle dessiner?

Un chant royal d'Isaïe annonçait : *La beauté du Carmel lui a été donnée*¹. Quelle est cette propriétaire qui vient entrer en jouissance de la beauté du Carmel? Un autre chant royal, celui du Cantique, la désigne; car il dit de la Bien-Aimée par excellence : *Votre tête est comme le Carmel*². Les interprètes sacrés font à la Vierge Marie en premier, l'application de cette parole d'admiration. La justification en est facile :

Puisque la véritable beauté d'ici-bas présente une combinaison de majesté, de grâce et de mélancolie, l'Esprit prophétique pouvait-il exprimer l'idéal de Marie d'une façon plus saisissante qu'en identifiant sa tête, son visage, avec la beauté du Carmel? Comme Vierge, Marie sera la grâce; comme mère de Dieu, elle sera la majesté; comme mère de douleurs, elle sera la mélancolie : ô Carmel, tu

¹ ISAÏE, XXXV, 2.

² *Cantiq.*, VII, 5.

annonçais tout cela, toi, la montagne gracieuse, majestueuse, mélancolique ! *Le Seigneur est admirable dans les hauteurs*, disent les chants du Prophète royal : Jésus qui, parmi les hauteurs de la Judée, en choisira une, le mont Thabor, où il laissera transpirer l'éclat de son visage ; Jésus avait prédestiné longtemps auparavant, dans le voisinage même du Thabor, une autre hauteur, offerte à l'éclat de sa Mère, et c'était le Carmel, qui devenait ainsi le Thabor de Marie, harmonieux pendant de l'autre mont. O prévenance d'un Dieu pour sa Mère !

Telle était donc la première beauté du Carmel : celle du site, figurative de la beauté de Marie.

II

Une deuxième beauté, plus rare, fut conférée au Carmel : l'éclat de la gloire de Dieu vengée sur un de ses sommets. En cette circonstance l'ombre de Marie allait prendre possession de la montagne.

Il y eut une journée où le Carmel revit quelque chose du Sinaï. L'homme le plus extraordinaire y manifesta son zèle ; tellement extraordinaire, cet homme-là, qu'après avoir passé sur la terre comme un feu, il doit y reparaître au déclin des siècles pour rallumer une dernière fois le feu du zèle. Le livre sacré dit de lui : *Le prophète Élie s'est élevé comme un feu, et ses paroles enflammaient comme un foyer*

ardent ¹. Brûlant de relever la gloire de son Dieu méconnu et de venger sa majesté sainte outragée, il avait réussi, nonobstant l'impiété du roi Achab et de Jézabel, à faire intervenir le peuple comme juge entre lui et les faux prophètes de Baal. Il avait proposé de faire reconnaître le vrai Dieu à ce signe : le feu qui descendrait du ciel sur un holocauste, et le peuple s'était écrié, tout d'une voix : *excellente proposition!* « Je suis seul de mon côté, lui avait dit Élie, et les prophètes de Baal sont au nombre de quatre cent cinquante; qu'on nous donne, à eux et à moi, deux victimes; que ni eux ni moi ne mettions le feu au sacrifice, et que le Dieu qui consumera par le feu qu'il enverra du ciel la victime qui lui sera offerte, soit reconnu pour l'unique Dieu. » Les détails sur ce duel entre deux cultes et deux sacerdoles sur les flancs du Carmel, à la vue d'un roi et d'une multitude immense, ont laissé un souvenir que les âges n'effaceront jamais. Les prêtres de Baal importunèrent inutilement leur divinité sourde et muette; mais dès qu'Élie eut opposé à leurs voix rauques sa sereine et calme prière, le feu du ciel tomba. On sait la suite. Le peuple désabusé avait tourné toute sa colère contre les faux prophètes; « *Saisissez-les tous*, s'était écrié Élie, *et que pas un n'échappe* ². » Au bas du Carmel, coule le torrent du Cison, ils y furent tous égorgés.

¹ *Ecclésiastiq.*, XLVIII, 1.

² *III^e Rois*, XVIII, 40.

A la suite de son éclatant triomphe, Élie adoptait ce cri de combat, incomparable devise : *Je brûle de zèle pour le Seigneur Dieu des armées*¹; et le Carmel, déjà célèbre par la beauté grave de son site, inaugurerait avec l'énergique prophète cette autre beauté que la sainte montagne verra encore grandir : celle de la gloire de Dieu vengée sur son sommet.

Or, voici maintenant les circonstances en vertu desquelles cette beauté naissante du Carmel, fut couverte, rafraîchie et protégée par l'ombre de Marie qui vint se projeter sur elle.

Trois années avant le duel solennel entre lui et les prêtres de Baal, Élie avait jeté un interdit sur toutes les campagnes de la Judée. Pour punir l'impiété d'Achab et du peuple, il avait prédit, par l'ordre du Seigneur « devant la face duquel il marchait », une sécheresse qui engendrerait la disette; il s'était annoncé comme le justicier qui tient dans les mains la verge du châtiment : *Il ne pleuvra qu'à ma parole*². La sécheresse avait donc désolé le pays. Durant les trois années de famine, Élie s'était tenu caché, et s'était soustrait à toutes les recherches. Mais enfin, les rigueurs de la faim ayant abattu singulièrement l'orgueil du peuple, le prophète avait pu, au bout de cette rude épreuve, l'amener à opter entre le Seigneur ou Baal, en faisant appel, devant lui, à la décision du feu.

¹ *III^e Rois*, XIX, 10. 14.

² *Id.*, XVII, 1.

Le feu du ciel avait décidé, et les corps des prêtres de Baal, tous égorgés, roulaient à cette heure dans le torrent du Cison.

Le prophète remonte alors sur le haut du Carmel. Il va lever l'interdit qui arrête la pluie du ciel.

Se penchant vers le sol, il met son visage entre ses genoux, fait une très humble et fervente prière, puis recommande à son serviteur de regarder sept fois du côté de la mer. A la septième fois, devant leurs regards, se lève, du sein de l'onde amère, une petite nuée « comme la plante du pied d'un homme », en hébreu « comme la paume de la main d'un homme ». C'est la pluie, dit le Prophète.

En effet, une pluie abondante et les espérances qu'elle faisait naître vinrent compléter dans cette journée pleine d'émotions, le jugement de Dieu commencé avec le feu.

Cette petite nuée, disent unanimement les saints Pères, était la figure de la sainte Vierge qui allait naître au septième âge du monde : petite par son humilité, nuée par sa fécondité ! Heureux prophète, comment mettre en doute, qu'une lumière de grâce ne vous ait donné à comprendre le joyeux et miséricordieux symbole qui se levait devant votre regard ?

Blanche nuée, parce que Marie devait être toute pure ;

S'élevant de la mer, parce que Marie s'élèverait de notre nature viciée et amère, sans participer à son amertume ;

Toute brillante, parce que le Soleil de justice l'envelopperait de ses rayons ;

Légère comme le vestige du pied d'un homme, parce que le Fils de Dieu s'abaîsserait en Marie pour se faire homme, et voyageur, sur la terre ;

Ou concave comme la paume de la main, parce que sa divine main répandrait, par Marie, ses bienfaits et ses trésors.

Le Prophète connut donc, dans une lumière de grâce, ce que signifiait la blanche et légère nuée qui lui apparaissait ; comme Abraham sur le Moriah, *vidit et gavisus est*¹, il vit et fut comblé de joie. Avec quelle émotion il dut la contempler ! Avec quel bonheur il entrevit, sous le symbole de la pluie qui allait tomber sur les campagnes désolées de la Judée, le *Juste*, le *Désiré*, que les cieux feraient descendre un jour comme une pluie : la Vierge semblable à la nuée tutélaire, l'apporterait à la terre malheureuse. Avec quel élan il dut tendre vers elle ses bras et son cœur. Il apercevait de loin, mais en la comprenant déjà, la différence, la distance immense qui allait exister entre le rôle de cette Femme et son ministère à lui. Il avait appelé le feu du ciel, il avait ordonné qu'on égorgeât les prêtres de Baal, ministre dans son zèle, de la loi dure, inflexible ; mais pour cette Femme, elle ne lui apparaissait qu'avec des attraits, elle n'avait que des sourires. Avec Elle, la gloire de Dieu serait vengée par une justice inef-

¹ JOAN., VIII, 56.

fable, bien supérieure à celle qu'il venait d'exercer. Au-dessus du torrent du Cison, semblaient murmurer des flots qui, venant du Golgotha, avaient d'autres accents....

O Prophète, n'est-ce pas, cette extase fut vraiment vôtre? Et prosterné sur le sol, que vous avez bien fait de mettre, en vous humiliant, votre visage entre vos genoux¹!

III

A la suite de ces faits et d'autres non moins extraordinaires, une troisième beauté vint en perpétuer le souvenir sur le Carmel : la beauté d'un genre de vie particulier s'inaugurant dans les grottes de la sainte montagne.

Maîtresse des novices sans le savoir, la nature y avait creusé d'avance des grottes en forme d'oratoires où se trouvaient par milliers des cellules toutes préparées, qui invitaient à la prière et au recueillement².

¹ *III^e Rois, xviii, 42.*

² Le Carmel est de roche calcaire, ce qui explique facilement le grand nombre de grottes qu'il présente, surtout au versant occidental. Ces grottes sont souvent hautes et vastes ; on y pénètre par des ouvertures étroites qui s'élargissant se prolongent en différentes anfractuosités, tantôt très larges, tantôt fort étroites. On en compte plus de mille, dans lesquelles on a taillé des fenêtres et des lits de repos, parce qu'elles étaient fréquemment le refuge des persécutés ou la demeure de ceux qui vivaient, dans le silence et la

Élie s'y fixa, avec son disciple Élisée ; une famille nombreuse de Nazaréens vint se ranger sous leur direction : on les appela les *enfants des prophètes*. La grotte qui servait d'asile à Élie, et celle où les enfants des prophètes se retiraient pour étudier les Écritures et se livrer à la contemplation, se voient encore sur les flancs du Carmel. L'homme de Dieu leur donna des lois que des colonies, descendant du Carmel, allèrent porter jusqu'aux rives du Jourdain et du Nil, sur les collines de la Phénicie et de l'Égypte, où fleurirent les communautés pieuses des Réchabites, des Esséniens, et des Thérapeutes. Tel fut l'éclat de leurs vertus que, de son temps, le prophète Michée priant pour la nationalité juive désolée et captive, se croyait obligé d'adresser au Seigneur une prière plus spéciale et plus fervente pour les enfants du Carmel : *Païssez, Seigneur, le troupeau de votre héritage, ceux qui habitent seuls dans la forêt, au milieu du Carmel*¹.

Or, à la Vierge de la vision, entrevue dans l'avenir revenait encore, comme lui appartenant, la beauté de ce genre de vie. En effet, aux fils des prophètes réunis dans les grottes du Carmel pour écouter ses enseignements, Élie n'avait-il pas parlé de la petite nuée, du bienfait de la pluie si longtemps attendue qu'elle avait procuré, et des promesses d'un don

retraite, loin du monde. L'une d'entre elles, longue de vingt pas, large et haute de quinze, est visitée avec un respect traditionnel, comme étant la grotte d'Élie.

¹ MICHÉE, VII, 14.

plus précieux qui s'y rattachaient? En l'écoutant, quelles ne durent pas être et l'admiration de ses disciples et leur ambition de préparer, par leurs désirs et leur sainteté, l'autre don du ciel?

Ils portaient un vêtement d'une simplicité remarquable, comme serait l'habit d'un ordre religieux. Ce vêtement protégeait en eux la vie de pureté, de pénitence et de prières que menaient ces pieux fils d'Israël pour obtenir la réalisation des promesses de la petite nuée. Le célèbre manteau qu'Élie, en montant au ciel, laissa tomber aux pieds d'Élisée, devint le mémorial de la vie céleste que devraient continuer leurs disciples, un bouclier qui protégerait leurs vertus. C'était un tissu aux poils rudes, retenu sur le corps par une ceinture de cuir.

La beauté du genre de vie qu'on menait au Carmel, petit coin privilégié de la Judée, le large manteau de poils que portaient les fils des Prophètes, comme tout cela présentait bien une suite, une parenté, avec la non moins célèbre toison de Gédéon du temps des Juges. La rosée avait couvert la toison, alors que la terre à l'entour était demeurée sèche : et au Carmel, le manteau de poils que l'on portait se rapprochait de la toison ; il faisait aussi penser à la mystérieuse rosée que la nuée avait promise : et alors on priait, on se sanctifiait dans les grottes préservatrices de la montagne, tandis que dans le reste de la Judée les mœurs ne présentaient que trop souvent un caractère de désolation.

Ce genre de vie, sous les auspices de la Vierge

entrevue dans la nuée, devait avoir sa récompense. Celle que le Ciel choisit et conféra ne pouvait être ni plus délicate, ni plus appréciée : car elle fut la rencontre, sur la terre, de la Vierge en personne et des enfants d'Élie. Cette rencontre aussi émue que solennelle eut lieu au saint jour de la Pentecôte, devant l'Église assemblée pour la première fois. Tandis que Marie inaugurait son rôle de Reine au Cénacle au milieu des Apôtres, des enfants d'Élie se présentèrent, ne se laissant devancer par personne, à la recherche en quelque sorte de leur souveraine. En effet, l'Église a enregistré dans sa liturgie ce témoignage flatteur :

« Lorsque au saint jour de la Pentecôte, les Apôtres, inspirés d'en haut, se mirent à parler diverses langues et à faire beaucoup de miracles en invoquant le très auguste nom de Jésus, la tradition rapporte qu'un grand nombre d'hommes qui depuis longtemps marchaient sur les traces des saints prophètes Élie et Élisée, et qui avaient été préparés par la prédication de Jean-Baptiste à la venue du Christ, après avoir examiné les faits et reconnu leur vérité, embrassèrent aussitôt la foi évangélique. »

Ainsi donc, les premiers auditeurs des Apôtres, et les plus dociles, furent des enfants du Carmel. Et la liturgie ajoute :

« En même temps, ils commencèrent à honorer par une vénération extraordinaire la bienheureuse Vierge, de la société et des entretiens de laquelle ils pouvaient jouir. »

Heureux contemplateurs, ils voyaient de leurs yeux Celle qui, depuis près de 900 ans, était la beauté voilée du Carmel : le voile, pour eux, venait de tomber. Élie avait vu son jour, mais dans le lointain, jour fugitif comme la nuée : pour eux, ils en buvaient à longs traits la pleine apparition. De leurs yeux, ils voyaient Marie ; ils pouvaient la remercier, et, ainsi que l'atteste le témoignage liturgique, *jouir de ses entretiens*. Comme ils ont dû provoquer l'effusion de ses récits : la rosée, cette fois, coulait des lèvres de la Vierge.

Le livre liturgique ajoute enfin :

« Les premiers de tous, ils bâtirent à sa pureté virginale une chapelle, à l'endroit du Mont Carmel où autrefois Elie avait vu s'élever la nuée légère, par laquelle elle avait été figurée ¹. »

La première chapelle du monde, en l'honneur de Marie, élevée sur le mont Carmel, son culte inauguré à l'endroit de la vision de la nuée légère, quelle coïncidence ! La Vierge ne vient-elle pas reconnaître authentiquement, comme lui ayant appartenu dans le passé, la beauté du Carmel chantée par Isaïe ?

Beauté du site, beauté de la gloire de Dieu vengée sur son sommet, beauté d'un genre de vie dans ses grottes : voilà comment cette montagne prédestinée fut, une première fois, l'apanage de la Vierge, sous

¹ *Bréviaire romain*, office de Notre-Dame du Mont-Carmel, 16 juillet.

l'Ancien Testament, sous la loi des figures et des duretés.

Elle va devenir, une deuxième fois, son apanage sous le Testament d'amour, où la lumière remplace les ombres : le Carmel y sera pour Marie ce que le Thabor est pour Jésus.

IV

« La bénignité de Dieu notre Sauveur a apparu¹ » ; le Carmel va se colorer de ses reflets.

D'abord, la beauté de son site est agrandie.

En effet, sous la loi ancienne, il n'y avait que le mont Carmel ; sous la loi nouvelle, il y a des carmels partout.

C'est une marque de la royauté du Christianisme d'avoir pris possession de l'espace en toute son étendue, et, lorsqu'une idée ou une institution lui semble salutaire, de la faire rayonner et de la multiplier à tous les points de l'espace. Le mont Carmel honorait déjà Marie, beaucoup d'autres sites sont dotés du même bonheur, par des carmels. La mystérieuse montagne est ainsi universalisée ; elle est la seule qui partage cet honneur avec le mont du Calvaire : il y a des calvaires partout, et partout aussi, des carmels.

Tous s'inspirent de la montagne palestinienne. Comme elle, chaque carmel est entouré de solitude,

¹ *Épître à Tite*, III, 4.

de paix, de beauté mélancolique. L'ombre de la grotte, où priait saint Élie, se prolonge sur tous et les couvre.

Mais d'où vient que la montagne du Carmel a été ainsi universalisée, avec sa solitude, avec sa paix, ses grottes et ses mystères de contemplation ? C'est que Jésus, trésor promis par la nuée, est devenu l'époux des Vierges. Alors, s'est réalisée cette félicité carmélitaine, entrevue et décrite par Isaïe :

*Ce Roi sera comme un refuge pour mettre à couvert du vent, et une retraite contre la tempête. Il sera ce que sont les ruisseaux dans une terre altérée et ce qu'est l'ombre d'une roche avancée dans une terre déserte*¹. — Heureux carmels, vous réalisez bien cette annonce ! Est-ce que ce Roi, le petit Jésus de la Crèche, n'est vraiment pas comme un refuge pour mettre ses carmélites à couvert du vent ? Et n'est-il pas leur retraite contre les tempêtes du monde ? A leurs âmes altérées d'amour, son cœur ne fournit-il pas des ruisseaux intarissables ? Et leur vie au Carmel avec lui n'est-elle pas ce qu'est l'ombre d'une roche avancée dans une terre déserte ?

Pour ces épouses, pour ces âmes d'élite, Isaïe avait continué cette description prophétique :

*Le désert se changera en Carmel, et le Carmel se changera en un bois sauvage*². — Ce qui voulait

¹ ISAÏE, XXXII, 2.

² *Ibid.*, 15.

dire : que là où il n'y avait rien, stérilité comme au désert, le Christianisme saurait faire épanouir quelque carmel ou jardin mystique, orné de plantes rares ; et que dans la dépendance de chaque carmel, serait voisin un bois sauvage, solitaire, pour y mieux penser à l'éternité.

Isaïe achève ainsi sa peinture :

L'équité habitera au désert, et la justice se reposera au Carmel. La paix sera l'ouvrage de la justice, le silence la cultivera, et l'on y jouira à jamais d'une heureuse tranquillité¹. — Délicieux tableau de la vie de justice, de paix, de silence qui devait alimenter chaque carmel.

En toute cette description, c'est le dehors des bénis monastères qui reluit, le site uniquement. Le monde n'aperçoit que ce dehors, que le site. Le reste lui est fermé. Le Christianisme, en effet, a su rendre plus profonde la solitude de la mystérieuse montagne du Carmel, la faire plus sacrée. Il a traduit en institution la parole d'un Dieu jaloux à l'épouse du Cantique : *Vous qui êtes ma colombe, vous qui vous retirez dans les creux de la pierre, dans les enfoncements de la muraille, montrez-moi votre visage²....* A moi, à moi seul, montrez-le. Un voile s'est alors abaissé entre la carmélite et le monde : la vue de son visage n'appartient plus qu'à Dieu son époux. O grotte du Carmel où Élie se

¹ ISAÏE, XXXII, 16. 17.

² Cantiq., II, 14.

réfugiait pour prier, le Christianisme a su ajouter à ta profondeur, à tes secrets d'amour.

Oh ! qu'elle est justifiée cette réflexion pleine d'admiration d'un érudit protestant, catholique par le cœur : « Je ne fais jamais, dans mes études, la rencontre d'un monastère sans tomber à genoux en esprit, pour en baiser le seuil ! »

V

Si telle est, des carmels et des monastères cloîrés, la beauté du dehors, quelle est donc leur beauté cachée, du dedans ?

Les Anges y contemplant avec admiration la gloire de Dieu vengée d'une façon plus excellente que sous la loi ancienne, vengée comme il convient à la loi d'amour.

Le prophète Élie avait relevé la gloire de la Majesté divine en faisant rouler, sous le tranchant du glaive, dans le torrent du Cison, les corps de tous les faux prophètes. Sous la loi d'amour, les carmélites retournent le glaive contre elles-mêmes. L'épée étincelante de leur père, ces intrépides et saintes enfants l'ont acceptée de ses mains ; de sa devise aussi, elles ont composé leurs armoiries : *Je brûle de zèle pour le Seigneur Dieu des armées* ; mais sous la résolution suscitée par le divin Amour, elles tournent l'arme de lumière contre elles-mêmes, et saisies d'un zèle supérieur à l'ancien zèle, ces anges de la terre vont venger à leurs dépens la

gloire de Dieu. Oh ! quelle différence ! Oh ! quel attendrissement !

Elles vengeront la gloire de Dieu, d'abord pour leur propre compte :

Dans la nature humaine, en effet, et dans chaque personnalité n'y a-t-il pas quelque chose de faux, introduit par le péché, comme il y avait de faux prophètes sur le Carmel, au temps d'Élie ? Les carmélites poursuivent ce faux en elles-mêmes, par la mortification et la pénitence. Elles le pourchassent, elles l'exterminent. A bas l'orgueil ! à bas les idoles ! Roule à terre et mords la poussière, misérable vanité humaine ! Vive Dieu ! Vive son règne sur les passions foulées aux pieds et maîtrisées ! Au Carmel, le faux dans la nature humaine râle et meurt, et le vrai dégagé rayonne, plus plein de vie.

La gloire de Dieu est ensuite vengée, pour le compte du cher prochain :

Sous la Loi de grâce et d'amour, on n'immole pas l'ennemi de Dieu qui est le pécheur ; on se propose, on s'efforce de le conquérir, de le sauver ; et pour y réussir, c'est soi-même qu'on immole, qu'on offre en holocauste ! Saintes carmélites, innocentes colombes, qui dira, qui pourrait dire tous vos genres d'holocaustes, toutes vos industries en fait de sacrifices pour apaiser la justice de Dieu et rétablir sa gloire ? Tous vos sens passent par l'amertume, soucieux de réparer les fautes d'autrui. Torrent du Cison, dessèche-toi : tu as été remplacé par des

torrents de larmes. Glaive du prophète retrempé dans le Testament d'amour, glaive des douleurs acceptées et recherchées, que de blessures tu auras faites à la chair virginale, par lesquelles passait le salut des âmes ! O monde, tu sauras à ton dernier soir tout ce que faisaient pour toi ces anges qui rivalisaient d'immolations. *Ma fille*, a dit lui-même le Sauveur à sainte Thérèse, *j'attends le jour du jugement pour apprendre aux hommes combien tu m'as aimé*. Après la révélation de l'amour de Thérèse et de ses filles pour Jésus, le jugement découvrira aussi de quel amour elles auront enveloppé les âmes et les peuples pour les sauver.

Sublime fiancée du Christ, ô Thérèse, votre nom est devenu comme l'âme du Carmel. A l'extrémité de l'ère de la chevalerie, montant au plus haut point de l'héroïsme, vous avez été la chevalière du Dieu des armées. Les chevaux de feu qu'Élie a eus à son char, vous, Thérèse vous les avez en quelque sorte attelés à votre âme et vous êtes allée promener, de par le monde, l'incendie que souhaitait le Fils de Dieu.... Pour le prophète enlevé au ciel mais attentif de son observatoire, aux événements de l'histoire et aux développements du Carmel, quelle fut son admiration de vous apercevoir, et sa consolation, de vous avoir pour fille !

Mais la beauté du Carmel au dedans n'est pas uniquement la lutte qui venge la gloire de Dieu, elle est aussi sa récompense.

Ce fut après son action de zèle contre les faux prophètes qu'Élie étant monté au sommet de la montagne, avait aperçu la nuée légère, en avait pénétré la signification et le trésor, et avait annoncé aux populations haletantes l'arrivée de la pluie. Pareillement, ô saintes carmélites, vos actions de zèle pour la gloire de Dieu ne sont-elles pas suivies de la pluie des grâces? On dit que vous apercevez le sourire de Marie vous ouvrir le ciel.... Oh! loin de nous la pensée de décrire cette pluie des grâces; content de la soupçonner, nous signalerons, selon une expression du Prophète royal, l'eau qui tombe goutte à goutte sur cette terre privilégiée du Carmel, *stillicidia stillantia super terram*¹; nous indiquerons les gouttes là où vous cachez des torrents.

C'est d'abord, parmi vous, la croissance dans la perfection. Une carmélite est une plante rare. L'humilité étant sa tige, la rapproche de terre; une exquise pureté est sa fleur; la charité forme son fruit savoureux. De la sorte, le Carmel réalise en chacune de ses vierges sa belle signification de *jardin, verger de Dieu*.

Puis, c'est la contemplation. Une carmélite est l'être contemplatif par excellence. Comme l'aigle, de sa cime ardue, regarde le soleil, elle fixe l'éclat rayonnant de la Divinité et ne s'abaisse jamais aux vanités de la terre. Cette contemplation est en même temps un sommeil enchanteur : *Ne réveillez*

¹ Ps. LXXI, 6.

*pas celle qui est ma bien-aimée jusqu'à ce qu'elle-même le veuille*¹.

Puis, c'est le large. *Va au large*², disait le Maître au batelier de Galilée : une carmélite va au large, elle n'a rien d'étroit dans ses vues. L'Écriture dit encore d'un cœur de prince *Dieu lui avait donné une latitude de cœur aussi vaste que celle du sable qui forme la ceinture des mers*³; une carmélite a cette latitude le contour de son cœur est vaste comme la ceinture qui enveloppe les mers.

Puis, c'est l'amour. Une carmélite se fond d'amour et de tendresse pour son Sauveur. Elle ne connaît qu'une douleur, pour elle inconsolable : l'impuissance d'aimer assez. Aussi se consume-t-elle comme l'encens, auquel un Père de l'Église prête ce soupir de feu : Que je me consume pourvu que je plaise en embaumant, *peream dum placeam!* Sainte Thérèse apercevant, au retour d'une de ses extases, l'ennemi du genre humain, Satan, le définit d'un trait, *le malheureux, il n'aime pas!* et le monde lui aussi, bien souvent, n'aime pas ou ne sait pas aimer : mais une carmélite aime pour ceux qui n'aiment plus. Elle aime tant qu'elle semble héritière ici-bas des deux suprêmes baisers de la Vierge : du premier baiser à la crèche et du dernier au pied de la Croix.

Puis, c'est la joie. Une carmélite est une créature

¹ *Cantiq.*, III, 5.

² S. LUC, V, 4.

³ *III^e Rois*, IV, 29.

jubilatoire; elle a le timbre de la trompette d'argent aux grands jours de fête. Dans son entier dégagement des créatures, elle est l'alleluia sur les confins du temps et de l'éternité; elle participe à l'assurance dont parle le livre de la Sagesse, lors du jugement général *Les justes s'élèveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'afflictions et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux*¹. La sainte hardiesse qui s'inspire du dépouillement de tout, que c'est beau!

Enfin, ce sont des faveurs inconnues. C'est la céleste familiarité de l'âme avec son Dieu, et de Dieu avec sa bien-aimée. « *Comment t'appelles-tu?* » — « *Je m'appelle Thérèse de Jésus.* » — « *Et moi, je suis Jésus de Thérèse.* » — C'est le tourment d'aimer, car l'amour est un tourment, une maladie: « Cruelle déception, dit le cœur, je trouve mon bonheur à souffrir ce tourment, je suis malade, je meurs, et ne veux pas guérir... *Je me meurs de ne pouvoir mourir...* » — Et alors intervient l'apparition des séraphins, ils se complaisent à augmenter le tourment. Avec des dards enflammés, ils rendent le pauvre cœur humain capable de leurs amours séraphiques. Pardon d'écrire ces choses: des gouttes de rosée échappées du Carmel nous ont fait soupçonner la pluie des grâces. « Extases inénarrables, sommeil mystique, repos divin, hélas! je ne vous connais pas, mais je sais que, sur la terre que j'habite, il y

¹ *Sagesse*, v, 1.

a eu et il y aura, jusqu'à la fin des siècles, des cœurs créés qui aiment leur Dieu d'un amour dont mon cœur est incapable de supporter les brûlantes ardeurs. J'ai entendu, j'entends encore de loin leurs célestes harmonies, et ma pauvre âme en tressaille de joie¹... »

Voilà comment le zèle de la gloire de Dieu vengée au Carmel sous la loi d'amour, est récompensé. Douce vengeance, magnifique récompense !

Le souffle de Marie est dans la vengeance, et son Jésus dans la récompense.

VI

La beauté d'un genre de vie attachée à un vêtement particulier, devait enfin, comme sous l'ancien Carmel, achever la célébrité du Carmel chrétien.

Manteau de saint Élie laissé à Élisée, comme tu vas être rappelé, mais dépassé !

L'année de la mort du roi Ozias, Isaïe, fils d'Amos, eut la superbe vision « du Seigneur assis sur un trône élevé, et le bas de son vêtement remplissait le Temple. Les Séraphins se tenaient debout devant Lui². » Lamartine, traduisant ce passage d'Isaïe, a décrit ainsi le vêtement de Dieu :

¹ *Le Cœur de Jésus* par M^{sr} BAUDRY.

² ISAÏE, VI, 1, 2.

Mais la harpe frémit sous les doigts d'Isaïe ;
 il s'écrie :
 Cieux et terre, écoutez ! silence au fils d'Amos !
 Ozias n'était plus : Dieu m'apparut : je vis
 Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante !
 Les bords éblouissants de sa robe flottante
 Remplissaient le sacré parvis ¹.

Quelle beauté dans cette robe flottante de l'Éternel dont les bords remplissent le parvis du Temple !

Eh bien, Dieu a voulu que le vêtement de sa glorieuse Mère obtînt pareil honneur, eût sa traîne magnifique dans toute l'étendue de son Église.

Voici donc qu'un jour Jésus porté, comme autrefois, dans les bras de la Vierge Marie, murmure à son oreille le nom du Carmel : « O ma Mère, la beauté du Carmel vous a été donnée, mais vous êtes devenue vous-même sa plus grande beauté. O ma Mère, après votre manteau dans les cieux, les vertus du Carmel ne forment-elles pas votre plus riche manteau ? Permettez qu'il ait sa traîne dans toute mon Église. »

Alors la Vierge Marie descend vers les collines de ce monde, et à un humble religieux en extase, Simon Stock, son Jésus présente le diminutif du manteau de sa Mère. Elle-même le présente aussi.

Élie, vous aviez couvert Élisée : une mère vient couvrir tous ses enfants !

Désormais le manteau du Carmel brille d'un nom

¹ LAMARTINE, *Méditations*.

nouveau, *le saint scapulaire*, offert à nos épaules par un Dieu et une Mère.

Aucun enfant de l'Église ne sera exclu de sa possession.

L'Église aussitôt s'empresse de l'appeler « un habit céleste ». N'apporte-t-il pas un parfum des vertus virginales ?...

O traîne superbe du manteau de Marie, tu fais donc ton apparition dans la catholicité. Va, développe-toi à travers les espaces. Enfants de Marie, n'est-ce pas qu'il est doux de sentir sur soi-même un pli du vêtement de la Vierge très pure ?

Saint *habit*, habit royal, comme tu réalises pleinement ton nom, en communiquant à celui qui te porte, des *habitudes* pleines de beauté, d'aisance, de respect de soi-même. Tu es tutélaire, on te voit partout : au château comme à la chaumière, sur le cœur du soldat comme sous la veste du marin ; l'ouvrier errant te conserve caché dans sa blouse comme un dernier vestige de religion ; la jeune épouse se confie à toi pour obtenir de presser entre ses bras l'ange qui respire dans son sein ; et l'innocente enfant, en te baisant le jour de sa première communion, te demande de t'agrandir pour elle en habit de religieuse.

Saint scapulaire, beau vêtement posé sur nos épaules par des doigts habitués à vaincre, tu as reçu le pouvoir d'adoucir l'accablement qui accompagne la mort. Il est manifeste qu'avec toi, comme avec une armure, on voit partir avec moins de peine

les êtres chéris qui nous disent adieu ! Ils prennent la direction de Celle dont ils portent la livrée, ils vont à droite...

Vêtement de Marie, ta traîne superbe se prolonge jusqu'en Purgatoire. N'est-ce pas une croyance autorisée que quiconque descend au lieu de l'expiation avec le saint scapulaire, est recueilli au plus tôt dans un pli de la robe miséricordieuse ?

Saints scapulaires, véritables reflets de la femme revêtue du soleil, venez donc vous jouer autour d'innombrables épaules ; couvrez-les, comme le manteau d'Élie couvrit les épaules d'Élisée.

VII

En résumé, qu'est-ce que le Carmel sous la Loi de grâce et d'amour, le Carmel avec sa Reine, avec ses monastères partout disséminés, ses nids de colombes, son zèle pour la gloire de Dieu, ses pénitences pour le cher prochain, avec sa joie, ses contemplations et ses ravissements, le Carmel avec son merveilleux scapulaire, qu'est-il ?

Il est le continuateur de la brise et de son doux murmure que le prophète Élie entendit sur la montagne de l'Horeb quand le Seigneur lui fit annoncer par un ange qu'il allait passer devant lui.

Elle est délicieusement significative cette scène de contraste qui est placée, dans la vie d'Élie,

immédiatement après celle du zèle violent manifesté au torrent du Cison par le massacre des prêtres de Baal ! Rappelons-la : Le prophète reçoit l'ordre de sortir d'une caverne de l'Horeb où il s'est réfugié et de se tenir à l'entrée de la caverne pour reconnaître le Seigneur qui va passer et instruire son prophète. Celui-ci obéit, mais voici qu'au moment où il sort, le divin passage s'annonce, et c'est une tempête qui le précède. Élie est contraint de se tenir dans la caverne, car la violence de la tempête l'eût emporté. L'Écriture fait cette description :

« Aussitôt, il s'éleva un vent fort et violent, qui fendait les montagnes et brisait les rochers : mais l'Éternel n'était point dans ce vent ;

« Après le vent, ce fut un tremblement de terre ; mais Jéhovah n'était point dans le tremblement de terre ;

« Après le tremblement de terre, ce fut un feu ; mais Jéhovah n'était point dans le feu. »

Pendant le défilé de ce terrible cortège, Élie se tenait toujours dans la caverne.

Et l'Écriture dit :

« Après le feu, ce fut le léger frémissement d'une douce brise, comme une voix basse et douce. »

Aussitôt qu'Élie l'entend, il se voile la face de son manteau et, sortant, il se place à l'entrée de la caverne, car le Seigneur manifestait sa présence et passait.

O prophète, vous vous couvriez le visage de votre manteau, par respect, comme les chérubins et les

séraphins se couvrent de leurs ailes; mais la confiance et l'amour vous firent sortir, et vous approcher.

Que cette scène est sublime, et pleinement instructive, car les deux Lois s'y trouvent convoquées pour former l'harmonieux contraste que voici :

L'appareil formidable, la tempête, le tremblement de terre, le feu, signifiaient la Loi ancienne donnée au Sinaï au milieu de l'épouvante générale; remplie de menaces et de sévérités, elle était la Loi dure, la Loi de crainte; eh bien, le Seigneur ne voulait plus être dans ces sévérités qui ne font que des esclaves, mais il voulait être dans la bénignité qui attire, qui fait sortir et approcher. Il abaissera le ton de sa voix, il la rendra insinuante comme une brise légère, comme un zéphyr. Il fera entendre, selon l'expression de l'original, une voix de silence, *vox silentii*, qui parle à l'oreille d'un confident, qui s'entretient tête à tête avec un ami, et qui pénètre d'autant plus intimement dans le cœur qu'elle semble faire moins d'efforts pour y entrer. Or, c'est avec ce souffle paisible et vivifiant, avec cet esprit de clémence et de bénignité qu'a été annoncé l'Évangile ou la bonne nouvelle, que s'est dilatée la Loi de grâce et d'amour.

Avec cette explication de la scène de l'Horeb, qu'il est facile à présent de résumer ce qu'est devenu le Carmel, sous la Loi de grâce et d'amour :

Qu'est-ce donc que votre Carmel, ô saint prophète Élie, votre Carmel tel que vous le contemplez de la

retraite mystérieuse où vous a conduit le char de feu et d'où vous sortirez un jour comme vous êtes sorti de la caverne de l'Horeb, votre Carmel que vous aimez et qui vous aime, qu'est-il?

Il est le continuateur, en mille endroits du monde, de cette douce brise, de ce léger murmure, de cette voix de silence qui vous firent jouir du Dieu qui passait, et vous approcher de lui.

Par sa Reine qui est toute douceur et bonté, par Marie, la brise de l'Horeb ne se fait-elle pas sentir à bien des âmes? et que de cœurs auxquels sa voix tendre et basse ne vient-elle pas rappeler la présence de Dieu, et annoncer son secours?

Puis, l'influence tutélaire de chaque carmel auprès de la ville où il est placé, n'est-elle pas cette *voix de silence*, toute-puissante sur les arrêts de la Justice et de la Miséricorde? Ce ne sont pas les ouragans qui changent la face du monde, ni les bataillons armés du feu, mais bien la douce prière, la voix de silence des anges, vos enfants. La prière qui s'élève de la cellule d'une carmélite est la continuation de la brise à l'entrée de la caverne de l'Horeb.

Enfin, au saint scapulaire qui n'est qu'un bien petit morceau d'étoffe, qu'un pli de manteau, la plus grande chose d'ici-bas n'est-elle pas attachée, le salut? Le salut, qui est l'unique nécessaire, qui est le passage du temps avec ses misères à l'éternité bienheureuse : comme votre manteau, ô saint Prophète, qui, plié avec ordre, vous servit à frapper le

Jourdain, « les eaux se divisèrent en deux parts, et Élie avec Élisée passèrent à pied sec d'une rive à l'autre¹ ».

O mon Dieu, que vous êtes admirable dans vos œuvres, où il y a toujours progrès et harmonie!

Oui vraiment, par deux fois, la beauté du Carmel a été donnée à Marie, et Marie a infiniment rehaussé la beauté du Carmel.

¹ *IV^e Rois, II, 8.*

CHAPITRE X

SON SCEPTRE VIRGINAL AU FOYER DOMESTIQUE

I. Bienfaits du sceptre virginal au foyer domestique. — II. Il maintient d'abord la pureté de vie communiquée par les divins sacrements. Du rôle conservateur de la pureté. — III. Autre bienfait du sceptre virginal : le respect des enfants. — IV. Troisième bienfait : il dirige l'enfant dans l'apprentissage du don de soi. Les trois puissances attractives qui apprennent à se donner : une mère, l'éducation chrétienne, la vision de la beauté. — V. Au sceptre tutélaire de Marie se rattache encore un insigne bienfait : il protège l'union fraternelle au foyer domestique. Le symbole de la branche d'amandier dite en Orient « branche vigilante ». Marie est aussi appelée « le dimanche des cœurs ».

I

L'Église de Dieu ne groupe pas seulement autour de sa Souveraine des monastères de vierges ; elle assujettit également à son aimable sceptre des foyers chrétiens. Le foyer domestique est aussi cher à l'Église que la maison religieuse ; et même, ses soins s'y montrent plus ostensibles, plus multipliés, parce que la grande affaire du salut y est plus difficile. Pour la même raison, la tendresse alarmée de Marie voit, dans chaque foyer chrétien, un petit domaine de la Couronne, un cher domaine à protéger ; son sceptre virginal y est toujours étendu ; et de tous

les foyers qui en relèvent, sort ce cri de reconnaissance : *Le sceptre de votre règne est un sceptre de droiture*¹.

C'est en approfondissant l'idée même du foyer que nous comprendrons mieux l'étendue des bienfaits de ce sceptre virginal au sein de la famille. Qu'est-ce donc que le foyer domestique?

Un esprit élevé, un cœur d'évêque répond :

« Le foyer, dans la cabane du pauvre, aussi bien que dans les palais des riches, est le centre de tout : de la lumière qui brille, de la chaleur qui ranime, de la nourriture qui soutient, de la conversation où l'on s'épanche, de la famille qu'il constitue en quelque sorte, tant il s'identifie avec elle. Aussi, était-ce autrefois partout comme c'est encore aujourd'hui dans nos pays de foi naïve et de mœurs simples, une manière touchante de compter les familles, que de les compter par les *feux*....

« Mais ces feux épars que, le soir, du haut des collines, nous contemplons dans nos campagnes, ces foyers qui ressemblent à des lampes vacillantes et mobiles ne nous avertissent-ils pas qu'ils ne sont que des lieux de halte pour l'homme voyageur, et non point une demeure fixe et permanente?...

¹ Ps. XLIV, 7. — Les saints Pères se sont plu à faire l'application de ce texte du psaume à la Vierge Marie : *Virga directionis, virga regni Dei*, « quia nihil virgine rectius, nihil subtilius. » (D. PETR. DAMASC.) — « Quia dirigit meritis, orationibus, et exemplis quotquot ingrediuntur in regnum filii sui. » (RICH. A S. LAUR.)

« Du foyer sort un autre avertissement. Là, au foyer, la vie et la mort sont en lutte ; là se livrent leurs suprêmes et plus terribles assauts ; là s'opère la dernière séparation du bien et du mal ; là, par un jugement symbolique du jugement final de mon grand Dieu, le bien retourne à son principe, la flamme remonte vers le ciel d'où elle est descendue, et la cendre, résidu terrestre et immonde, déchet vil et grossier, est rejetée. Au dernier jour, le monde sera comme un foyer immense où la flamme consumera tout : alors la vie s'échappera pure et sainte vers Dieu ; la mort et le péché s'en iront au lieu de l'éternel opprobre ¹. »

Voilà, sous une forme pittoresque et vraie, ce qu'est le foyer domestique ; voilà ses douceurs et ses leçons. C'est une préparation à l'aimable dépendance du sceptre virginal de Marie. Voyons ce que ce sceptre va faire fleurir.

II

La pureté de vie y est son premier bienfait.

Cette pureté de vie puisée aux divins sacrements, Marie l'entretient par ses grâces, par ses exemples, par ses prières, par tous les moyens en son pouvoir. Sans elle, qui donc la conserverait au foyer domestique ? L'entretien de la pureté y présente quelque

¹ M^{sr} BAUDRY, *Pensées chrétiennes sur le Cœur de Jésus*: 1^{re} partie, les symboles.

chose d'analogue à ce qui se passe dans l'âtre du foyer, où la flamme et la cendre se séparent. En effet, comme l'enseigne excellemment saint Thomas d'Aquin, un être, un élément, se conserve pur tant qu'il est sans mélange, ou encore, si, dans le mélange, il n'est pas uni à une substance inférieure : ainsi, on ne dira pas que le baume altère la pureté de l'huile, ni, que les pierres précieuses diminuent l'éclat d'un manteau royal. Le mélange qui détruit la pureté est celui qui fait adhérer à une chose plus vile : par exemple, dans un alliage, le cuivre altère la pureté de l'or ; dans une fontaine, un peu de vase remuée ternit le cristal de l'eau. A la faveur de ces notions si nettes sur la conservation de la pureté, n'aperçoit-on pas le sceptre virginal de Marie se levant au-dessus du foyer domestique, pour en écarter tout mélange qui altère la pureté de vie, et n'y permettre que les coutumes observatrices des saintes lois de Dieu ? Que de compagnies frivoles il éloigne, que de lectures dangereuses il fait rejeter. Aimable et sévère à la fois, il est comme une main de justice qui range toutes choses ou du côté de la belle flamme ou du côté de la cendre. O sceptre virginal, à toi se réfère tout ce que la pureté conserve au sein d'une famille et dans chacun de ses membres ; montrer le rôle conservateur de la pureté, sera donc célébrer ta présence tutélaire.

La pureté est la vertu conservatrice par excellence de la personne humaine, en ce sens qu'elle garantit et protège toutes nos belles facultés. Elle fait que

tous leurs actes s'accomplissent intégralement, avec souplesse, avec candeur, en un mot avec liberté. Elle est autour de nos facultés comme l'enveloppe d'or qui protège le mécanisme ingénieux d'une montre.

Elle protège d'abord notre *faculté de penser*. — C'est un fait de bien douce expérience que lorsque la conscience est sans remords, la pensée aussi est sans entraves. On réfléchit mieux. Il y a comme une parenté entre la pureté et la lumière, et dans un esprit pur la lumière afflue. Rappelons-nous les jours où nos conceptions ont été les plus heureuses, où notre travail nous souriait, où les difficultés nous paraissaient un jeu : ne sont-ce pas les jours où nos pensées se déroulaient sous le sceptre de la pureté ?

Elle protège notre *faculté de vouloir*. — Quand on est pur, on n'a pas de peine à vouloir. La volonté ne connaît pas toutes ces hésitations, ces fluctuations habituelles aux tempéraments énervés. L'esprit voit clair, et la décision suit.

Elle protège notre *faculté de sentir*. — La sensibilité morale, cette exquisite faculté, se décompose ainsi : tact, finesse d'esprit, délicatesse.

Le tact est naturellement le don des âmes pures. Comment en serait-il autrement ? Le tact est un composé de modestie, de réserve, de prudence. Or nommer la modestie, la prudence, la réserve, n'est-ce pas nommer le milieu diaphane dans lequel se meut la pureté ?

La finesse d'esprit, sorte de sensibilité intellec-

tuelle, est également le don des intelligences pures : elles saisissent dans les choses des nuances que les esprits grossiers ne soupçonnent même pas. Elles ont le jugement fin, délié, exquis ; et quand leurs réflexions sont déposées dans les pages d'un livre, elles y brillent comme des perles fines. C'est ce qui fait particulièrement le charme des écrits de saint François de Sales.

La délicatesse, qui constitue avec le tact et la finesse d'esprit le trésor de notre sensibilité morale, n'est-elle pas aussi l'apanage des âmes pures ? A douze ans, à quinze ans, nos sentiments pour un père, pour une mère, pour une sœur, pour un ami, étaient délicats, parce que, pour Dieu, notre conscience aussi était délicate.

La pureté protège enfin notre *faculté d'aimer et de se dévouer*. — Plus le cœur est pur, et plus il est capable d'aimer solidement et longtemps. N'est-il pas vrai que, lorsque notre conscience est sans reproche, il y a plus de spontanéité dans les élans de notre cœur, plus de générosité dans le don de nos personnes ? nous trouvons moins de peine à franchir les limites de notre égoïsme, à nous oublier : il semble que des ailes blanches nous portent plus aisément au-devant des tendresses et des sacrifices.

Voilà comment la pureté est la vertu gardienne de toutes nos facultés, voilà son rôle conservateur. Mais, si l'âme pense avec plus de facilité, se décide avec plus d'énergie, sent avec plus de délicatesse, aime avec plus de dévouement et de constance, c'est

à toi, ô sceptre virginal, que se réfèrent cette harmonie, cette intégrité, cette aisance : car, autour de toi se coordonne tout ce qui est pur. O sceptre virginal, qui es-tu donc ? Tu n'es pas précisément la main de justice, emblème de la puissance, ni le bâton du commandement surmonté d'une boule d'or, ni quelque branche rare ornée de fleurs ou de pierres précieuses ; tu es mieux que tout cela : tu es Jésus lui-même présenté par les mains de la Vierge Marie, Jésus venant bénir les efforts de la pureté et rappelant, de ses lèvres de législateur, cette promesse de l'Évangile éternel : *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu !*

III

Autre bienfait du sceptre virginal au foyer domestique : le respect des enfants.

Parents chrétiens, l'avantage le plus précieux qui appartienne à vos enfants, qui prime même celui d'être vos enfants, n'est-ce pas d'avoir été faits enfants de Dieu ? Appartenir à Dieu comme son enfant, voilà bien le bonheur des bonheurs ! Ce titre enthousiasmait saint Jean. Il disait à ses disciples : *Considérez quel amour le Père nous a témoigné de vouloir que nous soyons appelés, et que nous soyons en effet enfants de Dieu... Mes bien-aimés, nous sommes enfants de Dieu¹ !*

¹ 1^{re} ép. de S. JEAN, III, 1, 2.

Or quels sont ceux en qui reluit plus spécialement cette qualité divine ? Ne sont-ce point les enfants à l'âge de l'innocence ? vos anges, parents chrétiens !

Rappelons la pensée d'un grand docteur sur les âmes en état de grâce. Il disait que « si on pouvait, dès ici-bas, voir à découvert une âme en état de grâce, cette vision serait si belle qu'on ne voudrait plus rien voir ensuite ». C'est une des raisons pour lesquelles Dieu nous a refusé ici-bas la vue des âmes. On serait ébloui, on ne supporterait plus aucun des spectacles de la terre.

Cette pensée ne s'applique-t-elle pas surtout à l'âme des enfants dans leur âge d'innocence ? Déjà, ils sont si gracieux dans la légèreté et la souplesse de leurs petits mouvements, avec la candeur qui les environne comme une auréole ; si, outre ces attraits, on pouvait contempler à découvert une âme d'enfant dans son innocence, alors que Dieu est son père pleinement, que le sang de Jésus-Christ y coule à pleins bords, et que le Saint-Esprit n'a reçu en cette âme aucune offense, on serait tellement captivé et ravi qu'on deviendrait indifférent pour trop de choses dans l'existence.

Il est facile de s'expliquer, lorsqu'on se place à ce point de vue où le charme encadre la vérité, pourquoi le Sauveur du monde disait avec délices durant sa vie mortelle : *Laissez, laissez venir à moi les petits enfants.*

Le Sauveur avait quitté le ciel, il le retrouvait dans les enfants !

Il est facile encore de s'expliquer pourquoi une mère chrétienne des premiers siècles de l'Église profitait du sommeil de son enfant pour l'embrasser à genoux à l'endroit du cœur ;

Ce cœur ingénu, cette poitrine de cristal, n'était-elle pas comme le palais de l'innocence ?

Eh bien, c'est sur un pareil trésor que vient s'étendre au foyer domestique le sceptre virginal de Marie. Il prescrit, il impose, autour des enfants, la garde rigoureuse de la pudeur.

La pudeur, dont on a donné cette définition « qu'elle est la plus belle des craintes après la crainte de Dieu » ; la pudeur, ô parents chrétiens, vous dit tout bas ses lois et ses nuances au foyer domestique. Avez-vous observé que, lorsque la nature va former quelque chose de précieux, par exemple le germe d'une fleur, elle a soin d'enfermer d'abord ce germe au fond d'une tige ? Puis là, elle l'entoure avec précaution de plis et de replis soyeux et délicats, de tissus très fins, de voiles mystérieux : le germe tout à la fois dort et se développe au fond de cette alvéole parfumée ; c'est comme un sanctuaire autour de la petite plante qui doit sortir. Toutes ces précautions de la nature, ô pères et mères, c'est la pudeur : elle consiste à entourer l'âme de vos enfants de plis et de replis de tendresse et de sûreté.

Mais un apologue oriental complétera la leçon de la nature.

L'apologue met en scène, à l'aurore de la création du monde, un ange auprès d'un bouton de rose qui

commence à s'ouvrir. L'ange, qui a reçu du Créateur la fonction de soigner les fleurs, est tellement charmé du pur et pudique aspect de la petite rose entr'ouverte, qu'il lui dit : « Fleur charmante, qu'est-ce donc que je pourrais faire pour toi ? » — La rose répond : « Orne-moi, pour mon Dieu, d'un nouvel éclat. » L'ange cueillit une simple mousse, et en entourra la fleur : alors apparut la rose mousseuse, la plus belle de toutes les roses !

La morale de l'apologue se présente de soi :

Les précautions de toutes sortes que le sceptre virginal de Marie impose pour la formation d'un enfant, ressemblent à la mousse autour de la rose. Précautions assombrissantes au premier abord, comme la mousse, qui est terne et sombre : elles s'appellent la modestie, la pudeur, le silence ; mais, chose admirable, elles ont pour résultat vainqueur de rehausser la beauté et le charme des enfants, comme la mousse a rehaussé l'éclat de la rose.

IV

Avec non moins d'autorité suave, le sceptre virginal dirige l'enfant dans l'apprentissage du don de soi.

Toute créature humaine éprouve un besoin infini de se donner. Nous n'avons qu'à mettre la main sur notre cœur pour y constater cette sublime inclination, cette irrésistible sortie de nous-même. Toutefois, au berceau de chaque enfant, cette incli-

nation est loin d'avoir une éclosion facile et spontanée. Un défaut commun à tous les enfants, auquel nul n'échappe, est l'égoïsme. Étudiez l'enfant : il est égoïste. Il dit sans cesse *moi*; il ne se préoccupe nullement de ce qui se passe autour de lui; tout entier à ses appétits, il est tranquille si on les satisfait, il se fâche si on les gêne. Qu'est-ce qui fera sortir l'enfant de cet égoïsme originel? un apprentissage qui, dans la religion chrétienne, est plus spécialement dirigé par le sceptre de Marie. Ce bienheureux sceptre suscite, autour de l'éveil du don de soi chez l'enfant, une triple puissance attractive.

La première puissance attractive, accompagnée d'un sourire, c'est une mère. A une mère revenait de droit l'initiation de son fils à une vie où l'on ne pense plus seulement à soi. Ne s'est-elle pas oubliée auprès de son berceau, bien avant dans les nuits, dans des fatigues, et souvent des angoisses? Il lui appartenait donc de lui apprendre à commencer à s'oublier lui-même. Elle lui fera faire ses premiers petits pas, et aussi ses premières petites sorties hors de lui-même : marcher et s'oublier. Voyez comme elle y réussit. Investie de la fonction sainte d'offrir à Dieu des prémices, elle apprend à son enfant à donner son cœur à Dieu, en lui faisant joindre ses petites mains et prononcer les doux noms de Jésus et de Marie : « Donne ton cœur à Dieu, mon ange; envoie un baiser à ta mère du ciel. » Et il advient qu'en apprenant à son enfant à offrir son cœur à Dieu, elle lui apprend sa pre-

mière sortie hors de lui-même. Oui, donner son cœur à Dieu dès le réveil, lui offrir sa première petite pensée sous le regard ému et attentif de sa mère, c'est, pour l'enfant, l'initiation la plus sûre au don de soi : sa vie entière se ressentira des prémices de son jeune âge, et Dieu et Marie ne les oublieront jamais.

La deuxième puissance attractive qui entraîne l'enfant hors de sa petite personne, c'est l'éducation.

L'éducation le fait sortir et de son ignorance et de son égoïsme. Le mot éducation est profondément philosophique, emprunté au latin *educere*, qui veut dire tirer de... faire sortir de..., comme un jardinier qui, d'un germe, tire une floraison, d'un bouton, fait jaillir un épanouissement. Il y a, en effet, dans l'enfant, des germes de vertus, déposés en lui par sa naissance d'homme et par son baptême de chrétien : l'art de l'éducation consistera à faire éclore ces vertus en germe ; et la meilleure éducation sera celle qui fera épanouir, entre autres vertus de l'adolescence, la prévenance et la générosité. La prévenance est une disposition par laquelle on ne reste plus cantonné en soi-même, mais on va au-devant de ce qui peut être utile ou agréable dans la maison. La générosité est un élan de l'âme, un mouvement du cœur, par lequel on songe aux autres sans retour sur soi-même. L'une, parents chrétiens, est plus particulièrement la vertu de vos filles, l'autre est l'ornement de vos fils.

Et voyez donc maintenant quelle influence heureuse aura sur vos enfants la dévotion à la Vierge Marie, pour les progrès de la prévenance et de la générosité. Cette *Mère aimable*, comme la saluent nos litanies, n'est-elle pas le type accompli de la prévenance, de la douceur, de l'aménité, de l'affabilité? Et le sceptre de la générosité n'est-il pas aux mains de cette Vierge qui, tranquille sur le trésor de sa virginité, a livré sans hésitation tous ses autres trésors de vie, d'amour, de paix, de bonheur, les a livrés avec le plus magnanime élan, pour le salut des hommes, ses frères? Aussi quel apprentissage quotidien du don de soi les jeunes âmes ne font-elles pas sous ses auspices, aux foyers domestiques?

La jeune fille, excitée à ressembler à son aimable Mère, combinera les réserves de la modestie avec les bonnes grâces de la prévenance. Elle sera souvent au foyer comme le rayon de soleil sur la muraille. Le rayon égaie par son arrivée, et elle aussi par sa prévenance. Et quand le foyer est triste, éprouvé, sombre, sa bonne grâce est bien le rayon qui déride et réjouit. Que de choses l'aimable enfant saura transfigurer!

La générosité distingue le jeune homme, le prépare à être grand : générosité en donnant volontiers, générosité en pardonnant facilement. Le don et le pardon, deux belles flammes dans l'éducation du jeune homme : oh! vivent les jeunes gens qui calculent très bien sur le papier, pour les problèmes, et qui ne calculent pas avec eux-mêmes, pour le

prochain. Cœur généreux ne calcule pas, quand il s'agit du devoir, quand il s'agit du don, quand il s'agit du pardon. Le sceptre de Marie se plaît à se reposer, dans l'Évangile expliqué à la jeunesse, sur le trait du batelier de Galilée. Les disciples sont en plein lac, dans une barque. Jésus ressuscité se fait reconnaître sur le rivage. Pierre se jette à l'eau, et tandis que les autres disciples attendent que la barque leur ait fait toucher la rive, Pierre est arrivé le premier aux genoux de son bon Maître. Pareillement, ô belle et intrépide jeunesse, lorsque l'occasion de te montrer généreuse est offerte à ton ardeur, ne calcule pas, n'attend pas, mais rappelle-toi le saut du batelier de Galilée. Il y a des heures dans la vie où il faut se précipiter, tête baissée, dans l'inconnu d'un devoir à accomplir ou d'un service à rendre : et quand on arrive au but, on y trouve le sourire de Dieu, la reconnaissance du prochain et le contentement du cœur.

La troisième puissance attractive qui achève d'arracher à son égoïsme originel l'enfant devenu jeune homme, est la vision de la beauté.

Une mère, en étant pieuse et bonne, lui avait enseigné à sortir de soi ; l'éducation, ensuite, par ses soins et ses sévérités, avait pressé cette sortie ; enfin, la beauté en apparaissant, va imprimer à la sortie son élan définitif et vainqueur.

C'est une grande et sainte chose que la première vision de la beauté ! Un jour, dans un crépuscule

d'aurore, un idéal enchanteur, un je ne sais quoi de souriant et d'enlevant passa devant notre pensée, tint notre âme suspendue et lui dit : Je suis la beauté!... beauté de la gloire et des armes — beauté de l'éloquence — beauté de Dieu et des âmes — beauté d'une jeune chrétienne et d'un foyer. Choisis et travaille pour me mériter, disait la vision. A ce moment, l'égoïsme fut franchi; et ce moment, on ne l'oublie jamais, parce qu'il fut le premier enthousiasme.

La vocation est vraiment un portail qui s'ouvre pour nous faire passer au large, au grand air : vocation qui veut dire mouvement intérieur et ordre de la Providence par lequel on est *appelé*; appel hors de soi, appel sacré qui notifie à chacun la manière dont il sera utile à ses semblables.

Si c'est la beauté de Dieu qui a sollicité votre enfant, respect à cette beauté! Dieu est si beau! il sera un jour votre récompense. Un cœur épris de ce qu'est Dieu et de ce que valent les âmes, doit être environné de tendresse respectueuse. Tenez-vous à l'écart, et laissez Dieu lui révéler la beauté de sa face...

Si c'est la beauté d'une jeune chrétienne et d'un foyer qui vient illuminer votre avenir, dites-vous bien que le don le plus parfait de vous-même à l'heure auguste de l'union sera l'honneur : l'honneur, sentiment chaste de soi-même, crainte infinie de toute honte méritée, la plus haute délicatesse dans la plus sainte pudeur. Vous donnez des bijoux,

mais l'honneur est comme une pierre précieuse, la tache la plus légère en ternit l'éclat et lui ôte presque tout son prix.

C'est ainsi que par l'apparition de la beauté, devant un idéal à atteindre, le jeune homme se prépare à devenir soldat, orateur, conquérant des âmes ou conquérant d'un jeune cœur. Quelque soit l'idéal préféré, adopté, la religion a des enseignements et des sacrements pour le bénir, en augmenter la grâce et la fraîcheur et en soutenir la durée.

Mais dans ce choix solennel de la vocation, Marie aura aussi son rôle. Son sceptre ouvre l'avenir devant le jeune homme, et de ses lèvres sort cet encouragement : « *Espère, je suis la Mère de l'espérance sainte*¹. » Quel appui ! On a dit justement : « L'avenir des enfants est l'ouvrage des mères. » Nos mères de la terre le préparent, mais Marie y suit son enfant. Ta mère du ciel t'a recommandé d'espérer, ô jeune homme ; à ses côtés, sous son égide, espère ces trois choses : la fidélité, un peu de bonheur, la grâce de la persévérance finale. Le reste, succès, réussites, richesses, honneurs, dépend du caprice des flots, du caprice des vents, des caprices de la fortune ; mais si, au début et dans le courage d'une vocation, on confie sa destinée à Marie, on est assuré de rester fidèle, d'avoir des jours de bonheur, et de bien finir. Son sceptre se briserait plutôt que de laisser briser cet avenir.

¹ *Ecclésiastiq.*, xxiv, 24.

V

Aussi bien, au sceptre virginal de Marie se rattache encore un insigne bienfait : il protège l'union fraternelle.

L'union fraternelle au foyer domestique résume tous les bonheurs. De même que l'âtre du foyer est, comme nous l'avons dit plus haut, le centre de tout de la lumière qui brille, de la chaleur qui ranime, de la nourriture qui soutient, de la conversation où l'on s'épanche, de la famille qu'il constitue en quelque sorte, tant il s'identifie avec elle; de même, l'union fraternelle est, dans la région morale du foyer, le centre de tous les biens. Elle est la sauvegarde de la pureté de la famille. Elle est la porte fermée au verrou contre les dangers du dehors. Elle est l'arome des joies et des délassements. Elle est la réussite des entreprises de la famille. Elle est le bon secours dans les épreuves. Elle est, par la mutuelle sollicitude, l'assurance de la bonne mort.

Or, sur cette union fraternelle et ses précieux avantages, le sceptre de Marie vient encore s'étendre : comme *une verge qui veille*. Le Prophète disait : « Je vois une verge qui veille¹. » Saint Jérôme et

¹ JÉRÉMIE, I, 11. S. Bernardin de Busto, appliquant à la Vierge la parole de Jérémie, dit : *Virga vigilans super devotos suos, ut eos custodiat*. — Ernest de Prague dit éga-

d'autres interprètes traduisent ainsi l'hébreu : Je vois *une branche d'amandier, une branche vigilante*. La langue hébraïque appelle l'amandier le plus vigilant des arbres, parce qu'il est le premier à s'éveiller du sommeil de l'hiver. Si l'on adopte ce second sens, quel gracieux symbole se présente, qui achève de dépeindre le sceptre tutélaire de Marie Parce que l'amandier est, de tous les arbres, celui qui est le plus prompt à fleurir au printemps, il exprime que la protection de ce sceptre n'est jamais en retard; et les fleurs blanches et rosées de la branche d'amandier racontent les délicatesses de cette protection.

Charmant symbole, comme tu trouves ta réalisation dans les mille soins empressés dont Marie entoure l'union fraternelle au foyer domestique! Elle s'applique, cette Mère si bonne, à refaire Nazareth auprès de chaque foyer qui s'y prête. Nazareth : c'était le paradis sur terre de la sainte Famille; Nazareth : c'était l'humilité, la prière, le silence et la paix. Nazareth : là Jésus vivait dans le travail, mais son travail était sans douleur parce qu'il habitait avec ceux qu'il aimait. Nazareth, enfin, dont le nom veut dire *fleur*, et que Marie, parce qu'elle est Reine, a le pouvoir de faire reffleurir — refaire Nazareth — auprès des foyers chrétiens. O branche d'amandier qui veille, sceptre de Marie,

lement : *Virga vigilans, quæ custodit vigiliis noctis super gregem suum.*

laisse tomber ta pluie de fleurs, devant nos regards, sur un foyer :

A ce foyer, on fait la prière en commun et on lit la vie des saints;

A ce foyer, tout est en ordre, tout est réglé, et de bonne heure on est au travail;

A ce foyer, les enfants sont rangés autour de la table, comme de jeunes oliviers verdoyants;

A ce foyer, on réchauffe le voyageur qui a froid, on nourrit l'indigent qui a faim; et la part des pauvres y est la bonne mesure pressée, entassée et qui déborde;

A ce foyer, le père fait aimer l'autorité, et il transmet, par ses exemples, les traditions des ancêtres;

A ce foyer, la mère demande plus qu'elle ne commande : elle gouverne, la main cachée dans son cœur;

A ce foyer, il y a de vieux serviteurs qui parlent de leurs maîtres avec vénération;

A ce foyer, quand on sort, quand on rentre, on ne dit pas « chez moi », locution orgueilleuse et égoïste; mais on dit « chez nous », terme d'unité collective qui exprime l'union des cœurs;

En vérité, la branche d'amandier, sceptre de Marie, a couvert ce foyer des plus jolies fleurs : Nazareth est reproduit.

Dans un recueil de louanges du moyen âge, la Vierge Marie est appelée d'un nom délicieux, de ce

nom : *Le dimanche des cœurs*¹. Le dimanche n'est-il pas le jour où l'on retrouve la famille, où l'on bénit ensemble le bon Dieu, où l'on se repose de ses labeurs, et où l'on retrempe ses forces pour la semaine qui va venir ? Ce jour-là, il y a un peu de bonheur. O Vierge Marie, vous êtes bien le dimanche des cœurs au foyer domestique et dans l'Église de Dieu : vous rassemblez la famille, vous apportez de la joie à tous ses membres, vous faites oublier les peines, vous ranimez le courage : avec vous, c'est toujours dimanche.

¹ « Vous êtes le myrte et la rose en fleur du Paradis ; vous êtes la beauté du ciel. Vous êtes l'ancre qui a retenu notre pauvre vaisseau perdu ; le trésor qui a payé notre rançon ; le sel de notre terre et la fin de notre nuit. Vous êtes *le dimanche des cœurs* ! » (S. PIERRE DAMIEN, XI^e siècle.)

CHAPITRE XI

LA PAUVRETÉ DE TOUS LES HOMMES ET LA DISPENSATRICE DES TRÉSORS DE LA GRACE

- I. La cause première de toutes les calamités qui n'ont cessé de ravager les peuples, a été de vouloir se passer de la grâce ou du secours de Dieu. Erreur fatale de la société moderne depuis 1789; du protestantisme, à son origine; du peuple juif, quand la *Loi ancienne* a dû faire place à la *Loi de grâce*. — II. La désillusion serait facile si l'on consentait à déposer ses préventions aux pieds de la Vierge Marie. Toutes les grâces relèvent d'elle. Préliminaires de grande clarté. — III. La belle ordonnance des grâces. Grâce *sanctifiante* : trésors dont l'âme est enrichie en la recevant; Marie coopère à cette réception et à cette richesse. — IV. Grâce de l'*innocence baptismale conservée* : Marie est sa conservatrice. — V. Grâce du *pardon* : Marie y fait croire, y ramène et le fait savourer. — VI. Grâces *intérieures*, grâces *extérieures*, de toutes sortes, pour *notre salut*; elles aident et perfectionnent notre nature, comme la greffe perfectionne l'arbrisseau : Marie est la main délicate qui applique la greffe divine. — VII. Grâces *gratuitement données* pour l'utilité et le salut du prochain, ou miracles et guérisons extraordinaires. Les anciennes fontaines miraculeuses de Judée et la fontaine de Lourdes. — VIII. Grâce de la *persévérance finale* : Marie en dispose. — IX. Conclusion : la douce Vierge Marie fait admettre et accepter toutes les grâces.

I

La grâce! autour de ce mot, que de clarté, que d'attrait, que de terreur!

Dieu vous fasse la grâce : que c'est clair!

Être en état de grâce : que c'est bon!

Résister à la grâce : que c'est redoutable !

Perdre la grâce : que c'est terrible !

Tous les catholiques comprennent ce langage ; mais que d'hommes, de par le monde, ne le comprennent pas !

Nier la grâce divine comme attentatoire au libre arbitre, ridiculiser les grâces particulières ou faveurs célestes comme fantômes et jongleries de la dévotion, c'est le thème éternel de l'orgueil, c'est le plus grand affront à la bonté de Dieu, et c'est l'origine de tant de calamités qui s'appesantissent sur les âmes et les peuples.

Ce mépris et cette répulsion de la grâce ont revêtu, dans l'histoire, trois formes tristement célèbres :

« Je n'ai pas besoin du concours de Dieu, de son immixtion dans les choses d'ici-bas. » C'est le cri d'orgueil de la société moderne depuis 1789.

Mais auparavant, il avait été dit :

« Entre Dieu et moi, pour nous entendre, je n'ai besoin de personne : ni de l'Église, ni de la confession, ni des sacrements. » C'était le cri d'orgueil de Luther et du Protestantisme.

Et auparavant encore, il avait été dit :

« Je n'ai pas besoin de l'Évangile, la loi de Moïse me suffit. » C'était le cri d'orgueil du Judaïsme, au début de l'ère chrétienne.

Il n'y a qu'à considérer les calamités qui n'ont cessé de se succéder — chez les nations catholiques, depuis 1789 — auprès des populations protestantes,

depuis 1521 — parmi les restes dispersés d'Israël, depuis 1900 ans, pour savoir ce qu'il en coûte de dédaigner la grâce de Dieu, et de prétendre s'en passer.

II

Que d'illusions malsaines tomberaient, que de déboires seraient enfin éloignés, si l'on avait le courage de déposer ses préventions aux pieds de la douce Vierge Marie, en lui disant : « Mère qu'on dit si bonne, je viens étudier la grâce à vos pieds. »

Enfants de l'Église, apportez à cette pensée et à cette étude le secours de vos prières. Vous vivez dans le palais des grâces qui est la sainte Église : la bonne Reine vous écoute, la divine dispensatrice secourt, en vous, les chers pauvres du bon Dieu. Obtenez que d'autres pauvres apprécient votre bonheur et viennent le partager.

Et vous qui viviez dédaigneux de la grâce et qui la récusiez, dépouillez-vous de vos préventions comme de haillons vieillis. En pauvres désabusés et humbles, amenez votre libre arbitre à l'aumône du secours de Dieu. Entrons ensemble, pour un instant, dans le palais des grâces : vous en sortirez si votre esprit et votre cœur ne s'y sentent point satisfaits. Mais entrons, pour examiner ce qui se passe autour de la très sainte Vierge : puissiez-vous comprendre, au spectacle des faveurs qui ruissellent sur tous ceux qui forment sa cour, qu'il y a

une grâce divine, et qu'il y a des grâces qui sont une véritable pluie d'étoiles et qui vous sont réservées, à vous aussi.

Faisons préalablement trois remarques très importantes; elles serviront de spacieux portique à notre entrée.

Première remarque, relative à *la définition* de la grâce en général :

Elle est un don, un bien, que les hommes tiennent de la pure libéralité de Dieu, sans qu'ils l'aient nullement mérité, soit que ce don regarde la vie présente, soit qu'il regarde la vie future. Le Créateur s'est montré juste et magnifique dans notre création d'hommes, nous n'avons pas à nous plaindre. Mais il a pu, tout en se montrant juste et magnifique, réserver des biens auxquels nous n'avons aucun droit et qui forment le trésor de ses grâces. N'en est-il pas ainsi parmi les hommes : ils sont obligés à certaines choses en justice, mais ils ont aussi leurs grâces, leurs faveurs.

Deuxième remarque, relative à *l'auteur* de la grâce :

C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, et lui seul !

En effet, pour que la Divinité fût entraînée dans l'épanchement de ses grâces, il fallait que s'ouvrit, en quelque sorte, dans son sein, une source du côté de la terre. Certes, nous étions incapables de soulever seulement nos paupières et notre pensée vers un pareil bonheur, nous, créatures infiniment éloignées de Dieu et devenues des ingrats et des

coupables par le péché. Mais Jésus, Fils très aimable de Dieu, a entrepris cet ineffable jaillissement, en daignant descendre au milieu de nous, mourir pour nous, et remonter au ciel en intercesseur. Alors la source des grâces s'est ouverte.

Troisième remarque, relative à *l'arrivée* des grâces :

Elles nous arrivent toutes par Marie. La source s'étant ouverte s'est précipitée en Marie. C'est la direction que la grâce a prise, à jamais, pour venir à nous. « Je vous salue, *pleine de grâces*. » De la Vierge, la *plénitude* se déverse sur les créatures. Ainsi Jésus est l'auteur de la grâce, et Marie la dispensatrice. Cet ordre n'est-il pas mille fois convenable, et mille fois doux pour tous les cœurs :

Pour le cœur de Dieu Tout-Puissant. Ayant formé avec Marie le corps ou l'humanité sainte de Jésus, comment ne formerait-il pas encore avec elle tout ce qui concerne la noblesse et le bonheur de ses autres enfants¹?

Pour le cœur de Jésus dont l'éternel transport est celui-ci : O ma mère, tout par vous²!

¹ *Deus est Pater rerum creatarum, et Maria est Mater rerum recreatarum. Deus illum genuit per quem sunt omnia facta; et Maria illum genuit per quem sunt omnia refecta et salvata.* (S. Anselmus.)

² « Marie est comme le sacrement de la grâce universelle de Jésus-Christ, qui s'est renfermé en elle, pour distribuer ce qu'il a mérité et acquis à tous ses membres, dans tous les mystères de sa vie et de sa mort... tant Seigneur de tout le monde, il la met en possession pleine et entière, et

Pour nos cœurs : recevoir de Dieu, c'est divinement bon ; mais recevoir de Dieu par Marie, c'est divinement et maternellement meilleur ¹.

Résumons :

Toute grâce est un don gratuit ;

Jésus nous l'a méritée ;

Marie nous l'apporte ;

Voilà trois remarques bien claires. Quel spacieux portique ! Comme, déjà, on se sent à l'aise !

III

Entrons maintenant dans cette Église catholique qui n'a ni portes ni murailles, dans ce palais des grâces ouvert à n'importe qui, parce que tous les hommes sont les pauvres du bon Dieu, les mendiants du ciel.

O Marie, nous voici devant votre trône qui est partout, dans le creux d'un chêne ou d'un rocher non moins que sous le dais de pourpre et d'or. Permettez, ô Reine, qu'au pied de votre trône s'en-

non à demi, de tout ce qu'il a et de tout ce qu'il est ; et, en elle, il possède toutes choses avec plus de plaisir, que s'il ne les possédait qu'en soi-même personnellement, à cause de la joie qu'il a de voir sa Mère en possession de tout. » (OLIER, *Vie intérieure de la très sainte Vierge.*)

¹ L'avantage est bien plus grand pour nous, que Marie ait dans ses mains la disposition des mérites de Jésus-Christ, son Fils, que s'ils étaient entre les nôtres propres. C'est une charge étrange, que d'avoir le maniement de trésors, et d'être obligé d'en rendre compte. (*Ibid.*)

treprenez une description de la belle ordonnance des grâces dont vous êtes la dispensatrice. N'était-ce pas un usage à la cour où Esther était reine, qu'on entendît la lecture des annales glorieuses du règne¹?

Rationalistes mal instruits des vérités de la foi, protestants qui avez déposé vos préventions, israélites au cœur droit, vous tous qui avez cédé à l'invitation d'entrer, prêtez l'oreille à la lecture devant la Reine : Ce n'est qu'un sommaire de la belle ordonnance des grâces, mais Marie le développera dans vos cœurs.

La théologie enseigne qu'il y a d'abord la *grâce sanctifiante*.

Qu'est-ce que la grâce sanctifiante?

Avec plus de raison encore que Moïse, la théologie chrétienne peut répondre par ce cri d'admiration qui ouvre le cantique du grand législateur : *Cieux, écoutez ce que je vais dire, et que la terre entende les paroles de ma bouche. Que la vérité que j'enseigne soit comme la pluie qui tombe. Que mon enseignement se répande comme la rosée sur les plantes, et comme les gouttes d'eau sur l'herbe qui ne commence qu'à pousser*².

La grâce sanctifiante est donc :

Une *qualité divine* qui, répandue dans notre âme

¹ *Esther*, VI, 1, 2.

² *Deutéron.*, XXXII, 1, 2;

par le Saint-Esprit, produit les étonnants, les ineffables effets suivants :

Elle nous rend *saints* (voilà pourquoi elle est appelée sanctifiante),

*enfants du Père céleste,
frères de Jésus-Christ,
temples du Saint-Esprit,
alliés et participants à la nature divine,
héritiers en droit du paradis.*

Quels trésors, quels amoncellements de gloire renfermés dans cette *qualité divine* qui vient ainsi pénétrer l'âme et l'animer d'un mouvement surnaturel !

Or Marie est, dans ce mouvement de la grâce sanctifiante, ce que l'aiguille est dans le mouvement d'un ouvrage d'horlogerie. L'horloge est montée, elle marche, la vie existe, et néanmoins il faut encore l'aiguille pour former et indiquer les heures. Ainsi en est-il de Marie dans le magnifique mouvement de la grâce sanctifiante : elle en fait comprendre et accepter tous les trésors. Remarquez en effet, chers protestants, chers rationalistes,

L'ineffable *qualité divine* pénétrant l'âme, on devient :

Saint, parce que Marie a *enfanté*, pour nous, le *Saint* ;

Enfant du Père céleste, parce que Marie est devenue *notre céleste Mère* ;

Frère de Jésus, parce que Marie nous le donne *comme frère* ;

Temple du Saint-Esprit, parce que Marie est notre architecte ;

Allié à la nature divine, parce que Marie fait le nœud d'alliance ;

Héritier du paradis, parce que Marie est la porte par laquelle on entre en possession de ce legs du paradis.

O radieux concerts de privilèges apportés par la grâce sanctifiante et sanctionnés par la coopération de Marie !

Une coutume charmante atteste cette action parallèle de la grâce et de Marie. On reçoit la grâce sanctifiante pour la première fois au sacrement de baptême ; or, sitôt que le baptême a été administré, c'est l'usage catholique de porter le nouveau-né, des fonts baptismaux à l'autel de la sainte Vierge, pour mettre le trésor de la grâce sanctifiante reçue sous la garde de Celle qui en a été la dispensatrice.

IV

La conservation de l'innocence baptismale est certainement la plus grande grâce après celle du trésor reçu de la grâce sanctifiante. Demeurer toute sa vie dans la blancheur de son baptême, avec l'innocence des yeux, des mains et du cœur, ô le ravissant spectacle, ô l'enviable état !

Le Seigneur avait fait prédire cette merveille entre toutes celles qui devaient former la Loi de grâce :
« Je vais créer de nouveaux cieux et une terre nouvelle

(le renouvellement du monde); *je prendrai mes délices dans Jérusalem (l'Église); je trouverai ma joie dans mon peuple (les justes, les saints); on y verra des enfants qui mourront comme ayant cent ans*¹ »; ce qui veut dire, d'après les meilleurs interprètes : que ces enfants, cueillis par le Seigneur dans la fleur de leur âge, se seront montrés d'une sagesse tellement consommée qu'ils mourront comme ayant vécu cent ans. Merveille réalisée dans un saint Louis de Gonzague, un saint Stanislas de Kostka, une sainte Agnès, une sainte Cécile, une sainte Blandine, et ces milliers d'anges qui passent de la terre au ciel, mûrs pour l'éternité. Qui ne conviendra qu'une pareille innocence est une grâce insigne, inexplicable d'après les moyens naturels, surtout lorsqu'elle devient l'auréole non seulement d'une vie d'enfant, mais d'une vie d'homme jusque sous les cheveux blancs. Car si se conserver chaste d'un matin à un soir, d'une journée à une autre, est déjà une grâce, au témoignage de l'Esprit-Saint parlant par la bouche du prince qui avait demandé la sagesse — *Je savais que je ne pouvais avoir la continence, si Dieu ne me la donnait; et c'était déjà un effet de la sagesse de savoir de qui je devais recevoir ce don*² — si, disons-nous, se conserver dans la chasteté, dans la continence, une semaine, une journée, une heure, est déjà l'effet d'une grâce : à combien

¹ ISAÏE LXV, 17-20.

² Sagesse VIII, 21.

plus forte raison la grâce n'est-elle pas visible, indiscutable, lorsque la chasteté est gardée toute une vie, et que d'un berceau d'enfant à une tombe de vieillard, il y a une traînée de lis? Et cette blanche traînée n'est pas une fiction, un mirage : elle est devenue, sous la Loi de grâce, une réalité lumineuse, multipliée : car l'Église, dans son jugement infaillible, s'est prononcée sur l'innocence baptismale gardée durant toute une longue vie par un grand nombre de saints; ces vieillards qui se sont conservés enfants par leur innocence, à côté de ces enfants parvenus, dans leur jeune âge, à cent ans par leur sagesse consommée.

Or, prosternons-nous aux pieds de la Vierge Marie pour la remercier de cette auréole de candeur autour de notre pauvre terre; si à tous les âges et dans tous les états l'innocence baptismale est susceptible de se conserver, c'est à elle qu'on en est redevable. En veut-on la preuve? Tous ces saints qui ont eu le bonheur de demeurer jusqu'à la fin dans la blancheur de leur baptême, tous, sans exception, ont été les très dévots serviteurs de Marie : l'innocence baptismale venait se confier à l'innocence immaculée! Voici, en effet, la céleste gradation de l'innocence :

Le Très-Haut, qui est la pureté essentielle, a couvert de son ombre, ainsi que parle le texte sacré, la Vierge Marie, qui, ainsi ombragée, est devenue l'innocence immaculée;

A son tour, l'innocence immaculée couvre de

son ombre l'innocence baptismale de beaucoup, et ces heureux ombragés se conservent dans la fraîcheur de leur baptême comme des lis qui croissent au bord de l'eau et y projettent leur blancheur, ou comme des colombes qui font leur résidence le long des pleines rivières.

La conservation de l'innocence baptismale est une grâce d'un tel prix que Marie et l'Église, pourtant si compatissantes pour les mères, ne repoussent pas la mort quand sa faux cruelle vient couper une tendre fleur. L'Église, au lieu de réciter le *De profundis*, chante le *Laudate*; et Marie a laissé faire la mort pour avoir un ange de plus. On connaît cette poésie qui est allée au cœur de toutes les mères, dans laquelle un ange penché sur un berceau ne peut se résoudre à voir, par l'amertume des larmes, « se ternir ces yeux d'azur », et finit par dire à l'enfant :

.... Dans les champs de l'espace,
Avec moi, tu vas t'envoler;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler!

V

Après le don de la grâce sanctifiante, après celui de l'innocence baptismale conservée, n'est-ce pas le *pardon* qui vient divinement briller dans le catalogue des grâces?

Auprès de tous les peuples et dans toutes les langues, cette expression *obtenir sa grâce* signifie, pour un coupable, *être pardonné*.

Qui n'a besoin du pardon de Dieu? d'être *gracié*? Nous avons tous offensé le bon Dieu, mais particulièrement ceux qui commettent le péché mortel.

Et pourtant, ô stupidité humaine, tu es tellement profonde que, meurtrière de tes propres intérêts, tu es allé jusqu'à nier, dénigrer, amoindrir le pardon de Dieu : ce pardon qui est si large, si vaste, sans mesure.

Les juifs ne se sont pas souciés des sources du pardon ouvertes sur le Calvaire ;

Les auteurs du Protestantisme l'ont rendu vague, amoindri, problématique d'une façon anxieuse, en rejetant le sacrement de pénitence et l'absolution du prêtre ;

Le Jansénisme l'a proclamé difficile ;

Le désespoir n'y croit plus.

Heureusement qu'il y a une divine créature qui, foulant de son pied rapide ces doctrines désespérantes, arrive vite aux pauvres âmes et incline leur esprit à la croyance du pardon en inondant leur cœur d'un calme, d'un espoir qui en est l'avant-coureur.

Un malade a refusé d'entendre parler de confession. Quelques heures s'écoulent. « Acceptez cette médaille de la sainte Vierge », hasarde la voix douce d'un ange de charité en même temps que sa main

délicate arrange et soulage la couche de douleur. Le malade baise la petite médaille, et les mêmes lèvres, après ce baiser, ne tardent guère à épancher l'aveu jusqu'alors pénible, d'une vie non moins pénible, dans le sein de la miséricorde.

Que de fois il est arrivé, pour les pécheurs, alors qu'étourdis et comme hébétés de leurs fautes, ils n'osaient aborder le tribunal de la pénitence, d'entendre comme un ineffable murmure de mère autour de leur conscience troublée qui disait : Courage, entre, je t'aiderai. Et le courage d'entrer et de parler venait. Et après, le cœur chantait ; de sépulcre il était devenu un bocage, une symphonie.

O Marie, vous faites croire au pardon ; ô Marie, vous faites aborder le pardon ; ô Marie, vous faites goûter et savourer le pardon ! C'est vous qui dites au pécheur en lui souriant : « Je puis bien te donner Jésus, il est à moi ! » O Marie, ô nom sous lequel il n'est permis à personne de désespérer !

Mère compatissante, si jamais le peuple d'Israël croit au pardon du déicide et le savoure, c'est vous qui lui obtiendrez cette grâce, cette douceur. Que j'aime à appliquer à ce pardon le merveilleux d'une histoire qui n'est pas rare dans les annales de votre règne.

« Dans une des vallées que laissent entre elles les chaînes majestueuses des montagnes de la Saxe, et sur la lisière d'un bois touffu d'où s'échappe une rivière aux belles eaux, les bons habitants du pays

montrent pieusement au voyageur étonné, un rosier antique qu'ils disent âgé de mille ans, et auquel se rattache l'événement historique que voici :

« Louis le Pieux, empereur d'Allemagne, chevauchant à la tête de ses hommes d'armes, pendant une nuit d'hiver, à travers les bois séculaires et les champs alors incultes de ce pays, perdit le rosaire qu'il portait habituellement sur lui. Profondément affligé de cette perte, le prince donna, dès l'aurore, l'ordre de fouiller le bois, en tous sens, pour rechercher cet objet béni, qu'il tenait de l'impératrice, sa mère, promettant de bâtir une chapelle à l'endroit où on le retrouverait. Enfin vers le soir, un jeune page, que le prince affectionnait, à cause de son innocence et de sa tendre piété pour la Reine du ciel, poussa un cri de joie en apercevant le rosaire, suspendu à la branche d'un rosier sauvage, tout en fleurs, malgré la neige et le froid rigoureux de l'hiver. Frappé de ce prodige, l'empereur rendit grâces au Ciel ; dès le printemps suivant, il fit bâtir, conformément à sa promesse, une gracieuse chapelle, surmontée d'une coupole, qui avait la forme d'une triple couronne autour de la statue de la sainte Vierge. Le rosier merveilleux fut conservé avec soin. Il grandit, étendit ses branches de tous côtés, de façon à tapisser les murailles de la maison de Dieu ; et malgré son grand âge, il fleurit encore toutes les années. »

O vieux peuple de Judée, toi aussi, quand le rosaire tombera sur toi, tu fleuriras encore, malgré ton grand âge. Tes os et ta conscience, si longtemps humiliés, tressailliront, tu croiras au pardon du déicide.

VI

La théologie divise ensuite les grâces de toutes sortes que nous recevons pour notre salut, en grâces *extérieures* et grâces *intérieures*.

Grâces extérieures, comme les bons exemples, la parole de Dieu, les avis charitables, les pieuses lectures, l'éducation chrétienne, etc. ;

Grâces intérieures, par exemple : les bonnes pensées, les saintes inspirations par lesquelles Dieu éclaire notre esprit, et les généreux mouvements, les magnanimes résolutions qu'il imprime à notre volonté. Voici de vives lumières qui tout à coup nous illuminent et nous font apercevoir l'abîme où nous allions tomber en succombant à telle tentation, en commettant telle action criminelle; voici une force que nous sentons en nous-même pour nous éloigner de telle occasion dangereuse; voici une tristesse que nous éprouvons au souvenir des fautes que nous avons commises, et des remords de conscience qui nous déchirent; voici une espérance du ciel qui nous soutient dans l'accomplissement de nos devoirs, un ardent désir de posséder un jour les biens éternels, qui nous excite à la pratique des vertus chrétiennes; voici des sentiments d'amour qui nous portent à préférer Dieu à tout, à lui sacrifier, à lui immoler tout : autant de grâces intérieures.

Ces grâces de toutes sortes, intérieures ou exté-

rieures, nous font accomplir l'œuvre de notre salut, et nous façonnent, nous préparent au royaume des cieux en perfectionnant notre nature. Elles l'élèvent ou la *surnaturalisent* et lui font porter des fruits dignes de la vie éternelle, que, toute seule, elle serait incapable de produire. Ces grâces sont, à notre nature, ce que la greffe est à l'arbrisseau, à la plante sauvage. Quelle charmante opération que la greffe, et comme elle fait bien comprendre la grâce. C'est une opération qui consiste à enter sur une plante sauvage, ou du moins inférieure, le bourgeon d'une plante plus exquise; et alors la première, fertilisée par ces heureux liens, forme des fleurs et des fruits qui sont bien à elle puisqu'elle les produit, mais qui lui viennent d'un secours supérieur puisque, sans la greffe, elle ne pourrait les produire. Quel mystère! et cependant phénomène journalier dans nos campagnes et nos jardins. Ne vous aiderait-il pas, ô penseurs trop enclins au rationalisme, à admettre le concours de la grâce? Eh quoi! les âmes seraient-elles moins favorisées que les plantes? Tout est admirablement gradué et harmonisé dans le plan divin. Une âme qui reçoit une grâce divine, c'est une âme qui reçoit une greffe du ciel. Avec ce secours, elle produit des vertus, elle a des énergies, des héroïsmes, dont sa nature, toute seule, serait absolument incapable. L'étonnement de ceux qui l'entourent atteste souvent ce secours supérieur; et elle-même *se sent meilleure*, c'est-à-dire perfectionnée par cette mixture divine, surnaturalisée.

O grâce, tu es vraiment la greffe des âmes créées à l'image de Dieu!

Mais, dans toute cette explication, où est la place de la Vierge Marie? où est son rôle? A l'endroit le plus délicat; et plus d'un lecteur en conviendra. En effet, trait d'union empressé, Marie est à la jonction de l'âme et de la grâce. Pour une greffe, ne faut-il pas qu'une main exercée, adroite, transporte le bourgeon précieux sur l'arbrisseau choisi pour être enrichi et fasse la soudure? Eh bien, Marie est la main délicate qui met les grâces du ciel en communication avec les âmes de la terre : la grâce vient de Dieu, mais sa greffe vient de Marie. « Je lui dois d'être pur » — « Et moi, je lui dois d'avoir triomphé de mon caractère » — « Et moi, je lui dois de m'être mis courageusement à ma tâche » — « Et moi, je lui dois ce secours providentiel » — « Et moi, ce sort prédestiné! »

Tous ces cris de reconnaissance et d'admiration n'attestent-ils pas les greffes heureuses et innombrables, qui ont réussi sous les soins de la céleste jardinière?

VII

Toutes les grâces énumérées et développées jusqu'ici portent, dans la théologie, le nom de *grâces qui rendent agréable*¹ : parce qu'en rendant

¹ *Gratia gratum faciens.*

l'homme meilleur, elles tendent aussi à le rendre plus agréable à Dieu. Mais il y a également, ajoute la théologie, des grâces qui, sans contribuer précisément à la sainteté de celui qui les reçoit, sans le rendre plus agréable, sont accordées en vue d'autrui, pour l'utilité et le salut du prochain, et sont appelées : *grâces données gratuitement*. Sont rangés parmi ces grâces : le pouvoir de faire des miracles, le don des langues, l'esprit prophétique.

Ces sortes de faveurs sont appelées non pas *grâces qui rendent agréable*, mais *grâces données gratuitement*, et voici pourquoi : quoique de pareils dons ne soient presque jamais faits qu'à des saints, ils n'augmentent cependant pas la sainteté de celui qui les reçoit ; ils ne sont pas même des moyens directs de devenir saints ; mais ils rendent celui qui en est favorisé, plus capable de travailler utilement à la sanctification des autres.

Cette explication donnée, revenons vite à notre divine Mère :

Dans le domaine des faveurs gratuites ou miracles, quel n'est pas encore son grand pouvoir ! Un miracle est une véritable gracieuseté de la Toute-Puissance, qui interrompt le cours naturel des choses pour faire plaisir à celui qui l'a sollicité. Or, mille et mille interruptions extraordinaires qui arrivent dans la nature, ne prouvent-elles pas que Marie plaît tellement à Dieu, qu'il ne sait rien lui refuser de ce qu'elle désire ; il continue de se laisser douce-

ment dominer par Celle qui l'a *captivé* en Judée¹; et alors à sa demande qui appuie nos demandes, les miracles pleuvent sur les créatures.

Est-il besoin de rechercher des témoignages passés ou lointains? Lourdes est, sous nos yeux, la terre des miracles. Marie y montre que les *grâces gratuitement données*, non moins que les autres grâces, relèvent de son sceptre.

O Lourdes, dans ta vallée, il a été donné à une simple enfant, à Bernadette, de voir face à face l'Immaculée Vierge Marie. Elle a vu ce front, sur lequel les étoiles tressaillent en se posant en diadème, ces yeux si doux qu'ils ne laissent jamais tomber que des regards de miséricorde, ce sourire auprès duquel celui de la nature, quand l'aurore la blanchit et la dore, n'est qu'un pâle reflet; elle a vu et n'a point été effrayée en voyant. Je le comprends. S'il m'était donné de voir ma divine Mère, je ne dirais pas, comme on disait en tremblant sous la loi de crainte : *j'ai vu Dieu et je vais mourir*; mais je m'écrierais, étant sous la loi d'amour : j'ai vu ma Mère et je voudrais la revoir encore, la revoir toujours!

La céleste bonté de Marie a ouvert dans ce site enchanteur une piscine miraculeuse. On y accourt de toutes les parties du monde, on y apporte le pauvre argile qui nous compose, et, s'il est déformé, on demande à la Vierge bonne et puissante de le

¹ *Maria captivatrix Dei.* (S. ANTONINUS FLORENT.)

recréer ; et les boiteux retrouvent les jambes, et les sourds l'ouïe, et les malades la santé, et les moribonds le retour dans la vie. En vérité, à Lourdes, Marie recrée, d'une double manière : en donnant à de pauvres infirmes une nouvelle existence ; et aussi, en réjouissant les âmes, les cœurs ; elle les ranime, elle les embaume. La Vierge Marie récréatrice, voilà Lourdes !

Autrefois, en Judée, il y avait aussi des fontaines et des piscines dont les vertus étaient merveilleuses. L'Écriture mentionne, entre autres, la fontaine de Siloë et la piscine de Bethesda. Cette dernière, dont le nom hébreu signifie *la maison de miséricorde*, était voisine du Temple, près de la porte des Brebis. C'était un vaste bassin, de cinq côtés, entouré de portiques. La merveille de cette piscine était l'ange qui en agitait les eaux et leur communiquait une vertu miraculeuse. Une foule d'infirmes, d'aveugles, de boiteux, d'hommes aux membres secs, se pressaient à la même heure près de ses bords, attendant que l'eau fût mise en mouvement ; et lorsque, en certain temps, l'Ange du Seigneur descendait dans la piscine et remuait l'eau, le premier qui entrait après qu'elle avait été remuée était guéri, de quelque maladie qu'il fût affligé.

Les juifs ont vu, de leurs yeux, ces miracles de la piscine de Bethesda et de la fontaine de Siloë : l'Évangile l'atteste, et ils ne les ont jamais niés.

Pourquoi donc faire difficulté de se rendre à l'évidence des miracles de Lourdes ? La vertu cura-

tive n'est-elle pas la même? En Judée, c'était un ange du Seigneur qui remuait l'eau, et à Lourdes, c'est la Reine de tous les anges!

Et ainsi, à Lourdes, se déploie la plus éloquente et la plus irrécusable démonstration de ces belles *grâces gratuites*, accordées en vue de l'utilité et du salut du prochain : un paralytique est guéri par Marie, et des milliers de témoins oculaires sentent, les uns, leur foi grandir, parce qu'ils sont croyants, les autres, la foi leur revenir, parce qu'ils l'avaient perdue. Des malades recouvrent subitement la santé, et des foules ivres d'amour acclament la bonté et la toute-puissance de Dieu par Marie.

VIII

Dans le céleste catalogue des grâces, la dernière est celle de la *persévérance finale*.

Qu'est-ce, en effet, que la persévérance finale?

C'est le bonheur de mourir saintement, de mourir dans l'amour de Dieu, c'est-à-dire avec la grâce sanctifiante conservée jusqu'au dernier soupir, ou recouvrée à ce moment du dernier soupir.

Un pareil bonheur est une grâce à part, un don gratuit indépendant de tous les autres dons gratuits précédemment accordés. Les grâces précédentes ont pu préparer la persévérance finale, mais elles ne la contenaient pas comme conclusion rigoureuse. La communication de la grâce divine trouve son apogée dans ce don de la persévérance finale :

Dieu demeure libre jusque dans sa dernière faveur!

Voilà pourquoi les saints tremblent et prient sous les cilices qui protègent leur innocence ou leur repentir, au milieu des extases où ils sont ravis, après les miracles que le ciel leur a fait opérer.

Pas d'objection possible à cette doctrine formelle du Concile de Trente¹. Les passions ne sont-elles pas dans l'homme comme des bêtes fauves? Leurs rugissements ne se font-ils pas entendre jusqu'au dernier soir de la vie? Vous qui lirez ces lignes retenez ce conseil pour les vaincre : un regard fixe et ferme qui contienne la volupté, l'orgueil, la colère, comme le dompteur contient du regard la bête fauve prête à s'élançer. Mais qui vous dit que votre regard, si ferme jusqu'ici, parce que la grâce le soutenait, ne se détournera pas dans un moment de liberté folle. Et si la bête fauve avait le dessus? Et si, après une chute grave, la mort subite allait vous surprendre? La persévérance finale est donc vraiment une grâce à part.

Pas d'objection possible. Le potier qui manie la terre molle comme il lui plaît, et qui est en train de former un vase d'honneur, n'est-il pas libre de défaire son argile et d'en former un vase obscur et vil? Libre, s'il aperçoit une fissure dans son argile; libre, alors même qu'il n'en aperçoit pas, mais toujours juste et miséricordieux. Oui, la persévérance finale est une grâce à part.

¹ Sess. vi, 13, can. 16.

Indépendante des grâces précédemment reçues ; indépendante de l'excellence du sujet ; indépendante des services rendus ; indépendante des vertus héroïques ; indépendante de tout ! Rassurez-vous cependant, pauvres mortels ; le Souverain Maître lui a, ce semble, assigné une douce dépendance : la persévérance finale, pour chacun, est à la disposition de la Vierge Marie.

La dévotion à Marie, disent en effet, unanimement les maîtres de la vie spirituelle, est un gage de prédestination. « Oui, Vierge sainte, s'écrie saint Alphonse de Liguori, si je persévère à vous servir, à vous aimer, à vous prier, je suis assuré de ma couronne. »

L'ange de l'Annonciation n'a-t-il pas fait cette prédiction à Marie quand il lui proposa la naissance de Jésus : « *Son règne n'aura point de fin* » ? Je joins les mains, et mon cœur murmure cette prière : « O Jésus-Christ dont le règne est éternel, serait-il possible qu'on en vît la fin dans mon cœur ? Cesserai-je de vous obéir ? Après avoir commencé selon l'esprit, finirai-je selon la chair ? Me repen-tirai-je d'avoir bien fait ? Non, non, ô Jésus-Christ, cela n'arrivera pas, parce que votre mère est aussi la mienne. Elle veillera à ce que votre règne n'ait jamais de fin dans mon cœur ! »

Le ciel révélera les innombrables fins de vie dans la justice qui auront dépendu d'une complaisance pour Marie. On a eu un soupir d'amour à son égard, elle s'en est armée pour triompher au dernier soupir,

et l'emporter! N'est-elle pas consolante, cette histoire, entre dix mille autres tout aussi consolantes :

Une pauvre veuve éplorée entre un jour dans la célèbre petite église du saint curé d'Ars. Son époux qui avait été bon, affectueux, mais sans aucune pratique religieuse, était mort subitement. Le saint curé va à elle et lui dit : « *Vous êtes désolée, mais avez-vous donc oublié le bouquet de chaque dimanche du mois?* » La pauvre veuve fut saisie d'un étonnement profond en entendant l'homme de Dieu lui rappeler une circonstance dont elle n'avait jamais parlé à personne, qu'elle avait même oubliée. Durant le mois de mai qui avait précédé le douloureux trépas, elle avait élevé un petit autel à Marie dans son appartement; elle l'ornait de fleurs; et chaque dimanche de mai, son époux qui allait passer la journée à la campagne avait rapporté pour cet oratoire un bouquet cueilli de sa main. Le Saint curé ajouta : « *Dieu, touché de vos prières, a eu pitié de celui qui a honoré sa sainte Mère; à l'instant de la mort, votre époux s'est repenti.* »

O Marie, vous êtes la Mère de Celui qui justifie, et des justifiés;

Vous êtes la Mère du Sauveur et des sauvés¹!

¹ *Ipsa est Mater justificantis et justificatorum; ipsa est Mater salvantis et salvatorum* (S. ANSELME).

IX

Résumons et concluons.

La divine Vierge Marie intervient donc dans la réception de toutes les grâces :

Elle est présente à la réception de la grâce sanctifiante et de ses trésors ;

Elle conserve l'innocence baptismale ;

Elle fait croire au pardon, elle y amène et le fait savourer ;

Sa main délicate applique la greffe divine des vertus, des énergies et des beautés qui constituent la perfection chrétienne ;

Les miracles et guérisons extraordinaires s'obtiennent en invoquant son secours ;

Enfin, la persévérance finale fait partie de son empire.

Voilà le résumé des grâces dont elle est la dispensatrice, et la conclusion est celle-ci : que la grâce, qui en soi est difficile à comprendre et semble heurter notre libre arbitre, devient d'une acceptation délicieuse en passant par Marie. Quelle clarté et quelles délices dans cette géométrie où le cœur comprend plus vite encore que l'esprit : Jésus, l'auteur de la grâce, est un centre, et Marie est la circonférence qui l'entourne. Et de même que, dans un cercle, il est impossible de pénétrer et parvenir au centre, si on ne passe par un point de la circonférence, de même, on ne parvient pas à la

connaissance et à la possession de la grâce, si on ne consent à passer par les bras d'une mère qui ont environné Jésus et qui se tendent avec une infinie tendresse vers tous les hommes, ses autres enfants.

O vous qui ne compreniez pas la grâce, ne commencez-vous pas à la comprendre et à la sentir envahir votre cœur? Oui, vous vous ouvrez à ses célestes effluves, si vous inclinez votre tête sous les mains d'une mère qui se tendent pour vous bénir. Chers israélites, chers protestants, chers rationalistes, vous aviez consenti à franchir le seuil du palais des grâces, pour vous renseigner auprès de la Vierge Marie : acceptez d'y demeurer, en devenant les enfants de la meilleure des mères.

CHAPITRE XII

LA PARURE DE POURPRE DE MARIE ET DE L'ÉGLISE

I. La signification de la pourpre depuis Jésus. L'effusion de sang dont le Sauveur s'est glorifié comme d'une parure de pourpre, s'étend à Marie et à l'Église. — **II.** La parure de pourpre achève et rehausse la beauté de la virginité. Une vierge martyre. — **III.** Recherche des liens charmants qui unissent, en les subordonnant, les filles des patriarches aux vierges chrétiennes; Rébecca et Rachel en parallèle avec sainte Agnès et sainte Cécile. — **IV.** Premièrement : Rébecca et Rachel sont les figures des épouses de Jésus; sainte Agnès et sainte Cécile sont ces heureuses épouses. — **V.** Deuxièmement : Rébecca et Rachel sont la beauté de la tige où est né Jésus; sur cette tige, sainte Agnès et sainte Cécile forment la fleur à côté de Jésus. — **VI.** Troisièmement : Rébecca et Rachel sont, avec la parure des vertus patriarcales, la perfection morale commencée; sainte Agnès et sainte Cécile sont, avec la pourpre du martyre, la perfection morale achevée. — **VII.** Conclusion : l'Église, dans sa parure riche de variété, montre avec action de grâce la pourpre des martyrs : splendeur de cette pourpre, de cette variété et de cette unité dans le chant du *Te Deum*.

I

La pourpre, dont la couleur fut découverte dans les veines d'un coquillage chez les Phéniciens, devint de suite l'apanage de la dignité royale. Dans l'empire des Perses, les rois seuls la portaient. Au festin de Balthazar, Daniel en fut revêtu sur l'ordre du prince, pour avoir expliqué les trois mots mena-

çants, apparus sur la muraille. Chez les Romains, elle était réservée aux empereurs, ou encore aux triomphateurs qui montaient au Capitole ¹.

Roi des rois et triomphateur universel, le Messie sauveur avait, plus que tous les Césars, droit à la pourpre. Mais Jésus était l'*Admirable*, donnant à toutes choses une forme inusitée. C'est pourquoi, il n'a point demandé les feux de sa pourpre aux teinturiers de la terre, pas plus qu'il n'a eu recours pour sa couronne, aux joailliers. C'est de ses veines entr'ouvertes à la Passion qu'est sorti le vermillon très précieux. Aussi, le prophète Isaïe l'apercevant avec l'éclat de son vêtement de triomphateur, a-t-il entamé avec lui, par avance, ce dialogue célèbre : « *Quel est celui qui vient de l'Idumée avec sa robe teinte de rouge? Quel est celui qui éclate dans la beauté de son vêtement, marchant avec une force toute-puissante?* » Le Messie répond : « *C'est moi, dont la parole est justice, et qui ai tout pouvoir pour sauver.* » Le prophète reprend : « *Pourquoi donc votre robe est-elle toute rouge, et pourquoi vos vêtements sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir?* » Le Messie répond :

¹ La découverte de la couleur de la pourpre antique est due, dit-on, à un chien de berger, qui, ayant brisé un coquillage, en fit sortir un liquide qui lui teignit la gueule en rouge. Les Phéniciens exploitèrent la découverte et c'est à eux qu'on attribue la teinture des étoffes en pourpre. Le roi de Tyr défendit à ses sujets l'usage des étoffes ainsi teintes les réservant pour les rois et les princes.

(BESCHERELLE, *Dictionnaire.*)

« *J'ai été seul à fouler le pressoir, sans qu'aucun homme d'entre tous les peuples fût avec moi*¹. » En effet, seul contre les péchés du monde, seul contre la triple concupiscence, seul contre les démons de l'enfer, le Christ les a vaincus, les a comme foulés dans le pressoir : triomphateur géant, qui s'empourpra à la sueur de sang de Gethsémani, et aux fontaines du salut ouvertes sur sa propre personne au Golgotha. O pourpre, parmi les inventeurs de tes feux et parmi les triomphateurs que tu décores, le premier rang est à Jésus.

Ainsi qu'on le voit, des veines d'un coquillage de Phénicie ou des grappes d'un raisin écrasé, la pourpre avait trouvé une effusion plus haute dans les mains et les pieds percés d'un Homme-Dieu. Ce passage du moins parfait au plus parfait, ce progrès inventé par l'amour vont se continuer auprès de la Vierge Marie et de l'Église.

Associée à tous les mystères de son Fils, et ensuite à sa royauté, la Vierge Marie ne pouvait manquer de participer à l'éclat de sa pourpre. L'Épouse du Cantique avait reçu la mission figurative d'annoncer cette participation. Après que des félicitations enthousiastes lui ont décerné cet éloge : *Votre tête est comme le mont Carmel*, ces félicitations ajoutent : *Les cheveux de votre tête sont comme la pourpre du roi, liée en replis, pour être teinte dans les canaux*

¹ ISAÏE, LXIII, 1-3.

des teinturiers.¹ Les interprètes sacrés font, sur ce texte, deux remarques :

La première :

Les cheveux, par leur quantité, sont l'image de la multitude des pensées; et leurs nattes tressées expriment le riche entrelacement de ces pensées.

La seconde :

La pourpre royale, liée, pour être teinte, dans les canaux des teinturiers, représente le sang du Sauveur qui vient teindre sa Bien-Aimée. Et de même que les bandelettes de pourpre, avant de servir d'ornement à la tête de l'Épouse, ont été liées en replis pour être mieux colorées dans les canaux des teinturiers : de même, toutes les puissances de la Bien-Aimée doivent s'attacher, se lier, aux plaies adorables du Sauveur, divins canaux qui lui apportent et communiquent la pourpre de son sang.

O Marie, toutes ces comparaisons du Cantique ont trouvé en vous leur réalisation.

Tandis que, debout à côté de la croix, vous n'étiez pas abattue, mais que vous teniez votre tête droite et noble comme le mont Carmel, d'autre part par les mille pensées de votre esprit, qui frissonnaient avec tous les cheveux de votre tête, vous participiez à la douloureuse Passion de votre Jésus. Vous n'étiez point crucifiée dans votre propre corps, mais toutes les puissances de votre être baignaient dans le sang qui coulait devant vos yeux. C'est alors

¹ *Cantiq.*, VII, 5.

qu'elles se sont empourprées, et que vous êtes devenue la Reine des martyrs. La pourpre du Fils recouvrait sa Mère. Votre compassion, ô Marie, était tellement correspondante à la Passion du Sauveur qu'au-dessous de ses plaies qui s'ouvraient en rouges canaux des grâces, votre cœur transpercé devenait leur canal secondaire.

Ce fut comme l'union du soleil et de l'aurore pour colorer de pourpre l'horizon. Le soleil a besoin de l'aurore pour empourprer : quel habile teinturier que le soleil ! mais Jésus l'a surpassé, et Marie l'aidait dans la teinte du manteau royal qui allait envelopper aussi la jeune Église.

En effet, l'Église est née dans la pourpre : elle tire son origine du divin Cœur transpercé par la lance. Elle n'oubliera jamais son berceau princier : de lui viendra son ardeur pour les souffrances et le martyre. La Vierge Marie l'aidera à se parer pour son Époux, et la pourpre répandra sur elle une splendeur sans rivale. Le Saint-Esprit avait noté cette splendeur de l'Épouse du Christ, quand il avait dit d'elle dans le portrait de la femme forte : *Elle se revêt de lin et de pourpre*¹.

Donnons-nous la satisfaction d'admirer cette parure.

¹ *Prov.*, xxxi, 22.

II

Éprise du Fils de Dieu devenue son époux, désireuse de plaire à Celui qui a des charmes infinis, la nature humaine a compris que la virginité est une parure ; c'est pourquoi des âmes d'élite conservent la fleur de leur virginité et l'offrent chaque jour au Dieu de leur cœur.

Cette parure n'est-elle pas délicate, et n'est-elle pas légitime? Pour plaire à l'homme, la nature physique, chaque année au printemps, se pare de fleurs : n'est-il pas juste que, pour plaire à Dieu, la nature humaine à son tour se pare de blancheur ou de virginité?

Mais quand on aime, on recherche la conformité. Avide de plaire davantage, la nature humaine, avec le secours de la grâce, n'a pas reculé devant la conquête de la pourpre, pour la joindre à la parure de la blancheur : c'est la gloire du martyr unie à l'honneur de la virginité. Là encore, la nature physique donnait un encouragement discret à la nature humaine : dans nos jardins, les deux plus belles couleurs ne sont-elles pas la pourpre des roses mêlée à la blancheur des lis?

Aussi bien, il y a une parenté chrétienne entre la virginité et le martyr. L'une est l'immolation des sens, l'autre est l'immolation de la vie; et le but ambitionné et atteint est le même : témoigner que Jésus-Christ est Dieu, le Dieu aimable, digne

de tous les sacrifices et magnifique dans ses récompenses. Cette union de la virginité et du martyr, l'Église se plaît à la mettre en relief dans ces martyrologes ou catalogue des saints ; à la fin d'une vie héroïque, revient souvent cet éloge : *Elle obtint la double couronne de la virginité et du martyr*. Sous cette formule, que de précieux récits de blancheur et de pourpre sont récapitulés !

En voici un :

« Vers l'an 295, la vierge Eulalie, fille de Libérius, noble citoyen de Mérida, fut instruite dans la foi de Jésus-Christ par le prêtre Donatus. Son père, qui appréhendait l'irritation de l'empereur Maximien, la fit garder dans un domaine de famille, sur les confins de la Bétique, à trente milles de Mérida. Elle s'y trouvait avec le confesseur Félix, la vierge Julie et d'autres personnes craignant Dieu. Eulalie s'attacha avec une si vive ardeur à ce que lui enseignait cet homme de bien, qu'elle ne se contenta pas de pratiquer exactement les préceptes du christianisme, elle soupirait encore après l'occasion de s'élever au ciel par le martyr. Ayant donc appris que Dacien faisait souffrir un grand nombre de chrétiens pour le nom de Jésus-Christ, elle sortit de sa maison, la nuit, et se rendit à pied par des chemins inconnus à la ville de Mérida, suivie de Julie, la compagne de sa virginité et de son martyr.

« A peine entrée dans la ville, elle alla trouver à son tribunal Calphurnien, que le tyran avait délégué en sa place, et lui reprocha la cruauté avec laquelle il persécutait les serviteurs du vrai Dieu, ainsi que la folie qui le portait à faire adorer les simulacres des démons. Le

ministre de Dacien tenta d'abord de la gagner par de douces paroles et de lui persuader de ne pas s'exposer à perdre la vie dans un âge si tendre. Eulalie n'avait que treize ans. Il lui commanda aussi de brûler de l'encens en l'honneur des idoles. Mais la bienheureuse vierge opposant un refus invincible à ses vives instances, on la frappa à coups de bâton et on lui déchira les côtes jusqu'aux os avec des ongles de fer. Au milieu de ces tourments, la servante de Jésus-Christ montrait un visage riant et s'occupait à compter ses blessures. Tout à coup elle s'écria : *Seigneur, c'est vous-même que l'on grave en moi. Que j'aime à lire ces caractères qui expriment vos victoires? O Christ, la pourpre de ces flots de sang proclame votre nom!* A ces mots, Calphurnien, que la fureur transporte, commande que la sainte soit plongée jusqu'au cou dans une fosse remplie de chaux vive mêlée avec de l'eau, et qu'ensuite on arrose ses membres avec du plomb fondu. Eulalie n'en ayant ressenti aucun mal, elle fut étendue sur un chevalet, et on lui brûla les côtés avec des torches et des lampes. Lorsque la flamme enveloppa sa tête et couvrit son visage, la vierge ouvrit la bouche pour aspirer ces feux. Alors une colombe d'une blancheur éblouissante s'élança de ses lèvres et prit son essor vers le ciel, à la vue de la multitude. C'était le 10 décembre. Les licteurs s'enfuirent, laissant le saint corps étendu sur l'instrument de supplice. En cet instant tomba une neige abondante qui couvrit le forum et servit d'un blanc linceul au corps de la sainte martyre ¹. »

¹ *Bréviaire romain*, 12 décembre.

Combien sous la blancheur de ce linceul, de cette robe, que rehaussait encore la pourpre de son sang, l'épouse de Jésus-Christ dut paraître belle et ravissante : les chroniques espagnoles en font foi. Dans cette neige qui tombait, dans ces blessures qui étaient autant de caractères d'écriture en rouge, on aperçoit la main de la Vierge Marie qui disposait autour de la fiancée de son divin Fils la parure de pourpre et de blancheur.

III

L'ancienne alliance et la nouvelle alliance ont produit, toutes deux, des états d'âme et des genres de vie qui durent et dureront jusqu'à la fin des siècles, mais que la faiblesse et l'étroitesse humaines opposent trop souvent les uns aux autres. L'occasion favorable se présente de les examiner aux pieds de la Vierge Marie, à propos de la virginité et du martyre qui sont les deux manières suréminentes d'aimer son divin Fils.

Reprenons le genre de vie, admiré déjà¹, de Rébecca et de Rachel, et mettons en regard le genre de vie de sainte Agnès et de sainte Cécile : c'est-à-dire les filles des patriarches rapprochées des

¹ Nous avons considéré plus haut (pages 331-345) Rébecca et Rachel avec leurs qualités respectives, puis dans la lumière que répand sur elles la Vierge Marie. Nous complétons ici leur physionomie dans un parallèle avec les vierges chrétiennes.

vierges chrétiennes. Sont-elles étrangères, opposées entre elles? Ou plutôt n'y a-t-il pas des liens charmants, un air de parenté, avec une gradation d'infériorité chez les unes et de supériorité chez les autres?

Dans les annales du peuple d'Israël, au début de son histoire, on rencontre donc deux figures de femmes qui apparaissent avec un éclat et une poésie qui n'ont rien perdu de leur fraîcheur après que cinquante siècles bientôt les ont admirées : ce sont les figures de Rébecca et de Rachel.

Rébecca, simple, naïve, présentant son urne à Éliézer qui lui demande à boire ; et Rachel, bergère occupée à garder son troupeau alors que Jacob se montre à elle pour la première fois.

Dans les annales du peuple chrétien, au début aussi de son histoire, à l'époque de cette primitive Église qui a été comme l'époque patriarcale du christianisme, on rencontre également deux figures de femmes qui apparaissent avec un charme inexprimable, formant, pour ainsi dire, la poésie de Rome chrétienne au milieu des sévérités des Catacombes, ces deux figures sont sainte Agnès et sainte Cécile.

Sainte Agnès, qui est représentée tenant une palme d'une main, tandis que, de l'autre, elle presse un petit agneau blanc contre son cœur, comme pour exprimer que son cœur est déjà donné. Et sainte Cécile dont les doigts s'égarèrent sur sa lyre, en

écoutant la musique céleste que des anges lui révèlent dans une extase.

Ainsi, d'un côté, Rébecca et Rachel, honneur de l'ère patriarcale ; et de l'autre, sainte Agnès et sainte Cécile, honneur de l'Église primitive.

Pour établir les liens de parenté, mais aussi une perfection graduée, entre ces types exquis, il est nécessaire de justifier ces trois assertions :

1° Rébecca et Rachel sont les figures des épouses de Jésus : sainte Agnès et sainte Cécile sont ces heureuses épouses ;

2° Rébecca et Rachel sont la beauté de la tige où est né Jésus : sur cette tige, sainte Agnès et sainte Cécile forment la fleur à côté de Jésus ;

3° Rébecca et Rachel sont, avec la parure des vertus patriarcales, la perfection morale commencée : sainte Agnès et sainte Cécile sont, avec la pourpre du martyre, la perfection morale achevée.

IV

RÉBECCA ET RACHEL SONT LA FIGURE DES ÉPOUSES DE JÉSUS ; AGNÈS ET CÉCILE SONT CES HEUREUSES ÉPOUSES.

Ce n'est pas sans raison que Dieu, quand il forma Rébecca et Rachel, répandit sur leur visage, sur leur vie, sur les divers incidents de leur histoire, tant de grâce et de beauté ; attendu que chez le peuple juif *tout se passait en figures*, elles devaient

exprimer quelque chose de Jésus-Christ, et c'est pour cela que Dieu les fit si belles.

Qu'est-ce donc que figuraient ces deux nobles filles des patriarches ?

Elles figuraient, disent les Pères de l'Église, les épouses que le fils de Dieu, fait homme, se choisirait un jour.

Voici d'abord Rébecca :

Il y a une nuance entre Rébecca et Rachel, Rébecca est la figure des *fiançailles*, tandis que Rachel est la figure de l'*union consommée*.

Rien n'est gracieux comme les fiançailles, c'est le temps de la première rencontre, des présents et des bijoux offerts à la jeune fiancée. Aussi, l'histoire de Rébecca forme-t-elle l'épisode le plus gracieux, le plus frais des Livres saints. Qu'on en juge :

Le fidèle Éliézer, sur l'ordre de son maître Abraham, s'est mis en route pour aller chercher une épouse au fils de celui-ci. Il est parti avec des chameaux chargés de toutes sortes de biens. Près d'un puits, hors de la ville de Nachor, à l'heure où les filles de la ville ont accoutumé de puiser de l'eau, il rencontre Rébecca : Rébecca qui, au témoignage de l'Écriture, était une jeune vierge parfaitement belle, *puella decora nimis virgoque pulcherrima*¹. Il met à l'épreuve sa charité. Rébecca triomphe gracieusement de l'épreuve. « Buvez, mon

¹ Genèse, xxiv, 16.

Seigneur », dit-elle à Éliézer, et inclinant son urne, elle l'approche des lèvres du serviteur d'Abraham, puis elle donne à boire à tous ses chameaux. Et alors Éliézer tirant des bracelets d'or et des pendants d'oreilles les offre à la jeune fille. Il demande Rébecca à sa famille et l'obtient pour le fils de son maître.

Que tout cela est pur et délicat ! C'est bien le tableau des fiançailles, le temps de la première rencontre, de la poésie, des bijoux offerts à la jeune fiancée. Rien n'est enchanteur comme cet épisode des Livres saints.

Or, disent les Pères de l'Église, Rébecca était la figure des épouses que le Fils de Dieu attirerait un jour à son amour, par les prévenances de l'Esprit-Saint, par les dons de la grâce : qu'on retienne bien cette explication.

Voici maintenant Rachel :

Rachel est la figure, non plus de la fiancée, mais de l'épouse. En effet, remarquons comme l'Écriture a soin de le dire longuement, que ce n'est plus un serviteur chargé de présents qui part, comme Éliézer avait fait pour Rébecca. C'est Jacob lui-même qui se met en route ; il n'a ni monture, ni richesses, ni bijoux : « *Dieu de mes pères*, dit-il, dans une ardente et sublime prière, *pour chercher Rachel, j'ai passé le fleuve du Jourdain, n'ayant qu'un bâton*¹. »

Il rencontre Rachel ; elle était, dit l'Écriture,

¹ *Genèse*, xxxii, 10.

d'une beauté parfaite, *decora facie et venusto aspectu*¹. Il la demande, se fait en quelque sorte manœuvre pour l'obtenir, et après sept ans d'épreuves, il est enfin l'heureux époux de Rachel.

Dans cette histoire de Rachel, il y a quelque chose de plus extraordinaire que dans celle de Rébecca.

Or, disent les commentateurs, comme Rébecca était la figure de la fiancée, qui devait être attirée à Jésus par les dons de sa grâce, Rachel était la figure de l'épouse que Jésus en personne, traversant le fleuve du temps, devait venir chercher et conquérir, le bâton de sa croix à la main.

Et ainsi les deux filles des patriarches sont l'une et l'autre l'esquisse gracieuse des épouses de Jésus : Rébecca figure davantage la fiancée, et Rachel davantage l'épouse qui est possédée. Et voilà pourquoi l'une et l'autre sont si belles.

Le souverain Artiste voulant figurer les épouses de son Fils, en moulait par avance deux chefs-d'œuvre d'albâtre.

En face de la figure s'est levée un jour la réalité, les heureuses épouses : sainte Agnès et sainte Cécile.

S'il nous était permis d'établir une nuance entre sainte Agnès et sainte Cécile, nous dirions qu'Agnès réalise davantage le type annoncé par

¹ *Genèse*, XXIX, 17.

Rébecca, et Cécile davantage le type annoncé par Rachel.

Considérons d'abord sainte Agnès :

D'une grande famille et d'une grande beauté, Agnès était poursuivie par le fils du proconsul de Rome, qui lui promettait des diamants, des perles, des richesses royales, si elle consentait à l'épouser.

Que lui répond la jeune chrétienne ?

« Un autre t'a prévenu auprès de moi. J'aime Celui que les anges servent, et dont le soleil et la lune admirent la beauté. Il m'a passé au doigt l'anneau des noces mystiques ; il a orné mon cou d'un collier de pierres précieuses, et il a suspendu à mes oreilles des perles d'un prix inestimable. »

Céleste réponse qui fait reconnaître la fiancée annoncée par Rébecca ! Comme la jeune fiancée d'Isaac, recevant d'Éliézer les bracelets d'or et les pendants d'oreille, Agnès, la fiancée du Christ, a reçu, elle aussi, les présents des noces : c'est la foi, c'est l'espérance, c'est la charité, c'est la virginité, c'est la paix, en un mot tous les dons du Saint-Esprit : bijoux du Christ offerts à sainte Agnès. Avec la Loi nouvelle, les bijoux ont passé du dehors au dedans : l'âme est devenue l'écrin. O Rébecca, ce que vous annonciez en figure, Agnès l'exprime en réalité. Et voilà pourquoi, Agnès et Rébecca, vous apparaissez vous tenant par la main !

Sainte Cécile, elle, donne la main à Rachel : dans leurs deux histoires, il y a des péripéties presque semblables.

Rachel appartenait à Jacob, il l'avait conquise, et cependant, elle lui est disputée, au point que, pour posséder Rachel, il est contraint d'accepter aussi Lia, sa sœur.

Cécile, elle aussi, appartient à Jésus; il l'a conquise au prix des plus grands sacrifices, au prix de son sang, et Cécile lui a juré sa foi.

Mais, comme Rachel disputée à Jacob, Cécile, également, est disputée au Sauveur. Sur les instances de ses parents, la jeune romaine a été contrainte d'abandonner sa main à Valérien.

Comment se terminera le différend entre Jésus et Valérien? — Le différend a surgi sous la Loi nouvelle; aussi, s'arrangera-t-il avec toutes les délicatesses de cette Loi.

Quand Cécile se trouve seule avec Valérien, forte de la vertu d'en haut, elle s'adresse doucement à lui : « Ami très cher, lui dit-elle, j'ai un secret qu'il faut que je te confie, mais peux-tu me promettre de ne point le livrer? » Ayant reçu le serment du jeune homme, elle reprit : « Ecoute. Un ange de Dieu veille sur moi, car j'appartiens à Dieu. S'il voit que tu m'aimes d'un mauvais amour, il me défendra et tu mourras; mais si tu respectes ma virginité, alors, il t'aimera comme il m'aime, et sa grâce s'étendra aussi sur toi. »

Troublé, Valérien répondit : « Cécile, pour que je puisse croire à ta parole, fais-moi voir cet ange. Quand je l'aurai vu. et si je reconnais qu'il est l'ange de Dieu, alors ce à quoi tu m'exhortes, je le

ferai. Mais si c'est un autre homme que tu aimes, sache que je vous frapperai de mon glaive et toi et lui. » Cécile reprit : « Si tu consens d'être purifié dans la fontaine qui jaillit éternellement, si tu veux croire au Dieu unique, vivant et véritable, qui règne dans les cieux, tu pourras voir l'ange qui veille sur moi. »

Valérien consent à être purifié dans les eaux du baptême, et peu après il voyait l'ange. Le messenger céleste, au visage de flamme, aux ailes splendides, tenait dans ses mains deux couronnes de roses et de lis. Il pose l'une sur la tête de Cécile, l'autre sur la tête de Valérien, et leur dit : Des jardins du ciel, je vous apporte ces fleurs. Conservez-les par votre pureté.

Était-il possible de régler le différend, entre Jésus et Valérien, d'une manière plus angélique et plus suave? Cécile aimée et possédée par Jésus, c'est bien le vrai Jacob qui aime et possède sa Rachel. Pour obtenir Rachel, Jacob consentit à aimer aussi Lia; et pour conserver Cécile, Jésus ne repousse pas Valérien : mais à condition que Valérien portera, sans jamais la laisser flétrir, la couronne de lis et de roses. De cette façon, Cécile, trésor de l'un et de l'autre, est aimée doublement : par Jésus divinement, et puis par Valérien qui est admis à l'alliance avec Cécile, pour aimer ensemble le Dieu d'amour.

Ainsi qu'on le voit, entre les deux filles des

patriarches et les deux vierges chrétiennes, il y a un premier lien charmant : celui qui unit la figure à la réalité, l'esquisse au coloris. Rachel, gracieuse esquisse de sainte Cécile, Rébecca, gracieuse esquisse de sainte Agnès. D'un côté, les figures des épouses de Jésus, de l'autre, ces heureuses épouses. Une commune lumière de grâces, de candeur, les enveloppe toutes les quatre. Mais on voit de suite, pourquoi l'éclat de sainte Agnès et de sainte Cécile surpasse celui de Rébecca et de Rachel. La possession de Jésus donne à leur visage une vivacité, qui ne se rencontre pas sur celui de leurs devancières. Lorsque la jeune Agnès répondait au fils du proconsul, qui la pressait d'accepter sa main : « J'aime Celui que les anges servent, et dont le soleil et la lune admirent la beauté », à ce moment, il passait dans ses yeux un éclair, qui n'a jamais passé dans les yeux de Rébecca. Et lorsque sainte Cécile découvrait à Valérien qu'elle était déjà aimée et possédée par Jésus, il y avait sur son front un mélange de rougeur et de bonheur, de lis et de roses, qui n'a jamais éclos sur le beau front de Rachel. Nous comparions tout à l'heure les filles des patriarches à deux chefs-d'œuvre d'albâtre. Mais chez les vierges chrétiennes qui possèdent Jésus, c'est quelque chose de mieux : dans l'albâtre reluit une flamme. Sous l'action de cette flamme prisonnière, l'albâtre s'anime, se dore : on distingue une délicatesse de travail, un fini que tout d'abord on n'avait pas aperçu. Et sur les parois étincelle ce

chiffre, gravé par Dieu dès le commencement du monde : Jésus, l'éternelle Beauté.

V

RÉBECCA ET RACHEL SONT LA BEAUTÉ DE LA TIGE OU EST NÉ JÉSUS ; SUR CETTE TIGE, SAINTE AGNÈS ET SAINTE CÉCILE FORMENT LA FLEUR A COTÉ DE JÉSUS.

C'est là le deuxième lien qui unit les filles des patriarches aux vierges chrétiennes.

La nation juive étant celle qui devait donner naissance au Messie, on l'a justement comparée à une tige précieuse plantée par Dieu. Cette tige a éprouvé bien des vicissitudes. L'adversaire ou Satan a mis tout en œuvre pour l'empêcher de fleurir. Ne pouvant arrêter sa floraison, il s'est efforcé de la défigurer, de tordre la tige. Aussi y a-t-il en elle des nœuds et des défauts. Veut-on apercevoir un nœud, un défaut? qu'on se souvienne de ce passage dans la généalogie de Jésus-Christ : «...David engendra Salomon de celle qui était femme d'Urie¹.» Le péché de David est rappelé, c'est un nœud dans la tige; il y en a d'autres, mais nonobstant leur présence, la tige, il en faut convenir, a été dans son ensemble d'une incontestable beauté et majesté. Or ce sont précisément les types de Rebecca et

¹ S. MATH., I, 6.

Rachel qui ont fourni son plus bel élancement, sa portion de rectitude la plus remarquable.

Il n'y a, en effet, qu'à se rappeler combien tout était pur et irréprochable dans le développement de la famille patriarcale. Dieu lui-même avait exprimé ce développement sous le plus beau symbole de pureté. « Levez vos yeux au ciel, répétait souvent le Seigneur aux patriarches, je développerai votre postérité comme les étoiles du ciel. » Et le Seigneur ajoutait : « Parmi ces étoiles, une étoile sortira de Jacob, *orietur stella ex Jacob*¹. » C'était la promesse du Messie. Sous ce ciel de l'Orient, où l'atmosphère est si pure, il y avait donc comme une alliance entre les étoiles du firmament et les enfants des patriarches. La famille patriarcale allait se multipliant comme ce sable d'or de la voûte des cieux. Lorsqu'on veut reconnaître et saluer le plus beau moment de la tige qui devait donner naissance au Messie, il n'y a qu'à se représenter Rébecca et Rachel appuyées, l'une et l'autre, sur leurs époux Isaac et Jacob, tous ensemble tenant leurs yeux fixés au ciel par une nuit pure et silencieuse, contemplant la poussière d'or du firmament, symbole de leur postérité, et tous avec cette espérance dans le regard : Une étoile sortira de Jacob, *orietur stella ex Jacob*. Telle fut la tige messianique au temps de ces nobles filles des patriarches.

¹ *Nombr.*, xxiv, 17.

Or, la tige a porté sa fleur, son étoile : c'est Jésus. Mais avec Jésus, ce sont aussi sainte Agnès et sainte Cécile.

Rébecca et Rachel appartenaient à la tige par leur fécondité ; sainte Agnès et sainte Cécile appartiennent à la fleur par leur virginité.

Irréprochable fécondité de la tige, céleste fleur de la virginité : c'est là le deuxième lien qui unit entre elles les filles des patriarches et les vierges chrétiennes. Mais là aussi s'ouvre un nouveau point de vue, où les visages de sainte Agnès et de sainte Cécile présentent un éclat supérieur.

Qu'y a-t-il donc sur leurs visages qui se trouve absent chez les filles des patriarches ?

Il y a un éclat qui leur vient de la contemplation ininterrompue des choses éternelles.

La virginité, en effet, dit excellemment saint Thomas d'Aquin, a pour fin la contemplation des choses divines et éternelles ; elle s'occupe de ce qui est divin, chaste et impérissable, sans mélange avec ce qui est périssable et souvent grossier.

Eh bien, c'est là ce qui rend la beauté des vierges chrétiennes supérieure à celle des filles des patriarches.

Sur les physionomies de Rébecca et de Rachel, si radieuses soient-elles — regardez-les bien — on aperçoit pourtant un pli, une ombre : c'est le pli, le nuage formé par les préoccupations inhérentes à l'état du mariage, formé par les vapeurs qui montent des choses inférieures ; leur beau regard n'est point

parfaitement limpide ; et toute la grâce de Rachel ne fait pas oublier le moment de faiblesse où, jalouse de ce que Lia soit mère avant elle, elle fait un reproche à Jacob de ce qu'elle n'a pas d'enfants.

Mais lorsque, des filles des patriarches, on passe aux visages de sainte Agnès et de sainte Cécile, devant ces physionomies de vierges, l'esprit se trouve satisfait, comme le voyageur devant un ciel intact, dépouillé de tout nuage, où ne s'étend plus que l'azur le plus uni. On sent, en les regardant, qu'on a rencontré la grande liberté des vierges, le vol des colombes, la contemplation des choses supérieures que rien de charnel ne vient ternir, la prière de l'âme qu'aucune préoccupation ne vient distraire, l'extase aux pieds de Jésus. Leur visage offre vraiment l'épanouissement de la fleur dans la lumière d'un beau jour. Oui, sainte Agnès et sainte Cécile sont la fleur, alors que Rébecca et Rachel ne sont que la tige. La tige a un rôle plus étroit, plus resserré ; celui de la fleur est le rayonnement, la largeur. La tige, bien qu'elle s'élançe vers le ciel, est retenue hélas ! constamment à la terre : la fleur est tout aérienne. Ainsi en est-il de la virginité : elle est aérienne, portée en haut, tournée vers les choses de Dieu. *La glorieuse vierge Cécile, racontent les chroniqueurs, portait sans cesse sur sa poitrine l'Évangile de Jésus, et ni le jour, ni la nuit, sa pensée n'était distraite de la prière et des entretiens avec Dieu son époux.*

Et la jeune Agnès, pressant contre son cœur le

petit agneau blanc qui lui rappelle Jésus, chantait :
Quand je l'aime, je suis pure ; quand je le touche, je suis chaste ; quand je l'embrasse, je suis vierge.

Comme vierges, sainte Agnès et sainte Cécile ont donc un éclat supérieur à celui de Rébecca et de Rachel. Une objection cependant :

Si, parce qu'elles sont vierges, sainte Agnès et sainte Cécile présentent un idéal supérieur à celui de Rébecca et de Rachel, d'autre part ne leur sont-elles pas inférieures, en ce sens qu'elles n'ont point, comme ces filles des patriarches, le souci d'une famille, et, par conséquent, le souci du prochain ?

Hâtons-nous de répondre : l'objection n'est pas sérieuse ou plutôt elle fournit l'occasion de montrer le plus radieux éclat peut-être de la virginité.

On choisit dans le christianisme l'état de virginité d'abord pour mieux prier Dieu, mais aussi pour mieux servir le prochain. En extase du côté du ciel, dans la charité du côté de la terre, telle est la double attitude des vierges. Au jour de la fête anniversaire de sainte Cécile, l'Église fait entendre dans ses hymnes cette strophe ravissante : Cécile votre servante, ô Seigneur, travaille à vous servir, semblable à une abeille industrielle *Cæcilia famula tua quasi apis tibi argumentosa deservit.* La liturgie chrétienne ne pouvait pas trouver une comparaison plus délicate : celle de l'abeille sur la fleur, pour mieux exprimer le rapport qui existe entre la virginité et la charité. La virginité est la fleur, oui ; mais la vierge, industrielle comme

l'abeille, cherchera dans sa fleur couverte des rosées de la grâce, cherchera dans sa virginité les sucres qui composeront le miel exquis de sa charité. Voilà pourquoi Cécile est douce pour Valérien, douce pour Tiburce, le frère de Valérien, douce pour tous les membres de cette famille payenne ; elle les gagne, elle les attire, elle les embaume tous de Jésus-Christ. Et lorsqu'elle les a tous gagnés, abeille infatigable dans son industrie, elle ouvre sa propre demeure comme une ruche, sa somptueuse demeure de patricienne romaine, elle l'ouvre à tous les pauvres, à tous les paralytiques, à tous les indigents de la primitive Église. Chacun y a sa place, chacun devient un frère. Le cœur de la vierge ressemble au rayon de miel divisé en beaucoup de cellules.

Et ainsi, au point de vue de la beauté du dévouement dans le service du prochain, les vierges chrétiennes ne sont pas inférieures aux filles des patriarches. Bien mieux, c'est encore aux vierges que demeure l'avantage. Rébecca, inclinant son urne vers Éliézer ne vaut pas Cécile procurant à Valérien, à Tiburce, à tant de fronts inclinés l'eau du baptême qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Rachel, entourée de ses enfants et de ses serviteurs, ne vaut pas non plus Cécile entourée de cette foule de néophytes et de pauvres qui bénissent la patricienne du don de ses richesses, mais surtout du don de la foi. Ah ! lorsqu'on se rappelle que, dans l'Ancien Testament, les anges sont venus quelque-

fois recevoir l'hospitalité sous la tente des patriarches — Abraham, dit la Genèse, assis à la porte de sa tente, aperçut trois anges; il se prosterna en terre, et leur dit : *Si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, ne passez pas la maison de votre serviteur* — lorsqu'on se rappelle, disons-nous, cette belle scène de la famille patriarcale offrant l'hospitalité aux anges, on se retourne cependant vers la demeure de sainte Cécile et l'on s'écrie : O demeure de Cécile, aujourd'hui transformée en église, en toi la scène fut plus belle; dans la tente des patriarches, les anges ont reçu l'hospitalité; mais en toi, lorsque Cécile accueillit les pauvres, les paralytiques et en fit sa famille, ce furent les anges, sous la forme des vierges chrétiennes qui, cette fois, donnèrent l'hospitalité !

VI

REBECCA ET RACHEL SONT, AVEC LA PARURE DES VERTUS PATRIARCALES, LA PERFECTION MORALE COMMENCÉE :

SAINTE AGNÈS ET SAINTE CÉCILE SONT, AVEC LA POURPRE DU MARTYRE, LA PERFECTION MORALE ACHÉVÉE.

Tout ce qui précède dans ce parallèle prouve bien qu'il n'est pas un contraste. Le contraste est une opposition; or il n'y a nulle opposition entre ces figures chrétiennes et ces figures juives. Si, au lieu

de Rébecca et de Rachel nous avons appelé en parallèle, avec sainte Agnès et sainte Cécile, des figures païennes, une Lucrece et une Cléopâtre, oui. alors il y aurait eu contraste : car rien n'est plus opposé que la physionomie chrétienne et la physionomie païenne. Mais entre une physionomie de la nouvelle alliance et une autre physionomie de l'ancienne alliance, il n'y a ni contraste, ni opposition ; sans quoi, Dieu qui est l'auteur de l'une et de l'autre paraîtrait en contradiction avec lui-même.

Mais alors quelle est la nuance qui distingue Rébecca et Rachel, filles des patriarches, de sainte Agnès et de sainte Cécile, vierges chrétiennes ? Uniquement cette nuance que saint Thomas d'Aquin appelle la marche du moins parfait au plus parfait.

De la loi juive à la loi chrétienne, dit le grand Docteur, il y a passage du moins parfait au plus parfait.

Eh bien, c'est là toute la différence qui existe entre Rébecca et Rachel d'une part, sainte Agnès et sainte Cécile de l'autre. Les unes ont un rôle moins parfait, les autres un rôle plus parfait ; les unes ont des qualités inférieures, les autres des qualités supérieures. Mais elles se tiennent et sont inséparables, comme ce qui commence tient à ce qui est achevé, comme le crépuscule du matin tient au plein jour qui l'achève, comme le tronc tient au feuillage et aux fleurs qui le couronnent.

En effet, il suffit de jeter un simple coup d'œil sur Rébecca et Rachel, pour comprendre qu'elles ne

sont encore que la perfection morale commencée. Avec elles, la vertu est à ses débuts. Ces jeunes filles sont candides, elles sont affables, prévenantes, elles aiment Dieu et le prochain. Mais toutes ces vertus n'ont que la simplicité patriarcale; c'est le naturel parfait, mais dans son domaine propre, qui ne dépasse ni les exigences, ni les forces de la nature. Ce n'est pas encore l'ordre surnaturel, avec ses délicatesses sublimes et ses aspirations à une sainteté consommée. C'est pourquoi on devine, quand on considère ces aimables enfants des patriarches, que la vertu n'a point dit son dernier mot dans leur type exquis et que la perfection n'a pas atteint avec elles ses cimes les plus élevées. Et cela est tellement vrai que, devant la pleine satisfaction qu'inspirent les affables prévenances de Rébecca, si on osait formuler un vœu à son égard, et si déjà l'aimable jeune fille n'était unie au Christ par son rôle figuratif, on lui souhaiterait de recevoir elle-même en baptême l'eau que son urne épanchait vers les lèvres d'Éliézer.

Il n'y a donc nulle opposition entre la physionomie des filles des patriarches, et la physionomie des vierges chrétiennes, mais simplement cette progression charmante qui s'appelle la transition du moins parfait au plus parfait, de l'aurore au plein jour. C'est là le troisième lien qui les unit entre elles.

Mais alors, puisque sainte Agnès et sainte Cécile sont la perfection morale achevée, il n'est plus étonnant que sur leur visage reluise un éclat auquel

rien ne se peut comparer sur le visage de Rébecca et de Rachel.

Quel est donc cet éclat de la perfection morale achevée?

Disons-nous qu'il vient de la virginité? qu'il vient de la charité? qu'il vient de l'humilité? Ce serait d'abord, en partie, nous répéter; et puis, en bornant là ces trois vertus surnaturelles, nous n'aurions pas nommé le dernier effort de la perfection humaine soulevée par l'Infini.

Plus excellent que la virginité, appuyé sur l'humilité, et dernier effort de la charité, un acte héroïque existe dans le domaine de la perfection; il est le couronnement ici-bas de tout l'édifice de la vertu: cet acte héroïque, c'est le martyr.

Eh bien, le martyr, voilà ce qui vient répandre sur le visage de sainte Agnès et de sainte Cécile un éclat supérieur et définitif.

A quoi allons-nous comparer cet éclat?

Qui ne s'est rendu compte, parfois, de l'effet produit par une ruine antique au sein d'un beau paysage? Elle en rehausse la beauté. Les ruines inspirent une douce mélancolie, et cette teinte de mélancolie ajoute au charme du paysage. Qu'y a-t-il de plus gracieux qu'un nid de colombe qui s'est placé au sommet d'une vieille tour, qu'une fleur qui sort des crevasses d'une muraille abandonnée, que les grands murs couverts de mousse? Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Elles

nous rappellent que nous ne faisons que passer ici-bas, que notre âme est une exilée. Et lorsqu'elles sont placées dans un tableau, dans une scène de la nature, en vain on cherche à porter les yeux autre part : ils reviennent toujours s'attacher sur elles.

Voyageur au mystère de la vie, il nous a été donné de goûter le charme attaché aux ruines. C'était dans la campagne romaine, au déclin d'une journée de printemps. La campagne de Rome présente des contrastes, et par conséquent des beautés d'un effet incomparable. Sévère comme le dogme à certains endroits, elle ressemble, en d'autres, à une virginale fiancée parée pour son Époux céleste. Ciel d'Italie, d'une transparence si pure qu'on aurait cru que le visible allait se fendre pour laisser apparaître l'invisible, montagnes admirablement découpées dans le lointain, palmiers et cèdres de l'Orient transportés dans les jardins de la Ville Éternelle, formaient un spectacle enchanteur et saisissant. Mais ce qui venait donner comme le dernier coup de pinceau à ce paysage unique dans le monde, c'étaient les ruines fameuses dont cette campagne est parsemée. Lorsque, à la fin d'une journée de printemps, alors que le soleil regrette de quitter cet horizon de Rome et que les ombres transparentes semblent craindre de cacher le beau ciel d'Italie, lorsque les derniers rayons de lumière viennent tomber sur ces ruines comme pour leur demander, en suppliant, une dernière beauté en faveur du paysage, le spectacle alors devient

magique sous cet adieu de la lumière, les ruines prennent une teinte rose, elles oublient un instant leurs aspects austères; il y a comme un combat entre la mélancolie et la sérénité, et la sérénité devient plus belle au contact de la mélancolie. Ce moment dans la campagne romaine est sublime, on n'en perd jamais le souvenir.

Revenons à nos chères saintes. L'effet que produisent les ruines dans la beauté du paysage, la souffrance et le martyre le transportent dans la beauté de la physionomie humaine. La souffrance et le martyre ont répandu sur sainte Cécile et sur sainte Agnès un éclat de mélancolie mêlé de bonheur, qui rehausse tout le reste. On n'oublie pas la soirée dans la campagne romaine; on oublie moins encore la manière dont sainte Cécile repose dans son tombeau.

La jeune sainte sommeille dans l'attitude où l'a mise son martyre. Elle n'est pas étendue sur le dos comme un cadavre dans son sépulcre, mais sur le côté. Au moment suprême où, après avoir tant souffert pour Jésus-Christ, son âme allait s'envoler au ciel, comme si elle eût voulu garder le secret du dernier soupir qu'elle envoyait au divin objet de son unique amour, et cacher aux hommes sa dernière beauté, elle tourna contre terre sa tête sillonnée par le glaive : son visage est resté dans cette attitude de l'humilité. Ses mains sont doucement affaissées : à la main droite trois doigts sont étendus, et les autres fermés; à la main gauche,

l'index seul est étendu, et tous les autres doigts sont fermés; trois et un, pour désigner trois personnes, mais un seul Dieu, un seul Dieu en trois personnes : croyance pour laquelle Cécile a été si heureuse de verser son sang !

En présence de ce tombeau, comme en présence de celui de sainte Agnès et de tous les martyrs, on éprouve vraiment l'extase que nous décrivions tout à l'heure à propos de la campagne romaine. C'est l'effet des ruines dans le paysage, le combat de la sérénité et de la mélancolie à la fin d'une belle journée. Le martyr est à l'éclat de la physionomie humaine ce qu'est le coucher de soleil à la nature empourprée.

Rébecca et Rachel, vous êtes bien belles, mais vous n'avez pas dans le regard l'ineffable et suprême élancement que donne l'amour qui meurt en sacrifice. Vous êtes bien belles, mais vous n'avez pas ce sourire de vierge qui erre sur des lèvres de martyr, et qui s'éteint dans la douleur pour rester vierge. Au commencement du parallèle, il nous semblait apercevoir les filles des patriarches à côté des vierges chrétiennes : sainte Agnès et sainte Cécile au milieu, Rébecca à côté de sainte Agnès, Rachel à côté de sainte Cécile. Mais à la fin du parallèle et après la consommation du sacrifice, il est permis d'entrevoir dans la Jérusalem des cieux un spectacle qui excite les applaudissements des anges : Rébecca et Rachel quittent leurs rangs, s'agenouillent devant leurs

sœurs chrétiennes, et leur remettent elles-mêmes dans les mains la palme du martyre et de la supériorité!

VII

La conclusion suivante ne découle-t-elle pas de ce parallèle?

Tous les genres de vie, les vocations et les grâces d'état, les dons de la nouvelle alliance et ceux de l'ancienne, bien loin de se nuire et d'entrer en lutte, comme le dépeignent la faiblesse et l'étroitesse humaine, forment dans l'Église de Dieu un harmonieux concert. S'il y a ici éclat plus vif ou supériorité et là couleur plus modeste ou infériorité, la divine charité unifie toutes les nuances. Ainsi se justifie cette parole de félicitation, si souvent adressée au Christ à propos de son Église : *La Reine s'est tenue à votre droite, parée d'un vêtement tissu d'or, agrémenté de la plus riche variété*¹.

Dans cette variété où brillent la tiare des pontifes, la mitre des évêques, l'aube des prêtres, la bure des moines, la chaussure des missionnaires, le voile des vierges, la bague d'alliance des mariages, les croix de chevaliers et de commandeurs; dans cette variété qui ajoute à sa parure, l'Église montre avec une action de grâce émue la pourpre des martyrs. Ah! l'Église s'applaudit de cette pourpre, parce

¹ Ps. XLIV. 10

qu'elle lui sert à témoigner à son divin Époux combien il est aimé.

En effet, par le martyre, des messagers de la terre viennent dire à Dieu dans son ciel : Seigneur, la terre vous aime, et les glaces de l'égoïsme ne prévaudront jamais contre les ardeurs du saint amour. Par le martyre, celui qui n'a pu recevoir l'eau du baptême et se laver de la tache originelle, s'élance au ciel avec ce cri : Jésus, je vous ai aimé plus que ma vie ! Par le martyre, celui qui était tombé bien bas, même dans l'apostasie, entend les anges chanter auprès du tribunal du souverain Juge : là où abondait l'iniquité, surabonde la charité. Par le martyre, l'apôtre qui pleurait sur la stérilité de ses sueurs auprès des sauvages, contemple, du sein de Dieu, sa chère peuplade transfigurée. Par le martyre, un humble catéchiste réalise ce vœu inspiré par la sainteté de l'Église : Je ne suis pas digne, Seigneur, de devenir par la prêtrise une pierre dans la construction de votre saint Temple : mais puissent ma chair et mon sang broyés ensemble servir de ciment pour relier les pierres ! Par le martyre enfin, sentier bordé de palmes, raccourci de la terre au ciel, les âmes vont, sans retard, jouir de la possession de Dieu.

Or, l'Église, récapitulant toutes ces fins du martyre, recueillant précieusement tous les actes de l'héroïsme catholique, en compose l'éclat de sa pourpre et en forme une strophe de son glorieux *Te Deum*.

Elle est tellement éclatante, sa pourpre, qu'elle

a passé à l'état d'institution : elle est devenue l'apanage du sacré Collège des cardinaux, et chaque prince de l'Église, en revêtant la pourpre romaine, fait serment de défendre les droits de l'Église jusqu'à l'effusion de son sang.

Quant au *Te Deum*, quelle splendeur dans sa composition, où la pourpre, également, n'est pas absente.

Un mot sur sa splendeur :

Le *Te Deum*, est le chant de la victoire et des événements extraordinaires, il est l'hymne de l'immensité dans le temps et dans l'espace, de l'unité dans la variété : toutes les vocations, toutes les attributions, tous les emplois, tous les services des êtres doués d'intelligence et d'amour y viennent exalter leur Créateur, leur Rédempteur, leur Sanctificateur, dans le même transport d'admiration et de reconnaissance :

C'est vous, ô Dieu, que nous louons, vous que nous reconnaissons pour Seigneur !

Toute la terre vous révère comme le père et la source de tout être.

Les Anges, et toutes les Puissances célestes ;

Les Chérubins et les Séraphins, d'une voix incessante, redisent de vous :

Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des armées !

Les cieux et la terre sont remplis de la majesté de votre gloire.

Le chœur glorieux des Apôtres,

La troupe vénérable des Prophètes,

La brillante armée des Martyrs chantent vos louanges.

Par toute la terre, la sainte Église vous célèbre,
 Père d'une infinie majesté;
 Elle adore votre Fils unique et véritable,
 Et le Saint-Esprit consolateur.

Vous êtes le Roi de gloire, ô Christ!

Vous êtes le Fils éternel du Père.

Prenant la nature de l'homme, pour le délivrer, vous
 n'avez pas dédaigné le sein d'une vierge.

Brisant l'aiguillon de la mort, vous avez ouvert aux
 croyants le royaume des cieux.

Vous êtes assis à la droite de Dieu, dans la gloire du
 Père.

Vous reviendrez comme juge, nous le croyons.

Daignez donc secourir vos serviteurs que vous avez
 rachetés de votre précieux sang.

Mettez-nous au rang de vos Saints, pour jouir avec
 eux de la vie éternelle.....¹.

Quelle pompe, quelle ampleur dans ce cantique
 des gestes de Dieu et des attributions des créatures!
 Il n'oublie rien, il embrasse tout : on sent que la
 vérité est là. Ne semble-t-il pas qu'on entende son
 immense action de grâce comme le bruit réuni de
 tous les fleuves de la création? Ne semble-t-il pas
 qu'on aperçoive les élancements superbes de tous
 les océans, montant du fini vers l'infini? L'action
 de grâce vient battre la rive de l'éternité et la
 couvrir de ses flots d'amour.

Or, parmi ces élancements, il y en a qui sont

¹ Le *Te Deum* aurait pour auteurs saint Augustin et
 saint Ambroise.

plus hardis ; parmi ces battements, il y en a qui sont plus sonores : ce sont des flots empourprés, ce sont les voix des martyrs. Leur bruit est semblable à une armée de vainqueurs dans l'ivresse de son triomphe : *Te martyrum candidatus laudat exercitus.*

Voilà l'Église parée de la pourpre à côté de la Vierge Marie, sa reine.

CHAPITRE XIII

LA ROYALE TOUR DE DAVID DÉFENSE INEXPUGNABLE ET OBSERVATOIRE DE MISÉRICORDE AU MILIEU DE LA CITÉ DE DIEU

I. Particularités historiques sur la tour élevée par David à Jérusalem.— II. De quelle manière la Très Sainte Vierge est devenue la Tour de David par excellence.— III. Le premier but de la construction d'une tour est de protéger et de repousser : Marie protège tous ceux qui viennent se réfugier dans ses bras ; elle est leur tour inexpugnable.— IV. Elle est aussi la forteresse de l'Église. Comment, à elle seule, elle a fait rouler dans le vide toutes les hérésies ; démonstration tirée des boucliers qui étaient appendus aux murailles de la tour de David. — V. Deux protections rassurantes pour les maisons religieuses menacées par l'impiété contemporaine : un royal Porte-clefs joint son secours à celui de la royale Tour. — VI. Le deuxième but de l'élévation d'une tour est d'observer au loin. Souvenir de la chute de David rattachée à la terrasse de sa tour. Réparation commencée dans l'oratoire de repentir, situé au-dessous de la terrasse ; réparation achevée dans le rôle de la nouvelle Tour de David, devenue l'Observatoire de la miséricorde. Les retours des égarés que Marie annonce au ciel et à la terre.

I

Il est écrit au deuxième livre des Rois¹ qu'après avoir pris Jérusalem sur les Jébuséens, David la purifia, la fortifia, se l'appropriâ tellement et la

¹ Chap. v, 17.

fit si belle qu'il la nomma avec complaisance la cité de David. Puis, voulant la mettre à l'abri des incursions des peuples voisins toujours en armes, il compléta à un endroit abrupt du mont Sion, où deux gouffres s'ouvraient de chaque côté, une tour d'une force et d'une magnificence extraordinaires, ornement de la cité autant que forteresse ; son nom également lui fut donné la tour de David¹.

Cette tour — chose remarquable dans les fastes militaires — était couverte au dehors de boucliers et d'armes de guerre qui pendaient à ses murailles : pour l'effroi des ennemis, et aussi pour l'ornementation. *Mille boucliers*, est-il rapporté au Cantique des cantiques, *y sont suspendus, et toutes les armes des plus vaillants*². On doit inférer de ce texte que les plus braves en Israël obtenaient sans doute, comme honneur et récompense, d'y suspendre leurs armes en trophées extérieurs. Tout Jérusalem les apercevait, et en était fière ; et lorsque, au matin, sous ce ciel pur d'Orient, le soleil dardait ses rayons au milieu de ces mille boucliers et de ces lames d'acier qui étaient suspendus, le scintillement devait être aussi éblouissant que redoutable ;

¹ La tour de David, très haute et très forte, se trouvait placée à l'angle de deux gouffres, sur la crête d'une roche abrupte ; elle était bâtie de pierres carrées, indissolublement unies entr'elles par des armatures de plomb et de fer. Elle était d'une force et d'une beauté extraordinaires. (Guillaume de Tyr. — Lamy.)

² *Cantiq.*, iv., 4.

le Philistin et le Moabite qui avait rôdé durant les ténèbres autour des murs de Jérusalem, s'enfuyait au plus vite, comprenant la leçon écrite sur les murailles de la tour majestueuse.

Elle était si majestueuse, si rayonnante, que l'auteur inspiré du Cantique des cantiques l'a prise comme terme de comparaison. Chez le peuple juif, on le sait — et nous ne nous lassons pas de le faire remarquer — tout était figuratif, tout avait une signification plus haute. Aussi lorsque le Cantique décrivant, sous des symboles hardis comme l'amour, la beauté de l'Épouse, veut donner à comprendre combien son cou était gracieux au milieu des perles suspendues en collier et qui augmentaient son éclat, il rappelle la tour de David : *Votre cou est comme la tour de David ; mille boucliers pendent à ses murs, et toutes les armes des plus vaillants.*

Telles sont les particularités que l'histoire sacrée et la tradition ont conservées sur cette célèbre tour. Voyons maintenant les applications.

II

La Vierge Marie est la Tour de David par excellence. L'Église le déclare dans ses litanies, et les fidèles ne cessent d'implorer la Vierge sous cette brillante dénomination.

Mais ce qu'on ignore généralement et ce qu'il

paraît doux d'élucider — car il y a une infinie douceur à élucider tout ce qui concerne Marie — c'est de connaître ce qui a procuré à Marie cette dénomination. De quelle manière est-elle devenue la tour de David par excellence ; en quelles circonstances a-t-elle acquis et mérité ce titre ?

Principe d'architecture :

On bâtit les tours pour qu'elles soient des lieux de défense, des postes d'observation, et aussi pour qu'elles contribuent à l'élégance d'une construction. Sous ces différents aspects, on peut considérer leur *hauteur*, leur *beauté*, leur *solidité*, leur *armement*, la *protection* qu'elles fournissent. Or, de quelle manière tout cela s'applique-t-il à la très sainte Vierge ?

1° Sa *hauteur* ou élévation, comme Tour de David. L'archange Gabriel lui avait dit : « Ne craignez pas, ô Marie, *la vertu du Très-Haut vous ombragera.* » Le Très-Haut qui l'ombrage ! Dès ce moment, tout en elle devient sublime, son état, sa pensée, sa contemplation, sa conversation avec les cieux. « *Elle touchait aux cieux, en étant sur terre*¹. » C'était bien la cime de la tour.

2° Sa *beauté*, son *élégance*. Le Cantique des cantiques avait dit : *Votre cou — entouré de perles — est comme la tour de David.* A-t-on jamais pensé, pour la réalisation parfaite de ce texte, aux

¹ *Cælos attingebat, stans in terra.* — (RICHARD DE SAINT-LAURENT.)

deux petits bras de l'Enfant-Jésus autour du cou d'ivoire de la fille de David ? Dites, anges du ciel, dites, filles d'Israël, avez-vous aperçu, avez-vous étalé au jour de vos plus brillantes parures, quelque chose de plus radieux ? Quelles perles étaient dignes d'être comparées aux petits bras et au front de l'Enfant-Dieu reposant sur le cou de la Vierge sans tache !

3° Sa *fermeté* ou *solidité*. Elle était debout sur le Golgotha, au milieu des convulsions de la nature, alors même que son propre cœur était abîmé dans une douleur immense comme la mer. Le *Stabat* de sa fermeté est unique. A ce moment, l'enfer comprit que le *tu es Petrus* qui devait faire la solidité de l'Église, aurait pour pendant le *Stabat* de la tour de David.

4° Son *armement*. Elle fut solennellement armée le jour de la Pentecôte, lorsque l'Esprit-Saint descendit sur elle, en premier. Oh ! qu'elle fut bien munie, munie de toutes les armes nécessaires aux enfants de Dieu. Veut-on connaître quelques-uns des mille boucliers dont elle dispose ? car il est écrit, *mille boucliers pendent à ses murailles* : le bouclier de la chasteté contre la luxure, le bouclier de l'humilité contre l'orgueil, le bouclier de la charité contre l'envie¹. A Elle, *les plus vaillants vien-*

¹ *Ibi pendet clypeus castitatis contra luxuriam, humilitatis contra superbiam, caritatis contra invidiam.* — (ALBERT LE GRAND, Sur le livre du Cantique.)

dront demander leurs armes : les Apôtres lui devront leur foi ; les martyrs, leur intrépidité ; les Vierges, leur pureté ; les docteurs, leur sagesse ; les anachorètes, leur austérité ¹. Elle est l'arsenal où se trouvent agglomérées, pour jusqu'à la fin des siècles, les ressources de la lutte contre la chair, le monde, l'enfer.

5° Enfin, comme la Vierge Marie devait succéder à la tour de David matérielle et figurative, elle habita, après la mort de son divin Fils, sur le mont Sion, où David avait élevé ses constructions fameuses, et où se trouvait la maison de Jean devenue son asile. La fille de David fut donc aperçue là par toute la primitive Église. Puis la tour matérielle, lors du sac de Jérusalem, s'enveloppa de deuil parce que son rôle était fini, et Marie prit sa place. Titus, maître de la ville, fit passer la charrue sur les ruines, selon l'énergique expression du temps : mais il respecta la tour. Son but était d'en faire un trophée qui serait pour les générations futures un témoignage de la valeur des Romains, capables de prendre de semblables forteresses. Mais, dans ce respect de la tour de David, la Providence avait un but supé-

¹ *In ipsa fortium armatura, ibi fides Apostolorum, ibi fortitudo martyrum, ibi puritas Virginum, Doctorum sapientia, Anachoritarum paupertas, ibi denique omnium sanctorum virtus agglomerata reperitur.* — (S. THOMAS DE VILLENEUVE, serm. sur l'Assompt.)

rieur : celui de faire saluer Marie sur un trône que ni la longueur des siècles ni la main des hommes n'ont pu ébranler, au milieu des ruines qui l'entourent¹.

Résumons les qualités de la vivante et immortelle Tour de David : haute jusqu'au Très-Haut, avec cela d'une élégance incomparable, ferme à sa base et dans tout son être autant que le rocher de Pierre, munie abondamment de tous les genres possibles d'armures et de secours, la Vierge Marie apparaît de tous les points de l'Église, qu'elle domine et protège, comme étant la tour de David par excellence. Examinons maintenant comment elle protège tous ceux qui accourent se confier à elle, comment elle est leur défense inexpugnable; et aussi, ce qu'elle aperçoit au loin, de son élévation. Car protéger et observer au loin, ce sont les deux buts pour lesquels une tour est construite.

¹ Voici l'aspect et les dimensions de cette tour subsistant encore aujourd'hui : « La partie supérieure en est moins ancienne que la partie inférieure, laquelle est construite de grosses pierres frustes taillées à bossages, de 1 à 4 mètres de long sur environ 1 mètres 1/2 de haut. La hauteur de la partie antique, qui est très probablement une construction jébuséenne, est de 12 mètres au-dessus du fond du fossé, sa longueur de 20 mètres et sa largeur de 17. Cette partie ne présente aucune ouverture. C'est à la naissance de la partie supérieure que se trouve à la face nord la fenêtre donnant dans l'oratoire de David. » (*La Terre sainte*, par le frère LIÉVIN.)

III

Se jeter dans ses bras, c'est se réfugier dans une tour inexpugnable. Il suffit qu'on lui dise : sainte Mère de Dieu, nous nous réfugions sous votre protection, *sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix*, pour que la protection soit assurée et l'abri inviolable, quel que soit le péril et quel que soit le réfugié. Elle protège tout ce qui accourt à elle.

Voici une innocente enfant qui arrive tout effrayée, elle a compris le danger pour la première fois, elle fuit un ravisseur. « Divine Mère, j'ai peur, secouez-moi, *entourez-moi*. » Oh ! comme la Tour de David étincelle de mille feux, de tous les feux de la grâce, pour préserver cette petite âme infiniment plus précieuse que ne l'étaient les maisons et jardins de Jérusalem sous la garde de l'ancienne tour.

Voici un pauvre être peureux dans les combats de la vie, un être timide comme il y en a tant, et qui n'ose se confier à personne. Mais il s'est blotti en quelque sorte auprès de Marie ; à elle, il ose dire sa timidité, montrer sa pauvreté, ses souffrances. Elle répondra pour lui, le gardera, le cachera en quelque sorte, le garantira, car elle est la Tour des timides, comme l'appelle délicieusement un Père, *Turris ad pavidos*¹.

¹ PETRUS CELLENSIS, serm. 6 de Adventu.

Mais voici un pécheur, un grand pécheur, qui accourt lui demander protection. Il s'est décidé à briser avec une vie d'iniquités, à s'enfuir de la captivité; il a jeté ses chaînes de déshonneur, et il est venu : mais le démon le poursuit, comme étant son maître. Il lui appartient en effet. Le tyran n'entend pas que sa proie lui échappe; il le poursuit, le tourmente, va le reprendre. La tour s'ouvre : l'heureux fugitif se sent dans les bras de Marie, il est en sûreté. Le démon a beau multiplier aboiements de chiens furieux ou circuits de bête fauve : *le cruel devastateur* est arrêté¹. Oh ! comme la rage l'agite et lui fait détester la Tour.

« Rends-moi tes armes », disait, dans l'antiquité, un assiégeant.

— « Viens les prendre », répondit l'assiégé.

Le démon dit à la Vierge : « Rends-moi cette âme, elle m'appartient. »

— « Viens la prendre », répond la Vierge.

Aussi bien, de la part de la Vierge, les stratagèmes de guerre ont la légèreté et la finesse de la femme. Que de fois n'aura-t-elle pas couvert de ridicule devant les anges, les poursuites et recherches de Lucifer, en renouvelant, en faveur d'une âme ou d'une institution, ce joli trait de la vie de saint Félix de Nole : « Le saint était poursuivi par des satellites. Il se cacha dans un trou d'une vieille

¹ *Turis fortitudinis, tuens nos a facie crudelis vastatoris.*
(S. BONAVENTURE. in psalterio B. Virg. Mariæ.)

muraille. Une toile d'araignée, qui tout à coup recouvrit l'entrée de cette ouverture, empêcha ses ennemis de soupçonner qu'un homme eût pu récemment passer par là ¹. » Dans l'histoire du salut des âmes, un assemblage de fils, soudainement tissés sur un signe de Marie, vient souvent égarer des recherches savantes et homicides : la Tour se plait alors à dérouter et à confondre, moins avec un bouclier qu'avec une toile d'araignée, les poursuites retentissantes de l'enfer.

Honneur et merci à vous, ô Tour inexpugnable ! vos protections et vos victoires sont d'une variété infinie. Vous tenez en respect et à distance les légions infernales. Elles vous considèrent avec rage et tremblement. Oh ! lorsqu'on vous dit : Sainte Mère de Dieu, *je me tiens près de vous*, n'importe quelle tentation, n'importe quelle parole dangereuse, n'importe quelle flatterie perfide, n'importe quelles embûches, ressemblent à des flèches qui, lancées, retombent émoussées au pied de la Tour ².

Qu'est-ce donc qui fait, ô Marie, que vous êtes inexpugnable ?

Un docteur répond :

C'est que, sur son territoire virginal, elle n'a jamais payé tribut au Diable ³.

¹ Leçon du Bréviaire au 4 janvier.

² *Tentationum ac periculorum tela rejiciens.* (S. JEAN DAMASC.)

³ *Inexpugnabilis, quæ nunquam diabolo præstitit tributum.*

Nous devons nous borner sur les réflexions des saints docteurs. Mais comment ne pas citer encore celle qui fait remarquer qu'une tour est quelquefois une prison. Si jamais mon cœur devenait volage, je vous demande, ô Marie, de l'enfermer en vous comme une prison d'amour. C'est l'aimable et forte pensée du B. Ernest de Prague : « Si nous sentons, dit-il, que notre cœur devienne volage, ou sensuel, ou grossier, ou larron, enfermons-le ; mais que ce soit dans la Tour de David, afin qu'il se civilise et se transforme. *Turris in qua cor nostrum, aut quia fugitivum, aut quia lascivum, aut quia silvestre, aut quia fur et latro, recludere debemus, ut incarceretur, ut domesticetur, ut mutetur.* » Je vous l'apporte, ô Marie, ce léger, cet ingrat, enfermez-le dans la plus haute tour : mais vous-même, soyez sa prison d'amour.

IV

Du particulier passons au général. La protection offerte à chaque fidèle, la royale Tour de David l'étend à l'Église catholique tout entière. Elle se tient comme une forteresse au milieu de la cité de Dieu. En quelque endroit qu'il livre un assaut, l'ennemi la trouve comme une place de guerre.

Qu'on se représente une citadelle imprenable, le soir d'un assaut. Au bas de ses murailles gisent pêle-mêle des échelles brisées, des tronçons d'armes de toutes sortes, des machines de guerre aban-

données, et les fossés sont remplis de cadavres d'hommes et de chevaux. Tel est le spectacle que présente le dénouement de chaque hérésie ou de chaque persécution, dans l'histoire de l'Église : les assaillants sont étendus sans vie aux pieds de Marie. La Tour les a culbutés dans les ravins. Là, ont roulé, de siècle en siècle, l'arianisme, le nestorianisme, le pélagianisme, les tentatives des Sarrasins, l'erreur des Albigeois, les complots des schismes et des hérésies : sur tous ces cadavres d'erreurs et de haines, l'Église universelle vient, à certains jours de fête, féliciter et acclamer la Vierge avec ce chant de triomphe : *Réjouissez-vous, Vierge Marie! à vous seule, vous avez détruit toutes les hérésies par tout l'univers*¹.

Expliquons cette louange de l'Église. En quelle manière peut-on dire que la Vierge a exterminé, à elle seule, toutes les hérésies? Il y a plusieurs solides explications. En voici une qui a le mérite d'être tirée de la tour même de David :

Cette royale et superbe forteresse, avons-nous dit plus haut, en citant le Cantique des cantiques, avait une ornementation étincelante qui contribuait à l'effroi des ennemis. *Mille boucliers y étaient appendus, avec les armes des plus vaillants*. Un passage du livre des Machabées achève de dépeindre l'effet que devait produire une pareille agglomération sur les flancs de la tour : *Lorsque le soleil eut*

¹ *Bréviaire rom.*, office de la Purification.

*frappé de ses rayons les boucliers d'or et d'airain, il en rejaillit un éclat sur les montagnes d'alentour, qui brillèrent comme des lampes ardentes*¹. Ajoutons que, pour les boucliers d'acier ou d'airain, on augmentait leur brillant en les faisant reluire avec de l'huile; voilà pourquoi il y a dans un endroit d'Isaïe cette exhortation : *Princes, oignez vos boucliers*².

Tels étaient, au temps de l'ancienne Loi, le but de défense et l'étincellement des boucliers rangés aux flancs de la tour de David.

Or, si remarquable que fût l'aspect triomphateur de la célèbre forteresse, il allait s'éclipser ou plutôt se fondre dans celui que le chant de l'Église salue de la sorte : *Réjouissez-vous, Vierge Marie! à vous seule, vous avez détruit toutes les hérésies par tout l'univers.*

En effet, Marie a aussi ses boucliers et ses trophées d'armes. Apparaissent et rangez-vous autour de la Femme forte, pour l'aider à exterminer les hérésies, vaillants évêques, imposants conciles, providentiels athlètes : vous ne faites qu'un avec elle, vous êtes sa ceinture de boucliers; elle vous oppose à tous les assauts de l'enfer.

Quel bouclier que le grand Athanase, cet intrépide évêque d'Alexandrie! Durant quarante-six ans il tint tête à l'arianisme qui niait la divinité du

¹ *1er livre des Machabées, vi, 39.*

² *ISAÏE, XXI, 5.*

Christ. Demandant à la Vierge ses lumineuses réfutations, il se plaisait à répéter : *Le Fils de Dieu s'est fait Fils de l'homme, pour que le Fils de l'Homme, c'est-à-dire d'Adam, fût fait Fils de Dieu.* En proie à d'innombrables vexations et calamités de la part des ariens, puissants auprès des empereurs, il parcourut en exilé une grande partie de la terre. Il fut obligé de se cacher cinq ans dans une citerne desséchée, où un ami, qui seul connaissait sa retraite, lui apportait sa nourriture. A Alexandrie même, il dut chercher un refuge, durant quatre mois, dans le tombeau de son père. Mais pour l'indomptable évêque, citerne et tombeau étaient l'intérieur de la Tour de David. Le bréviaire romain termine sa biographie par cette fine remarque : « Après que Dieu l'eut conservé au milieu de tant et de si grands périls, il mourut dans son lit à Alexandrie » ; l'arianisme, au contraire, gisait dans le ravin.

Quel bouclier que saint Augustin, quels trophées d'armes que ses écrits ! Le manichéisme était alors une hydre à mille têtes, soufflant les désordres les plus honteux. La Tour d'ivoire les écrasa, par le bras et l'éloquence de son serviteur. Augustin opposait ainsi l'ivoire aux désordres : « C'est par vous, ô Mère du Seigneur, que la dignité virginale a pris commencement sur la terre ; par vous, ô Marie, qui avez mérité d'avoir un Fils, mais qui n'avez pas mérité de l'avoir en cessant d'être vierge. Pour l'honneur du Sauveur Jésus, je ne veux pas qu'il

soit seulement question de vous, ô sainte Marie, quand il s'agit du péché. Nous savons que, pour vaincre le péché et le vaincre entièrement, il a été donné des grâces sans mesure à celle qui fut digne de concevoir et d'enfanter l'Impeccable. La beauté et la dignité de la terre, c'est vous, ô Vierge! »

Quelle rangée de boucliers au concile d'Éphèse! Cent quatre-vingt-dix-huit évêques étaient présents. L'antique exhortation : *Princes, oignez vos boucliers*, ne fut jamais mieux de circonstance. Nestorius, archevêque de Constantinople, avait osé contredire le dogme de la Maternité divine. Une immense acclamation indignée partit de l'assemblée d'Éphèse : *Marie est Mère de Dieu! Marie est Mère de Dieu!* C'étaient toutes les armes de la Tour qui tombaient sur l'hérésiarque : le nestorianisme y resta enseveli.

Quel bouclier d'or que saint Dominique! Il apparut, vêtu de blanc comme un archange et rayonnant comme un flambeau, au temps de l'hérésie des albigeois. Mélange impur d'erreurs déjà terrassées, ce nouveau venin du Dragon empoisonnait les châteaux et gagnait les chaumières. Il fallait un remède populaire, une arme toujours sous la main. L'*Ave Maria* fut disposé en couronne de prières, en arc dont la flèche était la croix. Sous la grêle de traits qui partaient de la Tour, le Dragon recula; et depuis lors, chaque fois qu'on a recours à l'arc de Marie, il se tient prudemment à distance.

Voilà comment par ces exemples et beaucoup d'autres qu'on pourrait citer, Marie, défense inexpugnable de l'Église, est digne de cette louange : *Réjouissez-vous, Vierge Marie! à vous seule, vous avez exterminé les hérésies par tout l'univers.*

V

Au passé rattachons le présent. L'impiété a pris des proportions gigantesques. Son audace et son attaque ont pour but la dépossession : on veut anéantir l'Église en la déposédant. Aussi savante qu'hypocrite, la dépossession a commencé par les maisons religieuses, là où les vierges sont vouées à la prière, au soin des malades.

Ne craignez pas, maisons religieuses. Outre la Tour de David, il y a la clef de David. Les clefs ont été de tout temps le symbole de la puissance et de la prééminence. Or, une assurance qui vous regarde, a été consignée par saint Jean, sous la dictée de Dieu, au livre prophétique de l'Apocalypse : *Voici ce que dit le Saint et le Véritable, qui a la clef de David ; il ouvre et personne ne ferme ; il ferme et personne n'ouvre*¹. Qu'elle est formelle, cette deuxième assurance : il ferme et personne n'ouvre ! Le Christ, royal Porte-clefs, vous a fermées pour lui, vierges chrétiennes, et personne ne pourra ouvrir. L'Enfer, cependant, s'y est essayé ;

¹ *Apocal*, III, 7.

et pour ouvrir, à certains intervalles de siècles, des serruriers sont sortis de ses abîmes, avec des clefs savantes, forgées par la haine :

Mahomet parut d'abord, avec la clef de la séduction. Le mirage des mœurs amollissantes de l'Orient passa devant les monastères, mais le cœur de la vierge, épouse de Jésus, ne s'est pas ouvert.

Puis Luther essaya, avec la clef de la révolte. Son cri de licence ébranla l'Europe : que tous les couvents s'ouvrent et s'émancipent!... La tombe s'ouvrit pour Luther, mais les couvents ne s'étaient pas ouverts.

Alors Voltaire est venu qui disait en ricanant : « Voici une clef meilleure. » C'était celle du sarcasme. Le sarcasme jeta le ridicule sur les vœux, les prières, les vêtements. Mais après avoir tourné et retourné sa clef, Voltaire expirait, blasphémant sur l'oreiller de la mort, et les vierges continuaient à chanter derrière leurs palissades de lis : *Mon Bien-Aimé est à moi, et moi je suis à lui.*

« Il y a une clef qui aura raison », vint hurler l'Enfer, « celle de la violence ». La Terreur s'en est servi en 1793, des échafauds furent dressés. Mais les vierges en y montant étaient si belles d'intrépidité et de modestie, qu'on disait d'elles comme autrefois des Agnès, des Cécile, des Agathe, « qu'elles n'avaient que le front tendre dans un corps de fer », tendre par la pudeur, de fer par l'inflexibilité. Ce que le Christ avait fermé, demeurait fermé.

Restait pour les épouses du Christ un dernier assaut à subir, et c'est celui de l'heure présente. L'astuce maçonnique s'est emparée du pouvoir, et se sert, contre les couvents, de lois forgées comme de fausses clefs. On vient, à la façon des brigands demander à de paisibles religieuses : la bourse ou la vie ; et les couvents qui ne peuvent pas payer sont vendus aux enchères. La liberté religieuse est aux abois, traquée comme un cerf qui va mourir. C'est le massacre des institutions à coups de décrets, substitué, pense-t-on, à celui des personnes à coups de hache.

Quelle sera demain, après-demain, dans dix ans, l'issue de cet assaut où l'Enfer a engagé toutes ses forces ? la même que par le passé :

Toujours la résistance victorieuse de la clef de David : *Il ferme et personne n'ouvre !*

Toujours le chant triomphal entendu de la tour : *Réjouissez-vous, Vierge Marie ! à vous seule vous avez exterminé les hérésies par toute la terre.*

La veille de sa Passion, le Christ disait avec fierté : *Les âmes que m'a données mon Père, personne ne les ravira à ma main qui les possède*¹. Allez donc ouvrir cette main ! La griffe du Lion de la tribu de Juda, tentez donc de l'ouvrir ! Passez, serruriers des enfers, passez, aucune de vos clefs n'est allée. Il ferme et personne n'ouvre !

Et, de concert avec le royal Porte-clefs. la royale

¹ S. JEAN, x, 28.

Tour de David est une mère en sentinelle qui, dans un péril extrême pour ses vierges, renouvellerait elle même l'acte qu'elle inspirait à sainte Claire d'Assise. « Les Sarrasins assiégeaient Assise et s'efforçaient d'envahir le couvent de Claire : la sainte, toute malade qu'elle était, ordonna qu'on la portât à l'entrée de la maison avec le ciboire où était renfermé le très saint Sacrement de l'Eucharistie ; et là elle adressa à Dieu cette prière : *Seigneur, ne livrez pas aux bêtes féroces les âmes qui ont confiance en vous ; protégez vos servantes, elles que vous avez rachetées de votre sang précieux.* Pendant qu'elle priait, on entendit cette parole : *Je vous protégerai toujours.* En effet, les Sarrasins prirent la fuite, et ceux d'entre eux qui étaient déjà montés sur les murailles furent frappés d'aveuglement et tombèrent renversés¹. » Royale Tour de David, le péril est devenu plus grave qu'au temps de Claire d'Assise : toutes les vierges sont exposées, et tous les couvents sont marqués de noir par les francs-maçons. Mais vous étendez votre protection sur toutes vos dépendances, ô Tour inexpugnable. On sent que les bêtes féroces, au milieu de leurs rugissements effrayants, sont retenues dans leurs bords par une force invisible. Plus d'une fois déjà, des projets sinistres, au moment de leur exécution, se sont embrouillés dans les ténèbres. Et si, comme à Assise, les murailles qui protègent les vierges,

¹ *Leçon du Bréviaire romain, 12 août.*

étaient envahies et presque escaladées, votre main toute-puissante produirait un pêle-mêle inoubliable au pied des murailles.

VI

Ne reste-t-il plus rien à signaler et à faire admirer de la tour de David ?

L'architecture a différents buts dans la construction des tours : elle s'en sert pour embellir une demeure ; elle les élève comme lieu de protection et de défense. Mais, lorsque à l'entour le paysage est récréatif, il y a aussi dans l'élévation de la tour un but de découverte, de délassement, de satisfaction.

Il n'est pas douteux que, dans l'usage de la tour qui porte son nom, David n'ait joint au but de la défense celui d'un splendide panorama. En effet, du haut de la terrasse, le regard embrasse non seulement toute la ville de Jérusalem, mais encore toutes les montagnes environnantes.

Hélas, le jeune pâtre couronné roi de Sion, devait faire, à ses dépens, l'expérience de sa tour devenue tout à coup un observatoire dangereux. Après l'avoir conquise sur les Jébuséens et richement embellie, il y avait établi sa demeure¹. On montre encore aujourd'hui, à la partie supérieure de la forteresse, la fenêtre qui faisait partie de l'*oratoire de*

¹ *Habitavit autem David in arce. II^e Rois, v, 9.*

David. Ce mot réveille les plus douloureux souvenirs, les plus consolants aussi: En effet, se promenant un jour sur la terrasse, le roi vit et désira Bethsabée. La tradition désigne, non loin de là, l'emplacement de la maison d'Urie. Ce vaillant soldat fut lâchement livré aux coups de l'ennemi, pour laisser un libre cours à la passion du maître. Mais le Seigneur envoya au roi, si misérablement tombé, le prophète Nathan, et ce sont ces murs qui entendirent, pour la première fois, cette touchante allégorie de la brebis cruellement égoragée, que tant de siècles ont aimé depuis à redire, et sur laquelle tant de pauvres pécheurs ont répandu les douces larmes du repentir :

« Il y avait deux hommes dans une ville, dont l'un était riche et l'autre pauvre.

« Le riche avait un grand nombre de brebis et de bœufs ;

« Le pauvre n'avait rien du tout qu'une petite brebis, qu'il avait achetée, qu'il avait nourrie, et qui s'était développée au milieu de ses enfants, en mangeant de son pain, buvant de sa coupe et dormant dans son sein, et il la chérissait comme sa fille.

« Un étranger étant venu voir le riche, celui-ci ne voulut point toucher à ses brebis ni à ses bœufs, pour lui faire festin; mais il prit la brebis de ce pauvre homme, et la donna à manger à son hôte.

« David entra dans une grande indignation contre cet homme, et il dit à Nathan : Vive le Sei-

gneur ! celui qui a fait cette action est digne de mort.

« Il rendra la brebis au quadruple, pour en avoir usé de la sorte et pour n'avoir point épargné le pauvre.

« Nathàn dit à David : Vous êtes cet homme-là¹. »

Cet émouvant récit fit couler les larmes de David, et le lieu témoin de sa faute devint le pieux asile de sa pénitence. C'est là qu'il composa ces immortels psaumes, qui ont passé sur tant de lèvres, les purifiant, comme le charbon du prophète.

Mais qu'elle est éloquente cette terrasse, où un regard de curiosité entraîna la plus épouvantable chute !

Eh bien, Marie aura son trône sur ce lieu même.

Nommée par l'Église « Tour de David », elle devient nécessairement un observatoire, mais un observatoire de miséricorde. Elle regarde au loin, elle observe à l'horizon pour apercevoir les premières lueurs de repentir, les premiers pas de retour des pénitents ou des désabusés, pour les annoncer au Père des miséricordes. Il est dit dans la parabole de l'Enfant prodigue que son père l'aperçut *de loin* : mais l'attentive Tour de David l'aperçoit *de haut* : et c'est elle qui ayant la prééminence d'observation, répand la nouvelle

¹ II^e Rois, XII, 1-7.

de joie au milieu du ciel. Dieu laisse à sa mère le bonheur d'annoncer le retour des égarés; il en est d'elle comme de la mère du jeune Tobie qui, montant chaque jour s'asseoir, proche du chemin, sur une montagne d'où elle pouvait découvrir de loin, vint dire au vieillard aveugle : *Voilà votre fils qui vient.*

La joie que vos annonces de retour répandent au sein de Dieu et dans l'Église triomphante, permettez, ô sublime Tour, que l'Église militante, si tribulée à cette heure, la partage bientôt, et l'entrevoie déjà dans une scène qui lui soit propre. En haut de la tour élevée par David, comme sur les autres murailles de Jérusalem, se faisait entendre ce cri de garde enregistré dans la Bible : *Custos quid de nocte? Custos quid de nocte*¹? Sentinelle, qu'avez-vous vu cette nuit? Sentinelle, qu'avez-vous distingué au milieu des ténèbres?

Il est permis à des fils d'interroger leur bonne et sainte Mère :

« Sublime Tour de David, que voyez-vous de votre élévation ? »

— « Je vois, ô mes enfants, dans des événements prochains, le calme rendu à l'Église, la paix rentrant dans les foyers et les familles, et l'aimable ville de Rome reprenant aux pieds de son Pasteur consolé les vêtements de sa joie. »

— « La nuit est bien noire, ô Mère; mais il est

¹ ISAÏE, XXI, II.

vrai que vos yeux, qui ont la pureté des colombes et l'éclat des étoiles, percent la nuit; ils font mieux, ils la dissipent. Qu'apercevez-vous encore, divine Tour? Votre regard attendri, ô Mère, semble s'attacher à l'horizon : qu'attendez-vous? »

— « J'attends le retour de beaucoup de peuples confiés au Sacré Cœur de mon Fils dans une prière touchante devenue universelle ;

« La prière dit : *Soyez, ô Seigneur, le Roi non seulement des fidèles qui ne se sont jamais éloignés de vous, mais aussi des enfants prodigues qui vous ont abandonné. Faites qu'ils regagnent vite la maison paternelle pour ne pas périr de misère et de faim.....* J'aperçois leur retour vers la maison paternelle.....

« La prière dit encore : *Soyez le Roi de ceux que des opinions erronées ont trompés et de ceux que la discorde a désunis; ramenez-les au port de la vérité et à l'unité de la foi, afin qu'il n'y ait bientôt qu'un troupeau et qu'un pasteur....* J'aperçois la fin de la discorde.....

La prière dit enfin : *Soyez le Roi de tous ceux qui sont attachés aux antiques superstitions païennes; ne refusez pas de les arracher aux ténèbres pour les conduire à la lumière et au royaume de Dieu¹....* J'aperçois l'abolition des dernières superstitions païennes..... »

¹ Consécration au Sacré-Cœur composée par S. S. le Pape Léon XIII, et récitée depuis 1899, dans l'univers entier.

O Tour de David, observatoire de miséricorde, sentinelle d'amour, merci de nous permettre de vous adresser l'antique mot de garde : *Custos quid de nocte?* Ce dialogue avec vous dans la nuit n'est que le prélude des merveilles réservées à l'apparition du jour. Car, ô divine sentinelle qui commandez aux Vertus du ciel, aux Trônes et aux Dominations, les retours que vous annoncez, vous avez la puissance de les accomplir.

CHAPITRE XIV

LES COURONNEMENTS DE MARIE SUR LA TERRE CELUI DU 8 SEPTEMBRE 1900 DANS LA BASILIQUE DE FOURVIÈRE

I. Le besoin de couronner Marie. Deux sortes de couronnements, l'un populaire, l'autre princier, ou le rosaire et le diadème. — II. Le couronnement par le diadème s'adresse aux images de la Mère de Dieu, dans des sanctuaires célèbres. Sens et légitimité de cette cérémonie royale. Succession de fêtes de couronnement dans la catholicité. — III. Circonstances solennelles qui accompagnent la pose du diadème sur le front de la Vierge de Fourvière : une lettre de S. S. le Pape Léon XIII les signale. Ce couronnement est d'abord pour la ville de Lyon un apogée dans son culte envers Marie. Énumération des étapes de conquête par lesquelles la Vierge est arrivée graduellement à la possession du sommet de la colline. La chapelle primitive. Lenteurs providentielles dans son agrandissement. La basilique monumentale est le couronnement de l'édifice. Splendeurs qu'elle résume. Au couronnement de l'édifice vient s'adjoindre le couronnement par le diadème. Luxe du diadème exprimé dans l'assemblage des pierreries, mais aussi dans un éloge décerné par Léon XIII. Lyon capitale du royaume de Marie. — IV. A ce couronnement, le Pape rattache encore l'espérance du relèvement de la France. On rappelle un émouvant sauvetage accompli, en 1820, sur les rives de la Saône et sous les yeux de la Vierge de Fourvière. Puisse-t-il se reproduire, agrandi, dans la crise que traverse la noble France.

I

Le début de notre étude sur « la Reine de l'Église universelle » a été sa glorieuse assomption

et son couronnement dans les cieux : la fin en sera ses couronnements sur la terre. L'Église militante s'essaye à couronner, afin qu'à l'allégresse et à la béatitude des cieux correspondent l'allégresse et la confiance de la terre.

Dans le génie de son amour, l'Église a trouvé et réglé, pour Marie, deux sortes de couronnements, l'un populaire et ininterrompu : par le rosaire ; l'autre, royal et réservé à des solennités exceptionnelles : par le diadème.

Béni soit Notre Saint Père le pape Léon XIII qui a tant fait pour le couronnement populaire et ininterrompu ! Le rosaire, dans son acception primitive, signifie un lieu planté de roses ; et par métaphore, il exprime un bouquet, une couronne, dont chaque rose est un *Ave Maria*. La salutation angélique était bien digne de former la fleur mystique et odorante du rosaire. « Seul, un ange était digne de porter un pareil salut à une Vierge appelée à d'aussi hautes destinées ; seule, une des voix qui chante au Seigneur : *Saint, Saint, Saint!* pouvait entretenir, sans la troubler, celle qui était par la pureté de son âme et l'innocence de sa vie le reflet et comme la splendeur créée de la sainteté divine. Merveilleuse fut la puissance de cette voix ! car à peine eut-elle prononcé les paroles de son message, que toute la création en fut émue et ébranlée. Le ciel tressaillit, l'enfer trembla, la terre se réjouit ; et toutes les fois qu'on les répète, dit le pieux auteur de l'*Imitation*, les mêmes mouvements se

reproduisent au milieu des blasphèmes des démons, de l'allégresse des saints et de l'applaudissement des Cieux¹. »

Ces préliminaires posés, il est vrai de dire que, lorsqu'on récite le rosaire, c'est comme une pluie de roses, une rosée de lumière, que l'on fait tomber autour de Marie. Les anges recueillent toutes ces fleurs et, comme rien ne se perd dans l'ordre de la gloire non moins que dans l'ordre de la grâce ou celui de la nature, Marie les fait conserver pour en couronner, durant les fêtes éternelles, les enfants de l'Église qui la saluent avec tant d'amour. O charmant échange de couronnes dont le saint rosaire est le gage ! Filial besoin de couronner une mère et d'être couronné par elle, tu trouves, dans les grains du chapelet, qui passent et repassent comme des perles, ta plus consolante réalisation. Qu'elle est délicieuse, au moment de la récitation du rosaire, cette pensée : je vais former une couronne pour ma divine Mère ! Pieuses confréries, communautés ferventes, foyers domestiques, humbles chaumières, églises de campagnes, antiques cathédrales, poursuivez, oh ! poursuivez à l'envi, la récitation du rosaire : à votre zèle est confié le couronnement populaire et ininterrompu de la Reine de nos cœurs.

Mais, à côté de ce couronnement populaire, il

¹ *La Dévotion du Rosaire*, par l'abbé CH. GIRARD.

en est un autre, princier, royal, dont l'Église fait usage dans les circonstances mémorables.

La sérénité d'une journée de couronnement avec le diadème se prépare au sanctuaire de Notre-Dame de Fourvière, à l'heure même, à l'heure sombre où pour un assaut général contre l'Église de Dieu, l'enfer réunit toutes ses haines.

Tenez-vous à l'écart, de par la Reine du ciel, conciliabules maçonniques : l'art des couronnes ne vous sied guère, vous qui meurtrissez ces fleurs à peine écloses, les enfants ! Mais vous, pauvres égarés dans tous les mauvais chemins, chers attardés au sein de la famille, arrivez, approchez, mêlez-vous aux rangs des catholiques qui ne demandent qu'à s'élargir. Donnez à vos yeux, à votre esprit et à votre cœur la satisfaction de contempler un couronnement de Marie sur la terre.

Certaines explications pourraient vous être précieuses : d'abord, sur le sens, la légitimité et le progrès de ces sortes de couronnements dans l'Église ; et ensuite, sur les caractères distinctifs de celui qui se prépare au sanctuaire de Fourvière.

Permettez à un ami de vous les offrir.

II

Une série d'observations claires et brèves feront bien saisir le sens, la légitimité et le progrès des couronnements de Marie dans l'Église de Dieu.

1^{re} observation. — Marie est montée aux cieux ;

mais à défaut de sa personne, nous avons ses chères images. L'inspiration, la tendresse, la simplicité, la peinture, la sculpture, l'aide des anges, ont reproduit ses traits de mille manières touchantes, et presque toujours heureuses. Chaque enfant de la grande famille catholique a tenu à posséder le portrait de sa Mère.

2^e observation. — L'Église approuve et encourage la dévotion aux saintes images, parce que les avantages spirituels en sont considérables. En effet, le seul aspect des madones et des images de Marie remet en mémoire tout ce que cette divine Mère a fait pour le genre humain. Elles instruisent les petits et les simples, et leur servent de livres. Elles raniment le zèle, stimulent la ferveur, réveillent le remords. N'est-on pas souvent plus touché de ce qui paraît aux yeux que de ce qui frappe les oreilles ?

3^e observation. — A certaines images de Marie (peintures ou statues) placées et vénérées dans des sanctuaires célèbres, l'Église attache un très grand prix. La raison en est que le ciel en a fait des sources de bénédictions. Devant elle, en priant Marie, les malades sont guéris, les pécheurs se convertissent, les nécessiteux sont secourus, et les peuples obtiennent la cessation des fléaux ou d'autres malheurs publics. Ne niez pas, ne critiquez pas. Est-ce qu'autrefois devant l'Arche d'alliance, chez l'ancien peuple de Dieu, pareilles bénédictions n'étaient pas obtenues, moins nombreuses sans doute, mais incontestables, et toujours respectées ?

4^e observation. — En raison de ces insignes bienfaits, et à la demande des Évêques et des multitudes, le Saint-Siège permet que le diadème royal vienne orner quelques-unes de ces augustes images. Alors une riche couronne est travaillée et préparée, les pierreries imitent l'empressement des étoiles autour du front de la Vierge, un reflet de la glorieuse Assomption et du couronnement dans les cieux vient couvrir le sanctuaire favorisé, et, dans une journée du ciel, c'est vraiment un coin du paradis tombé en terre.

5^e observation. — Il y a un peu plus de deux cents ans, que commença à être usitée dans l'Église, cette sorte de consécration accordée à quelques pèlerinages célèbres. Ce fut d'abord le chapitre de Saint-Pierre de Rome, qui fut en possession du droit de couronner solennellement les Vierges les plus insignes de la chrétienté. Aujourd'hui, le Saint-Père lui-même dispose de cette faveur.

6^e observation. — Une succession de couronnements a donc resplendi dans la catholicité. Pour ne nommer que les plus récents : Notre-Dame des Victoires a été couronnée à Paris, Notre-Dame de France a été couronnée au Puy, Notre-Dame de la Garde a été couronnée à Marseille, Notre-Dame de Lourdes a été couronnée... Il semble qu'aux négations audacieuses que l'orgueil proférait contre la royauté de Jésus l'Église opposait la sérénité des couronnements de sa Mère. C'était autant de

réparations d'amour qui faisaient oublier bien des injures. Toutes ces images de la Vierge entourées d'or et de pierreries dans des sanctuaires disséminés, venaient former, de tous les points de l'horizon, une sorte de dôme d'honneur idéal, immense comme le dôme étoilé des cieux : et Jésus y était Roi, entre les bras de sa Mère couronnée des plus beaux diadèmes.

Voilà, chers égarés, chers étrangers à la famille, le sens, la légitimité et le progrès des couronnements de Marie. A son tour, le sanctuaire de Fourvière attend la couronne et il vous attend !

III

Il y a, en effet, quelque chose de solennel, de grave et de radieux tout ensemble, dans le couronnement accordé à la Vierge de l'antique sanctuaire de Fourvière, entre le crépuscule d'un siècle qui finit et l'aurore du vingtième qui commence.

Dans une lettre d'une haute portée et d'une exquise tendresse, adressée à l'Éminentissime cardinal Coullié, archevêque de Lyon, Sa Sainteté le pape Léon XIII s'exprime ainsi :

« Il est très juste que l'on ne sépare pas du souvenir du Christ, Sauveur du genre humain, la mémoire de son auguste Mère ; et tandis que des cérémonies solennelles consacrent au Fils les derniers jours du siècle, il convient que sa Mère ait part, elle aussi,

aux hommages des fidèles. Les Lyonnais l'ont bien compris, inspirés par leur antique piété envers la Bienheureuse Reine du ciel : et voilà pourquoi ils ont préparé dans leur ville un Congrès Marial, en même temps qu'ils ont voulu honorer d'un diadème d'or la vénérable statue qui, sur la colline de Fourvière, est l'objet d'un culte si pieux.

Que la très douce mère de Dieu et des hommes, invoquée dans ces pieuses solennités, regarde avec clémence sa ville de Lyon, LUGDUNUM SUUM, et la France entière ! Qu'au déclin de ce siècle elle mette le comble aux éclatants bienfaits qu'Elle a répandus sur votre patrie, et fasse refleurir de toutes parts la dignité de la foi chrétienne ! »

Cette lettre qui dépasse l'importance d'une charte apporte à Lyon et à la France un double message, deux faveurs dignes d'un couronnement de Marie : à Lyon, un apogée dans son culte envers la Vierge ; à la France, l'espérance d'un relèvement.

A Lyon, un apogée.

Le culte de Marie dans cette cité prédestinée présente, au cours de son histoire, une marche ascensionnelle unique, des étapes de prise de possession qui ne se rencontrent nulle part ailleurs. Leur énumération fera mieux apprécier la grande faveur de Léon XIII.

Le trône aérien que forme aujourd'hui à la Vierge la colline de Fourvière ne devait lui appartenir qu'à la suite d'un véritable siège de longue durée,

où l'amour, le zèle, le sacrifice et le martyre ont été les assaillants. Fourvière (*forum vetus*) était un forum romain, merveille de marbre, immense édifice carré entouré de galeries et de portiques superposés et ornés de magnifiques statues. Les dieux de Rome païenne y commandaient en maîtres.

Il fallait le conquérir.

Saint Pothin, saint Irénée et dix-neuf mille Lyonnais martyrs, arrosèrent de leur sang ce forum et toutes les pentes de la colline. « Cette hécatombe est la plus vaste immolation que l'on connaisse. » Ce fut la purification du site, qui devenait digne de la Vierge sans tache.

Alors la marche en avant de l'image de Marie commença.

Apportée et placée par saint Pothin, sur la rive gauche de la Saône, dans un lieu plein de silence et de mystère, où devait s'élever l'église de Saint-Nizier, la sainte image regardait et ambitionnait la colline.

Sortant de sa retraite à la suite de l'effusion du sang des martyrs, elle s'empara peu à peu de la ville qui s'étendait au pied de la colline. Alors des stations mariales fleurirent, qui se nommaient : *Notre-Dame des Grâces*, à Saint-Nizier; *Notre-Dame des Bois*, à la Platière; *Notre-Dame de Confort*, aux Jacobins; *Notre-Dame de Bonne-Nouvelle*, aux Célestins; *Notre-Dame de Bon Rencontre et du Confalon*, aux Cordeliers; *Notre-Dame de Pitié*, à l'Hôtel-Dieu; *Notre-Dame de Béchevelin*,

chère aux mariniers du Rhône; *Notre-Dame de la Charité*, à Bellecour; *Notre-Dame de la Déserte*, *Notre-Dame du Mont-Carmel*, *Notre-Dame de l'Annonciade*, au nord de la ville; *Notre-Dame des chaînes*, en face de Pierre-Scize; *Notre-Dame du Haut-Don*, à cause du sang des martyrs, à la Primatiale; *Notre-Dame de la Saônerie*, chère au clergé de Saint-Paul; *Notre-Dame de l'Observance*, à Bourgneuf; *Notre-Dame auxiliatrice*, au Petit-Collège; *Notre-Dame des Châteaux*, à la montée Saint-Barthélemy; *Notre-Dame et les saints martyrs*, à l'Antiquaille; *Notre-Dame de l'Assomption*, aux Minimes¹. Toutes ces blanches stations le long des deux rives de la Saône, rappelaient le fameux camp d'Israël, en marche vers la Terre promise : *Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob ! que vos tentes sont belles, ô Israël ! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres ; comme des jardins le long des fleuves, toujours arrosés d'eau ; comme des tentes que le Seigneur même a affermies ; comme des cèdres plantés sur le bord des eaux* ². Entourée d'un véritable camp qui occupait les deux rives de la Saône, Marie s'acheminait lentement vers le trône aérien du sommet de la colline.

En 840, s'écroule le fastueux forum de marbre, et la Vierge prend possession de l'emplacement, non avec le fracas d'une armée de Josué autour des

¹ Chronique lyonnaise.

² *Nombres*, xxiv, 5, 6.

murs de Jéricho, mais avec la douceur d'une brise légère, selon la manière d'agir du christianisme. Sur les décombres, on éleva un modeste oratoire : « quatre murs, un pauvre toit, un simple autel, une porte étroite, voilà le sanctuaire de la patronne des Lyonnais, de 840 à 1168. C'était vraiment l'humble maison de Nazareth¹. »

Soudainement, celui qui est l'Adversaire, le Dragon infernal, a changé de tactique. Il avait disputé, pied à pied, la colline à la Vierge. Mais à présent qu'elle occupe le sommet, il travaille à établir un abîme de séparation entre la plaine où la ville va se transporter et s'étendre, et la colline qui devient, en partie, déserte. Le pauvre petit oratoire passe par des époques de détresse. La profanation et l'outrage assombrissent ses abords : aux reliques des dix-neuf mille martyrs pieusement conservées sur la colline, le calvinisme a mêlé des ossements d'animaux ; c'est le défi de Satan à la piété lyonnaise : viens vénérer, si tu l'oses, un pareil mélange ! Enfin la peste, plus cruelle que l'ancien glaive du paganisme, ravage et terrorise la population : elle sévit jusqu'à sept fois ; à la septième, trente-cinq mille personnes succombent : c'est fini des pèlerinages à Fourvière, adieu la force d'y monter !

L'Adversaire se trompait. Sur le terrain de la mort, la Vierge a accepté le combat : la mort n'est

¹ Témoignage de l'historien Cahour.

elle pas devenue, à trois heures du Vendredi-Saint, l'auxiliaire de l'amour? Dans son affolement, Lyon avait envoyé jusqu'au fond de l'Italie pour implorer, contre le fléau, le secours de Notre-Dame de Lorette. Subitement, Lyon se ravise et se dit : « Pourquoi chercher au loin la protection dont tu as besoin? De petits innocents te montrent le chemin ¹ : Marie te tend les bras du sommet de la colline ». Alors les échevins de la ville montent à ce sommet qui ne demandait qu'à secourir et à rayonner; et dans un vœu qui se renouvellera annuellement et à perpétuité, ils mettent l'antique *Lugdunum* sous la protection de Notre-Dame de Fourvière. Dès ce moment et pour toujours la peste se retire de Lyon.

Cela s'était passé le 8 septembre 1643, fête de la Nativité. Le sommet attendait son couronnement, un double couronnement, celui de l'édifice, celui du diadème.

Le couronnement de l'édifice fut soumis à des lenteurs providentielles, car il embrassait tout ensemble l'oratoire et la colline. Le progrès des

¹ Ce qui donna l'idée du vœu, disent les chroniques, fut le grand soulagement que les enfants de l'Aumône-Générale (la charité) avaient obtenu de Notre-Dame de Fourvière, en s'adressant à elle, durant une épidémie de scorbut contre laquelle les premiers et les plus habiles médecins de toute la France étaient restés impuissants. Le premier sourire de la Bonne Mère avait été pour ces pauvres petits enfants recueillis pendant la peste, et c'est par eux qu'elle voulut sauver la ville qui les avait adoptés.

temps devait s'appliquer à l'un et à l'autre. Dans l'intervalle, se consolidait la réciprocité de confiance et d'amour entre la ville et sa patronne. Les Lyonnais s'appliquaient tantôt à retoucher, à agrandir l'oratoire, mais avec l'appréhension, la réserve, qu'on met à s'approcher d'une plante rare ou d'un meuble antique ; tantôt à tracer sur les flancs de la colline des chemins plus commodes, des lacets qui serpentaient, au milieu de bosquets et de corbeilles de fleurs, jusqu'à la porte de l'oratoire si cher aux ancêtres. La Vierge avait aussi ses lacets, d'un autre genre. Plus miséricordieuse que jamais dans les malheurs des temps et les menaces d'invasions étrangères, elle entraînait en haut la population, resserrait autour d'elle sa chère famille, captivait les cœurs les plus rebelles, faisait tapisser sa chapelle d'ex-voto. A la lettre, se réalisait cette expression du Prophète : *Je les ai attirés à moi par tous les attraits qui gagnent les hommes, par les charmes et les liens de la charité*. Quand la piété lyonnaise, utilisant les découvertes de l'industrie, commença son funiculaire le long des pentes de la colline, Marie avait depuis longtemps disposé le sien : *In funiculis traham eos*¹.

C'est après toutes ces étapes séculaires d'ascension graduelle, et au milieu de ces progrès d'amour unis aux progrès de l'art et de l'industrie, que s'est posé enfin le couronnement de l'édifice, c'est-à-dire

¹ OSÉE, XI, 4.

l'insigne basilique de Fourvière. La merveille est sous les yeux de tous, comme sa louange est dans toutes les bouches. Elle est le monument de la reconnaissance, en même temps qu'un superbe abri pour l'ancienne petite chapelle. Elle est la germination du sang des dix-neuf mille martyrs. Elle est la citadelle qui interdit l'entrée à la peste et à maints fléaux. Elle est, à l'intérieur, un chant du *Magnificat* royal. Elle est le recueil le plus complet du gracieux symbolisme biblique. Enfin ne formant qu'un seul tout avec la colline qui lui sert de base, la basilique de Fourvière resplendit comme le couronnement d'un culte progressif de Marie, unique sur la terre : en même temps qu'élevée vers le ciel par l'élançement de la colline, elle serait digne d'être offerte par les anges qui la peuplent, comme un vestibule du paradis.

« Je ne sais s'il est au monde plus magnifique palais royal ; mais celui que nous avons construit est sûrement destiné à la plus grande Reine... Cette basilique racontera aux siècles à venir, la royauté de Notre-Dame : sermon de pierre, de marbre et d'or¹. »

Dans ce mystérieux édifice, il ne manquait plus que le couronnement de Marie par le diadème, et le voilà !

¹ *Lyon à Marie*, par M^{sr} DADOLLE, Recteur des Facultés catholiques de Lyon.

Le voilà, fixé par Léon XIII à un moment très solennel des siècles, au moment où, par son ordre, le genre humain tout entier se consacre au Sacré-Cœur de Jésus-Christ. Le couronnement de la Vierge Marie à Fourvière lui a semblé le complément harmonieux et convenable de la consécration universelle au Cœur de Jésus; le chef de l'Église le déclare en ces termes : *Il est très juste que l'on ne sépare pas du souvenir du Christ, sauveur du genre humain, la mémoire de son auguste Mère.*

Le voilà, ce couronnement par le diadème, exprimé avec un luxe d'or et de pierres précieuses apportés par la piété lyonnaise; mais exprimé aussi avec un luxe de louanges sorties de la bouche de Léon XIII et du cœur du Primat des Gaules. En effet, le grand Pape a prononcé cette parole : *Que la très douce Mère de Dieu et des hommes, invoquée dans ces pieuses solennités, regarde avec clémence sa ville de Lyon, LUGDUNUM SUUM.* Et le Primat des Gaules fait ce commentaire . « *O douce et consolante parole! il n'est pas facile d'en traduire le sens profond et l'exquise délicatesse, mais il est déclaré par là que Lyon est la propriété, le trésor de Marie et comme LA CAPITALE DE SON ROYAUME... O chère ville de Lyon, reçois à jamais ce titre consacré! Sois à jamais Lyon de Marie !!* » Il est rapporté au second livre des Rois

¹ Lettre de S. E. LE CARDINAL COULLIÉ, archevêque de Lyon, à l'occasion du couronnement de Notre-Dame de Fourvière.

que ce fut après la conquête et l'agrandissement de la fameuse et très forte citadelle qui couronnait le mont Sion, que Jérusalem devint la capitale du royaume d'Israël : *David prit la forteresse de Sion, c'est la ville de David*¹. Pareil honneur est dévolu à la ville de Lyon : après la conquête, l'élévation et l'achèvement de la brillante citadelle qui couronne la colline de Fourvière, Lyon est nommée la capitale du royaume de Marie, LUGDUNUM SUUM.

Inclinez-vous avec allégresse devant ce privilège, ô sanctuaire de Lourdes, sanctuaire de la Garde, sanctuaire de Liesse, sanctuaire del Pilar, sanctuaire d'Einsiedeln, sanctuaire du Puy, sanctuaire des Victoires et maints autres sanctuaires, tous si doux et si favorisés dans la distribution des grâces ; inclinez-vous, il s'agit de Marie, et sa ville de Lyon n'a-t-elle pas en toute vérité les grandes allures et les bienfaits d'une capitale ? N'est-elle pas universellement désignée comme la *Ville des œuvres*² : chose la plus sainte et la plus utile dans

¹ *Cepit David arcem Sion, hæc est civitas David* (II^e Rois, v, 7.)

² En vérité, cette Reine glorieuse n'a-t-elle pas déjà réuni autour de son trône, à Fourvière, une partie de sa cour ? Nous voulons parler des communautés et des œuvres qui couvrent la colline : Jésuites, Maristes, Carmes, Capucins, Frères de la doctrine chrétienne, Providence-Caille, Jésus-Marie, Dames du Cénacle, Hospice de la Croix, Dames du Calvaire, Carmélites, Nazareth, Visitation, Œuvre des convalescentes, Lazaristes, Institution des

le royaume de Marie? N'est-ce point d'elle que part, pour rayonner dans tous les continents et vers toutes les plages, la *Propagation de la Foi*, semblable, supérieure à ces voies romaines qui reliaient et vivifiaient toutes les parties de l'empire des Césars? Après la bénédiction des Papes donnée *Urbi et Orbi* le jour de Pâques, n'est-ce pas Lyon qui offre, le jour de la Nativité, le spectacle de la plus belle bénédiction donnée, du haut de la colline, à toute la ville agenouillée devant la Reine du ciel? Et lorsque, dans la soirée de chaque 8 décembre, les fêtes en l'honneur de l'Immaculée Conception finissent ailleurs avec les ombres de la nuit, n'est-ce pas alors que Lyon s'embrase de mille et mille feux, pour former autour de sa Souveraine le plus éblouissant manteau royal qui se puisse concevoir? Le vêtement de lumière envoie ses reflets au firmament sur les deux fleuves de la cité, enveloppe toutes les demeures, les enfants de la famille et les étrangers; son agrafe en haut rappelle, en lettres de feu, l'acte de donation d'amour : *Lyon à Marie*.

O Rome, comme toujours, tu as donc bien parlé : LUGDUNUM SUUM! Ta louange est un diadème

Minimes, Externat des Maristes, Sœurs de la Réparation, Saint-Michel, Sainte-Ursule, Grand Séminaire Saint-Jean et autres institutions. Quelle magnifique cour! Autour de quel autre sanctuaire aperçoit-on une si variée et si vivante ordonnance?

sorti du Vatican pour mieux glorifier la Vierge de Fourvière¹.

IV

Mais à la glorification de Marie, Léon XIII rattache l'espérance du relèvement de la France. Car la lettre pontificale ne contient pas de disjonction entre Lyon et la France, et le cœur du grand Pontife s'épanche ainsi dans le cœur de l'Archevêque : *Que la très douce Mère de Dieu et des hommes, invoquée dans ces pieuses solennités, regarde avec clémence sa ville de Lyon et la France entière! Qu'au déclin de ce siècle, elle mette le comble aux éclatants bienfaits qu'Elle a répandus sur votre patrie, et fasse refleurir de toutes parts la dignité de la foi chrétienne! »*

Le relèvement de la France, ô Marie, vous l'obtiendrez de la miséricorde divine, comme don de

¹ Au temps de l'antique *Lugdunum*, soixante nations se faisaient représenter autour de l'autel d'Auguste qui couronnait la colline. Et voici que, dans le couronnement que Rome et Lyon préparent à la Vierge de Fourvière, les représentants des nations vont de nouveau se rencontrer. Plus de deux cents mémoires sur les louanges et les bienfaits de Marie dans le siècle qui s'achève ont été envoyés à la Commission d'examen. Il en est venu du Canada, de la Belgique, de l'Espagne, de l'Italie, de la Suisse, de l'Égypte, du Brésil, de la Palestine, de l'Afrique et d'autres régions. Ce sont comme les applaudissements et les acclamations des mondes, en harmonie avec le diadème que l'Épiscopat va poser sur le front de la Reine de Lyon et de l'univers.

voire couronnement. Vierge de Fourvière, souvenez-vous de vos anciens bienfaits. Et vous, nobles enfants de Lyon, souvenez-vous aussi d'un secours extraordinaire qui eut pour témoin la ville entière assemblée sur les rives de la Saône ; en le relisant ici et à cette heure solennelle, demandez-en à votre Patronne couronnée le renouvellement en faveur du cher peuple de France, si malheureux, et qu'il faut, à tout prix, sauver.

C'était le 9 janvier 1820, un dimanche. La bise soufflait avec violence, et la Saône s'était mise à entraîner d'énormes glaçons : elle était effrayante. Trois bateliers qui avaient trop tardé à mettre leurs barques en sûreté furent tout à coup emportés sur les glaçons qui se bouleversaient. Deux de ces infortunés parvinrent à s'accrocher à une pile du pont de pierre et à se sauver. Continuons le récit, d'après un témoin oculaire.

« Le troisième, nommé Pierre Guérin, coula à fond et les glaçons se refermèrent sur lui. Deux fois on vit reparaître sa tête, et deux fois on le vit s'engloutir de nouveau. Les innombrables spectateurs de cette tourmente frémissaient et gémissaient. Une troisième fois après avoir essayé de se cramponner aux masses glissantes qui échappaient à ses mains débiles, il réussit cependant à se hisser sur un énorme glaçon.

« C'était un homme qui n'avait guère pratiqué sa religion. Soudain, un rayon de foi et d'espérance vint éclairer son morne visage et imprimer une

commotion à toute sa personne. Les milliers de spectateurs qui couvraient les ponts et les quais, le virent se mettre à genoux sur le glaçon, se tourner vers Fourvière et implorer la sainte Vierge. Certes, elle fut fervente la prière de l'homme qui, sur le point de mourir, demandait à vivre. Ce spectacle électrisa la foule ; tous se prosternèrent, les gendarmes ôtèrent leur chapeau, et l'on cria merci ! Oui, s'il y eut à Lyon ce jour-là des athées, ils n'étaient pas au nombre des spectateurs ; peut-être étaient-ils dans leurs mansardes, écrivant à la face du ciel qu'il n'y avait pas de Dieu. Au rivage cependant ils eussent un moment triomphé, car le glaçon venant à être heurté, le batelier fut englouti, et le peuple de nouveau dans l'attente ; toutefois elle ne fut pas longue.

« Un inconnu aux formes athlétiques, aux larges épaules, aux cheveux crépus, renversant tout pour se frayer un passage, se fait jour, s'élançe dans une frêle nacelle, secoue, emporte la corde qui l'enchaîne, s'arme d'un aviron, pousse loin du rivage. La nacelle avançait lentement au gré des spectateurs, mais elle avançait. Les glaces refluaient ou se brisaient contre ses flancs comme aux piliers des ponts, à gauche, à droite, devant, derrière... Et lui, retenant son haleine, embrassant de ses yeux fixes un immense demi-cercle, demeurait immobile. Deux minutes, deux siècles, s'écoulaient. Enfin, là, près de la nacelle se montre le batelier ; l'envoyé du ciel le saisit, le retire et le rend au

rivage. Sa mission remplie, personne ne sut dire quelle direction avait prise l'inconnu.

« Vers la fin de février, on vit cinq ou six cents personnes gravir la côte de Fourvière : c'était le corps des mariniers. A leur tête marchait leur camarade, portant à Notre-Dame son ex-voto, un tableau qui le représentait au milieu de la Saône, à genoux sur le glaçon¹. »

Le récit de ce sauvetage émouvant n'est-il pas de circonstance ? Transporté et agrandi dans l'histoire contemporaine, ne fait-il pas songer à une débâcle effrayante commencée dans l'ordre social, et à un peuple se débattant dans l'abîme, comme le batelier ?

Mais il y a un sommet rayonnant de lumière et d'amour d'où doit descendre le salut : c'est la haute et pure dévotion de la France à la Vierge Marie. Pour que personne n'y soit indifférent à cette heure solennelle, le Vatican précise un point sur la carte de France, et il montre la colline de Notre-Dame de Fourvière.

Peuple emporté dans le gouffre, regarde vers ce sommet.

Dans le pêle-mêle des lois violées ou iniques, dans l'entrechoquement des besoins et des intérêts, dans le refroidissement jusqu'à la glace de tant de cœurs qui ne demandaient qu'à s'unir, dans le craquement formidable qui déjà se fait entendre :

¹ M. C. Sabatier, de Castres (Presse périodique).

quelle sera l'épave à laquelle le premier peuple du monde parviendra à se cramponner, comme fit le batelier autour du glaçon sauveur ? C'est le secret de Dieu : mais on verra la France s'agenouiller sur une épave, sur un débris, sur une croix mutilée et guidée jusqu'à son cœur.

On verra aussi un inconnu fendre les flots impurs, ramer vigoureusement vers l'âme de la France, l'enlever au gouffre et la ramener, palpitante de reconnaissance, aux rives de la justice, de l'honneur et de la sainteté. Noble inconnu, ta récompense sera de sentir, confondu dans ton souffle puissant, le souffle ranimé de la France !

Tous les peuples crieront alors : la France est sauvée ! Et d'une extrémité de la terre à l'autre, tous ceux qui souffrent, tous ceux qui ont des chaînes diront au ciel avec des larmes et des trës-saillements : Merci ! nous sommes sauvés, car la France est sauvée !...

O Vierge Marie, ô Notre-Dame de Fourvière, voilà, tirée d'une histoire lyonnaise, la leçon d'espérance et de salut qui n'est pas oubliée sur les rives de la Saône et que viennent raviver les feux du diadème posé sur votre front. Au sommet de la colline acquise par le sang des martyrs, vous êtes le phare allumé qui préserve du naufrage et fait entrer au port : Léon XIII centuple aujourd'hui son éclat vainqueur.

Catholiques de l'univers, quand le sceptre de

Marie relèvera la France, envahissez partout ses nombreux sanctuaires, fondez-en de nouveaux, pour vous associer à l'hymne de reconnaissance. Et vous, pauvres égarés dans tous les mauvais chemins, chers attardés au sein de la famille, reconnaissez, à ce signe, la puissance, la bonté, la miséricorde d'une Mère; tombez à genoux, et devenez aussi enfants de Marie.

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de SON ÉMINENCE LE CARDINAL COULLIÉ	VII
Lettre du P. FR.-MARIE-JOSEPH BELON	IX
Lettre de M. J. DE BELLUNE	XI

PREMIÈRE PARTIE

LA MÈRE DES CHRÉTIENS ET LES COMMENCEMENTS DE L'ÉGLISE AU CÉNACLE

CHAPITRE PREMIER. — De l'influence constante du Cénacle sur la dernière phase de la vie de la sainte Vierge . .	3
CHAPITRE II. — Marie et l'Église reçoivent ensemble le Saint-Esprit pour être les deux mères des chrétiens .	15
CHAPITRE III. — Insigne respect de la hiérarchie : Marie soumise à Pierre	40
CHAPITRE IV. — Efflorescence de la religion parfaite et transition délicate des mœurs juives aux mœurs chrétiennes : la présence de Marie favorise l'une et l'autre.	
CHAPITRE V. — Les Apôtres et les nouveaux chrétiens persécutés à Jérusalem par le Sanhédrin : l'assistance de Marie	85

CHAPITRE VI. — Dispersion et travaux des Apôtres par toute la terre : Marie est leur centre	106
CHAPITRE VII. — Marie dans la demeure de Jean.	137
CHAPITRE VIII. — Sa mort à Jérusalem, près du Cénacle.	159

DEUXIÈME PARTIE

LA REINE DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE

CHAPITRE PREMIER. — Assomption de Marie : elle est couronnée Reine de l'Église triomphante	181
CHAPITRE II. — Marie devient aussi Reine de l'Église militante : elle lui procure l'alimentation dans le voyage	199
CHAPITRE III. — Une Reine des cœurs dans l'univers	219
CHAPITRE IV. — Marie participe à l'éclat du trône de David dont Jésus est l'héritier magnifique	238
CHAPITRE V. — Première fonction royale de Marie : elle est gardienne de la Table du Seigneur	260
CHAPITRE VI. — Deuxième fonction royale de Marie : elle dirige les développements du Sacerdoce royal	281
CHAPITRE VII. — Troisième fonction royale de Marie : elle donne l'intelligence des divines Écritures	303
CHAPITRE VIII. — Le cortège des vierges de la Reine.	349
CHAPITRE IX. — Le Carmel, apanage de Marie dès la Loi de crainte, reçoit d'elle sa suprême beauté sous la Loi d'amour	366

CHAPITRE X. — Son sceptre virginal au foyer domestique.	396
CHAPITRE XI. — La pauvreté de tous les hommes et la Dispensatrice des trésors de la grâce.	416
CHAPITRE XII. — La parure de pourpre de Marie et de l'Église	443
CHAPITRE XIII. — La royale Tour de David, défense inex- pugnable et observatoire de miséricorde au milieu de la Cité de Dieu	479
CHAPITRE XIV. — Les couronnements de Marie sur la terre : celui du 8 septembre 1900, dans la Basilique de Fourvière	504